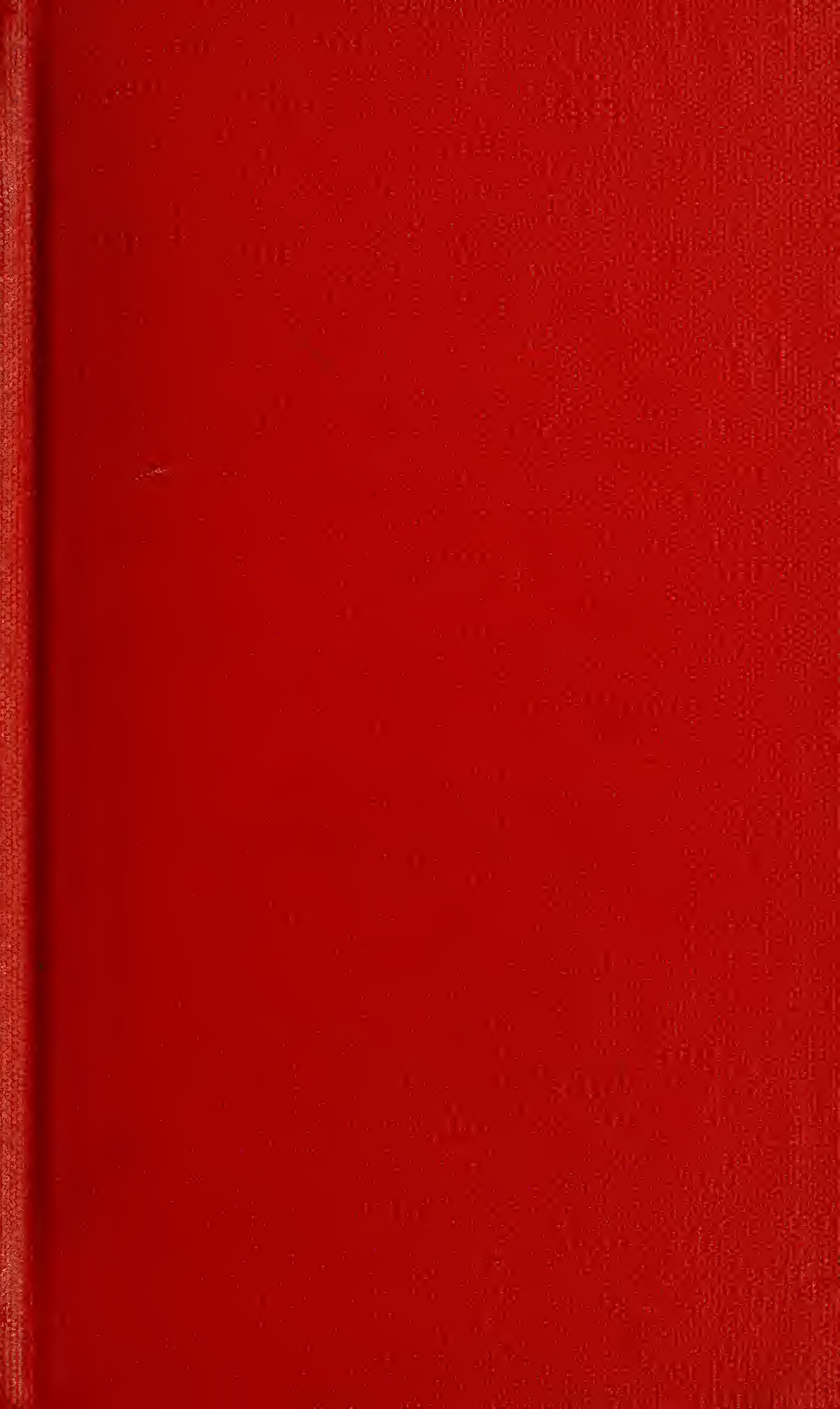




A Monseigneur Dulong de Rosnay
très respectueux hommage
René des Portes

HISTOIRE

DE

L'ARMÉE DE CONDÉ

(1791-1801)

HISTOIRE

DE

L'ARMÉE DE CONDÉ

PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

(1791-1801)

D'APRÈS LES ARCHIVES DE L'ÉTAT
LES MÉMOIRES D'ÉMIGRATION ET DES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

René BITTARD des PORTES



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3 — PLACE DE VALOIS — 3

1896

INTRODUCTION

Ce livre n'est ni une apologie ni un pamphlet. C'est un impartial résumé des dix années de guerre et d'exil, qui constituent l'histoire de l'Armée de Condé, telle qu'elle nous semble se dégager des documents originaux, des précis historiques et surtout des souvenirs des contemporains.

Le temps est aux « Mémoires » ; ils nous montrent le passé plus net, plus lumineux, plus rapproché. L'histoire reste toujours à faire, selon le mot de Villemain. Où donc trouver des matériaux meilleurs que ces productions spontanées, écrites au jour le jour, par ceux qui ont vu ce qu'ils décrivent, qui ont vécu les souffrances, les espoirs, les déceptions qu'ils nous dépeignent ?

Aussi, après avoir payé un tribut reconnaissant aux œuvres déjà anciennes et très complètes du général d'Ecquevilly, du colonel de Romain et de M. Muret, devons-nous reconnaître, comme la genèse de notre livre, les Mémoires de l'émigration, dont quelques-uns

ont été publiés récemment. Le plus complet de ces ouvrages, le plus instructif, à notre avis, est le *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, annoté d'une façon si intéressante par le comte Gérard de Contades, qui a eu la bonne fortune de le découvrir,

Les œuvres de M. Chuquet, sur les campagnes de la Révolution, où se trouvent fréquemment relatées les opérations des corps émigrés, celle de M. Welschinger sur le duc d'Enghien, la publication des Mémoires recueillis par M. Pingaud et celle de la Correspondance du Prince de Condé, par le comte de la Boutetière, nous ont été aussi des plus utiles.

Enfin les archives du ministère de la guerre et surtout les Archives nationales, avec leur précieux dossier Surval, contiennent une quantité de documents qu'on ne saurait trop consulter et qui nous ont beaucoup aidé.

Au public maintenant de nous lire sans prévention et, pour rendre à cette étude son véritable cadre, d'évoquer, par la pensée, toute cette période tourmentée où la passion des partis a mis en péril la Patrie elle-même.

Dans ces jours d'orage, l'estime faisait taire parfois les haines politiques. Le duc d'Enghien écrivait : « Il n'y a d'égal à la valeur des Français royalistes que la valeur des Français républicains », et le général Moreau, au lendemain de sa merveilleuse retraite de Biberach, disait bien haut : « Sans cette poignée d'émigrés, l'armée autrichienne était à moi ! »

L'impartialité est d'ailleurs facile aujourd'hui, puisqu'il ne reste qu'un Drapeau, le Drapeau national,

dont les trois couleurs symbolisent l'union de tous les Français devant l'ennemi.

Un jour viendra, avec l'aide de Dieu, où elles pavoiseront à nouveau les clochers d'Alsace, et alors le Rhin, baignant la rive redevenue française, effacera les derniers et attristants vestiges des combats fratricides d'il y a un siècle.

R. des Portes.

Paris, mars 1896.

HISTOIRE

DE

L'ARMÉE DE CONDÉ

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS DE L'ÉMIGRATION MILITAIRE

Il n'entre point dans le cadre de cette étude de rappeler, même sommairement, les origines de l'Émigration, et, à plus forte raison, d'étudier les phases de cette période de malheurs et d'intrigues. Résolu à rester sur le terrain étroitement limité de l'histoire militaire, nous nous bornerons à rechercher comment se sont formés les rassemblements qui ont porté le nom d'armée des princes et de corps de Condé, comment ils ont vécu, comment ils ont disparu.

La première organisation militaire des émigrés ne semble dater que des derniers mois de l'année 1791, c'est-à-dire deux ans après le départ du comte d'Artois.

Le futur Charles X et les grands seigneurs qui lui firent cortège, au lendemain de la prise de la Bastille, abandonnant trop légèrement le roi et le royaume, auraient adressé à la noblesse militaire des appels moins entendus s'ils n'avaient eu, comme compagnon d'exil, le seul Bourbon en qui revivaient les glorieuses traditions de sa race. Vénéré dans l'armée pour son caractère bienveillant et hautement honorable, gardant l'auréole

de ses succès pendant la guerre de Sept ans (1), fidèle à ses amis, le prince de Condé comptait, parmi les officiers de tous les grades, d'innombrables sympathies. Sa présence seule de l'autre côté de la frontière plaida trop éloquemment en faveur de l'émigration.

Toutefois il fallut que les cadres de l'armée ressentissent à tous les degrés le contre-coup de l'anarchie révolutionnaire pour les engager à imiter l'exemple des conseillers et des amis du comte d'Artois.

L'armée était devenue la proie des démagogues. Pas un régiment n'avait échappé à l'influence des clubs. Les bas-officiers et les soldats résistaient mal aux conseils néfastes des hommes de désordre. La griserie révolutionnaire les affolait, la discipline semblait à ces égarés le plus odieux vestige d'un ancien ordre de choses que tout sapait.

A Paris, le régiment des gardes-françaises avait donné l'exemple de l'insubordination et la municipalité parisienne l'en avait récompensé en le constituant sa garde prétorienne. Les officiers s'étaient tous retirés et assiégeaient les bureaux du département de la guerre, qui ne savaient où les placer.

A Caen, le régiment de Bourbon assassina son major, M. de Belzunce, dans des conditions odieuses.

A Nancy, la garnison soulevée emprisonna M. de Malseigne, lieutenant-colonel des carabiniers. On sait avec quelles difficultés M. de Bouillé, suivi de troupes fidèles, put réprimer cette sédition militaire.

A Lille, les deux régiments Royal-Vaisseaux et de la Couronne se mutinèrent et en vinrent aux mains. Puis l'union se fit, sous la mutuelle concession de jeter aux cachots les colonels des deux corps, MM. de Lameth et de Gouvernet.

(1) Dans son *Histoire des princes de Condé*, M. le duc d'Aumale s'exprime ainsi : « Le prince Louis-Joseph servit avec application dans toute la guerre de Sept ans, dégagea le maréchal de Contades à Minden, passa plusieurs hivers, au milieu des troupes et finit par conduire sur les bords du Rhin, une campagne aussi bien étudiée qu'heureusement exécutée. La France lui doit deux des rares succès remportés alors sur les généraux prussiens ». (Tome 7.)

Comme l'infortuné Belzunce, M. de Menou, maréchal de camp, M. de Voisins, colonel, M. de Rochetaillée, capitaine, furent massacrés par la populace, aidée de leurs propres soldats.

Telle était la situation pleine de dangers et de dégoûts pour la plupart des officiers, lorsque certains d'entre eux furent avisés, par d'adroits émissaires, qu'il était question d'organiser des corps de troupe sous le commandement direct des Princes.

Ce service de recrutement clandestin, mais très actif, avait à sa tête le marquis de la Queuille, maréchal de camp, et s'exerçait surtout dans le Nord et dans l'Est.

Il y avait déjà, sur les confins de cette dernière région, un commencement d'organisation. Le comte d'Artois et le prince de Condé, après avoir résidé à Turin, avaient séjourné quelques temps à Chambéry. Aux environs de cette ville se trouvait le vicomte de Mirabeau, colonel du régiment de Touraine, qui avait quitté sa garnison de Perpignan pour se rendre en Savoie à portée des princes, alors en Piémont; autour de lui s'étaient groupés de nombreux officiers, irrésolus sur le parti à prendre. Il recrutait d'anciens soldats, les réunissait à des hommes de son régiment, et formait un corps de troupes auquel il donnait le nom de Légion de Mirabeau. Alors l'aventureux colonel parle hautement de former le noyau d'une armée royaliste, qui combattra pour le trône et l'autel.

Ces bruyants propos et les projets belliqueux qu'ils annoncent agitent la province. Des représentations sont faites à M. de Mirabeau par les magistrats savoisiens. Il se résout à se retirer en Allemagne, dans l'électorat de Trèves, où le comte d'Artois vient d'arriver. Le prince de Condé, les ducs de Bourbon et d'Enghien se sont fixés à Stuttgart.

La légion de Mirabeau, dont l'effectif ne dépasse pas quatre cents hommes, parmi lesquels cent officiers, se dirige sur la Suisse. Elle évite Genève où domine l'élément révolutionnaire, longe la partie occidentale du lac Léman, traverse le canton de Vaud, atteint les rives de Neufchâtel, séjourne dans cette ville pour remonter au Nord, gagner Bâle et suivre la rive droite du

Rhin jusqu'à Ettenheim, où le cadinal de Rohan, souverain de cette minuscule principauté, lui offre un asile.

Cette marche ne s'était pas faite sans de réelles difficultés. L'argent avait souvent manqué et on avait parfois agi comme en pays conquis, réquisitionnant les vivres et le logement. Des désertions s'étaient produites dans les rangs de la petite colonne, mais quand elle arriva à Ettenheim, de nouvelles recrues les réparèrent.

Pendant cette longue route en Suisse et en Allemagne, la légion de Mirabeau avait souvent partagé son bivouac avec des cavaliers bien montés et de fière mine, qui voyageaient par groupes de quelques hommes.

Ils appartenaient à un corps de cavalerie armé en dragons, organisé par le comte de Bussy, ancien capitaine au régiment de Royal-Bourgogne, et qui avaient pris le nom de chevaliers de la Couronne. Tous les cavaliers de ce corps avaient servi soit comme officiers, soit comme cadets, aussi avaient-ils tous au moins le grade de sous-lieutenant.

A Ettenheim, on apprend que deux points de rassemblement sont indiqués, l'un à Coblentz (1), l'autre à Worms. C'était dans cette dernière ville que le prince de Condé avait fixé son séjour et faisait appel à tous les militaires qui sortaient de France. MM. de Mirabeau et de Bussy partent avec leurs troupes pour Worms où ils arrivent au commencement de mars. Ils y rencontrent plusieurs officiers généraux : les maréchaux de Broglie et de Castries, le duc de Villequiers, le marquis de Jaucourt lieutenants-généraux, le marquis de Mauroy, le baron de la Rochefoucauld, le comte d'Ecquevilly, le marquis de Bouthillier, le comte de Virieu, maréchaux de camp, etc., et avec eux un grand nombre de colonels, de majors et d'officiers subalternes.

La nouvelle de la malheureuse tentative de Varennes vient

(1) Coblentz était la résidence du comte d'Artois; lorsque le comte de Provence s'y rendit, cette ville devint le siège du gouvernement des Princes. Il s'y constituait autour d'eux un conseil composé de MM. de Breteuil, de Calonne, de Jaucourt, les maréchaux de Castries et de Broglie, Mgr de Conzié, le comte d'Avaray, M. de Vaudreuil, etc.

consterner les émigrés, mais produit une recrudescence d'arrivées. Les municipalités multiplient pourtant les difficultés. Une demande de passeport provoque presque toujours l'emprisonnement, si l'officier municipal soupçonne une tentative d'émigration. Malgré les obstacles, près de cinquante mille Français franchissent la frontière pour chercher un asile en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Suisse, en Italie. L'armée paraît avoir fourni vingt mille émigrants pendant la seconde partie de l'année 1791.

Dans les garnisons du Nord, une partie des corps de troupes suit ses officiers.

A Landau, le régiment de Berwick, qui doit son origine à l'émigration jacobite, manifeste son aversion pour les idées nouvelles.

Lorsque le bruit se répand à la caserne que le corps d'officiers presque tout entier, le colonel de Mahony en tête, va émigrer, les soldats crient : « Vivent nos officiers ! nous ne les quittons pas. » Trois cents hommes en armes, c'est-à-dire plus de la moitié du régiment, viennent se former devant le logement du colonel, et quand celui-ci, entouré d'une trentaine de ses officiers, monte à cheval et déclare qu'il va en Allemagne rejoindre les frères du roi, les acclamations redoublent. Officiers et soldats quittent la petite ville alors française pour s'acheminer vers Worms.

A Dunkerque, le régiment de Colonel-général infanterie n'a pas oublié que le prince de Condé est son colonel-général. C'était, après les gardes françaises, le plus beau régiment de l'armée.

Pendant l'absence du colonel, M. de Rochedragon, le chevalier de Théon, lieutenant-colonel, réunit les officiers pour savoir s'il convient d'émigrer ; ceux-ci déclarent unanimement qu'il faut partir sans retard. « Nous emporterons les drapeaux », disent les deux porte-drapeaux ; et ils vont les chercher au quartier. Là un groupe nombreux de bas-officiers et de soldats, appartenant pour la plupart aux grenadiers et aux chasseurs du régiment, veulent suivre les drapeaux et émigrer avec leurs officiers.

Le même fait se produit à Sedan dans le régiment Colonel-général cavalerie, où les étendards partent avec une garde d'hon-

neur, composée des officiers du régiment et d'une cinquantaine de cavaliers.

Voici au reste les corps d'officiers d'infanterie qui émigrèrent à cette époque, d'après les états de 1791 : Ceux des régiments d'Aquitaine, d'Austrasie, de Royal-Auvergne, de Beauvoisis, de Bourbonnais, de Bresse, de Colonel-général, de Condé, de la Fère, de Guyenne, de la Marne, de Médoc, de Monsieur, de Piémont, de Royal, de Saintonge, enfin quelques officiers de Vivarais, de Neustrie et d'Auxerrois. Presque tous les colonels des régiments avaient émigré.

Plusieurs corps de cavalerie devaient quitter la France quelques mois après, mais cette arme n'était encore représentée que par le régiment Colonel-général.

Après Varennes, les gardes du corps étaient définitivement licenciés; ils vont en Allemagne, comme la plupart des militaires des anciens corps de la maison du roi (chevau-légers, gendarmes et mousquetaires), comme beaucoup d'officiers retirés du service; des gentilshommes, qui n'avaient pas servi, imitent cet exemple.

La marine elle-même fournit un nombreux contingent; la discipline n'y était pas plus respectée que dans l'armée de terre et les officiers, insultés à leur bord comme dans les ports, grossissent encore l'armée que les princes vont organiser.

CHAPITRE II

PREMIÈRES FORMATIONS A COBLENTZ ET AU CAMP DE WORMS

Les Français qui arrivaient à Coblentz, soit en débarquant de ces légers bateaux voiliers qu'un poète allemand appelle les mouettes du Rhin, soit en descendant d'un véhicule, berline, charette ou cabriolet, parfois même d'un fiacre de Paris, qui avait émigré lui aussi, s'empressaient, dès le lendemain de leur arrivée, de se présenter au lever des princes (1).

Au château de Schenbornlust, on se serait cru au palais de Versailles dans les jours heureux. Au pied de l'escalier, des soldats du régiment de Rohan, habits blancs et revers noirs, sont en sentinelles ou forment des groupes. En haut, les grenadiers suisses, avec leur costume traditionnel et leurs bonnets à poil, gardent, armés de hallebardes, le salon qui précède le cabinet des frères du roi. Devant l'appartement où les princes reçoivent, deux gardes du corps, l'épée nue, se tiennent immobiles. Un gentilhomme de la chambre vérifie les lettres d'audience.

Ce sont les grands seigneurs qui s'attardent aux réceptions de Schenbornlust; les officiers subalternes, les gentilshommes

(1) Le comte de Provence, plus heureux que Louis XVI, s'était enfui avec le comte d'Avaray et était arrivé à Coblentz, où il prit immédiatement la direction du parti de l'émigration.

de petite noblesse n'entrent même pas dans ces somptueuses antichambres. Ils continuent leur triste voyage, ils vont à Worms, au camp.

Parmi ces volontaires destinés aux bivouacs de l'exil, il y a des hommes de tout âge et de toute condition. L'élément militaire y domine, officiers démissionnaires de la veille ou vétérans pensionnés depuis quelques années, se rencontrent en frères d'armes, qui veulent venger de concert une vieille querelle. Les uns ont revêtu de brillants uniformes, d'une fraîcheur de parade, d'autres portent des tenues démodées, parfois même usées.

Beaucoup des nouveaux arrivants n'appartiennent pas à l'armée. Ils ont quitté brusquement leurs manoirs ou leurs maisons de ville, laissant à l'abandon de vastes domaines ou une modeste *faisant-valoir*, comme ces gentilshommes verriers, si nombreux qu'ils formeront deux compagnies. Le prince de Condé est seigneur du Clermontois où ils résident presque tous, et leur attachement pour leur suzerain les a conduits à Worms.

Des magistrats eux-mêmes, conseillers aux Parlements, avocats généraux ou juges en rupture d'audience, sont venus réclamer un mousquet. Il se mêle à leurs rangs quelques avocats et de nombreux médecins dont les services ne seront, hélas! que trop promptement utilisés.

La bourgeoisie comptait de nombreux représentants dans l'émigration, quoi qu'on en ait dit. Nous voyons, à la date du 14 septembre, le récit d'une réception du comte d'Artois dans laquelle il s'est fait présenter les émigrants du « Haut-Tiers », spécialement du Dauphiné, et les a entretenus des moyens de leur accorder tous les secours d'instruction militaire qu'ils pourraient désirer.

Une déclaration des Princes datée de Schenbornlust, le 1er novembre 1791, atteste leur satisfaction de voir la bourgeoisie émigrer à son tour. « Les princes, persuadés de l'utilité des services que rendront à la plus juste des causes les membres du Tiers-État, rassemblés auprès d'Aix, les assurent qu'ils éprouveront de leur part les mêmes témoignages d'estime et

de bienveillance que la noblesse émigrée, et leurs altesses royales s'emploieront à leur faire obtenir de Sa Majesté les grâces et les distinctions qu'ils mériteront sans doute par leur zèle et par leur valeur. »

A Coblentz (1), comme nous l'avons indiqué, la petite cour des princes avait un aspect plus brillant que guerrier et dans les misères de la vie d'émigration, le comte de Provence dut regretter fréquemment les sommes inconsidérément dépensées.

On voulait d'abord réorganiser, sous le nom de compagnies rouges, l'ancienne maison du roi. Les mousquetaires, les grenadiers à cheval, les chevau-légers et les gendarmes avaient été supprimés par les ordonnances du comte de Saint-Germain. La plupart des officiers, qui avaient dû subir le licenciement, n'avaient pas accepté d'être replacés dans des régiments et s'étaient retirés du service. Beaucoup étaient encore dans la force de l'âge et reprenaient volontiers le harnais trop élégant qu'avait fait déposer l'économe ministre de la guerre.

Malgré son grand âge, le comte de Montboisier, lieutenant-général, sollicita et obtint le commandement des chevau-légers; le marquis de Hallay commanda les mousquetaires, le comte de Virieu les grenadiers à cheval, et le marquis d'Autichamp les gendarmes.

Les officiers des gardes françaises et, avec eux, le colonel du Châtelet, avaient quitté Paris et la France; ils formèrent une compagnie qui prit le nom d'hommes d'armes à pied.

Enfin de nombreux militaires, qui avaient fait partie de ce qu'on appelait les gardes de la Prévôté et de l'hôtel du roi for-

(1) C'est là que se formèrent des groupes d'officiers émigrés, qui portèrent le nom de brigades nobles de l'armée des princes et dont les membres servirent de suite en qualité de simples soldats pour la plupart : brigade de Navarre, brigade de Monsieur, brigade de la Marine, cette dernière était formée d'officiers de marine à l'effectif de deux compagnies et *d'un escadron de cavalerie*.

Il y avait en outre les *coalitions* de la noblesse divisée par provinces : Languedoc, Picardie, Bretagne (dont Chateaubriand faisait partie), celle d'Auvergne) commandée par le marquis de la Queuille.

mèrent, sous le commandement du marquis de Vergennes, la compagnie de l'institution de Saint-Louis ou des gardes de la porte.

A la tête de la maison militaire de Monsieur étaient le comte d'Avaray et le comte Charles de Damas. Le bailli de Crussol et le comte François des Cars dirigeaient la maison du comte d'Artois.

Un gentilhomme émigré, le comte de Neuilly, qui a laissé des Souvenirs intéressants, a retracé son arrivée dans la capitale de l'émigration. Le comte d'Artois le place dans le *guet de ses gardes*, composé de trente maîtres (cavaliers,) choisis dans les meilleures familles, montés sur de jolis chevaux. Ces maîtres étaient attachés plus particulièrement à la personne du prince, bien qu'ils fissent le service et manœuvrassent avec les autres gardes. Ils étaient revêtus d'un charmant uniforme vert aux parements et au collet cramoisis, galonnés d'argent, avec les épaulettes de capitaine ! L'avancement était un peu rapide, car, si nous ne nous trompons, M. de Neuilly n'avait pas encore servi.

Tous les jours, séance au manège du corps; cours de théorie, cours d'allemand, et nous rappellerons, à ce sujet, avec quelle merveilleuse facilité les jeunes émigrés apprirent l'allemand, sans détriment des tours de faction ou de piquet.

Les gardes du corps du roi portaient l'habit bleu, parements, revers et collet rouges galonnés; les gardes du comte de Provence l'habit rouge aux revers bleus de roi. Les premiers semblaient éprouver quelque humiliation à se trouver sur la terre étrangère, alors que leur place était dans le château des Tuileries transformé en prison. Pourtant depuis les tristes journées des 5 et 6 octobre 1789, le roi avait dû les congédier, puis les licencier définitivement à la date du 21 juin 1791. La plupart des gardes du corps du roi servirent à former un escadron de cavalerie que devait commander le comte de Wall, maréchal de camp.

Le dévouement n'empêchait ni la vanité ni la jalousie; aussi bien des fautes furent-elles commises. Si l'on en croit les *Sou-*

venirs de M. de Mareillac, « les cent premiers enrôlés à Worms se prétendirent seuls purs et déclarèrent à l'unanimité déshonoré et indigne de servir le roi tout ce qui n'est pas sur ce contrôle sacré ». Ces mauvais serviteurs de la monarchie chassèrent le colonel prince de Saint-Maurice (1), fils du prince de Montbarey, ancien ministre de la guerre, sous le prétexte que lorsqu'il commandait le régiment de Monsieur, à Metz, il avait favorisé les idées nouvelles. Le même accueil fut réservé, avec moins de raison encore, au colonel d'Arçon, chef de brigade au corps du génie. Cet officier, l'un des ingénieurs militaires les plus distingués de l'époque, découragé par les outrageantes bouderies des courtisans des princes, revint en France, rentra à Paris et, après avoir été admis dans les bureaux de la guerre, paraît être devenu le véritable inspirateur du comité militaire, qui dirigea avec tant de succès les armées de la République (2).

Les nouveaux arrivants obtinrent cependant droit de cité, douloureux privilège pour ceux qui discernaient les difficultés de la situation. Beaucoup regrettaient déjà la détermination qu'ils avaient prise, surtout en voyant les dangereuses futilités où s'attardaient les organisateurs de l'armée des princes. Ils étaient presque toujours mal inspirés. « L'on ne voyait, dit M. de Termont (3), dans les rues de Coblentz que de doubles épaulettes de colonels portées la plupart par des fats ou des étourdis. »

Au camp de Worms, l'organisation militaire est plus active et repose sur une sévère discipline. Avec les officiers et les gentilshommes retirés du service ou volontaires, on forme un bataillon d'infanterie, qui prend le nom de chasseurs nobles.

Le prince d'Hohenlohe amène deux régiments dont les cadres seuls sont au complet; il en est de même du régiment de Rohan, levé par le cardinal de ce nom, qui tenait à effacer les tristes souvenirs de l'affaire du Collier.

(1) De retour à Paris, le prince de Saint-Maurice fut dénoncé, emprisonné et bientôt guillotiné.

(2) Le colonel d'Arçon fut le conseiller le plus écouté de Lazare Carnot.

(3) Journal d'un officier de l'armée des Princes, 1792. (*Revue rétrospective.*)

La cavalerie se forme avec des cavaliers nobles, dans les mêmes conditions que l'infanterie, incorporant beaucoup d'officiers comme simples soldats. Nous avons vu arriver les chevaliers de la Couronne; ils sont bientôt près de trois cents. Un escadron de Royal-Dauphin, deux escadrons de hussards levés par le prince de Salm, et enfin la cavalerie de la vaillante légion de Mirabeau présentent un effectif total de quatre cent cinquante à cinq cents cavaliers, qui complètent tous les jours leur organisation et leur instruction.

Plus de soixante officiers d'artillerie, quarante officiers du génie sont à la disposition du prince de Condé. Leur nombre doublera bientôt par l'arrivée d'un grand nombre d'officiers du régiment de Strasbourg-artillerie et du régiment de Metz de la même arme. Le régiment de la Fère où servait alors le lieutenant Bonaparte, M. de Buonaparte, comme dit l'état de 1789, fournit quelques officiers à l'émigration. La direction du service de l'artillerie devait être donnée à M. de Manson, maréchal de camp, l'un des officiers généraux les plus estimés de l'arme.

Nous emprunterons d'ailleurs aux *Souvenir d'un officier d'artillerie*, M. de Romain, ancien capitaine à la direction de la Corse, ses premières impressions d'émigration.

« On voit ici jusqu'à des vieillards qui sont déjà à cheval, le sabre au côté et d'autres qui demandent à grands cris qu'on leur donne des fusils pour marcher en avant. Notre rassemblement se compose non seulement de gentilshommes et de militaires accourus de toutes les provinces, mais encore de magistrats, de négociants, de bourgeois et même de cultivateurs, qui brûlent tous également « du désir de coopérer à dégager le roi de ses « fers. » Rien n'est comparable au langage ferme et loyal de tous ces hommes de bien. On dirait qu'ils ne font tous qu'une seule et même famille ».

M. de Romain rappelle quels sacrifices d'affection et d'intérêts ont dû faire tous ces émigrés, d'âge, d'état et de caractère différents, et dans le style emphatique de l'époque il s'écrie.

« O Révolution ! A quelle extrémité tu réduis les vrais enfants de la Patrie ! C'est pour elle et c'est pour la sauver que tous ces

compagnons d'armes ont entrepris la croisade des croisades, celle qui a pour objet la gloire du Christ et les droits du monarque. Ils sont résolus à supporter le froid, la faim, l'exil et toute espèce de privations, en courant, comme simples soldats, les dangers et les hasards d'une guerre qui doit être terrible, plutôt que de s'allier à des hommes traîtres à leur roi comme à leur pays. »

Pour être inscrit sur les contrôles de l'un des corps en formation, il fallait d'abord avoir deux parrains qui appartenaient à la troupe dans laquelle on sollicitait son admission. Mais cette mesure compliquait trop le recrutement, il suffit bientôt de présenter deux répondants, ce fut le terme adopté, soit deux gentilshommes ou même deux membres du tiers de sa province, soit deux officiers de son ancien régiment, qui attestaient en signant qu'ils se portaient garants de la moralité et du dévouement du volontaire.

« Cette formalité remplie, dit M. de Romain, vous pouvez vous présenter au château où vous êtes à même de voir plusieurs fois dans la journée tous les personnages respectables qui l'habitent. Les salons en sont ouverts à tous ceux qui veulent s'y présenter. Il y en a deux immenses qui sont particulièrement destinés à contenir tous ceux des émigrés qui n'ont rien à faire, et le nombre en est très grand. Aussi trouve-t-on à toutes les heures du jour dans cette grande salle une foule de gentilshommes qui, ne croyant jamais être assez près de nos princes, s'établissent là depuis 8 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir. Aussitôt que le prince a quelque nouvelle importante, il la communique à ses nouveaux frères d'armes. C'est ainsi qu'il veut bien nous désigner.

« La noblesse veut offrir une garde au prince de Condé. Son Altesse Sérénissime, qui prétend que son premier titre est d'être gentilhomme français, a d'abord repoussé l'idée d'une garde de cette nature ; il a répondu à cette politesse avec une grandeur d'âme au-dessus de la pensée de bien des hommes plus petits seigneurs que lui. Tous les chefs de corps ayant persisté dans leurs demandes, en sollicitant la chose comme une faveur qu'ils demandaient au nom de leurs subordonnés pour

la sûreté des princes, le petit-fils du grand Condé a répondu : « J'y consens, mais à une condition, c'est qu'il n'y en aura que « douze de service par jour et que mes camarades trouveront « tous les jours leur couvert mis à ma table. »

« C'est à cette circonstance que nous devons l'honneur de manger plus souvent et à tour de rôle chez Son Altesse, qui distingue toujours le commandant de cette garde en le faisant asseoir journellement à côté de lui, et la plupart du temps ce n'est qu'un capitaine, quoiqu'il y ait parmi les convives des officiers supérieurs. »

La petite cour de Worms, si l'on peut donner ce nom au quartier général, un peu encombré par des vieillards, des ecclésiastiques et des femmes, présentait un aspect des plus curieux.

L'hospitalité y était pratiquée, nous l'avons vu, de la manière la plus large; en dépit des maladresses qui se commettaient à Coblentz, l'accueil s'y maintenait affable. Les belles qualités du prince de Condé étaient parfois obscurcies par une réserve, qui d'ailleurs disparaissait vite et laissait entrevoir une grande bienveillance et un sens très droit. Il souffrait des légèretés de l'entourage des Princes, s'efforçait de les prévenir ou de les réparer.

Auprès de cette mâle figure, se place celle de son fils. Le duc de Bourbon a fait ses débuts militaires au siège de Gibraltar devant les batteries anglaises, beaucoup plus brillamment que le comte d'Artois qui n'avait su ni commander ni obéir. Agé de 36 ans, le duc était d'accueil courtois, mais d'esprit trop mobile et de mœurs faciles, et apportait moins d'application qu'il n'aurait fallu à l'accomplissement de ses fonctions militaires. Aussi encourait-il fréquemment les reproches du prince de Condé.

A côté d'eux, se dressait l'élégante silhouette du duc d'Enghien, fils du duc de Bourbon, avec l'auréole de ses vingt ans. Il portait fièrement le nom du vainqueur de Rocroy, imposant à tous le charme de sa nature pleine d'élan, de sincérité, de vraie jeunesse. Le duc d'Enghien vivait gaiement sa vie de prince émigré, ayant déjà donné son cœur et sa foi, pour toujours, à

la douce princesse de Rohan-Rochefort, courte et chaste liaison dont la fiancée devait garder l'éternel veuvage.

M. Welschinger, dans son ouvrage si documenté et si magistralement écrit, nous a laissé du jeune prince un séduisant portrait. Il dépeint les yeux bleus d'une pénétrante vivacité, le nez droit aux narines frémissantes, la bouche spirituelle et rieuse, le front élevé, couronné de cheveux blonds, le menton énergique : « Sur l'ensemble de la physionomie est répandu un air de commandement, de volonté, de décision, qui indique à ne pas s'y méprendre l'essence même et la supériorité de la race. »

L'aïeul et le petit-fils devaient être les premiers et les derniers soldats de l'armée de Condé, se montrant en effet les premiers au feu, les derniers auprès du drapeau, restant dans cette armée de la misère et de la défaite jusqu'au licenciement.

Et la princesse Louise de Bourbon ! La belle Condé, « la déesse blanche à face ronde », comme on l'a surnommée, avec le rayonnement de sa beauté, l'ardeur de sa charité et cette angélique piété qui la prédestinait au cloître, comme on la vénérait !

Son séjour à l'armée fut de courte durée et malheureusement la retraite qu'elle désirait devait être souvent menacée. La religieuse était destinée à des pérégrinations tout aussi fréquentes et presque aussi périlleuses que celle des Condéens. Quand elle partit pour chercher un cloître en Italie, la fille du prince de Condé laissait auprès de son père une ancienne et fidèle amie, Catherine de Brignole, princesse de Monaco, qui allait suivre l'armée dans la plupart de ses cantonnements, pendant dix années. La charité délicate et ingénieuse de Mme de Monaco lui conquit les plus respectueuses sympathies.

L'officier émigré, M. de Romain, auquel nous avons emprunté le récit de ses impressions d'arrivée, évoque avec émotion le souvenir de ces deux grandes dames.

« Le jour de mon arrivée, j'avais eu l'honneur d'être présenté à Mme la princesse Louise, fille du prince de Condé, ainsi qu'à la princesse de Monaco, qui sont établies avec les Princes au château de l'Electeur. La première a une figure angélique, où la candeur et la bonté rivalisent d'expression, sans que la beauté

lui soit étrangère. Mme de Monaco, dont la taille et la physionomie sont très distinguées, a, dans le regard et le maintien, quelque chose qui serait beaucoup plus imposant, si la grâce qu'elle met dans ses paroles n'indiquait pas un caractère aussi doux qu'il semble aimable. »

Deux événements imprévus attristèrent la famille de Condé et les émigrés qui se groupaient autour d'elle.

Un ancien officier du régiment de Hesse-Darmstadt, chassé de son régiment pour inconduite, était venu à Worms dans le but d'assassiner le prince de Condé, obéissant ainsi à des sectaires qui ne voyaient pas sans inquiétude les rassemblements militaires des bords du Rhin.

Il fut reconnu par un de ses anciens camarades, qui le surveilla, l'empêcha d'approcher le prince, puis, avec deux autres officiers, l'attira dans son logement. Alors, l'épée sur la poitrine, on lui fait confesser son horrible projet, le traître avoue que ce crime lui avait été payé dix mille livres et nomme plusieurs complices restés en France. Le prince s'opposa à ce que ce misérable fût traduit devant un conseil de guerre qui l'aurait sûrement condamné à la peine capitale. La prévôté le transféra dans une forteresse, dont il devait sortir l'année suivante, lorsque l'armée républicaine occupa le pays.

C'est aussi à cette époque, vers le milieu de décembre 1791, qu'une démarche pénible pour le corps fut faite par la municipalité de Worms, alors ville libre, qui redoutait, pour la paisible population, les horreurs de la guerre et le ressentiment de l'Assemblée législative de France. La déclaration du 29 novembre engageait les puissances étrangères à retirer leurs troupes des frontières françaises ; elle avait épouvanté les magistrats municipaux, qui vinrent, avec beaucoup de déférence, demander au prince de Condé de lever son camp et de quitter leur territoire. Ils l'assurèrent qu'en d'autres temps, ils lui offriraient volontiers l'hospitalité... Le prince de Condé s'attendait à cette communication, il l'accueillit donc sans récrimination et promit le prochain départ de son armée. Il fit lire dans les compagnies l'ordre suivant :

« Messieurs, l'on demande notre éloignement, c'est une contrariété ; mais plus nous irons, plus nous en éprouverons : C'est à nous de nous élever au-dessus par notre courage et notre fermeté. Je renouvelle ma parole de prince et de gentilhomme que je ne me séparerai pas de vous. »

Le cardinal de Rohan offrit à l'armée de revenir dans sa petite principauté d'Ettenheim, où la légion de Mirabeau avait été si bien reçue. Le prince de Condé, après avoir pris les ordres du comte de Provence, fixa le départ aux derniers jours de l'année. La difficulté de se procurer des voitures et des attelages pour traîner les bagages, des armes de rechange et quelques munitions, fit retarder la mise en route jusqu'au 2 janvier 1792.

Lorsque la population de Worms et des environs sut que le corps de Condé partait définitivement, elle tint à témoigner ses sympathies toutes platoniques. Une partie des habitants accompagna les royalistes, les remerciant de la discrétion dont ils avaient fait preuve pendant leur séjour. La certitude d'être délivrés d'un rassemblement militaire qui pouvait motiver une incursion des troupes françaises, notamment de celles du général Kellermann alors à Landau, était le sentiment dominant chez les paisibles vassaux de l'Électeur de Mayence. Les populations allemandes devaient bientôt se montrer si malveillantes à l'égard des émigrés, que ceux-ci se rappelèrent plus tard avec quelque plaisir « les politesses » de Worms.

Le rassemblement militaire réuni à Coblentz fut toléré et le comte d'Artois dont le zèle un peu turbulent ne se ralentissait pas, eut la satisfaction d'y compter bientôt 3,000 hommes. Leur organisation restait cependant inférieure à celle du corps de Condé.

CHAPITRE III

ETTENHEIM

La colonne du prince de Condé, d'un effectif d'environ 2,500 hommes, était divisée en trois groupes principaux : les volontaires nobles, 700 anciens officiers ou gentilshommes et parmi eux les chevaliers de la Couronne avec le comte de Bussy, la légion de Mirabeau (1,200 hommes) et environ 600 anciens soldats, qui appartenaient pour la plupart au régiment de Berwick. On marcha dans la direction du sud, sur la rive droite du Rhin, longeant des prairies couvertes de neige, sur ces grandes routes qu'apprécient tant les excursionnistes d'été, lorsqu'ils les franchissent en chaise de poste, comme l'écrivait Mme de Staël à Gustave III, ou même en diligence, ainsi que l'avaient fait tant d'émigrés, dans les illusions du voyage.

Aujourd'hui, c'est l'étape dans la boue, dans la neige, quand ce n'est pas sur le verglas. Cependant l'énergie ne manque pas à tous ces fantassins dont quelques-uns se sont improvisés soldats depuis bien peu de temps. « Les vieux, dit Forneron, avaient autant d'ardeur que les enfants. Dans les rangs marchait comme soldat le président Bernard, âgé de plus de 60 ans, à côté du comte de Neuilly qui n'en avait pas 16. »

Le corps traverse donc le Palatinat, mal accueilli dans les villages, mieux reçu dans les villes, où les hôteliers les exploitent. Heidelberg, Spire, Philippsbourg, Bruchstal, Oppenau, voient

successivement défiler, sur leurs places publiques, les soldats français qui ont fui la France et qui vont hélas la combattre.

Enfin ils arrivent dans cette petite ville d'Ettenheim, qui ne compte pas alors 3,000 habitants, pauvres tisserands, pour la plupart, mais qui savent que leur seigneur, le trop fastueux cardinal, aime les Condéens, aussi la réception est-elle cordiale. Quel changement avec tous les cantonnements de la route ! Le quartier général du prince de Condé est placé au château, qui loge encore 500 hommes. La ville en reçoit un millier et le reste est cantonné dans les villages, autour d'Ettenheim.

Strasbourg est à six lieues ! chacun se sent ému à l'idée du voisinage de la Patrie. Le prince de Condé songe à nouer des négociations avec le commandant de la place de Strasbourg, qu'on lui dit gagné à la cause des émigrés. Bientôt le prince veut tenter un coup de main sur la capitale de l'Alsace, il suffit de faire entrer dans la place quelques hommes résolus, pour s'emparer du poste qui défend l'entrée de la ville du côté du Rhin,

Avant de rien tenter, le prince de Condé doit prévenir les Princes; le comte d'Artois se prononce contre ce projet et, au nom du comte de Provence, défend d'y donner suite. Le prince de Condé insiste, mais en vain.

On ne peut expliquer la mauvaise volonté du comte d'Artois. Il y avait à Strasbourg de nombreux royalistes qui auraient aidé puissamment la tentative du prince de Condé. Dans la garnison de cette ville se trouvaient deux régiments de cavalerie, l'ex-Royal et l'ex-Artois, dont les bas-officiers et les soldats regrettaient leurs anciens officiers émigrés ou destitués. Des émissaires du prince de Condé se mirent en relation avec eux, le ministre de la guerre averti, changea les régiments et augmenta la garnison. Le prince de Condé, inquiet de ce mouvement de troupes, donna l'ordre de quitter Ettenheim pour se rendre à Oberkich, à deux lieues d'Offenbourg, à trois lieues du Rhin.

Malgré les avis de Coblentz, le prince se serait décidé sans doute à marcher sur Strasbourg, lorsqu'un nouvel ordre plus péremptoire, daté du château de Schnenbernlust, obligea le prince à se diriger sur la principauté de Hesse-Darmstadt.

Le corps de Condé, n'avait eu qu'à se louer de l'hospitalité des habitants d'Ettenheim. Les cantonnements avaient été très reserrés, mais la vie n'était pas chère; les émigrés savaient déjà se contenter de peu, reconnaissants du bon accueil de la population.

Le Wurtemberg avait alors pour duc régnant un prince ombrageux et pusillanime. Ne sachant pas encore la décision que prendraient les grandes puissances à l'égard de l'émigration militaire, il affecta de garnir sa frontière de soldats qui devaient repousser toute tentative d'incursion dans ses Etats. Le prince de Condé, avec sa sagesse habituelle, dédaigna ces précautions malveillantes et évita de faire passer ses troupes en vue des limites du défiant petit pays.

Malheureusement, plus on s'éloignait d'Ettenheim, plus on trouvait mauvais accueil. L'hostilité des paysans se traduisait de mille façons, ils fermaient leurs portes et barricadaient leurs fenêtres, dès que la colonne était en vue; s'ils se décidaient à ouvrir, ils déclaraient ne pas avoir d'aliments ou les offraient à des prix exagérés. Certains bourgmestres engagèrent leurs administrés à refuser même le pain. Parfois les troupes du prince de Condé durent réquisitionner militairement ce qu'on leur refusait avec tant d'impudence, payant d'ailleurs largement. Il fallut faire acte d'autorité devant ces Allemands, qui nous ont toujours si franchement détestés.

Enfin, le 4 mars, l'avant-garde du corps de Condé atteignit Bingen, petite ville un peu plus considérable qu'Ettenheim, au confluent du Rhin et de la Nahre, à six lieues de Mayence. L'Électeur de Mayence consentait à donner asile au corps. Le prince de Condé désirait y rester quelque temps pour reformer sa petite armée et pour constituer un centre de ralliement.

C'est à ce moment que l'émigration militaire reçoit de nombreux renforts. Au commencement du printemps 1792, l'indiscipline s'était développée en France, dans des conditions effrayantes.

De nouveaux assassinats sont commis par des soldats sur leurs chefs. A Perpignan, la garnison veut emprisonner les officiers,

qui ne se dégagent que l'épée à la main. A Toulon, M. de Cogolin, capitaine de vaisseau est mis à mort par les volontaires, qui arrêtent et jettent au cachot M. de Rions, chef d'escadre. Enfin la suspicion était telle que dans la seule armée du Rhin, *sept mille* officiers sont destitués comme nobles. Alors arrivent, en Allemagne, par petites bandes, des officiers et des cavaliers de Dauphin-Cavalerie, des hussards de Saxe, de Berchiny, etc. L'infanterie suit l'exemple de la cavalerie. Les régiments de Bretagne et d'Enghien, casernés en Franche-Comté, le régiment de la marine à Belfort, celui des Deux-Ponts à Huningue, de Nassau à Verdun, le régiment de Brie à Thionville, fournissent des contingents d'officiers, de bas-officiers et de quelques soldats.

Parmi les nouveaux arrivants, se trouvait le comte d'Ecquevilly, maréchal de camp et ancien commandant de la brigade de cavalerie Royal-Etranger et Dauphin, qui avait émigré depuis le 4 janvier 1791. Cet officier général se rend à Bingen pour retrouver le prince de Condé, malgré les conseils qui lui sont donnés à Coblentz, où il avait été saluer les frères du roi.

« Je n'avais pas hésité sur le parti que je devais prendre, et le choix que j'avais fait réunissait pour moi deux avantages, celui de me retrouver avec la plupart des officiers du régiment Royal-Cavalerie que j'avais commandé pendant dix-sept ans, lesquels avaient émigré d'Alsace pour joindre le prince de Condé, et celui plus précieux encore de servir sous les ordres d'un prince dont le nom seul fait l'éloge, et qui, par les bontés et l'amitié dont il m'a aussi donné des preuves, m'a pénétré d'une reconnaissance et d'un attachement qui ne peuvent être comparés qu'à la vénération dont son corps lui payait le tribut, et que j'ai constamment partagés avec tous ceux qui le composaient.

« Je trouvai plusieurs compagnies de gentilshommes, tant à pied qu'à cheval, rassemblées et formées autour du prince de Condé. Il voulut bien me donner l'escadron de Royal, dont le fond principal était composé des officiers du régiment réunis à ceux de Royal-Étranger et de Royal-Navarre. »

Les deux princes de Hohenlohe (Hohenlohe-Schillingsfurt et Hohenlohe-Bartenstein) avaient levé deux régiments d'un effectif

plus modeste encore que les 400 hommes du régiment de Rohan, puisque chacun de ces corps ne comprenait que trois cents et quelques hommes. Le prince de Hohenlohe était de longue date attaché à la maison de Bourbon, il tint à réunir les deux régiments auxquels il donna pour chefs ses deux fils, malgré l'observation du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, qui l'engageait à n'accorder aux émigrés armés qu'une pure et simple hospitalité, le blâmant de les avoir trop bien accueillis. « Cette réception de corps étrangers n'est dans le fond qu'un prétexte dont pourraient résulter les plus graves inconvénients pour votre principauté, votre cercle et l'empire. » Presque tous ces princes allemands dissimulaient mal leur haine contre la France.

Sur l'injonction de l'Assemblée législative, le ministère girondin, qui avait pris le pouvoir en mars 1792, déclare la guerre le 20 avril. Le général Dumouriez marche sur les Pays-Bas, mais l'indiscipline rend toute opération impossible. Le maréchal de camp Théobald Dillon, ancien colonel du régiment de Provence, qui commande une division, est égorgé par les volontaires. Bientôt les troupes abandonnent leurs positions et se débandent. Dumouriez les reforme en arrière de la frontière et garde une prudente expectative.

L'assassinat de Dillon, les scènes de désordre qui avaient suivi ce meurtre, les soupçons qui n'épargnent personne, provoquent de nombreux départs et le petit corps de Condé s'accroît encore d'un millier d'hommes. Un nombre à peu près égal d'émigrés se rendait à Coblentz pour se placer directement sous le commandement des princes.

CHAPITRE IV

PREMIÈRE CAMPAGNE

Lorsque le prince de Condé transporta son quartier général à Bingen, le 4 mars 1792, il cherchait avant tout un point de concentration pour sa petite armée qu'il espérait voir grossir par les contingents de Coblentz. La situation de Bingen se prêtait en outre à une pointe sur la frontière française aussi rapide que possible et tout faisait présumer au prince que les frères du roi donneraient à son corps un rôle d'avant-garde.

Les événements marchaient. Nous avons vu que la guerre avait été déclarée le 20 avril à l'Empereur, au nom de Louis XVI, mais les débuts en avaient été malheureux pour les armes françaises, et le contre-coup s'en faisait sentir à Paris. Le 20 juin, des émeutiers, conduits par Santerre, avaient pénétré violemment dans les Tuileries, outragé le roi et épouvanté la population modérée.

Le fameux manifeste, publié au nom des souverains alliés par le duc de Brunswick, général de l'armée du roi de Prusse, avait produit une vive émotion en France et servi de prétexte à une nouvelle tentative des émeutiers. Le 10 août, ceux-ci avaient envahi les Tuileries et obligé le roi à se réfugier avec sa famille

au sein de l'Assemblée, qui ordonna son incarcération dans la prison du Temple (1).

La Terreur régnait définitivement en France, et de nombreux émigrés arrivèrent en Allemagne, un certain nombre grossit les rangs du corps de Condé. Le général d'Ecquevilly, qui venait d'y prendre le commandement d'un escadron de cavalerie noble, nous donne dans ses *Souvenirs* la force et la composition du corps au commencement d'août. Il y avait un état-major à la tête duquel était le marquis de Crenolle, maréchal de camp qui prit le titre de maréchal général des logis de l'armée (2). Le marquis de Bouthillier, maréchal de camp et ancien colonel du régiment de Picardie, était major général de l'infanterie; le baron de Fumel, maréchal de camp, exerçait des fonctions analogues pour la cavalerie, avec le titre de maréchal général des logis de la cavalerie. L'intendant de l'armée était M. Baudouin de Montaigu, commissaire des guerres.

Le corps comptait douze divisions d'infanterie noble, formant deux bataillons, chaque division comprenait deux compagnies. Sur les vingt-quatre compagnies, six, composées de gentilshommes non militaires ou retirés du service, sont distinguées par le nom de leur capitaine; les dix-huit autres portent celui du régiment dont les officiers les ont formées.

Le commandant de chaque division est un officier général. La cavalerie noble a cinq escadrons, chacun de deux compagnies; chaque escadron a comme commandant un officier général. Les chevaliers de la Couronne, commandés par un maréchal de camp, forment un demi-régiment parfaitement monté.

Le corps comprend encore la légion de Mirabeau avec des troupes des trois armes, car une « compagnie d'artillerie » lui

(1) La Fayette, qui commandait une armée à la frontière, protesta contre la violence faite au roi. Il se dénonça ainsi aux révolutionnaires qui le proscrivirent deux mois après.

(2) Le titre de chef d'état-major ne date guère que des campagnes de l'Empire. Dans les armées de la République, le chef d'état-major d'une division portait le nom d'adjudant commandant; celui d'un corps d'armée, d'une aile ou du centre s'appelait adjudant général. A l'armée de Condé, on employait le nom de maréchal général des logis ou major général.

est attachée, la brigade de Hohenlohe, (régiments de Hohenlohe-Schillingsfurt et Hohenlohe-Bartenstein), le régiment de Rohan-Infanterie, un escadron de Dauphin-Cavalerie et les hussards livrés par le prince Maurice de Salm.

Voici au surplus le tableau des effectifs :

INFANTERIE

Infanterie noble.	1,344
Légion de Mirabeau (infanterie et artillerie)	1,200
Régiment de Rohan	400
Brigade de Hohenlohe	600
Compagnie de bas-officiers, pour la garde du quartier général	100

CAVALERIE

Cavalerie noble	560
Chevaliers de la Couronne	300
Escadron de Dauphin	100
Hussards de Salm	200
Cavaliers de la Prévôté.	50
Total général.	4,854

ÉTAT NOMINATIF DES COMPAGNIES ET DES ESCADRONS NOBLES

1er *Bataillon.*

Commandants de division.	Compagnies.
MM. Le marquis de la Tour du Pin	Corsac.
—	Riollet.
Le comte de Sabran	Mussey.
—	Ladeveze.
Le comte de la Saulaye	Tchoudy.
—	Predelys.
Le marquis de Seignelay	Monsieur.
—	Guyenne.
Le vicomte de Boisse	Condé.
—	La Marine.
Le comte de La Belinaye	Aquitaine.
—	Piémont.

2e *Bataillon.*

Le marquis de Vauborel	Enghien.
—	Bresse.
Le marquis d'Argenteuil	Médoc.
—	Auvergne.
Le comte de Bevy	La Fère.
—	Neustrie.
Le comte de Chamolles	Saintonge.
—	Royal.
Le comte de Salgues	Beauvoisis.
—	Bourbonnais
Le comte de Mazancourt	Soissonnais.
—	Austrasie.

CAVALERIE

Escadrons.	Commandants.
—	—
Royal	Le comte d'Ecquevilly.
Du Roi.	Le comte d'Harcourt.
La Reine.	Le comte d'Aigremont.
Condé	Le comte de Lanans.
Saint-Clair	Le comte de Monteclerc.

Le mot d'ordre arriva de Mayence, où l'empereur et le roi de Prusse venaient d'arrêter leur plan de campagne, humiliation pénible pour un Condé et que le prince accepta plus difficilement que les frères du roi de France. Les souverains étrangers avaient décidé que l'armée des émigrés serait fractionnée en trois corps, tous placés sous les ordres des généraux prussiens et autrichiens.

Le corps le plus nombreux, (dix mille hommes) formé avec les émigrés de Coblentz, appelé un peu pompeusement l'armée du centre, était commandé par les maréchaux de Broglie et de Castries. Les frères du roi devaient marcher avec cette troupe, destinée à servir de réserve à l'armée principale d'invasion, à la tête de laquelle se trouvaient le roi de Prusse et le duc de Brunswick.

Le second corps restait sous les ordres du prince de Condé et comprenait les cinq mille hommes qu'il avait amenés à Bingen. Le prince de Condé devait régler ses mouvements sur ceux du prince Estherazy, commandant de l'armée autrichienne.

Enfin le 3e corps, avec le duc de Bourbon, comprenait quatre à cinq mille émigrés, cantonnés dans les Pays-Bas Autrichiens, et faisait partie de l'armée du duc de Saxe. Le principal rassemblement avait été formé par le duc de la Châtre. Des fractions de régiments français émigrés figuraient assez nombreuses dans le corps du duc de Bourbon, concentré au camp de l'Huy et destiné à marcher sur Namur, en flanquant l'armée

autrichienne. Les rations de pain et de fourrage devaient être fournies aux trois corps ; ces distributions furent faites très irrégulièrement.

Que de déboires, que de difficultés, de déceptions de toute sorte devaient éprouver les émigrés et comme ils devaient regretter de traîner le drapeau fleurdelisé derrière les troupes de l'étranger !

Bien que le cadre de notre étude soit limité à l'armée de Condé, nous rappellerons brièvement ce qu'il advint de l'armée des princes et du corps du duc de Bourbon.

L'armée des princes, commandée par les frères du roi et les deux maréchaux, se dirigea de Coblentz sur Bingen, que venait d'évacuer le corps de Condé et, de là, marcha sur Trèves, puis sur Grevenmaker, dans le Luxembourg, et enfin arriva à Stadtbredimus, retardée par les mauvais chemins où s'embourbaient les douze pièces de canons qui formaient l'artillerie.

La pluie tombait sans relâche. On fit à Stadtbredimus, un séjour trop prolongé du 19 au 29 août, puis on franchit la frontière française à Rodemack et à Roussie. Le 30 août, le quartier général est à Hettange-la-Grande, distant d'une lieue et demie de Thionville.

Cette petite ville, qui domine la Moselle, était investie par l'armée autrichienne du prince de Hohenlohe et plus spécialement par la division du prince de Waldeck. Thionville devait être intrépidement défendue par le maréchal de camp de Wimpffen, ancien colonel du régiment de Bouillon au siège de Mahon et à celui de Gibraltar, destiné aux plus injustes suspicions des terroristes. Le prince de Hohenlohe décida que le corps des princes prendrait part au siège de Thionville.

Chateaubriand combattait dans les rangs de la coalition de Bretagne. Il a laissé d'admirables pages où il ne dissimule pas son chagrin de prendre part à une guerre contre ses compatriotes (1).

Dans les papiers du prince de Condé (2), une note de l'état-

(1) *Mémoires d'outre-tombe.*
(2) Dossier Surval. *Archives nationales.*

major de l'armée des princes nous donne le récit des opérations à partir du 1er septembre.

« L'objet des princes était de s'emparer de Thionville, on les avait imprudemment flattés qu'à leur arrivée, ils verraient tout tomber à leurs pieds, ils firent sommer la place, qui répondit fièrement ; quelques jours se perdirent, on envoya chercher de l'artillerie à Longwy. Diverses causes en retardèrent l'arrivée et enfin, après une conférence de M. le maréchal de Castries avec M. le prince de Hohenlohe, qui était campé à Richemont, il fut résolu que dans la nuit du 4 au 5 septembre, le général Walis qui était campé à la gauche du prince de Hohenlohe entre Richemont et les princes, tenterait de brûler la ville par une canonnade de 5 mortiers et de 14 pièces de canon. Pendant que le maréchal de Castries, dont la réserve se porterait de son camp de Mahling de l'autre côté de la Moselle, jusque près de Thionville, vers la basse Stutz, canonnerait aussi en même temps.

« En effet, le 4 septembre, à trois heures de l'après-midi, toute la réserve de M. le maréchal de Castries, composée de 3,000 gentilshommes à pied, de la brigade irlandaise, des chasseurs des princes (ci-devant Saint-Clair), de ceux de Querduc, les hussards de Berchiny, de Chamborand, de Lauzun et de la gendarmerie, se porta par Konigsmarth sur le point reconnu pour la batterie où elle arriva à peu près à minuit et demi (1).

« La batterie n'était composée que de deux pièces de 12 autrichiennes, commandées par un major et un lieutenant. Elle fit, nous dit-on le lendemain, beaucoup d'expédition, elle fut en

(1) « A l'entrée de la nuit, on vit une colonne sortir de Thionville par une poterne et gagner la lunette à l'abri du chemin couvert. Ma compagnie fut commandée de renfort. A la pointe du jour, cinq à six cents patriotes engagèrent l'action dans le village, sur le grand chemin, au-dessus de la ville, puis, tournant à gauche, ils vinrent à travers les vignes prendre notre batterie en flanc. La marine chargea bravement, mais elle fut culbutée et nous découvrit. Nous étions trop mal armés pour croiser le feu ; nous marchâmes la baïonnette en avant. Les assaillants se retirèrent, je ne sais pourquoi ; s'ils eussent tenu, ils nous enlevaient. Nous eûmes plusieurs blessés et quelques morts, entre autres le chevalier de la Baronnais, capitaine d'une des compagnies bretonnes. »

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.*

effet parfaitement servie et ne cessa de tirer que plus d'une demi-heure après que les batteries du général Walis eurent fini.

« Un peu avant le jour, M. le maréchal de Castries ordonna qu'on marchât sur le château de Distroff, où il s'établit et fit cantonner dans les granges et écuries, ainsi que dans toutes les pièces du château, l'infanterie noble qui était arrivée et qui y resta jusqu'au jour où M. le maréchal la fit repartir pour des raisons particulières. »

Il convient de rappeler ici, que le 6 septembre, une attaque fut dirigée par le corps de siège, à une heure du matin. Elle consista surtout dans un duel d'artillerie qui cessa à quatre heures (1). Une colonne d'assaut commandée par le prince de Waldeck en personne, mais dont les émigrés ne faisaient pas partie, fut repoussée (2).

Le 8 le général Wimpfen exécuta une reconnaissance pour voir par lui-même quelles troupes composaient le cordon depuis Rethel jusqu'à Bertrange. Il sortit à l'improviste à cinq heures du soir, avec une centaine de cavaliers et 4 pièces d'artillerie légère, en laissa la moitié en réserve et avec les 50 hommes qui lui restaient il tomba droit sur le camp de M. d'Autichamp, lieutenant général émigré, et reconnut l'emplacement. L'alerte donnée, M. d'Autichamp voulut le charger avec les gendarmes et le régiment de Saxe. Une volée de coups de canon arrêta les royalistes et permit à l'aventureux commandant des patriotes de Thionville de rentrer dans la place. Le corps d'Autichamp,

(1) Le bombardement ne tarda pas à commencer de part et d'autre. « C'était un beau spectacle, la nuit, des pots à feu illuminaient les ouvrages de la place, couverts de soldats ; des lueurs subites frappaient les nuages ou le zénith bleu, lorsqu'on mettait le feu au canon, et les bombes, se croisant en l'air, décrivaient une parabole de lumière. Dans les intervalles des détonations, on entendait des roulements de tambour, des éclats de musique militaire et la voix des factionnaires sur les remparts de Thionville et à nos postes ; malheureusement ils criaient en français dans les deux camps : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*.

(2) Voir *Journal d'un volontaire de* 1791, par Louis BONNEVILLE DE MARSANGY.

mal éclairé, n'avait pas su se garder, ni réparer la surprise par une contre-attaque vigoureusement menée (1).

Reprenons maintenant la note de l'état-major de l'armée des princes (2).

« 9 *septembre :* Après un long conseil, Monsieur partit pour Verdun. Prenant avec lui M. le maréchal de Castries, il fut décidé en même temps que Mgr le comte d'Artois partirait le 11 avec la cavalerie pour rejoindre en trois marches le roi de Prusse à Verdun ; et que toute l'infanterie, hors la brigade irlandaise, resterait avec M. le prince Xavier de Saxe et M. le maréchal de Broglie, mais cette disposition fut changée presque sur-le-champ, et M. le maréchal de Broglie resta seul avec cette partie de l'armée qui successivement quitta le camp d'Ettange pour se porter sur Longwy, Etain et Verdun, pendant que la cavalerie dont j'ai parlé plus haut fit les marches dont je vais continuer de rendre compte. »

Les princes et le maréchal de Castries emmenaient avec eux les gardes du corps, les gendarmes commandés par M. d'Autichamp, les grenadiers à cheval (commandant : M. de Virieu), les mousquetaires (commandant : M. de Hallay), les chevau-légers (commandant : le comte de Montboissier), plus la brigade de Monsieur, les hussards de Berchiny et les chasseurs de Polignac. La brigade irlandaise, qui ne comptait que deux cents hommes, était la seule troupe d'infanterie.

« 10 *septembre :* M. le comte d'Artois se mit en marche sur Fontoy et se rendit en quatre marches dans des cantonnements près Verdun où il rejoignit Monsieur et le roi de Prusse. — Des circonstances particulières empêchèrent que Monsieur ne prît le titre de Régent comme on se l'était proposé. »

« Le sort des émigrés de l'armée de Brunswick, dit Forneron (3), n'était pas plus heureux. Depuis Trèves ils s'avançaient

(1) Voir le Rapport du général Wimpfen au général Kellermann, commandant l'armée du centre. (*Moniteur universel de* 1792).
(2) Dossier Surval. (*Archives nationales*).
(3) Voir Forneron. — *Histoire générale des Émigrés.*

lentement, sans foin ni avoine pour les chevaux, couchant la nuit sur la terre, sans tentes ni paille (1).

« Les gentilshommes sont obligés de prendre soin eux-mêmes de leurs chevaux, de les mener à l'abreuvoir, de les tenir pendant qu'on les ferre, leurs femmes et leurs maîtresses les suivent dans des carosses de louage, elles bivouaquent le soir dans les prairies, les voituriers allemands qu'elles ont payés d'avance font confidence aux Prussiens qu'ils comptent bientôt verser dans un fossé et abandonner les voyageuses. Le Prussien pille les premiers villages, puis les incendie. Une colonne de fumée indique chaque matin la place de celui qu'à occupé une division prussienne ».

Le 15, l'armée des princes franchit la Meuse puis se forme en deux colonnes, l'une commandée par le maréchal de Castries, où se trouvaient les princes, passe par la Croix-aux-Bois, l'autre commandée par le marquis de Jaucourt et comprenant tout ce qui n'est pas les gardes du corps et les compagnies rouges franchit le défilé de Grand-Pré. Le 17, on marche sur Buzancy.

« Le 18, dit M. Arthur Chuquet dans son ouvrage *Valmy* (2) les princes y reçurent une lettre de Nassau-Siegen (3) qui leur annonçait une bataille imminente et les priait de faire diligence. Ils quittèrent Vouziers le lendemain à la pointe du jour et se dirigèrent sur Somme-Suippes. Mais l'avant-garde s'égara dans l'immense plaine qui s'étend de Vouziers à la rivière de la Py. Il fallut s'arrêter, envoyer les hussards en reconnaissance, fouiller les villages déserts pour trouver un guide. On n'atteignit Saint-Souplet que dans la soirée. »

Le 20 septembre au matin, l'armée des princes marche sur La Croix-en-Champagne, dans la direction du canon. La bataille

(1) La pluie tombait sans relâche et l'humidité avait développé la dysenterie. Les vivres manquaient parce que les Prussiens avaient tout pillé.

(2) Voir cet ouvrage très documenté, qui fait partie de la série des guerres de la Révolution, par Arthur Chuquet.

(3) Le prince Charles-Henri-Nicolas-Othon de Nassau-Siegen, célèbre aventurier qui servit tour à tour la France, l'Espagne et la Russie et fit preuves de grandes qualités militaires, il était attaché avec le rang de général à l'armée du roi de Prusse.

de Valmy se livrait et les volontaires de la République repoussaient l'attaque de l'armée prussienne. Ce ne fut en réalité qu'un combat d'artillerie, mais où les soldats de Dumouriez et de Kellermann se montrèrent stoïques devant la mitraille ennemie.

Malgré la hâte avec laquelle marchent les émigrés, ils ne peuvent apporter aux Prussiens le secours que leur demandait Nassau-Siegen.

« Nous enragions de notre inaction et nous demandions aux princes de nous mener au combat, seuls, sans s'occuper des Prussiens. »

Mais le canon s'était tu, la nuit était venue et il fallut cantonner à Somme-Tourbe.

Le lendemain l'armée française battait en retraite et allait prendre entre Dampierre et Voilemont une très forte position défensive. L'armée prussienne, démoralisée par la résistance qu'elle avait rencontrée n'osait plus attaquer ; aussi la note de l'état-major du corps des princes résume-t-elle la fin de la campagne, sans dissimuler la déception :

« Ce même jour 21, le roi de Prusse, qui avait toujours une ou deux marches, d'avance sur nous au moins, s'était porté au lieu appelé *la Lune,* qui est sur la route même de Châlons à Sainte-Menehould. Une lieue avant d'y arriver (et son avant-garde étant près de Châlons), il avait rencontré l'avant-garde de Dumouriez qui avait constamment fui jusque-là ; il y eût une forte canonnade au lieu appelé Valmy, 2 ou 300 hommes et chevaux furent tués de part et d'autre et le duc de Brunswick, qui pouvait poursuivre à son avantage et surtout rester maître d'une hauteur que Dumouriez occupa le lendemain (le duc l'ayant abandonnée), s'arrêta tout court, prit son camp sous prétexte que ses troupes étaient trop fatiguées et dès le lendemain ouvrit une négociation, convint d'un armistice, sous prétexte de relever les morts, continua cet armistice et cette négociation pendant 7 jours et pressé sans cesse d'attaquer Dumouriez par la gauche de sa position près de Giraucourt, où elle était très attaquable, s'y refusa constamment, objectant des raisons misérables, tint cependant une conférence et un conseil le 24 auquel il appela

M. le maréchal de Castries et quelques autres personnes, parut vouloir attaquer le 29, et laissa même à peu près publique la résolution, jeta dès le 24 quelques doutes sur son exécution. Ces doutes se fortifièrent et se répandirent. Le lendemain on parla d'un courrier d'Angleterre arrivé subitement, la négociation entre le duc et Dumouriez était publique, sans qu'on put en deviner l'objet, mais elle fut rompue le 27. Les gens instruits en eurent la certitude dès le même jour, quoique jusqu'au 29 au matin, on affecta de le cacher ; enfin, le 29 au soir, l'ordre fut donné de marcher en arrière le lendemain 30 et de se porter sur Somme-Suize.

« Le 1er octobre à Vouziers.

« Le 2 et le 3, séjour en raison des deux marches précédentes qui étaient très fortes et qui, en raison du bivouac prolongé de Somme-Tourbe avaient épuisé les chevaux.

« Le 4, à Sey, près les Grandes-Armoises, où était cantonnée la brigade dont le commandant, le comte de Rouault, rendit un grand service au quartier général en faisant passer la nuit à cette brigade au bivouac, pour couvrir le quartier des princes ; les attaques répétées sur son quartier des Grandes-Armoises pendant toute cette journée lui ayant fait craindre que le manque d'infanterie pour couvrir le quartier général ne mit les princes dans le cas d'y être au moins insultés.

« Le 5, en effet, au point du jour, les ennemis, qui avaient occupé toute la nuit la lisière du bois de Mont-Dieu et dont nous avions les feux à quatre cents toises au plus de nous, profitèrent d'un rideau qui allait dudit bois à une hauteur, tirèrent sur le village de Tannay où la brigade de Colonel général était cantonnée et démasquèrent, au lever du soleil, une batterie de 2 pièces de canon dirigée sur la brigade de Commissaire général ; quelques boulets tombèrent entre les escadrons, d'autres passèrent sur les têtes, personne ne fut touché en ce moment, mais il est hors de doute que sans l'arrivée de cette brigade prête à marcher sur eux, ils eussent avancé leur batterie jusqu'au chemin et canonné le château de Sey où étaient les princes.

« Dans ce même moment, M. le comte de Caraman qui, suivant

l'ordre général de la marche du jour, devait se trouver sur la chaussée qui va à Stenay, pour prendre avec la brigade de Colonel général son rang dans la marche, vit, en débouchant du village de Tannay où il avait passé la nuit, le corps d'infanterie et de cavalerie qui soutenait la batterie, et comme il les découvrit avant qu'ils tirassent, ignorant ce que c'était, il envoya des piquets vers eux, ce qui se combina avec un mouvement que M. de Broglie, qui arrivait alors, ordonna à 2 escadrons des gardes du corps de prendre le galop pour les tourner (et comme en même temps M. le maréchal de Broglie ordonna de continuer la marche sur la chaussée où l'on était engagé, 3 boulets tuèrent 3 chevaux des gardes du corps, mais pas un seul homme. 1 de ces chevaux eut 3 jambes cassées du même boulet ; ce fait est assez extraordinaire) ; ainsi qu'à la brigade irlandaise, qui marcha directement sur eux, détermina leur retraite assez précipitée par des étangs et une chaussée qui était couverts entièrement par le rideau dont j'ai parlé plus haut.

« Ces mêmes troupes et d'autres accompagnèrent notre marche tout le jour jusqu'au village de Beaumont, en Argonne. La brigade irlandaise et la gendarmerie furent sans cesse suivis et les continrent, mais depuis Beaumont nous n'en entendions plus parler et nous arrivâmes à Stenay le même jour, où l'on séjourna le 6 ou le 7.

« Le 8 octobre on marche sur Marville.

« Le 9, à Longvion.

« Le 10, séjour.

« Le 11, à Lévy et ce fut le dernier cantonnement en règle.

« Le 12 à Arlon. Dans le pays de Luxembourg, où se fit la dissolution de l'armée, avec une précipitation et un désordre qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire » (1).

(1) Cette note est attribuée à M. le marquis de Jaucourt, qui commandait l'avant-garde (brigade de Monsieur, des hussards de Berchiny, des chasseurs de Polignac et 200 hommes d'infanterie.)

CHAPITRE V

MARCHES DE RETRAITE

La retraite de la petite armée des princes s'effectua dans des conditions désastreuses. La pluie ne cessait pas. Quel lamentable défilé! les voitures d'ambulance emportant les malades, les chariots aux bâches de toile, les carrosses des familles d'émigrés, les fourgons militaires s'accrochent et se renversent. Les chevaux s'effarent et ruent. Les émigrés qui vont à pied se heurtent les uns aux autres ; ceux qui s'arrêtent sont poussés vers le fossé. Ils glissent sur la terre détrempée.

Et le soir ! c'est hâtivement, presque furtivement, que s'établit le bivouac avec l'inquiétude de la poursuite et du branle-bas d'une alerte. Les feux s'allument. Chacun veut y réchauffer ses membres fatigués et cependant, à ces foyers de nomades, les premières places restent toujours réservées aux femmes, aux jeunes filles, aux vieillards. On se groupe par famille. Quelques vivres sont partagés, puis le sommeil réclame ses droits. Heureux ceux qui trouvent l'abri d'une modeste charrette.

Le lendemain, cette débile infanterie recharge ses bagages, reprend ses armes. Et les émigrés de l'armée du centre se remettent en marche pour s'enfoncer en Allemagne, emmenant avec eux, comme les Hébreux fugitifs, leurs femmes et leurs enfants...

La cavalerie de l'armée française harcelle les fugitifs, sabre tous ceux qui s'arrêtent épuisés ou qui s'écartent affamés. Heureusement pour les émigrés, et, ajoutons, pour l'honneur de l'armée française, un certain nombre de cavaliers des compagnies rouges, apprenant ce qui se passait à l'arrière-garde, vinrent s'y placer d'eux-mêmes, par dévouement pour leurs camarades, et firent hardiment le coup de pistolet avec les hussards de Beurnonville (1).

« Les paysans, nous dit Forneron (2), étaient peu cléments pour les émigrés. Ceux des environs de Sedan saisissent deux officiers bretons, les poussent dans un bois et les fusillent ! »

La dysenterie continuait ses ravages, on mangeait des racines, des fruits ou des légumes gâtés ! Rien n'avait été prévu pour le cas de la retraite et celle-ci devenait une sinistre déroute. Les princes avaient agi avec une coupable légèreté en comptant sur les ressources des alliés.

Le corps du duc de Bourbon ne fut pas exposé aux mêmes misères. Réuni au camp d'Huy sur la Meuse, à cinq lieues de Liège, et comprenant environ cinq mille hommes, il resta sous la tente trois semaines, puis il fut dirigé sur Marche-en-Famenne, dans le duché de Luxembourg, sur la frontière de France, à quelques lieues de Givet.

La victoire de Jemmapes (6 novembre 1792) valut à Dumouriez la conquête du Brabant et du pays de Liège. Le duc de Bourbon, qui s'était porté en avant de Namur pour soutenir le corps autrichien de Clerfayt, entendit la canonnade de Jemmapes sans pouvoir prendre part à l'action. Il reçut l'ordre de se replier.

« Au lieu de battre en retraite, dit le chevalier de Mautort dans ses *Mémoires* (3), par le chemin qui nous avait conduits à Namur,

(1) Beurnonville, qui était devenu général dans l'armée républicaine, commandait son avant-garde. Il avait servi comme colonel dans l'ancienne armée royale.

(2) *Histoire générale des Emigrés*, par Forneron.

(3) *Mémoires du chevalier de Mautort*, publiés par le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Plon, éd.

nous fîmes une marche assez périlleuse pour nous porter sur Bruxelles ; nous passâmes près des avant-postes des Français. Nous pouvions leur donner l'éveil et attirer sur nous des forces considérables qui nous eussent mis dans la plus grande perplexité. Cette marche hasardeuse était une galanterie de M. le duc de Bourbon. Il voulait se faire un mérite auprès de l'archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, en couvrant la retraite à laquelle elle se trouvait forcée à l'approche des ennemis. Nous marchâmes toute la nuit en faisant le moins de bruit et d'appareil possible.

« Le lendemain, dans la journée, nous ne fîmes que deux haltes et nous arrivâmes, vers neuf heures du soir, sur les glacis de Bruxelles où nous restâmes au bivouac jusqu'à minuit. Pendant ce temps-là, les voitures et les équipages de l'archiduchesse défilèrent ; et lorsqu'elle fut passée avec toute sa suite, nous nous remîmes en marche. Nous allâmes tout d'une haleine jusqu'au premier village au delà de Louvain » (1).

La retraite se continue, sans poursuite, sur Tirlemont, Saint-Trond, Liège.

« Notre arrivée à Liège mit fin à la campagne qui ne fut guère, en totalité, que de deux mois et demi. Elle n'eut de vraiment pénible que notre retraite depuis Namur. Dès cet instant, les choses allèrent de mal en pis. Nous trouvâmes, à Liège, une foule d'émigrés de l'armée des princes. Ils ne pouvaient aller plus loin faute d'argent. »

Dans les *Souvenirs* du comte de Neuilly, nous voyons relatées les mêmes tristesses. Le licenciement s'impose :

« Nous espérions quitter bientôt nos cantonnements, lorsqu'un beau matin la trompette sonna l'assemblée et notre lieutenant commandant, le baron de Bernecourt, nous lut un ordre du jour par lequel nos princes nous exprimaient la douloureuse nécessité de se séparer de nous et de nous licencier. Ils nous remerciaient dans les termes les plus touchants de notre fidélité

(1) M. de Mautort se retira quinze jours après et habita l'Allemagne pendant huit années, où il vécut d'expédients.

et de notre zèle, espérant qu'un jour la Providence les mettrait en position de les reconnaître. Nous fondions en larmes et j'ose dire qu'en ce moment aucun de nous ne songea qu'à nos princes adorés, sans penser à ce que nous allions devenir. On nous donna à chacun quinze francs en argent et je ne sais pour combien en assignats. On nous laissa nos chevaux et nos armes. Ce qui se passa ne ressemblait pas mal à la confusion de la Tour de Babel. Nous parlions tous à la fois, sans nous écouter ; on faisait des projets qui n'avaient ni queue ni tête, et au milieu de tout cela chacun prit son parti séparément. »

Beaucoup d'émigrés allèrent en Hollande et, de là, passèrent en Angleterre. D'autres se retirèrent en Allemagne, à Hambourg, à Lubeck ou partirent pour la Russie, vendant à bas prix leurs chevaux et leurs voitures. D'autres malheureusement prirent du service dans les armées du roi de Prusse ou de l'empereur d'Autriche, abjurant ainsi leur nationalité, parlant une autre langue, vivant sans esprit de retour avec les ennemis de la patrie. Quelques-uns, mieux inspirés, se rallièrent au drapeau blanc, qui était du moins un drapeau aux couleurs françaises, et vinrent renforcer le petit corps de Condé, « dernier asile des militaires français fidèles au roy », comme le disaient les appels d'embauchage du marquis de la Queuille un an auparavant, un an avant Valmy !

Dans cette courte campagne, l'armée de Condé n'avait pas été plus utilisée que le corps du duc de Bourbon. Le marquis de Bouillé, lieutenant général et ancien commandant de la 1re division des Evêchés, qui ne pouvait se consoler de l'affaire de Varennes, demanda au prince de Condé l'autorisation de se joindre à son état-major pour la campagne. Le prince y consentit et ressentit bientôt une réelle sympathie pour le général qui avait défendu avec éclat les Antilles contre les Anglais.

Les *Mémoires* du marquis de Bouillé abondent en détails intéressants et surtout en aperçus judicieux sur ces premières opérations de l'armée de Condé. Ils nous rappellent que le corps du prince de Condé devait être attaché à un corps d'armée de 15 ou 20,000 Autrichiens, pour couvrir la rive droite d Rhin.

On présumait à Coblentz qu'il n'aurait rien à faire, qu'il n'entrerait en France que lorsque l'armée du roi de Prusse et celle des princes, frères du roi, seraient parvenus à Paris. Aussi tous les gens de la cour et les grands seigneurs s'étaient mis à la suite de l'armée du centre et le prince de Condé n'avait à ses ordres et autour de lui que des gentilshommes de province, des officiers subalternes de l'armée, quelques officiers généraux, la plupart peu marquants.

« Je fis à M. le prince de Condé, dit le général, mes observations sur l'éloignement des courtisans pour lui ; il me répondit : « C'est que je ne suis pas en faveur », et quelque temps après, pendant la campagne, lorsque, me connaissant davantage, il eut plus de confiance en moi, il me confirma les dispositions défavorables de la reine à son égard, sans m'en dire les motifs (1).
« Je proposai à ce prince d'employer dans son état-major quelques gens de la cour que j'avais engagés à servir : le duc de Richelieu, jeune homme fort distingué et fort supérieur à ceux de son âge; le marquis de Duras, tous deux premiers gentilshommes de la chambre du roi, et le fils du duc de Lavauguyon, ambassadeur du roi en Espagne. Ces trois jeunes gens firent la campagne avec le prince de Condé, ainsi que les ducs de Crussol et de la Trémoille. »

Le prince de Condé, resté à Neustatt, repasse le Rhin pour aller joindre, dans le Brisgau, un corps de 15,000 Autrichiens.

Mayence et Francfort furent pris par les Français qui se répandirent sur la rive droite du Rhin et du Mein, où ils levèrent

(1) Le marquis de Bouillé fait allusion au caractère timide et circonspect du prince « qui lui faisait craindre de se compromettre s'il traitait avec des puissances étrangères sans y être autorisé par les frères du roi ; car, je le répète, il avait une crainte extraordinaire de faire aucune démarche qui pût faire suspecter sa subordination, toujours extrême, soit dans les armées, soit à la cour. Il m'a souvent dit, à ce sujet, que la conduite de son aïeul, le grand prince de Condé, dans les troubles de la minorité de Louis XIV, avait rendu, même dans ces derniers temps, sa famille très suspecte à la cour, qui la croyait dangereuse pour l'autorité et toujours prête à exciter des troubles en France. Lui-même, malgré la timidité de son caractère, avait toujours été regardé comme un prince très ambitieux et par là très dangereux, méfiance qu'il ne méritait pas. »

des contributions. Ils ne se retirèrent qu'au commencement de l'hiver. Le prince Esterhazy commandait l'armée d'observations sur le Haut-Rhin et ne sut même pas garder le pont de Kehl.

« Dans les conférences avec les généraux autrichiens, dit M. de Bouillé dans ses *Mémoires*, tous très peu capables, ceux-ci étaient toujours de l'avis de se tenir sur la défensive, M. le prince de Condé et moi de prendre au contraire l'offensive, leur répétant sans cesse ce grand principe de guerre, que la meilleure manière de se défendre est d'attaquer et que la rive droite du Rhin était plus aisée à défendre en passant sur la gauche qu'en bordant la première, que les ennemis passeraient malgré nous et impunément, s'ils le voulaient bien, puisqu'il fallait garder 40 lieues d'étendue pour la défendre, ce qui était impossible ! »

Le corps de Condé apprend la retraite de l'armée du centre, M. de Bouillé rappelle la belle attitude du prince de Condé.

« A la fin de cette malheureuse et honteuse campagne, l'empereur et le roi de Prusse enjoignirent aux princes français de licencier et même de désarmer les corps d'émigrés qui servaient sous leurs ordres, dans les différentes armées. Déjà les princes n'avaient plus d'argent depuis longtemps pour les solder, et ceux-ci étaient généralement sans ressources pour y suppléer. J'en excepte cependant le prince de Condé, qui n'avait cessé de donner une paye à la noblesse qui lui était attachée et qui m'assura alors pouvoir subvenir à cette dépense encore pendant deux mois. Aussi refusa-t-il de la licencier et quand le général autrichien le menaça de la faire désarmer, il lui répondit avec fermeté : « *qu'on ne désarmerait pas facilement des gentilshommes français et que ceux qu'il commandait se feraient tuer jusqu'au dernier plutôt que d'y consentir* », ce que le général autrichien ne tenta pas (1).

(1) Au commencement de novembre, le marquis de Bouillé quitta le corps ; il se sépara à regret du prince de Condé : « Je le laissais dans la position la plus fâcheuse ; il ne lui restait plus que son courage et une fermeté inébranlables. Il m'avait témoigné une excessive confiance et ses rares qualités m'avaient beaucoup attaché à lui. » (Marquis de Bouillé, *Mémoires*.)

Le marquis de Bouillé fut chargé par le prince Esterhazy et le prince de

Le document qui suit émane du prince lui-même et explique en détail la conduite qu'il a dû tenir.

NOTE DU PRINCE DE CONDÉ (1)

Ce qui s'est passé dans la marche de S. A. S. Mgr le prince de Condé depuis Creutznach jusqu'à Spire.

« M. le prince de Condé est parti le 1er de Creutznach et est arrivé le même jour à Flonheim, d'où il a été le 2 à Niederflorsheim ; là il a reçu un commissaire de l'Electeur Palatin pour lui offrir, de la part de son maître, toutes les facilités qui dépendraient de lui ; là M. le prince de Condé a reçu aussi une lettre du prince de Hohenlohe, général de l'armée autrichienne, pour se diriger sur Durnistein, ensuite sur Dürckheim ou Deidesheim, à son choix, où il recevrait des nouvelles de ce prince.

« M. le prince de Condé s'est donc porté le 3 à Durnistein, d'où il a renvoyé ses gros équipages à Frankenthal, et le 4 à Dürckheim, en portant son avant-garde à Deidesheim ; là il a pris un séjour, ayant marché quatre jours de suite avec beaucoup d'ordre et sans laisser un traînard, il a prévenu le prince de ce séjour nécessaire. A Dürckheim, M. le prince de Condé apprit que l'avant-garde du prince de Hohenlohe avait eu un avantage sur un détachement des patriotes, qu'on leur avait tué ou blessé une centaine d'hommes, pris une trentaine et un étendard. A cette époque, M. le prince de Condé avait plusieurs intelligences dans Landau, et dès le lendemain, un homme considérable sur lequel il ne comptait pas lui fit même faire des ouvertures qu'il

Condé de demander aux cantons suisses de Soleure, Berne et Fribourg de laisser passer des troupes qui auraient tourné le corps de Custine. 15,000 républicains étaient, en effet, concentrés dans la basse Alsace du côté de Landau. Les cantons s'y refusèrent.

(1) Dossier Surval. — *Archives nationales.*

communiqua au prince; il n'y avait que trois mille cinq cents hommes dans Landau et la terreur y fut telle, et dans les environs, que les généraux Biron et Kellermann, réunis et campés à Artheins, dans une position inexpugnable, ayant un canal devant eux et leur droite tenant à la place, se déterminèrent à abandonner la Queich et à se retirer derrière la Lauter à Weissembourg. Si le prince de Hohenlohe avait pu marcher sur-le-champ, il est vraisemblable que, vu la terreur, il aurait eu un succès qu'il paraissait désirer beaucoup, mais il crut devoir rester dans son camp de Siegenfeld, il invita M. le prince de Condé à se porter le 6 à Neustadt, en mettant son avant-garde à Edicoben, et en lui mandant qu'il marcherait le 7 à Heidesheim, qui touche à Edicoben ; M. le prince de Condé fit le mouvement que le prince désirait et M. de Vioménil se porta même jusqu'à Heidesheim.

« M. le prince de Condé avait ses cantonnements par échelons en avant de Neustadt pour soutenir M. de Vioménil. Dans la nuit, nos patrouilles allèrent jusqu'aux glacis de Landau où celles de l'ennemi se retiraient, et les nôtres ne pouvant aller plus loin, les leurs les suivaient vingt ou trente pas et ne s'aventuraient jamais davantage. L'avant-garde du prince de Hohenlohe n'ayant point encore paru, M. le prince de Condé s'attendait que la sienne serait attaquée; elle passa la nuit au bivouac et ne le fut pas. Le prince de Hohenlohe avait mandé à M. le prince de Condé qu'il désirait le voir à Essingen, près Heidesheim, à son arrivée. On avait appris la veille que le commandant de Landau venait d'être révoqué, que le commandant de l'artillerie s'en était sauvé et que M. de Custine était entré dans la place avec un renfort assez considérable; la garnison était composée alors de sept à huit mille hommes. Dès lors, M. le prince de Condé pensa bien que coup du prince de Hohenlohe était manqué, mais il voulut toujours se rendre au rendez-vous que ce prince lui avait indiqué. Il monta à cheval le 7, à 3 heures du matin, alla à son avant garde, prit trente chevaliers de la Couronne avec lui, dépassa les derniers postes de M. de Vioménil, vit une patrouille des ennemis sur sa droite qui ne fit aucun mouvement vers lui et, en se portant sur Essingen, il aperçut

bientôt la colonne autrichienne, il se dirigea sur elle et la joignit dans le village ; on lui dit que le prince de Hohenlohe était à la tête, M. le prince de Condé s'y porta et trouva ce prince sur une hauteur, avec la tête de son armée, à deux portées de canon de Landau. M. le prince de Condé, qui avait averti la veille M. le prince de Hohenlohe de l'entrée du renfort, le trouva fort incertain s'ils sommeraient de concert la place ou non, s'il continuerait tout de suite sa route vers la Sarre, ou s'il s'arrêterait quelques jours dans le camp d'Heidesheim qu'il allait prendre. M. le prince de Condé lui dit que la sommation aurait pu réussir, il y avait trois jours, mais qu'à présent il la croyait inutile, les Autrichiens surtout n'ayant avec eux ni gros canon, ni mortiers pour jeter quelques bombes dans la place et pour en imposer, que la réponse négative n'était pas douteuse et que cette sommation ne ferait qu'une espèce de triomphe, dans les gazettes, pour les Patriotes, qu'au reste M. le prince de Condé suivrait à cet égard l'avis du prince d'Hohenlohe. Quelques officiers généraux qui furent appelés furent du même avis. Au bout de deux heures de conférence, en plusieurs fois, le prince de Hohenlohe vint dire à M. le prince de Condé qu'il était décidé à ne point sommer et à continuer sa marche sur la Sarre, en se portant dès le lendemain sur Neustadt.

« M. le prince de Condé lui dit qu'en ce cas il n'avait rien de mieux à faire que de partir en même temps pour se couvrir de la marche de ce prince et se porter à Spire, pour y passer le Rhin ; cela fut convenu. M. le prince de Condé quitta le prince de Hohenlohe et fut fort étonné, à son retour à Edicoben, d'y trouver la légion de Mirabeau, qui avait passé le Rhin, quoiqu'il n'eût cessé de mander qu'elle ne le passât pas, mais l'évêque de Spire l'y avait forcée en quelque sorte. En conséquence du parti pris, M. le prince de Condé partit le 7 de Neustadt, à 4 heures du matin, couvert par la colonne de son avant-garde qui marchait sur sa droite et par un corps d'Autrichiens, qui avait passé le Rhin à Philisbourg et qui campe encore aujourd'hui à Schweigenheim.

« Beaucoup de difficultés de la part de la ville de Spire pour

recevoir les troupes de M. le prince de Condé et cela s'est passé à peu près comme à Creutznach, mais avec tout autant de douceur.

« M. le prince de Condé fut fort étonné, en arrivant à Spire, d'apprendre que le prince de Hohenlohe, avant son départ d'Heidesheim, avait fait sommer Landau, mais il ne le fut point d'apprendre en même temps que la réponse avait été négative, telle que M. le prince de Condé l'avait prévu. Le passage du Rhin éprouve beaucoup de difficultés, par le petit nombre de bateaux, et un peu par la mauvaise volonté de la ville; impossibilité de le passer avec tout le corps en un jour. En conséquence, M. le prince de Condé fait passer sa cavalerie aujourd'hui, ce qui est le plus difficile, et passera lui-même demain avec son infanterie.

« Telle a été la conduite de M. le prince de Condé depuis qu'il s'est séparé des princes, elle n'a pas été sans épines et sans difficultés de tous les genres possibles dont M. le prince de Condé n'ennuiera pas les princes, mais elle a toujours été du plus parfait concert avec le prince d'Hohenlohe (les lettres de ce prince en font foi) et M. le prince de Condé espère que les princes l'approuveront. »

Au rapport du prince de Condé, il convient d'ajouter, d'après les notes du général d'Ecquevilly, commandant d'un des corps de cavalerie noble, qu'en effet, et selon les projets du prince, l'infanterie franchit le Rhin tout près de Spire, dans la journée du 10, et que le corps réuni alla cantonner à Philisbourg. Le lendemain il occupait Blankenlock, le 12 Ettlingen, le 13 et le 14 Rastadt; le 15, le corps de Condé arrivait à Ruhl.

Les tergiversations du commandement le retinrent dans cette petite ville jusqu'au 5 septembre. Le prince de Condé s'impatientait de l'incertitude où on le laissait. « Je n'ai pas reçu le plus petit mot de l'armée des princes depuis que je les ai quittés, écrivait-il de son quartier général de Bühl, le 22 août,

au duc de Bourbon (1), on dit à présent qu'ils sont à deux ou trois marches derrière les Prussiens ». Dans cette même lettre, le prince fait allusion à une héroïque imprudence du vicomte de Mirabeau, le colonel de la brillante légion :

« Mirabeau m'a fait une équipée pour laquelle je l'ai destitué du commandement de son poste et mis aux arrêts d'où je ne l'ai fait sortir qu'aujourd'hui. Imaginez-vous que, contre mes ordres, il a passé le Rhin une nuit avec cinquante hommes, tué deux sentinelles et ramassé sept prisonniers, sans avoir essuyé un coup de fusil. On ne peut pas s'empêcher de dire que cela est vigoureux et que cela prouve comme ces gens-là se gardent ; mais je l'en ai pas moins puni, comme je le devais, pour le manque de subordination. C'est un brave homme, mais une tête bien dangereuse. »

Dans une seconde lettre, datée encore de Bühl et adressée également à son fils, le prince de Condé s'attriste et s'inquiète des projets du roi de Prusse et du duc de Brunswick : « Quant à nous, je crois bien que nous ne serons pas longtemps sans faire quelques mouvements, et je suis chargé de faire remonter tous les bateaux de tous les endroits que je garde sur le Rhin. »

Les républicains tiraient sur ces embarcations et les bateliers avaient peur. « L'Alsace est toujours bonne, disait le prince, et ses défenseurs sont fort négligents et encore plus poltrons. L'apparition de quelques-uns de ces bateaux a fait battre la générale dans leur camp l'avant-dernière nuit et ils ne tiraillent que par peur. Il y a une main invisible qui retient et empèche de tenter des succès plus que certains. Avant-hier ils tiraient encore beaucoup de canon sur la légion, qui sert à merveille, et qui s'en émeut d'autant moins que tous les coups passent par-dessus et ne touchent jamais personne. »

Enfin, l'ordre de reprendre la marche en avant arrive du quartier général du prince Esterhazy. Le 5 septembre, le corps se dirige sur Walteswayer où il séjourne jusqu'au 7 ; à cette

(1) *La Correspondance du prince de Condé*, par le comte DE LA BOUTETIÈRE.

date, il cantonne à Lahv ; le 8, à Kentzingen ; le 9, à Nevershausen et le 10 à Grüningen, qu'il occupe jusqu'au 21.

La légion de Mirabeau était en deuil de son chef. Le soldat aventureux, à l'esprit si caustique et à l'incorruptible fidélité, succombait le 15, à une attaque d'apoplexie, qu'avait amenée un véritable surmenage de fatigues physiques. « Sa légion est dans le délire de la douleur et de l'abattement, disait le prince. »

Le corps de Condé se trouvait cantonné à côté de l'armée du prince Esterhazy. Ce général, d'un caractère des plus hésitants, n'osait tenter un passage du Rhin de vive force. Le prince de Condé conseilla vainement d'essayer le débarquement du côté de Vieux-Brissac. Sur la rive française, il n'y avait guère qu'une brigade d'environ deux mille hommes. Sur les instances du prince français, le général autrichien se décida à prescrire les dispositions préparatoires du passage du fleuve. Un grand nombre de bateaux furent réunis près de Neuburg puis dirigés sur Feldberg, où le prince de Condé s'était transporté avec son infanterie, les Autrichiens devaient passer le pont de Rheinfeld. Plusieurs jours se perdirent en préparatifs, pendant que la brigade républicaine se renforçait. Bientôt, l'effectif des Patriotes dépassait celui d'une division.

Au quartier général d'Esterhazy, on apprend Valmy et la retraite de l'armée prussienne. Tout projet d'offensive est dès lors abandonné et l'on se borne à garder la rive du Rhin. Ce n'était plus une armée destinée à opérer une diversion sur le flanc de l'ennemi, c'était un corps d'observation échelonné sur les bords du fleuve et ayant reçu de l'état-major autrichien l'ordre formel de rester sur la rive allemande.

Le 4 octobre, le corps de Condé remonte au Nord jusqu'à Stauffer. Le 5, il est à Emmendingen, d'où le prince désillusionné écrit au duc de Bourbon (1) que ses troupes doivent subir mille vexations de la part des paysans : « Nous ne pouvons nous loger que le sabre et le pistolet à la main et je ne saurais trop admirer la sagesse extrême de la noblesse,

(1) *Correspondance du prince de Condé*, recueillie et publiée par M. de la Boutetière.

obligée toujours de se mettre en état de défense contre les fourches, les pelles et les pioches, et ne frappant jamais. »

Enfin, le 7 octobre, le corps occupe Mahlberg; on le fractionne dans plusieurs villages depuis Bâle jusqu'à Kehl et il s'attend à continuer son rôle de défenseur du Rhin, lorsque le prince Esterhazy communique un ordre de l'empereur prescrivant au prince de Condé de se rendre en Souabe, à Villingen, et d'y attendre des instructions des souverains.

Le prince de Condé dirige avec beaucoup d'ordre sa colonne, réduite à environ quatre mille cinq cents hommes, sur la Forêt-Noire et, après avoir traversé Hanlach, Hornberg, il arrive, le 29 octobre, à Villingen, petite ville de la Forêt-Noire; la plupart des habitants sont charpentiers.

« La situation en est singulière, dit M. de Romain, à la sommité des montagnes, sur un plateau qui se trouve peu éloigné de la source du Danube. C'est une véritable Sibérie, on n'y cultive même pas le blé à raison de l'âpreté du climat. »

C'est dans cette bourgade de Souabe que les émigrés de l'armée de Condé apprenaient la dissolution définitive de l'armée des princes et du duc de Bourbon, c'est là qu'ils attendaient la leur. Après Jemmapes, Frédéric-Guillaume abandonnait la cause de l'émigration. Les Français expatriés, auxquels les sergents du roi de Prusse venaient d'enlever brutalement les mauvaises armes qui leur avaient été confiées, erraient sans domicile, sans drapeau, bientôt sans argent et sans pain, dispersés, rudoyés et chassés de presque partout. « Ils vendaient au plus bas prix, dit le marquis de Bouillé, leurs chevaux et leurs équipages (ceux qui en avaient) pour faire leur route et pour se procurer une courte et faible subsistance. »

Les Allemands nous ont toujours détestés ; aussi, depuis le châtelain jusqu'au dernier paysan, tous manifestaient aux Français royalistes leurs antipathies, leurs colères, leurs rancunes. Leurs princes donnaient l'exemple, M. de Bouillé le dit formellement; sauf les électeurs de Mayence et de Trèves, le duc de Brunswick et le margrave de Bade, les petits souverains allemands se montrèrent odieux. Il en est parmi eux qui ont droit

à une mention toute spéciale : « la conduite des ducs de Wurtemberg, de Bavière, du landgrave de Hesse-Cassel et de quelques autres à l'égard des émigrés, révolte la nature. »

L'expiation devait arriver à son heure, les armées de la République, puis celles de l'Empereur, n'auront pas de courtisans plus obséquieux que ces potentats si peu généreux pour le malheur, et les Français à cocarde tricolore traiteront, avec le mépris qui leur est dû, ces populations qui ont hué, frappé, emprisonné ou assassiné tant de Français à cocarde blanche.

Si l'antipathie de l'Allemagne à notre égard date de loin, il en est de même, paraît-il, de la sympathie de la Russie. L'impératrice Catherine suivait avec intérêt les événements de France, plaignant les émigrés, estimant le prince de Condé. Aussi allait-elle donner au petit-fils du vainqueur de Rocroy une preuve de ces précieux sentiments pour lui et sa fidèle petite armée.

Par l'intermédiaire du duc de Richelieu, la tzarine proposait au prince de Condé et à ceux de ses gentilshommes qui voudront le suivre, un établissement sur les bords de la mer d'Azof, dans un climat tempéré, et assurait à cette colonie d'exilés des traitements réglés d'après les grades que chacun avait en France. Aux offres est jointe une somme de 60,000 ducats (environ 700,000 francs) pour les frais de route.

Le prince de Condé ne savait quel parti prendre ; il avait entretenu de ses propres fonds pendant toute la campagne le corps qui était sous ses ordres, en donnant 39 livres par mois à chaque gentilhomme. Ses ressources étaient tellement diminuées qu'il crut devoir en prévenir le corps par la communication suivante que les fourriers lurent dans les compagnies, au moment où le duc de Richelieu arrivait à son quartier général.

« Messieurs,

« L'impossibilité de rassembler la noblesse pour lui parler comme je faisais à Worms me décide à lui faire connaître par écrit mes espérances, mes craintes et mes sentiments pour elle. Cruellement forcé par les circonstances de m'occuper plus en ce

moment de sa position que de sa gloire à laquelle cependant je suis bien loin de renoncer, je dois lui dire que j'ai de fortes raisons d'espérer qu'à la sollicitation des frères du roi, les puissances qui m'ont déjà donné quelques secours pour l'entretien des troupes soldées toujours à mes ordres, vont s'occuper, très incessamment d'assurer l'existence des émigrés armés et rassemblés pour la bonne cause, mais il est également de mon devoir de prévenir les officiers et gentilshommes avec la franchise et la loyauté qu'ils m'ont toujours connues, que, si contre toute apparence, ces secours n'arrivaient pas, je me verrais forcé, après avoir épuisé sans regret tous mes moyens personnels, de retarder les paiements. Je saisis exprès le moment où la noblesse va toucher ses appointements, pour lui parler avec cette vérité, afin de laisser plus de moyens à ceux qui jugeraient à propos de s'absenter.

« Les officiers et gentilshommes qui ne seront point effrayés de cette déclaration de ma part, et qui resteront, soit parce que leurs familles et leurs affaires n'exigent pas absolument leur présence, soit par le défaut de voyager, soit enfin par une bienveillance qui me serait personnelle, et dont on m'a donné tant de preuves pour n'être pas tenté de m'en flatter, peuvent être sûrs que je donnerai tous mes soins aux derniers des gentilshommes qui resteront avec moi, comme je les donnais aux trois mille qui m'ont suivi avec tant de zèle et de dévouement. Plus heureux mille fois de chercher à soulager leurs maux que de prévenir les miens propres, et quelque puisse être le sort qui me soit destiné, je ne ferai pas une démarche, je n'aurai pas une pensée, qui n'ait pour but le salut de mon roi, de ma patrie, et l'intérêt de cette brave noblesse qui me devient tous les jours plus chère par son courage, par ses malheurs, et dont j'ai tout lieu d'espérer, je le répète, que l'existence et la fermeté seront puissamment et constamment soutenues par la magnanimité des souverains.

« A Villingen, ce 13 novembre 1792.

« LOUIS-JOSEPH DE BOURBON. »

Les derniers soldats du corps de Bourbon avaient été licenciés (1); le 22 novembre, le fils et le petit-fils du prince de Condé quittaient la ville de Liège pour se rendre à Villingen. Leur voyage dura trente-trois jours de marche, parce que les troupes républicaines, commandées par le général Custine, avaient occupé le Palatinat, s'emparant de Spire, Worms, Mayence, Francfort et Hanau,

(1) *Dans les Papiers d'un émigré*, recueillis et publiés par le colonel de Guilhermy, nous trouvons les deux certificats de départ donnés à M. Jean de Guilhermy, procureur du roi en la sénéchaussée et présidial de Castelnaudary, député du tiers pour le bailliage de ce nom. Il émigra et s'enrôla à la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc, abandonnant l'étude de Pothier, Cujas et Dumoulin pour les chevauchées sabre au poing.

Le magistrat érudit et probe devint un soldat discipliné et courageux, méritant le certificat qui suit :

« Nous, commandant la compagnie à cheval de Messieurs les gentilshommes du Languedoc, certifions que M. Jean-François-César de Guilhermy a servi en qualité de maître (cavalier) dans ladite compagnie, pendant tout le temps qu'a duré la campagne de l'armée royale, qu'il a mérité l'estime et l'amitié de tous ses camarades, et que, désirant voyager pour ses affaires, nous lui avons donné le présent certificat, pour lui servir d'attestation et de passeport.

« Fait à Arlon, le 16 novembre 1792.

« Le marquis Du Lac, commandant la compagnie. »

« Nous, Charles-Eugène-Gabriel de La Croix, maréchal de Castries, comte et premier baron des états généraux de la province du Languedoc, chevalier des Ordres de Sa Majesté Très Chrétienne, Ministre d'État, procureur général des provinces de Flandre, de Haynault et du Cambrésis, commandant en chef la noblesse de la province du Languedoc, etc.

« Certifions que M. Jean-François-César de Guilhermy, procureur du roi au présidial de Castelnaudary, député des états généraux, de France, a servi dans la compagnie à cheval de MM. les gentilshommes du Languedoc depuis la formation de ladite compagnie ; qu'il a fait avec elle la campagne de 1792 dans l'armée royale, qu'il n'a quittée qu'à son licenciement général ; et qu'il s'est toujours comporté avec le zèle, le courage et l'honneur qui l'ont toujours caractérisé.

« En foy de quoi, nous lui avons fait délivrer le présent certificat, signé de notre main, muni du sceau de nos armes et contresigné par le secrétaire de nos commandements.

« Liège, 20 novembre 1792.

« Le maréchal de Castries. »

poussant leurs avant-postes presque à la frontière wurtembourgeoise. Aussi, justement inquiet, le prince de Condé écrivait-il au duc de Bourbon (1) : « Nous savions déjà tous vos malheurs et toute l'horreur de la position où vous vous êtes trouvés. Le même sort nous menace sans doute mais nous ne l'avons pas encore subi, comme vous le verrez par le papier que je joins ici de même. On se sert de nous comme si de rien n'était, cela est incompréhensible » et plus loin : « Quelle situation, mon cher enfant! que de malheurs, que de trahisons de tout genre que de gens ont à se reprocher. Heureusement, ce n'est pas nous, et l'Europe nous rend justice à cet égard. C'est une consolation dans nos infortunes et c'en sera une encore de mourir de faim ensemble, si cela doit finir par là. Cependant je ne néglige rien pour que cela ne soit pas, et toujours avec honneur, je vous conterai cela. »

Que de tristesses, en effet, pour les serviteurs fidèles de la monarchie. Les frères de Louis XVI allaient mener la vie errante de princes fugitifs et appauvris. Le comte de Provence était sorti de Liège. Dans le milieu de décembre, il se retirait à Hamm, sur la Lippe, près de Düsseldorf en Westphalie, toujours aux aguets d'une avant-garde républicaine, pour repartir plus vite et plus loin. Des amis lui restaient, courtisans du malheur mais intrigants, jaloux les uns des autres, obstinés et peu perspicaces. Dans ce groupe d'exilés nous voyons le maréchal de Castries, devenu le principal conseiller depuis la disgrâce de M. de Calonne, son ancien rival, et qui rêve succès diplomatiques tandis que Mgr de Conzié, évêque d'Arras, fait des plans de campagne, pour une prochaine levée de boucliers; au second plan, le baron de Flachslanden et le comte de Jaucourt échangent leurs tristesses en attendant quelque nouvelle recueillie par M. d'Avaray, le fidèle confident de Monsieur. A cette cour en miniature, il y a encore le comte de Serent, chargé des relations avec le comte d'Artois. Le futur Charles X a fait des dettes et serait emprisonné

(1) *Correspondance du prince de Condé*, par le comte DE LA BOUTETIÈRE. Paris, DUMOULIN, éditeur.

à Maëstricht sans l'intervention de M. de Sérent qui apaise les créanciers. La liberté est rendue au prince léger et dépensier, qui repart pour Düsseldorf où l'attendent de nouvelles dissipations et de nouvelles inquiétudes.

Dans ses attributions, le maréchal de Castries a la correspondance avec le prince de Condé. Le vieux soldat de Johanisberg prend respectueusement les ordres de Monsieur, mais n'en reçoit pas de subsides. C'est alors que, grâce au duc de Richelieu, la tzarine accorde au prince de Condé les 60,000 ducats, non plus en frais de voyage mais en solde des troupes, c'est l'hiver assuré.

CHAPITRE VI

MENACES DE LICENCIEMENT. — A LA SOLDE DE L'AUTRICHE

Nous avons lu dans les souvenirs d'un officier royaliste (1) que les émigrés de l'armée de Condé installèrent, sans enthousiasme, leurs cantonnements dans la petite ville de Villingen. L'ancien capitaine du régiment de Grenoble-Artillerie la traitait de véritable Sibérie. La grande quantité de neige empêchait de circuler autrement qu'à pied ou en traîneau, et cependant c'était une halte entre deux campagnes, un repos de quelques mois à la veille de nouvelles fatigues et de nouveaux dangers. L'insouciance française se donna bientôt carrière et les Condéens y passèrent l'hiver mieux qu'ils ne le pensaient.

« Nous ne manquons guère de nous rendre dans les principaux lieux publics, dans l'espoir de nous désennuyer en faisant à peu près comme eux, parce qu'il faut, dit-on, hurler avec les loups, c'est-à-dire boire et fumer avec les Allemands. »

Des plaisirs plus séduisants étaient réservés aux soldats du prince : « Quelquefois on y valse au son d'une assez bonne musique, exécutée par des coureurs de Bohème ; on voit même, dans ces tumultes languissants et ces danses langoureuses, de jeunes émigrés prendre une part active pour essayer malgré tout d'absorber leurs angoisses. Ils font alors tourner leurs

(1) *Souvenirs d'un officier royaliste*, par M. de Romain.

hôtesses ou celles de leurs amis beaucoup plus vite qu'elles ne le font ordinairement, ce qui n'arrange pas toujours certaines mamans qui prenaient ce plaisir comme les plus jeunes filles, sans aucune conséquence, je puis vous l'assurer. »

Cette vie restait salutaire à la plupart d'entre eux : « Rien de plus rare que de voir un émigré malade, ce qui provient aussi, sans doute de leur sobriété, vertu forcée parmi nous. »

Beaucoup de serviteurs ont suivi les gentilshommes malgré la pénurie des moyens et les dangers de la guerre. M. de Romain qui les a vus à l'œuvre, leur rend un hommage mérité : « Combien nous en voyons dans cette espèce estimable qui, nobles et généreux dans toutes leurs actions presque à l'égal de leurs maîtres, viennent les prier d'accepter leurs petites économies, le fruit de vingt ans de services, l'unique ressource qu'ils aient pour ne pas mourir de faim lorsque leur âge et leurs infirmités les forceront à se retirer ! Ils gémissent de voir des hommes aussi considérables être privés du nécessaire, souvent d'un verre de vin ou d'une tasse de café devenus indispensables à leur santé, par l'habitude qu'ils en ont. Ces braves gens se contentent pour eux d'un verre d'eau et du très petit reste de bouilli que leurs maîtres laissent sur leurs tables. Royalistes comme eux, ils ambitionnent de les suivre à la guerre pour faire nombre dans les rangs secondaires. »

L'instruction militaire n'en continuait pas moins. Tous les jours, quelque temps qu'il fît, on manœuvrait sous la surveillance du prince de Condé, que secondaient le duc de Bourbon et le duc d'Enghien, ainsi qu'un nombreux état-major sans emploi. Aussi plusieurs des aides de camp du prince avaient-ils pris à cœur les fonctions d'instructeur. La discipline était respectée, et c'était vraiment chose surprenante de voir avec quelle facilité des vieillards et des enfants s'assimilaient les devoirs de l'état militaire, avec quelle docilité d'anciens officiers montaient leurs gardes et faisaient leurs corvées.

Malheureusement l'angoisse était dans tous les cœurs. Le roi allait mourir. Personne ne s'illusionnait sur l'issue de son procès.

Le 25 janvier, le bruit court que Louis XVI a été exécuté quatre jours avant.

Quelle douleur pour tous les Condéens et quel funeste présage qu'un si criminel attentat!... Une autre nouvelle se propage dans le camp, menaçant leurs dernières espérances : la cour de Vienne veut licencier l'armée de Condé, les troupes de ligne pourront être enrôlées dans les régiments autrichiens ; quant aux troupes nobles, l'état-major autrichien les trouve trop françaises, il demande leur dissolution. Ainsi le roi est mort et ce n'est plus les armes à la main que les émigrés crieront : « *Vive le roi!* » ce n'est plus, baïonnette au canon et sabre au clair, qu'ils salueront cette silhouette d'angélique victime, l'enfant royal. Il faut donc laisser à leurs bourreaux le petit roi qu'on martyrise, la reine, les princesses qui mourront aussi et des milliers de prisonniers et de suspects qui seront égorgés. Il faut laisser la France à la Convention!...

Le prince de Condé ne se sentit pas le courage d'un tel renoncement, sa vieille épée ne pouvait encore rentrer au fourreau. Pressé par ses compagnons d'armes, dont les derniers événements enfiévraient l'ardent royalisme, il demande à la cour de Vienne de prendre le corps à sa solde. L'armée de Condé devenait une division autrichienne.

Le prince devait amèrement le regretter. Pour ces soldats de la monarchie, qui ne voulaient pas désarmer, il fallait rentrer en France, débarquer en Vendée ou en Bretagne, se battre avec les Chouans, les paysans du Bocage, les réfractaires, combattre enfin avec des Français, rien qu'avec des Français. Sur ce cratère de la Révolution, l'étranger n'avait pas sa place, lui, l'éternel ennemi.

Leur fidélité les a donc égarés, ces émigrés trop fidèles. L'image vacillante et troublée de la Patrie a disparu à leurs yeux; il y avait tant d'échafauds dressés sur ce malheureux pays que tout s'y obscurcissait d'un voile de sang. C'est l'excuse des émigrés.

Ils voulaient continuer la lutte pour le roi, pour l'ancien ordre des choses, disons-le aussi pour la France qu'ils n'ont jamais

cessé d'aimer à leur manière, et avec leurs préjugés, fiers de sa gloire même lorsqu'elle fut faite de leurs désastres. Interprète de ses compagnons d'armes, le prince adressait à l'empereur François II cet appel désespéré :

« Sire (1),

« Il n'est donc plus, notre malheureux roi. Je n'en ai pas la nouvelle directe, mais il n'est presque plus possible d'en douter, et un ordre au nom de Votre Majesté Impériale, arrivé à Fribourg, veut priver le sang de Bourbon et la noblesse française de participer à la vengeance mémorable que deux puissants souverains vont tirer sans doute de cet exécrable forfait.

« Je me tais et me renferme dans mon respect pour Votre Majesté Impériale, mais je ne puis croire qu'une politique difficile à concevoir puisse balancer dans le cœur de François II les droits imprescriptibles que nous nous flattons d'avoir acquis à son estime par la constance de notre courage et par celle de notre inaltérable fidélité.

« Je suis, avec le plus profond respect, etc.

« Louis-Joseph de Bourbon.

« Villingen, ce 26 janvier 1793. »

Le prince voulut faire célébrer dignement un service militaire pour le royal martyr. Trois mille émigrés de l'armée de Condé s'échelonnèrent autour de la petite église de Villingen; dans la nef, les états-majors et les députations de tous les corps avaient pris place. Lorsque le service fut terminé, le prince de Condé, suivi des officiers généraux, vint se placer devant l'église, au centre des troupes; la voix brisée par l'émotion, il prononça l'allocution suivante :

« Messieurs, c'est dans l'amertume de nos cœurs que nous venons de rendre les derniers des hommages que nous prescri-

(1) *Correspondance du prince de Condé*, par le comte de La Boutetière.

vaient le respect profond et l'attachement sans borne dont nous étions pénétrés pour l'infortuné Louis XVI. Si notre inaltérable et constante fidélité n'a pu le sauver des horreurs de son sort, au moins elle l'a suivi jusqu'à la tombe, où le plus atroce des crimes vient de précipiter le plus malheureux des rois. Une longue douleur n'épuisera jamais la source de nos larmes, et le comble des maux, pour toute âme sensible, est d'avoir à pleurer à la fois, la perte de son roi et les crimes de sa patrie.

« Mais vous savez, Messieurs, qu'il est de principe que le roi ne meurt jamais en France. Puisse le ciel préserver de tous les dangers cet enfant précieux et intéressant qui, né pour le bonheur, ne connaît encore de la vie que le malheur d'être né! Quelque soit le sort qui l'attende il ne peut être qu'agréable à Dieu; que ce soit au pied des autels (comme c'est l'usage en France) que nous nous livrions au premier élan de notre antique amour pour nos rois et des vœux que nous formons pour notre légitime souverain! Le roi est mort, Messieurs, le roi est mort... *Vive le roi!* »

Un cri formidable de « *Vive le roi!* » répondit au chef de cette petite armée qui s'obstinait dans ses espérances problématiques. Les rangs rompus, on échangea ses tristes impressions.

La question du licenciement restait toujours pendante. Le comte de Provence avait pris le titre de régent et communiqué au prince de Condé son désir de voir le corps rester en armes le plus longtemps possible.

L'impératrice de Russie renouvela son offre de donner asile aux cadres de l'armée de Condé, qui auraient eu toute facilité pour fonder sur les bords de la mer d'Azof une sorte de colonie militaire agricole. C'était renoncer à la lutte et d'ailleurs l'aisance et la tranquillité eussent été bien précaires dans un État aussi fréquemment troublé que la Russie. Le régent consulté engagea le prince de Condé à renouveler ses démarches auprès de la cour de Vienne pour obtenir un ajournement au licenciement dont le corps était menacé.

A la date du 28 janvier, un général autrichien, le comte de Wallis, prévint le prince de Condé, par une note peu courtoise

dans sa forme, que cette mesure redoutée allait être exécutée le 1er avril. Les régiments de l'empereur recevraient à titre de soldats ou tout au plus de sous-officiers, tous les Condéens qui se présenteraient. Quant aux officiers subalternes il dépendrait des colonels de Sa Majesté Impériale de leur maintenir les grades dont ils étaient actuellement titulaires. Sous la communication du général de Wallis, on devinait aisément le mauvais vouloir de son gouvernement et l'antipathie de ses compatriotes pour les officiers de l'ancienne armée française.

Il répugnait fort à tous ceux qui faisaient partie du corps de Condé de ne plus garder cette autonomie, leur seule consolation dans les épreuves qu'ils traversaient. En présence du sentiment unanime de ses compagnons d'armes, le prince de Condé résolut de tenter une suprême démarche. Dans le cas d'un insuccès bien vraisemblable, il restera la ressource du séjour en Crimée. L'offre de la tzarine semble à tous préférable à l'enrôlement sous les drapeaux de l'Autriche.

En conséquence, le prince chargea le comte d'Ecquevilly, maréchal de camp et commandant d'un des escadrons nobles, de se rendre à Francfort, d'y solliciter une audience du roi de Prusse pour réclamer son intervention auprès de l'empereur. La mission de M. d'Ecquevilly était fort complexe comme on le verra dans les instructions détaillées qui lui étaient données et dont voici le texte :

« Le comte d'Ecquevilly voudra bien partir plus tôt que plus tard pour porter ma lettre au roi de Prusse, à Francfort ; je demande à ce souverain de vouloir bien appuyer à la cour de Vienne la demande que je lui fais de révoquer l'ordre de notre licenciement, vu que les secours de l'impératrice de Russie me mettent à portée de pouvoir me passer pendant quelques mois des secours pécuniaires des puissances, à qui je ne demande que la continuation de l'avance du pain et du fourrage qui me sont absolument nécessaires, attendu la disette de ces denrées dans le pays, occasionnée par les grands magasins des armées. Le comte d'Ecquevilly appuiera ma demande auprès du roi et de

son ministre et tâchera de déterminer à envoyer tout de suite un courrier à Vienne; il tâtera, *comme de lui*, *si*, *dans le cas où l'empereur persisterait dans son ordre rigoureux* (dans ce cas seulement, le roi de Prusse se prêterait à se charger de nous); il dira au ministre qu'il s'acquerrait personnellement, ainsi que son maître, un droit éternel à la reconnaissance du régent et de la noblesse française (je ne parle pas de la mienne, qui, comme de raison, lui serait fort indifférente).

« Si le comte d'Ecquevilly voit qu'on l'écoute favorablement, il représentera d'abord que le projet de disperser la noblesse par petites troupes attachées à des régiments soit autrichiens, soit prussiens, est impraticable; qu'on en tirerait bien moins de parti; que cela serait sujet aux plus grands inconvénients; que cela serait sûrement très difficile à établir, mais plus certainement encore impossible à soutenir, et qu'on peut s'en rapporter à moi, qui conduit cette noblesse depuis deux ans; il serait bon que le roi, dans sa lettre à Vienne, s'il l'écrit, repoussât un peu ce système.

« Le comte d'Ecquevilly pourra dire encore que le moment présent est bien différent de celui où les souverains sont entrés en France; que si on me laissait approcher des frontières, le mécontentement, presque aussi général aujourd'hui que l'enthousiasme fanatique l'était dans l'été 1792, m'amènerait infailliblement beaucoup de soldats français et peut-être des corps entiers; qu'à la vérité, les moyens dont l'impératrice me laisse la disposition ne me permettraient pas d'augmenter beaucoup mon corps, mais qu'avec le pain, le fourrage et le logement (ce qui ne ferait pas sortir un sol du Trésor des puissances vu l'abondance de leurs magasins), je pourrais, sous le bon plaisir de M. le Régent, qui a fort à cœur notre conservation, répondre pendant quelques mois de six mille hommes braves et sûrs, à employer pour le rétablissement du monarque et de la monarchie. Si l'on se décidait à vouloir faire quelque chose de nous, le comte d'Ecquevilly insisterait beaucoup pour nous faire procurer soit par les princes allemands, soit par les Suisses, secrètement ou ouvertement, selon la situation de la politique, une

douzaine de pièces de canon à quatre, quelques-unes un peu plus fortes, à faire servir par nos officiers d'artillerie, maîtres de ces soldats, leurs élèves, dont les troupes des souverains n'ont que trop éprouvé l'instruction ; il faudrait aussi des tentes et des effets de campement, si cela était possible, le tout à rendre à la fin de la campagne, soit en nature, soit en argent. Le souverain qui nous prendrait verrait à nous placer, soit à la droite, soit à la gauche de son armée, ou bien à nous détacher dans un point qui nous serait confié, ce qui conviendrait peut-être beaucoup mieux aux étrangers, et ce qui vaudrait même mieux pour nous.

« Le comte d'Ecquevilly fera sentir avec circonspection que nous vaudrions beaucoup mieux que les troupes des cercles ; que nous coûterions beaucoup moins cher et que nous aurions plus d'ensemble ; il pourrait dire encore que jamais le peuple du duché de Wurtemberg ne souffrira que le duc lève l'augmentation du contingent qu'on lui demande et que nous pourrions le remplacer.

« En cas de refus total (ce qui n'est que trop à craindre), le comte d'Ecquevilly peindra l'horreur de notre position : ne pouvant aller en Russie, et n'en ayant aucun désir tant que nous pourrons servir notre roi, licenciés par l'empereur, obligés vraisemblablement de sortir des Etats, que pourrons-nous devenir? Il faut cependant bien exister quelque part.

« Le comte d'Ecquevilly voudra bien me donner de ses nouvelles et reviendra me trouver dès qu'il croira que sa présence n'est plus utile à Francfort ; je m'en remets surtout pour ce que je n'ai pas prévu à son zèle et à son intelligence.

« Louis-Joseph de Bourbon. »

Pendant que M. d'Ecquevilly s'acheminait vers Francfort, le prince de Condé écrivait une lettre (1) à l'empereur, où, sous les

(1) *L'armée de Condé*, d'après la correspondance de son chef par le comte de la Boutetière.

angoisses de l'émigré, on retrouve le tempérament guerrier de sa race et son inaltérable fidélité au principe monarchique :

« Sire,

« Quelque espoir que j'ai que Votre Majesté Impériale ne m'aura pas refusé le court délai de deux mois que j'ai pris la liberté de lui demander par ma lettre du 27 février, il est de mon devoir et de mon attachement pour elle de ne pas perdre un instant à lui apprendre que son humanité va se trouver un peu plus à son aise. »

Le prince informait l'empereur que Catherine II permettait au chef de l'armée de Condé d'employer à servir la monarchie les fonds qu'elle destinait à la fondation de la colonie de Crimée. En conséquence, il suffirait que le gouvernement autrichien continuât à accorder le pain et le fourrage comme dette à rembourser un jour :

« Votre Majesté sentira que la disette de ces deux denrées dans un pays où il n'en existe plus que dans les magasins abondants de Votre Majesté me force à lui faire cette demande. Si elle me l'accorde, et il me semble difficile qu'elle me la refuse, puisque c'est toujours cinq à six mille hommes de plus pour la cause des rois qui ne coûteront rien au trésor de Votre Majesté Impériale, je la supplie de décider de la place que nous devons occuper. Nous sommes prêts à seconder, partout où Votre Majesté le jugera à propos et sous le bon plaisir de M. le Régent, les vues de votre majesté pour le rétablissement du monarque et de la monarchie.

« Veut-elle nous employer en Brisgau comme l'année passée? Aime-t-elle mieux que nous joignions les Autrichiens du côté de Manheim? Préférerait-elle de nous employer avec les Suisses, dont nous sommes très à portée et qui sûrement finiront par prendre le parti que Votre Majesté leur indiquera. Ou nous ordonne-t-elle, quelque cher que cela fût pour nous, de traverser toute l'Allemagne pour aller trouver M. le Régent? Je ne me permettrai

pas de marquer à Votre Majesté la plus petite préférence pour aucun de ces quatre partis ; je ne veux que suivre ses ordres, étant bien sûr que le vœu de M. le Régent est que nous soyons employés quelque part que ce soit, pour venger notre roi et rétablir le trône de France.

« Ne me permettant pas de penser que Votre Majesté veuille condamner sans raison à l'inutilité, et par conséquent au désespoir, cette malheureuse noblesse qui ne lui sera plus à charge, j'envoie le marquis de Bouthillier, mon major général, officier très instruit, pour arranger, si Votre Majesté le permet, avec ses ministres, l'organisation qui lui conviendra le mieux, autant qu'elle pourra s'accorder avec l'espèce d'hommes que j'ai à conduire et que je réponds qui mettra son honneur à se prêter à tout ce qui sera du bien de la chose.

« Je n'importunerai pas plus longtemps Votre Majesté. Je jouis d'avance du bonheur qu'elle va éprouver en voyant qu'il existe un moyen d'accorder son humanité, son économie et le bien de ses sujets, avec la protection que son cœur la porte à ne pas refuser à de braves gentilshommes qui ne demandent plus que la permission et la possibilité de donner en toute occasion l'exemple de la valeur qu'on se doit à soi-même et celui de la fidélité que l'on doit à ses rois.

« Je suis, avec le plus profond respect, etc. »

Une réponse favorable de la cour de Vienne parvint au prince de Condé avant que cette seconde lettre ne fût remise à l'empereur.

L'ordre de licenciement était formellement révoqué et il était enjoint au comte de Wurmser, commandant l'armée impériale du Haut-Rhin, de compter désormais le corps de Condé au nombre de ses troupes et de veiller à ce qu'il reçût la solde, le matériel de campement attribués aux corps autrichiens. L'effectif des Condéens restait fixé à six mille hommes.

Un courrier du prince de Condé rejoignit le comte d'Ecquevilly près de Rastadt, sur la route de Willingen à Francfort, et remit à cet officier général la lettre suivante :

« Willingen, 8 mars 1793.

« Partagez notre bonheur, mon cher d'Ecquevilly, mes lettres n'auraient plus de sens ; l'armée est conservée; ordre à M. de Wurmser de me fournir tous les ustensiles et armements nécessaires pour faire la campagne, etc. Je ne vous en écris pas plus long, pour qu'on vous rattrape ; ne dites pas encore tout cela et rapportez tout ; ma lettre même à Wurmser serait déplacée.

« Le diable n'est donc pas toujours à la porte d'un pauvre homme.

« L.-J. B. »

Le prince se rendit à Heidelberg, quartier général de Wurmser, qui le reçut avec d'autant plus de déférence qu'il avait servi sous les ordres du prince de Condé, pendant la guerre de sept ans, comme colonel en second du régiment d'Alsace.

Imbu des règles formalistes auxquelles des généraux de Marie-Thérèse prétendaient soumettre la stratégie, esprit méthodique, sans envergure dans les idées, de conception lente et d'exécution trop rigide, M. de Wurmser éprouvait pour le prince de Condé les sentiments d'une réelle déférence et pour les Condéens ceux d'une vague méfiance. Le général autrichien qui devait porter le titre de feldzeugmeister, ne contestait pas les qualités de bravoure et d'endurance de ses nouveaux auxiliaires, mais il comprenait mal cette agglomération d'officiers qui avaient quitté leur patrie et abandonné leurs grades, par fidélité aux principes monarchiques.

L'ancien colonel du régiment d'Alsace servait sans regret un souverain qui n'était pas son roi; la solde au service de Sa Majesté Impériale était régulièrement payée, n'était-ce pas l'essentiel ? Il eût dit volontiers aux militaires émigrés, comme le Prussien du chevalier de Mautort : « On ne vous payait donc pas vos gages exactement ! (1) » .

Tel était le commandant d'armée auquel, par un singulier

(1) *Mémoires du chevalier de Mautort*, publiés par le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. — Paris, Plon et Cie.

revirement des choses, le prince de Condé devait maintenant obéissance. Le corps devait être entièrement réorganisé à l'allemande et selon les indications très formelles de Wurmser.

Le prince de Condé ne protesta pas et promit au général de tout préparer en conséquence. Wurmser déclara que l'empereur n'accordait aux gentilshommes que la solde ordinaire de ses troupes, c'est-à-dire environ sept sous de France. Cette solde devait être encore réduite. En outre, l'empereur ne reconnaissait que deux officiers généraux dans le corps de Condé, le prince devenait feld-maréchal lieutenant, c'est-à-dire lieutenant général chef de division, et le duc de Bourbon général-major, c'est-à-dire maréchal de camp, commandant en second.

En conséquence, tous les officiers généraux ne pouvaient prétendre qu'à des emplois de colonels, de lieutenants-colonels, majors et capitaines, selon leur ancienneté, et les colonels, lieutenants-colonels, majors, capitaines de l'ancienne armée n'étaient que lieutenants, sous-lieutenants, sergents et caporaux; ces deux derniers grades étaient dénommés chefs de section et chefs d'escouade. Le prince de Condé n'éleva aucune réclamation, mais il résolut de réunir en une masse commune les traitements des officiers et de faire une répartition égale.

En attendant, il fallait accepter les médiocres subsides du gouvernement autrichien qui étaient encore subordonnés à la condition de réunir, sans délai, le corps à Heillbronn, où Wurmser doit le passer en revue et appliquer *de visu* ses plans de réorganisation.

Aussitôt revenu au quartier général, le prince fait préparer les ordres de mouvements. Le marquis de Bouthillier et les officiers de l'état-major le secondent avec dévouement et compétence.

Le comte de Vioménil prend le titre de commandant de l'avant-garde, qui comprend la légion de Mirabeau, les régiments allemands de Rohan et d'Hohenlohe, ainsi que deux escadrons de hussards de Salm, en tout un effectif de 2,400 hommes; le comte de Béthizy, maréchal de camp, est spécialement chargé des deux régiments allemands. Cette colonne quitte ses cantonnements le 26 mars 1793.

La seconde colonne, que commandait le lieutenant général Gelb, est formée d'un bataillon d'infanterie noble et d'une division et demie de cavalerie noble (3 escadrons); elle part le 27, avec un effectif de quinze cents hommes.

Enfin la troisième colonne, sous les ordres du prince de Condé, comprenant son quartier général avec sa garde spéciale, les 150 officiers d'artillerie et du génie, le deuxième bataillon d'infanterie noble, 4 escadrons de cavalerie, la prévôté et tous les impedimenta, en tout 2,500 hommes environ, quittait ses cantonnements le 28 mars pour coucher le même jour à Oberndorff.

Cette colonne, dite du quartier général, logea le 29 à Orb, le 30 et le 31 mars à Rottenbourg, le 1er avril à Wuldenbrisch, le 2 à Canstatt. Le duc de Wurtemberg qui, par pusillanimité, avait autrefois interdit l'entrée des soldats du corps de Condé, alla au-devant du prince et lui demanda avec insistance de venir quelques heures à Stuttgart. Le prince de Condé céda aux prières de ce souverain si timoré et consentit à entrer au palais avec un certain nombre d'officiers, mais malgré les nouvelles prières du duc de Wurtemberg, il rentra à Canstatt le soir. Le lendemain, il repartait avec sa colonne pour Beisickheim et arrivait le 4 à Heilbronn, où devait s'effectuer la concentration du corps tout entier. Les deux autres colonnes avaient précédé la troisième dans cette localité.

Pendant dix jours, le prince de Condé, son état-major, les officiers de troupe se multiplièrent pour faire remettre en état les uniformes et les objets d'équipement. Heureusement le Français est industrieux et en dépit de sa pauvreté (1), malgré l'apathie et le manque de ressources du commerce local, la petite armée reprend meilleure apparence! C'est à Heilbronn que le prince fit connaître par la voie de l'ordre les tarifs de solde dont il ne fallait pas espérer l'augmentation.

(1) Les officiers avaient quinze kreutzers, environ 12 sous par jour, les soldats, nous l'avons vu, recevaient la valeur de sept sous de France. Une masse de huit florins (environ 20 livres de France), fournie par l'empereur, était destinée à la réparation ou au remplacement des habits, linge et chaussures.

Les Autrichiens de Wurmser avaient passé le Rhin et forcé dans la forêt de Bieu-Wald, au delà de Germersheim, les troupes républicaines de Custine à se retirer. Celles-ci mal commandées renonçaient à débloquer Mayence où restaient vingt mille hommes sous les ordres de l'intrépide Kléber. L'armée prussienne fermait le cercle d'investissement de cette place dont les défenseurs devaient s'illustrer par leur héroïque résistance. Wurmser résolut d'appeler à lui le corps de Condé et de le faire entrer immédiatement en campagne ; il envoya donc au prince l'ordre de traverser le Rhin et de rallier son quartier général à Spire.

Parmi les émigrés, d'après l'auteur des *Souvenirs d'un officier royaliste*, l'émotion fut grande. « Ceux qui s'étaient occupés de leur équipement trop tardivement surent regagner le temps perdu, et on voyait ces bouillants Français tourmenter jour et nuit des Allemands bien calmes, et persécuter une multitude d'artisans froids et méthodiques auxquels nous voulions faire faire l'impossible, leur parlant tous à la fois sans en être compris si ce n'est quand nous les payions, sorte d'argument qu'ils saisissaient à merveille et qui les animait toujours un peu plus. Aussi combien nous fîmes confectionner de pantalons dans une semaine, que d'habits retournés, que de pièces mises aux coudes, que de souliers ressemelés, que de bottes remontées, que de chapeaux repassés, que de chemises réparées. Enfin nous fûmes prêts à jour nommé.

« Peut-on se faire attendre quand on est invité à se rendre à pareille fête. Nous courions pour ainsi dire à la mort comme bien des gens vont au bal. D'autres eussent peut-être tremblé sur ce chemin difficile, où plus d'un genre de trépas nous est réservé : car, outre celui que doivent occasionner les balles et les boulets les jacobins nous promettent, en cas de capture, celui de la guillotine, leur jeu favori. Ils ont tout l'avantage dans cette lutte avec nous puisque, les combats finis, notre intention n'est jamais d'user de représailles comme eux. Que nous importe, au reste, si nous mourons de cette manière? certes, nous n'en rougirons pas, puisque cette mort a été la mort de Louis XVI

et qu'elle est aussi celle de nos parents, qui, par le sang le plus pur, l'ont rendue toute honorable, quoique ces meurtriers veulent la faire passer pour ignominieuse. »

L'ordre parvint le 9 à Heilbronn. Le 11, le corps de Condé, formé en une seule colonne, se mettait en mouvement. Le 14, il se fractionna en deux parties, dont l'une franchit le jour même le Rhin sur un pont de bateaux près de Philipsbourg; la seconde colonne passa le lendemain.

Le corps reste cantonné à Haunoffen le 15 et le lendemain est dirigé sur Marientraud, aux environs de Spire. Au moment où les Condéens allaient atteindre cette localité, le général de Wurmser se porta à la rencontre de la colonne, en tête de laquelle étaient le prince de Condé et son état-major. Les honneurs furent rendus au général en chef, qui voulut passer une revue rapide des Condéens sans arrêter leur marche.

Il vit d'abord les Mirabeaux, la légion à l'uniforme noir, parements et collet bleu de ciel, avec ses grenadiers, ses hussards et ses lanciers, puis les régiments au service du prince de Hohenlohe avec ses habits gris de fer de forme un peu allemande. Le régiment de Rohan porte l'habit blanc avec les revers et le collet jaune.

Venait ensuite la cavalerie : l'escadron de Dauphin avec la polonaise à revers rouges et les chevaliers de la Couronne, dont les crinières de casque ondoient sous la brise d'avril, puis les six escadrons de cavalerie noble à l'uniforme plus sévère, habit bleu sombre et chapeau à deux cornes, buffletterie blanche. Tous ont fière mine, quoiqu'il leur en coûte de défiler devant des officiers autrichiens. Wurmser hoche la tête en signe d'approbation, lorsque tout à coup son regard devient fixe, sa physionomie trahit une vive surprise. Les aides de camp eux-mêmes semblent impressionnés.

On voit arriver sans batterie, sans sonnerie, d'un pas régulier, alignée comme à la parade, l'infanterie noble. En avant, plusieurs officiers à cheval, tous âgés, mais bien en selle et la tête haute, puis des fantassins portant l'arme et serrant la crosse à la hanche. Pour beaucoup brillent, à travers les courroies du

havre-sac ou de la giberne, des épaulettes d'or, des croix de Saint-Louis ou de Malte, parfois même des cordons de commandeurs. Officiers de tous les régiments, soldats de tous les âges, portant, les uns l'uniforme toujours cher du régiment qu'il fallut abandonner un lendemain de sédition ou la veille d'un emprisonnement, les autres le frac bleu (1) à boutons fleurdelisés affectionné des officiers retirés du service, d'autres enfin en habit de ville ou de voyage boutonné militairement.

Les vieillards y coudoient des adolescents et cependant ce sont tous, encore ou déjà, des soldats ; c'est la vieille France militaire qui veut reconquérir le royaume, comme au temps de la Ligue, en compagnie de bandes étrangères, oubliant que lorsque la frontière est menacée il faut d'abord la défendre.

Wurmser salua donc avec émotion ces troupes si dissemblables de celles qu'il commandait et informa le prince de Condé qu'une revue détaillée serait passée le surlendemain par l'un de ses commissaires de guerre.

Le 17, en effet, un fonctionnaire de l'intendance autrichienne fit ranger en bataille le corps tout entier et présenta au prince de Condé les instructions de l'état-major autrichien. On appliqua immédiatement la formation des troupes impériales. L'infanterie noble fut définitivement constituée en deux bataillons de six compagnies chacun ; il ne fut pas possible de porter ces compagnies à deux cents hommes et, selon le désir de Wurmser, pour les rendre d'effectifs égaux, on les composa à cent quatre-vingt-treize hommes.

La légion de Mirabeau forma six compagnies d'infanterie, les régiments de Hohenlohe ne purent en former que trois à effectif réduit.

Le régiment de Rohan ne fut pas compris dans ces formations, parce qu'il devait incessamment prendre rang dans les troupes de l'Empire.

La cavalerie noble se divisa en cinq escadrons, les deux pre-

(1) Cet habit devint le modèle adopté des gentilshommes non militaires ou retirés du service.

miers formant un groupe qui s'appelait division (1). La cavalerie de Mirabeau fut réunie en deux escadrons; Dauphin et les chevaliers de la Couronne en formèrent deux autres, les hussards de Salm gardèrent un escadron. Les domestiques montés formèrent un tiers des cavaliers; dans les marches et aux jours de combat, ils furent toujours présents.

Des pièces de canon devaient être mises à la disposition du corps; on avait, pour les servir, plus de cent officiers d'artillerie sous les ordres de M. de Manson, maréchal de camp. Ces officiers prirent sans hésiter le refouloir, l'écouvillon et le sac à charges. Les quarante officiers du génie qui étaient au corps furent employés à différentes occupations, en attendant que leur compétence fût utilisée à la défense ou à l'attaque des places.

Le commissaire autrichien voulait absolument verser dans une compagnie d'infanterie ces officiers d'armes spéciales dont quelques-uns étaient de véritables savants, et qui lui semblaient inutiles; le prince de Condé n'y consentit pas. Sa prévoyance fut récompensée, car, lorsqu'il fallut camper, les tentes et les abris de feuillage ou de terre des Condéens excitèrent parfois la jalousie des troupes autrichiennes par leur propreté et leur solidité ; la vigilance des officiers du génie se révéla dans ces modestes travaux si bien exécutés.

Enfin, après avoir compté la garde du quartier général, composée de quarante bas-officiers et de soixante Suisses, et les cinquante cavaliers de la prévôté, l'envoyé de Wurmser arrêta l'effectif total à six mille (2) hommes comme maximum, ce qui était alors la valeur d'une division et ce qui ferait à peine au-

(1) C'est ce qui correspond aujourd'hui au terme adopté dans la cavalerie française de demi-régiment. — Le mot division s'appliquait autrefois dans cette arme à la réunion de deux pelotons et non de deux escadrons.

(2) Il y avait en outre, en comptant les chevaux de l'état-major et des officiers montés de l'infanterie, l'artillerie et les bagages, 1,820 chevaux.

Nous avons sous les yeux les tableaux d'effectifs du comte d'Ecquevilly et ceux de Muret. A quelques dissemblances près et de peu d'importance, ces chiffres concordent. Il convient de défalquer le régiment de Rohan (quatre cents hommes), dont l'incorporation était déjà décidée dans l'armée autrichienne.

jourd'hui l'effectif d'une brigade en temps de guerre. L'Empereur ne reconnaissait que deux généraux, nous l'avons vu, le prince de Condé et le duc de Bourbon (1); les grades réels des officiers, dont plusieurs étaient des officiers généraux, ne donnaient donc aucun droit à la solde, ce droit était déterminé par l'emploi. Tel maréchal de camp, employé comme capitaine ou tel colonel, faisant fonctions de lieutenant, ne touchait donc que les appointements d'officier subalterne.

Le duc de Bourbon avait le commandement supérieur de la cavalerie et restait le successeur éventuel du prince de Condé. Après le duc, le personnage le plus important était le major général de l'infanterie. Le marquis de Bouthillier, maréchal de camp, possédait toutes les qualités d'un bon chef d'état-major: facilité d'assimilation, travail régulier, mémoire fidèle. Il avait sur le prince de Condé une grande et légitime influence ; cette situation lui créa des ennemis (2).

Le comte de Vioménil, maréchal de camp, officier à la fois prudent et audacieux, connaissant bien les bords du Rhin, très actif et très vigoureux, commandait à titre permanent la légion de Mirabeau et les régiments de Hohenlohe, avec les hussards de Salm; il avait comme chef d'état-major, sous le titre modeste de second major de l'infanterie, le comte de Béthizy, également maréchal de camp et ancien commandant de la brigade Lyonnois-Vexin (en Provence).

La légion de Mirabeau, depuis la mort du brillant gentilhomme qui l'avait fondée, était sous les ordres du marquis de la Féronière, lieutenant-colonel. L'infanterie noble avait comme colonel le vieux lieutenant général Gelb, digne et brave Alsacien, aimé et respecté de tous. Le marquis de Bouillé, qui se connaissait en hommes, avait tenu à l'avoir sous ses ordres dans son gouvernement d'Alsace et en faisait le plus grand cas. Le général Gelb devait mourir glorieusement, chargé d'ans et d'honneurs.

(1) Le duc d'Enghien n'était reconnu que comme major.

(2) M. de Bouthillier versifiait agréablement, ses compagnons d'armes fredonnaient de spirituelles chansons dont il était l'auteur.

Les deux bataillons étaient commandés, le premier, par le comte de Mazancourt, maréchal de camp, avec le titre de lieutenant-colonel, le second par le marquis d'Argenteuil, également maréchal de camp, avec celui de major.

Comme au début de l'organisation, les compagnies portaient presque toujours le nom du régiment d'origine ou celui des officiers qui les avaient organisées, lorsqu'elles étaient composées d'officiers retirés du service ou de gentilshommes non militaires :

Colonel général, marquis de Vauborel, capitaine.
Bourbonnais et Beauvoisis, chevalier de Salgues, capitaine.
Predelys, Teschudy et Mussey, comte de la Saulaye, capitaine.
Ladeveze, Riollet et Corsac, comte de Sabran, capitaine.
Neustrie et la Fère, comte de Bevy, capitaine.
Royal et Saintonge, comte de Gand, capitaine.
Guyenne et Monsieur, comte d'Apchon, capitaine.
Austrasie et Soissonnais, marquis de la Tour-du-Pin, capitaine.
Bresse et Enghien, marquis du Goulet, capitaine.
La Marine et Condé, comte du Chilleau, capitaine.
Auvergne et Médoc, chevalier du Boys, capitaine.
Piémont et Aquitaine, de Martignac, capitaine.

La cavalerie comptait dix escadrons, groupée en cinq divisions :

1re *division colonelle* (*escadrons nobles*), comte de Wall, colonel, comte d'Ecquevilly et baron de Baltazar, capitaines en 1er.

2e *division, lieutenante-colonelle* (*escadrons légion de Mirabeau*), comte de Vioménil, colonel (pour ordre), comte d'Olonne et comte de Chasseloir, capitaines en 1er.

3e *division, première majore* (*escadrons chevaliers de la Couronne et Dauphin cavalerie*), comte de Bussy et vidame de Vassé, colonels, marquis de Puymaigre, major, d'Orville et vicomte de Bussy, capitaines en 1er.

4e *division, seconde majore* (*escadrons nobles*) comte de Lanans, major, d'Aigremont et baron d'Andlau, capitaines en 1er.

5[e] *division* (*escadrons nobles*), comte de Mellet, major, comte de Charnailles, capitaine en 1[er] ; — (*escadron hussards de Salm*) prince de Salm, major, baron de Grunstein, capitaine en 1[er].

M. de Wall était en réalité lieutenant général, MM. d'Ecquevilly et de Puymaigre servaient, dans les dernières années du règne, en qualité de maréchaux de camp.

CHAPITRE VII

EN ALSACE. — COMBAT DE RULZHEIM

Un ordre du général Wurmser porta l'armée de Condé en avant de Germersheim, où il s'établit avec avant-postes. Le roi de Prusse vint l'y visiter et affecta de rester tête nue en passant devant les corps non soldés. Frédéric-Guillaume vit les canonniers sans canons et donna des ordres pour que le corps reçût enfin les huit pièces d'artillerie qui lui étaient promises.

En attendant et malgré l'absence d'artillerie, le corps de Condé se porta résolument dans la direction de la forêt de Bien-Wald, où les reconnaissances de cavalerie signalaient la présence de deux divisions républicaines.

Après avoir passé la nuit au bivouac, le 22 avril au matin, la légion de Mirabeau, soutenue par un bataillon d'infanterie noble et dirigée par le prince de Condé en personne, se déploya en marchant sur un des saillants du bois; quelques coups de canon furent tirés par une batterie légère des troupes de Custine. Les hussards de Mirabeau et de Salm, ayant pénétré dans la forêt et commençant à riposter avec leurs carabines sur les artilleurs patriotes, ceux-ci rattelèrent précipitamment les pièces et battirent en retraite, non sans laisser quelques prisonniers entre les mains des cavaliers royalistes.

Jusqu'au milieu de mai, les républicains et leurs adversaires

restèrent sur l'expectative. Le général Custine attendait des renforts pour tenter de bloquer Mayence ; Wurmser, de son côté, trouvait que, selon leur habitude, les Prussiens n'aidaient guère les Autrichiens et il avait déclaré à son gouvernement que la faiblesse de ses effectifs l'empêchait de prendre l'offensive.

L'armée patriote occupait une série de retranchements au-dessus et au-delà de la Lauter, dont le nom évoque pour nous, depuis un quart de siècle, des souvenirs douloureux mais non sans gloire. Les « lignes de Wissembourg » avaient abrité, au lendemain de la retraite de Landau, 20,000 hommes harassés et brusquement séparés de la garnison de Mayence par la faute de ces représentants du peuple dont la présence aux armées fut si souvent néfaste (1).

Grâce à l'activité de son chef, qui parcourut la frontière, en groupant tous les bataillons de volontaires et de réquisitionnaires plus ou moins désorganisés, l'armée républicaine atteignit bientôt le chiffre de 50,000 hommes. Elle occupait, des deux côtés de la Lauter, des positions parfaitement choisies, sur la rive gauche notamment, à Hagenbach, Jockrim, Pforz, Werth (2), Neybourg, Bergzabern.

Sur la rive droite, entre la rivière et Wissembourg, Custine avait fait élever des ouvrages en terre garnis d'artillerie. Une

(1) « Prévoyant que Mayence pourrait être investi, Custine prend le parti de consacrer 15,000 hommes à sa défense, et donne ordre au reste de l'armée de venir le joindre à Worms. Deux commissaires de la Convention, Rewbel et Merlin (de Thionville), font suspendre l'exécution du général en chef. Pendant ce temps, les Prussiens s'emparent de Bingen et glissent par Ingelheim des forces considérables entre l'armée française et Mayence. Ces troupes sont bientôt sous les murs de la place et tiennent en respect la garnison. Ce retard de vingt-quatre heures, ordonné par deux commissaires civils, était ignoré de Custine, qui, posté à Oberstein, livrait le même jour deux sanglants combats et repoussait l'ennemi. Le contre-ordre de Rewbel et de Merlin venait de priver l'armée de ses renforts, de ses tentes, de ses caisses, de son artillerie légère et de sa cavalerie. Custine, désespéré, brûle ses magasins et se retire sur Landau avec les débris de l'armée. »

(Le général AMBERT, *Les Généraux de la Révolution.*)

(2) Ne pas confondre avec Wœrth, près de Reischoffen et au S.-O. de Wissembourg.

ligne de larges fossés et d'épaulements allait de l'ouest à l'est jusqu'au col du Pigeonnier (1), pour s'étendre à l'est jusqu'à un quart de lieue de Lauterbourg.

« La Lauter, qui traverse la ville et qui est difficilement franchissable dans son voisinage immédiat, constitue ainsi un obstacle très propre à la défense et dont la valeur est encore notablement augmentée par les hauteurs dominantes de la rive droite. En effet, tandis que sur la rive gauche les derniers contreforts des Vosges ne dépassent pas Wissembourg, sur la rive droite, au contraire, ils s'allongent à plus de 2 kilomètres à l'est de la ville, où ils se terminent par les hauteurs d'un difficile accès sur lesquelles est construit le château de Geissberg.

« L'ensemble de ce site forme donc une position qui domine au loin le pays vers le nord et qui est susceptible d'être vigoureusement défendue avec peu de monde. Les montagnes à gauche, le Bien-Wald à droite, empêchent qu'elle ne soit aisément tournée » (2).

Après l'abandon de son armée par Dumouriez, Custine reçut l'ordre de le remplacer à la tête de l'armée du Nord. Avant d'aller commander de nouvelles troupes, il résolut de tenter encore le débloquement de Mayence. En conséquence, son avant-garde, sous les ordres du général Houchard, fut dirigée sur les cantonnements occupés par l'avant-ligne des Autrichiens avec la mission de couper l'ennemi de la Queich. Le gros de l'armée républicaine devait repousser les Autrichiens et les Condéens sur le Rhin et les acculer au grand fleuve. Ce gigantesque coup de filet ne pouvait réussir qu'à la condition d'une liaison étroite entre Custine et son lieutenant. Or Houchard voulut agir seul et s'isoler de son général en chef, qui n'eut pas l'énergie de s'y opposer.

(1) C'est par le col du Pigeonnier que les débris de l'héroïque division Abel Douay ont battu en retraite sur Pfaffenbronn et de là sur Frœschwiller. Quel champ de bataille que cette Alsace !

(2) Cette citation, est extraite de la relation de *La Guerre franco-allemande de* 1870-71 par la section historique du grand état-major prussien.

Dans la matinée du 17 mai, les troupes autrichiennes, commandées par le général Hotzé, qui occupent la lisière du bois de Rheinzabern et Zülzheim, avec une forte réserve à Belheim, sont violemment canonnées par l'artillerie républicaine, puis attaquées par des troupes d'infanterie qui débouchent par la route de Langenkandel à Germersheim. Le général Hotzé veut prendre l'offensive et porte les troupes franches qui sont en première ligne et qu'il appelait les Manteaux-Rouges, réunion de Croates, de Valaques, etc. Ces troupes se débandent devant l'attaque résolue des patriotes et cherchent une retraite dans le bois de Rülzheim ; un régiment hongrois qui défend le village de ce nom voit l'ennemi s'emparer des premières maisons et abandonne précipitamment Rülzheim. Enfin plusieurs escadrons des dragons de l'empereur, exposés au feu meurtrier de l'artillerie, rompent leurs rangs et, n'écoutant plus la voix de leurs officiers, partent au galop dans la direction de Germersheim. Anssitôt, la cavalerie républicaine, en réserve et habilement dissimulée, charge les fuyards. Elle va les atteindre et les sabrer, quand soudain, à la sortie de Rülzheim, une muraille de baïonnettes vient se dresser entre les républicains et les Autrichiens et sauver ces derniers. Les cavaliers patriotes font alors demi-tour et courent se reformer derrière un bouquet de bois. A ce moment, ils distinguent nettement la tête de colonne des Condéens, car c'est le régiment de Rohan, conduit par le général de Béthizy, qui a dégagé les régiments de Hohenlohe et la légion de Mirabeau, surpris par la brusque arrivée des républicains à Hordt; l'artillerie de la légion même a été enlevée. Malgré le dévouement des canonniers, les pièces sont restées quelque temps au pouvoir de la cavalerie patriote.

« Tout était perdu quand le régiment de Rohan, par sa belle contenance, sauva l'avant-garde et peut-être toute l'armée. Conduit par le général de Béthizy, il s'avança dans la plaine avec autant de sang-froid qu'à l'exercice. La terreur panique, qui se met si souvent dans les armées les mieux exercées, se glissa encore cette fois parmi les patriotes; ils abandonnèrent une vic-

toire assurée et prirent honteusement la fuite. Alors les hussards, qui s'étaient ralliés, voyant arriver les chevaliers de la Couronne, fondirent dessus (1), reprirent l'artillerie de Mirabeau, M. de Klenau (2) et les poursuivit jusqu'à l'entrée du bois. » (*Campagne du comte Wurmser en Alsace* (1793), — *Documents publiés par M. Léonce Pingaud.*)

C'est alors qu'intervient toute la cavalerie, cuirassiers et hussards autrichiens, hussards condéens de Salm et de Mirabeau. Le prince de Salm, énergiquement secondé par les capitaines d'Olonne et de Vitré, de la cavalerie de la légion, conduit les trois escadrons qui se précipitent à toute bride sur la cavalerie républicaine. Celle-ci n'attend pas le choc et s'enfuit, malgré la bravoure de plusieurs de ses officiers qui se font tuer bravement plutôt que de se rendre.

L'infanterie patriote débouche de Rülsheim avec les généraux Custine et Houchard. Le général en chef a rejoint son divisionnaire, en le blâmant de son excès de précipitation, et il fait déployer deux demi-brigades qui attaquent le régiment hongrois ; celui-ci, pris d'une nouvelle panique, recule encore. Alors la cavalerie revient à la rescousse sur les fantassins républicains et les charge avec une intrépidité à laquelle Custine lui-même rendit hommage. Les Condéens sont à droite des Autrichiens. L'escadron de tête, formé des cavaliers de Mirabeau, est entraîné avec une irrésistible furie (3) par le comte de Vitré, un bel officier et un grand seigneur, dont les salons de Versailles avaient vu les succès mondains.

Les chasseurs d'Afrique de Margueritte et de Galliffet qui devaient, soixante-dix-sept ans après, s'immortaliser à Floing, auraient revendiqué comme un ancêtre le cavalier serré dans son uniforme noir soutaché de bleu, poudré comme au lever du Roi, qui souriait aux balles et se ruait avec ses hussards sur les bataillons ennemis. MM. de Vioménil et de Béthizy les sou-

(1) C'est-à-dire sur les patriotes.
(2) Colonel des dragons autrichiens qui avait été fait prisonnier.
(3) Il y avait deux escadrons de Mirabeau.

tiennent avec l'infanterie (1). Le désordre avait été si grand que les dragons autrichiens de Kaiser avaient culbuté le régiment d'Hohenlohe entre Belheim et Hordt. Les républicains avaient pris cette troupe pour l'ancien régiment des chasseurs de Biron et ne l'ayant pas arrêté à coups de fusils, se replièrent lorsque Hohenlohe déboucha sur leur flanc. Le régiment de Rohan garda une attitude parfaite, qui contribua à la retraite des patriotes (2).

La colonne d'infanterie condéenne a rencontré les débris de la batterie de Mirabeau. Le pénible incident de la surprise des pièces a été reconstitué par le récit des malheureux canonniers. Lorsque les avant-postes hongrois ont évacué Rülzheim, la légion de Mirabeau a pris les armes en toute hâte; son artillerie, après avoir attelé ses canons, s'est portée en avant sans escorte et elle a été chargée par les cavaliers républicains au moment où les servants allaient décrocher les pièces de leurs avant-trains et de les disposer pour le tir.

Au lieu d'attendre les escadrons républicains et de les accueillir par une volée de mitraille, comme l'ordonne le capitaine, les conducteurs, affolés par le danger, frappent à coups redoublés sur les chevaux qui entraînent les pièces, mais les cavaliers de Custine, mieux montés, le rejoignent et sabrent les canonniers, qui se défendent à coups de pistolet et d'écouvillon, ayant à leur tête le commandant de la batterie, M. de Charbonnel-Jussac, ancien capitaine au régiment de Metz, qui, démonté, lutte, l'épée à la main, contre une nuée de cavaliers. L'ancien corps royal de l'artillerie était vaillamment représenté dans cette lutte inégale où les canonniers tombent pour la plupart tués ou grièvement atteints. M. de Charbonnel a reçu plusieurs blessures; un genou en terre, restants héroïque dans sa résistance, il se cramponne d'une main à la roue d'un de ses canons que les républicains attirent à eux : « Rends-toi,

(1) Le colonel du régiment hongrois de Giulay déclara que l'escadron de M. de Vitré, par sa diversion, avait sauvé son régiment.

(2) Le régiment de Rohan était en grande partie formée d'Alsaciens.

lui dit un patriote, tu auras la vie sauve, demande-nous quartier. — Nous l'accordons quelquefois, répond l'intrépide artilleur, mais nous ne le demandons jamais. »

On l'égorge aussitôt et le canon que retenait cette main défaillante est entraîné par les soldats républicains. Trois autres pièces sont aussi en leur pouvoir et roulent maintenant au milieu des escadrons, qui veulent ramener leur prise à Rülsheim.

L'infanterie condéenne est au loin et les canons du prince de Condé n'ont plus personne pour les défendre. Soudain des galops furieux de chevaux se font entendre, des cris de « Vive le Roi » éclatent et une troupe nombreuse de cavaliers à cocarde blanche charge à son tour la cavalerie patriote. Ce ne sont plus les escadrons de Mirabeau, les hussards de Salm, attardés ailleurs, ce sont des dragons ou du moins des cavaliers au casque éclatant, à la crinière blanche. Sur le flanc de cette troupe, on distingue aussi des hussards autrichiens, luttant de vitesse avec les Français qui gagnent plusieurs centaines de mètres ; ces cavaliers de première ligne s'appellent les chevaliers de la Couronne et l'escadron de Dauphin. En tête, les premiers au danger, les princes français, le duc de Bourbon et le duc d'Enghien et, botte à botte, dans cette chevauchée épique, MM. de Bussy, de Vassé, de Puymaigre, généraux qui chargent en sous-lieutenants, pressés d'ailleurs par MM. de Gauville, de Cessieux, de Leibardie, de Chardon, de Ganay, de Villemur. Au milieu d'eux, dans le fouillis des épées levées, l'étendard fleurdelisé flotte au vent de la bataille, faisant claquer ses plis.

La cavalerie républicaine décharge précipitamment ses carabines et ses pistolets sur ce gros d'assaillants et elle s'enfuit à fond de train, abandonnant les pièces d'artillerie que les Condéens tout joyeux entraînent à leur tour vers la partie du champ de bataille où crépite la fusillade. Quelques canonniers les ont ralliés et, grimpés sur les caissons, il leur tarde d'intervenir à leur tour, avec les pièces de bronze.

Mais la fusillade s'est tue ; et l'on s'aperçoit que les républi-

cains ont fait des pertes énormes. Quand les escadrons patriotes ont fui devant la cavalerie du duc de Bourbon, ils ont voulu se replier derrière leur infanterie ; celle-ci, en proie à la panique, ne les a pas reconnus et a dirigé sur eux une fusillade meurtrière. Plus de 2,000 hommes sont hors de combat ou prisonniers; la retraite se serait changée en déroute sans le sang-froid de Custine, qui, combattant sans cesse avec l'arrière-garde, avait enfin gagné Langenkandel, où il avait laissé une division en réserve. L'intervention de ces troupes fraîches avait définitivement arrêté l'infanterie du général Hotzé et celle de M. de Vioménil et permis ainsi aux républicains de gagner les lignes de Wissembourg.

MM. de Vioménil et de Béthizy, qui étaient accourus sans ordres au secours du régiment de Giulay, remercièrent chaleureusement le duc de Bourbon d'avoir, lui aussi, abandonné si vite et si bien le cantonnement de Sandern et d'avoir galopé droit à l'ennemi. En repassant devant le champ de bataille où la batterie condéenne avait été un instant prisonnière, tous les officiers vinrent saluer le corps du capitaine de Charbonnel, qui fut ramené sur le canon dont la défense lui avait coûté la vie.

Un autre officier d'artillerie avait aussi succombé à l'ennemi, le lieutenant de Vichy. On releva, grièvement blessés, les capitaines du Chaffault et de Damoiseau, ce dernier atteint de *dix-sept* blessures auxquelles il devait survivre, grâce à sa robuste constitution ; vingt canonniers, c'est-à-dire les trois quarts de l'effectif de la batterie, étaient tués ou atteints de blessures graves pour la plupart. On les dirigea sur le petit hôpital de de Spire.

Le général Wurmser adressa ses félicitations au prince de Condé et l'expression de son mécontentement au général Hotzé, qui ne s'était pas suffisamment gardé, puisque l'avant-garde républicaine l'avait surpris. Le combat, auquel le corps de Condé en partie avait pris une part importante, porte le nom de combat de Rülsheim.

Par mesure de prudence et pour intercepter avec plus de sûreté toute communication de l'ennemi avec Mayence, le gé-

néral en chef autrichien fit reporter un peu en arrière les troupes qu'il trouvait trop aventurées. En conséquence, le corps de Condé fut très concentré ; les troupes de M. de Vioménil eurent leur droite à quelque distance de Belheim et leur gauche au delà, à Zeiskam ; les bataillons nobles et la cavalerie restèrent à Germersheim, en observant les bords du Rhin. Des détachements étaient placés en avant-postes, à peu de distance d'Appenhagen et de Rheinzabern, pour prévenir toute attaque imprévue de quelque côté qu'elle vînt.

Des retranchements munis d'artillerie furent aussi construits. On n'y songeait guère dans le camp républicain, car peu de jours après, Custine, sur un nouvel ordre de la Convention, partait pour l'armée du Nord (ancienne armée de Dumouriez). Houchard, accusé de l'échec subi, dénonça, de son côté, son ancien général en chef, comme ayant manqué de prévoyance dans ses dispositions. L'échafaud révolutionnaire les attendait tous les deux.

Le successeur de Custine fut le général Dietmann, qui, vers le mois de juin, dut céder le commandement de l'armée du Rhin au général de Beauharnais.

Aussitôt après la rentrée aux cantonnements, l'état-major autrichien réclama l'incorporation dans ses propres troupes du régiment de Rohan, alors fort de 1,000 hommes. Le cardinal propriétaire de cette troupe en avait fait la demande parce qu'il redoutait la dissolution prochaine du corps.

Les rangs des Condéens se grossirent à cette époque d'un grand nombre de nouveaux venus, anciens soldats de l'armée des Princes arrivant d'Allemagne, gentilshommes et bourgeois d'Alsace. Bientôt le corps compta six mille quatre cents hommes, chiffre sensiblement supérieur à celui qu'acceptait l'intendance impériale. Le Prince y remédia par de nouveaux sacrifices qu'il s'imposa.

Dans le courant de juin 1793, un ordre contresigné du marquis de Bouthillier, faisant fonctions de major-général, décida l'adoption d'un insigne accueilli avec empressement par le Corps tout entier : le brassard blanc à liseré noir, avec trois

fleurs de lys noires pour les officiers et les soldats des troupes nobles, et une seule pour les sous-officiers et soldats des corps soldés.

Sauf quelques alertes, qui n'eurent pas d'importance, le mois de juin et la première quinzaine de juillet se passèrent sans incident. Le roi de Prusse, qui s'était attribué la direction générale des opérations, avait ordonné à Wurmser de rester sur la défensive pendant que les opérations du siège de Mayence étaient activement poussées. Kléber et ses intrépides soldats luttaient toujours, malgré l'inégalité du nombre, malgré la disette, et cependant la résistance touchait à sa fin (1). Aussi la garnison républicaine de Landau, comme l'armée de Wissembourg, allait-elle tenter de briser le cercle de fer qui isolait les « Mayençais ».

Dans les *Souvenirs d'un officier royaliste*, par M. de Romain, qui servait, comme nous l'avons vu, en qualité de simple canonnier dans une batterie attachée aux bataillons nobles, nous lisons les détails de l'affaire du 19 juillet : « Au lever du soleil, nous entendîmes une fusillade très vive qui s'étendait sur tous les points de la ligne ; nous apprîmes peu d'instants après, par nos patrouilles qui rentraient, que les républicains marchaient sur plusieurs colonnes, et que déjà les grand'gardes étaient forcées de se replier, tout le monde courut à son poste. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs petites charrettes du pays qui transportaient sur les derrières quelques hommes de notre avant-garde qui venaient d'être blessés. »

Les commissaires de la Convention, nouvellement arrivés dans la place de Landau, avaient exigé que la garnison sortît entièrement et en même temps que les troupes de Wissembourg tenteraient également une diversion. Mais l'avis envoyé dans cette dernière place ne parvint pas. Le général en chef ne voulut peut-être pas obéir aux Conventionnels de Landau. Quoi qu'il en soit, plusieurs colonnes, qu'on pouvait évaluer à sept ou huit mille hommes, avaient attaqué les avant-postes.

(1) La garnison de Mayence capitula le 23 juillet 1793.

impériaux du côté de l'ouest et les avait délogés de Belheim.

Le prince de Condé se rendit à Zeiskam, envoyant les ducs de Bourbon et d'Enghien à Germersheim. Toutes les dispositions étaient bien prises, et l'artillerie condéenne, soutenue par la légion de Mirabeau, canonna l'ennemi lorsqu'il déboucha du bois, en avant des redoutes. L'artillerie républicaine répondit, mais ses officiers et ses pointeurs, encore mal exercés, ne pouvaient lutter contre ceux de l'armée de Condé. Le tir bien réglé des pièces, que dirigea lui-même M. de Manson, maréchal de camp, porta le désordre dans les batteries patriotes et celles-ci, rattelant leurs canons, s'éloignèrent bientôt par le chemin du bois qui relie Belheim à Rülzheim. Une division autrichienne ayant menacé la droite des républicains, ceux-ci lui firent face pour ne pas être coupés de Landau et, tout en battant en retraite, engagèrent avec les Autrichiens un long combat d'artillerie. Le centre des patriotes fut plus aventureux. A l'ouest de Zeiskam, une brigade d'infanterie, trois escadrons et une batterie d'artillerie marchèrent sur Belheim et essayèrent de s'emparer de la redoute gardée par les Condéens. Nous allons voir, dans les *Souvenirs d'un officier royaliste*, quelle fut l'issue de la tentative de l'un des bataillons républicains.

« Un autre succès que l'ennemi remporta vers le centre ne lui fut pas plus profitable, car il ne tarda pas non plus à être forcé de retourner dans sa première position. Un détachement du bataillon noble, cantonné à Zeiskam, eut surtout la satisfaction d'y contribuer d'une manière très brillante ; ce détachement occupait une redoute ou espèce de redan, qui se trouvait placé à la sortie du bois qui sépare le village de Zeiskam de celui de Belheim, et dans laquelle il n'y avait point de canon. Ces messieurs avaient eu l'ordre d'abandonner ce poste, qui n'était que d'observation, dès qu'ils seraient attaqués avec du canon et des forces supérieures.

« Cet ordre n'empêcha pas M. de Salgues, maréchal de camp, capitaine d'une compagnie noble, qui se trouvait commander ce poste, de s'y maintenir très longtemps avec sa vaillante troupe, quoiqu'il eût été attaqué avec du canon et des forces imposantes.

Il ne put se résoudre à ordonner la retraite qu'au moment où il se vit sur le point d'être tourné par un bataillon qui entrait dans le bois. Il se retira alors dans le plus grand ordre pour se porter en arrière à une certaine distance de là ; mais ayant été joint dans le bois par de petits détachements de hussards de Salm, des lanciers de Mirabeau et quelques chevaliers de la Couronne, il annonça à tout son monde l'intention qu'il avait de reprendre aux républicains la redoute qu'il venait de leur abandonner. Le transport avec lequel ce projet fut accueilli, lui fit sur-le-champ diviser cette noble troupe en trois petites colonnes (1) afin d'attaquer par trois points ; il prit le commandement d'une des colonnes, et toutes se mirent en mouvement au même moment, en observant le plus grand silence. Ces valeureux soldats, arrivés près de la redoute, commencèrent par tuer les sentinelles avancées. Parvenus ainsi tous en bas par des chemins différents, ils essuyèrent, comme ils en étaient convenus, le feu des trois cents républicains qui occupaient la redoute sans leur tirer un coup de fusil ; mais, en revanche, ils les attaquèrent brusquement dans leur poste, la baïonnette au bout du fusil, et l'emportèrent. Ils rentrèrent aux cris répétés de « Vive le Roi ! » malgré la grande supériorité des républicains qui la défendaient et leur taille gigantesque, comparée à celle de plusieurs de ces gentilshommes qui en tuèrent environ quarante, en blessèrent et prirent dix ou douze.

« Les autres s'enfuirent dans le plus grand désordre, mais ils furent bientôt rattrapés par nos cavaliers intrépides, qui sortirent du bois presque en même temps que les chasseurs nobles. Ils en tuèrent aussi environ quarante et firent des prisonniers. Il n'y eût, dans ce petit combat, que six gentilshommes de blessés et plusieurs officiers de Mirabeau. Un seul individu, du côté des royalistes, resta sur le champ de bataille (M. de St-Amand). » (2)

(1) Les deux autres étaient conduites par le vicomte de Cluny et par M. de Laureau.

(2) Voici comment cet épisode est retracé dans le mémoire anonyme sur

Pendant ce temps, l'attaque de droite à laquelle prenaient part les Autrichiens, se terminait par la retraite définitive des républicains, qui avaient perdu de quatre à cinq cents hommes et qui rentrèrent à Landau, poursuivis à coups de canon jusque sur les glacis de cette place.

Le général d'Ecquevilly accompagnait le prince de Condé, qui accourait de Germersheim pour témoigner sa satisfaction aux défenseurs de la redoute de Zeiskam :

« L'arrivée du prince à cette redoute offrit un spectacle très touchant. Tous ces braves gentilshommes, couverts de sang et de poudre, étaient sous les armes pour recevoir Monseigneur, qui, ayant embrassé le vieux général Salgues avec attendrissement, témoigna avec la même émotion à tous ses seconds sa joie de ce qu'une action aussi périlleuse n'eût coûté la vie qu'à un seul de leurs compagnons d'armes. Le brave de Salgues, qui avait été lieutenant-colonel du régiment de Condé-Infanterie et avait reçu une épée du prince, tira parti de cette circonstance en lui disant, avec une modestie qui ne pouvait être comparée qu'à sa valeur : « Monseigneur, il était impossible qu'armé « par les mains de Votre Altesse et commandant de tels sol- « dats, je n'obtinsse pas des succès. » Le prince de Condé alla visiter les blessés et voulut veiller à ce qu'aucun d'eux ne

la campagne de Wurmser en Alsace, publié et annoté par M. Léonce Pingaud :

« Sur les neuf heures, quatre bataillons et trois escadrons s'emparèrent de Belheim et établirent une batterie sur le redan gardé par les gentilshommes. Suivant les ordres donnés, M. de Salgues, qui commandait le poste, après avoir reçu une soixantaine de boulets, l'évacua et se replia avec les grand'gardes de cavalerie derrière une petite prairie en avant du moulin de Zeiskam. Les patriotes s'y logèrent aussitôt ; mais, sur les une heure, la garde montante étant venue le rejoindre, il divise sa petite troupe en trois corps et s'avance sur le redan qui était gardé par deux bataillons de grenadiers (du Gard et de la Gironde) ; malgré l'infériorité du nombre, il s'élança dessus à la baïonnette, et cela avec tant de vigueur, qu'il les culbuta et s'en rendit maître. Les piquets de Mirabeau et de Salm, qui le soutenaient, ayant en même temps débouché du bois par la gauche, les poursuivirent jusqu'aux portes de Belheim et en sabrèrent une cinquantaine. Il n'y eût que quelques gentilshommes de blessés, un officier, deux volontaires de Mirabeau tués, huit à dix blessés et deux ou trois de Salm. »

manquât de rien. Il donna aussi des ordres pour qu'on prît soin des prisonniers blessés. »

Ces malheureux, qui s'attendaient à être pendus sur l'heure, furent très étonnés de se voir traités avec autant d'humanité. Le duc de Bourbon et le duc d'Enghien contribuèrent à les rassurer par leurs bonnes paroles et les secours qu'ils leur firent aussitôt distribuer.

La garnison de Landau exécuta une nouvelle sortie, attaqua, dans la montagne, le corps prussien du général Thaden, le rejeta dans la direction de Neustatt et lui aurait infligé un échec plus grave encore sans l'arrivée des troupes autrichiennes. La nouvelle de la reddition de Mayence obligea les troupes de Landau à reculer précipitamment dans la place.

Le prince de Condé mit à l'ordre les deux lettres qu'il reçut du Régent et du comte d'Artois :

« Vous avez bien jugé, mon cousin, du plaisir que j'éprouvais en apprenant l'affaire du 19 juillet et la conduite de la noblesse en cette occasion. Sa gloire est la mienne et ses succès sont ma plus douce satisfaction. Dites-lui bien de ma part que mon seul regret est de n'avoir point partagé, dans cette belle journée, ses dangers et ses lauriers. Je n'ai pas besoin de vous recommander les gentilshommes qui y ont été blessés. Donnez, de ma part, à MM. de Salgues, vicomte de Cluny, de Laureau, de Chambon, d'Olonne et d'Oville, les éloges qu'ils méritent. Je voudrais envoyer sur-le-champ le cordon rouge au premier ; mais la signature du Roi est nécessaire au complément de cette grâce, et je suis obligé de me borner à lui promettre que ce sera la première que je proposerai à Sa Majesté. Je vous prie de témoigner à MM. Dufort et de la Corbière toute la satisfaction que leur conduite me cause.

» Louis-Stanislas-Xavier.

« A Ham, le 24 juillet 1793. »

« Je ne saurais vous exprimer, mon cher cousin, avec quel plaisir et quel intérêt j'ai appris les détails de l'affaire du 19.

Jamais rien de courageux et d'audacieux ne m'étonnera de la part de la noblesse française ; mais je n'en jouis pas moins de ses succès, et mon seul regret est de n'avoir pas marché à sa tête. Soyez mon interprète auprès de vos braves compagnons d'armes ; ils ne seront jamais aussi heureux que je leur souhaite, et j'espère le leur prouver par des faits, plus encore que par des paroles. Chargez-vous encore de tous mes compliments pour M. de Salgues : les récompenses qu'il mérite n'équivaudront pas au bonheur que cette brillante journée lui a procuré.

« CHARLES-PHILIPPE. »

Le corps de Condé fut rassemblé autour de Germersheim, avec des avant-postes à Belheim. La légion de Mirabeau occupait ce village et surveillait toute tentative de sortie du côté de Landau.

Au commencement d'août, les sentinelles avancées signalèrent une colonne qui venait de traverser la Queich. Avant que la rivière n'eût été franchie par le détachement tout entier, d'un effectif d'environ trois mille hommes, l'artillerie de Mirabeau, formant deux batteries de quatre pièces, commandée par M. de Prévost, ancien capitaine au régiment de Metz, tira, avec une remarquable justesse, sur la tête de colonne et l'obligea à se retirer sur Morlheim. Devant cette petite localité, une fusillade s'engagea entre l'infanterie républicaine et celle de la légion. Cinq volontaires de Mirabeau furent blessés, dont l'un mortellement. On admira l'entrain avec lequel M. de Montmorency-Laval, aide de camp du général de Vioménil, guida la ligne de tirailleurs ; il fut blessé légèrement. La cavalerie autrichienne enleva plusieurs prisonniers et une partie des bagages des patriotes.

CHAPITRE VIII

LA MARCHE DES CINQ COLONNES DE WURMSER

La garnison de Landau avait été repoussée dans la place et semblait condamnée à l'inaction pendant quelque temps pour réparer ses pertes et relever son moral. Wurmser résolut d'attaquer les lignes de Wissembourg. Il fallait agir d'abord sur la position avancée de Wœrth-Jockrim ; puis, après l'enlèvement de cette première ligne, il y aurait lieu probablement de franchir la Lauter et d'attaquer successivement Wissembourg et Lauterbourg.

En conséquence, dans la nuit du 19 au 20 août, l'état-major autrichien formait cinq colonnes : la première, composée de troupes exclusivement autrichiennes et sous les ordres du général Hotzé, partait à minuit, devait couvrir le flanc droit de l'armée et se diriger par Appelsweyer et Klingen-Munster ; la deuxième, composée partie de cavalerie, partie d'infanterie, mais formée uniquement des troupes de l'empereur, devait suivre à une heure de distance la première colonne et lui servir de soutien ; la même mission était réservée à la troisième colonne (général Mezzaros), qui comprenait huit escadrons autrichiens, une partie du corps franc des Manteaux-Rouges et celui des éclaireurs de Wurmser, quatre escadrons de cavalerie

noble de Condé et deux escadrons des chevaliers de la Couronne et de Dauphin, commandés par le duc de Bourbon.

Dans la quatrième colonne, que dirigeait le général de Cavannah, une nombreuse cavalerie devait éclairer et flanquer les bataillons hongrois, le reste des corps francs et un bataillon noble de l'armée de Condé, commandé par le duc d'Enghien, avec deux batteries. Cette colonne, qui partait après les deux autres, devait marcher sur la chaussée de Rheinzabern, attaquer un moulin s'il était occupé par l'ennemi, comme on le supposait, puis s'emparer du pont de pierre que l'on prévoyait devoir être très fortement défendu. « Pour rendre cette attaque plus facile, disait l'ordre de mouvement, le bataillon de gentilshommes cherchera à tourner l'abattis par le pont qui est plus à droite et prendra l'ennemi à dos. Lorsqu'il sera chassé des abattis et des ponts, on s'emparera des hauteurs qui dominent Jokrim et on procédera tout de suite à l'attaque. »

Enfin, une cinquième colonne, aux ordres du prince de Condé, comprenant le second bataillon noble, deux escadrons gentilshommes, la légion de Mirabeau tout entière, la brigade d'Hohenlohe, les hussards de Salm et toute l'artillerie.

« Cette colonne partira à une heure et demie, et se formera près de Leimersheim; d'après les dispositions de Monseigneur, l'avant-garde sera formée à son gré. Cette colonne marchera par Neupforz pour faire l'attaque de Jockrim; elle cherchera à nettoyer le bois entre Jockrim et le Rhin par des chasseurs et à soutenir l'attaque de la colonne dirigée sur l'abattis et la redoute. Cette colonne sera conduite par MM. les officiers de l'état-major et du génie qui ont déjà reconnu le local. Au moment que Jockrim sera pris ou que les ennemis l'auront abandonné, la quatrième et la cinquième colonne se dirigeront sur Hagenbach et Pichelberg. »

Le prince de Condé forma son avant-garde avec les cavaliers de Mirabeau et les hussards de Salm, qu'il plaça sous les ordres directs du général de Fumel, maréchal-général des logis de la cavalerie.

Il fit escorter, par les deux escadrons gentilshommes l'artille-

rie qu'il plaça entre la légion de Mirabeau (général de Vioménil) et les régiments d'Hohenlohe (général de Béthizy) et mit en arrière-garde le bataillon noble (général Gelb) qui était sa réserve. Le prince gardait près de lui le marquis de Bouthillier, major général de l'infanterie, les généraux de La Rochefoucauld, de Solémy, de Franclieu, etc.

A la tête de la colonne d'infanterie, des travailleurs marchaient armés de pioches et de pelles. On emportait des tentes et des ustensiles de campement. Vingt-cinq charriots pour les blessés suivaient les troupes du prince.

Les circonstances firent un peu changer les instructions du quartier-général ; la première colonne dut se diriger vers Erlebach, par les gorges, chassa l'ennemi de sa position et bivouaqua à Barbelroth. La deuxième colonne se dirigeant par Jusheim et Bellickiem, vit également l'ennemi lui céder le terrain, après un combat d'artillerie peu meurtrier. La deuxième colonne arriva sans difficulté jusqu'à Heinach, traversant des bois épais, marchant sur Langenkandel et occupant les redoutes abandonnées par les patriotes et qui étaient en avant de ce village, où les corps francs firent quelques prisonniers (1). En sortant de Langenkandel, leur escadron de cavalerie condéenne fit retirer une troupe de cavaliers ennemis qui se rejeta dans la forêt du Bien-Wald. C'est là, en effet, que des forces républicaines considérables prirent position, en canonnant sans résultat les troupes de la troisième colonne, bivouaquées en arrière de Langenkandel.

Devant la quatrième colonne, dont le général Wurmser avait jugé à propos de prendre le commandement, la résistance fut

(1) Les Manteaux-Rouges ramenaient un prisonnier qu'ils se disposaient à décapiter. Ce malheureux aperçoit le duc de Bourbon et le supplie de le défendre. « Le duc de Bourbon met le sabre à la main, par sa fermeté, par ses insistances, par l'appât de l'or, il triomphe de la férocité de ces soldats, ou plutôt de ces bandits. Ce jeune homme était le fils d'un bourgeois de Rennes ; il fut ainsi conservé à sa famille. Ce fut là toujours un des souvenirs que le père du duc d'Enghien aimait le plus à se rappeler. » (Muret, *Histoire de l'armée de Condé*.)

plus prononcée. Après avoir traversé Rheinzabern, la colonne se trouva en face d'une redoute garnie d'artillerie et défendue par une demi-brigade. Wurmser fit tourner l'ouvrage à gauche par les Hongrois et à droite par le bataillon noble, le reste des troupes attaqua en face. Le bataillon du duc d'Enghien fut accueilli par une vive fusillade, qui lui blessa quelques hommes. Son jeune commandant l'enlève vigoureusement et la redoute est abandonnée par ses défenseurs, avant que le corps-à-corps pût se produire ; mais ces derniers furent rejoints dans la plaine par la cavalerie autrichienne qui les sabra.

La colonne, Wurmser en tête, enlève ensuite Jockrim, qui est faiblement défendu par les troupes patriotes. Celles-ci évacuent la position en abandonnant sept pièces de canon (1).

La colonne du prince de Condé (cinquième colonne) était entrée dans Jockrim, presque en même temps que la quatrième colonne dont elle appuyait le mouvement. Elle reçut alors du général Wurmser l'ordre d'attaquer Wœrth, pendant que la quatrième colonne le tournerait. Nous allons laisser la parole à un témoin oculaire, l'auteur des *Souvenirs d'un officier royaliste* (2) :

« Nous eûmes plusieurs ponts à jeter pour traverser les ruisseaux qui se trouvaient dans le bois. Un seul de ces ponts qui touchait au village fut assez difficile à établir, parce que l'ennemi nous gêna tout le temps de cette opération et dont presque tous les coups passaient par-dessus nos têtes. Mais comme nous ne nous étions pas encore trouvés à pareille fête, cela nous occupait un peu. J'avoue même pour mon propre compte que le sifflement de ces premiers boulets me fit à leur passage une certaine impression. Mais je revins bien vite de cette crainte assez naturelle en réfléchissant qu'il ne me convenait pas du tout d'avoir l'air d'y penser. Il fallut, d'ailleurs, s'occuper de riposter à ce canon ennemi par quelques décharges du nôtre, ce qui re-

(1) Un gentilhomme du Périgord, M. de Saint-Aulaire, officier au régiment de Condé-infanterie, très adroit tireur, avait obtenu de marcher avec les Manteaux-Rouges de Michœlowitz ; il combattait en enfant perdu avec eux, faisant leur admiration par son habileté à tirer.

(2) M. de Romain.

tint toute mon attention. Une chose essentielle manquait cependant à notre satisfaction dans cette circonstance, c'est que nous ne découvrions pas très facilement nos ennemis quoiqu'ils fussent fort près de nous; nous ne pouvions même pointer que sur l'endroit d'où venait le feu tout à travers le bois. Une fois le pont construit, la colonne du prince s'en approcha pour traverser à la hâte, quoiqu'il fût à peine assujetti; mais un Bourbon, notre général, était pressé de le passer lui-même pour marcher à la poursuite de l'ennemi et s'emparer du village, Nous arrivâmes aussi très précipitamment à ce pont avec nos pièces pour courir au plus vite prendre une place en avant. A peine y étions-nous rendus que nous aperçûmes le prince qui l'avait déjà passé revenir sur ses pas d'un air assez radieux, pour nous dire d'avancer, qu'il avait besoin de nous. Les pilotis de ce pont chancelèrent un peu à notre passage. »

Les batteries condéennes ouvrent le feu sur l'ennemi qui bat en retraite dans un bois, au delà de Wœrth. Le prince ordonne de continuer l'offensive :

« Nous nous dirigeâmes alors sur le village de Pfortz, en longeant le Rhin, qui fait dans cet endroit un très grand circuit de manière à donner à ce petit territoire la forme d'une presqu'île. En arrivant à ce village, les républicains venaient de l'évacuer pour se porter en arrière sur les hauteurs d'Hagenbach. »

La colonne s'établit dans le village, qui s'appelle Pfortz, pour y passer la nuit.

Le lendemain, Wurmser prescrivit un mouvement en avant, pour se rapprocher encore de Lauterbourg et de Wissembourg. Toute l'armée, conservant sa formation en cinq colonnes, prit donc les armes de grand matin. Un ordre du quartier général immobilisa la première colonne (général Hotzé), à Barbelroth. La deuxième colonne (prince de Waldeck) occupa Bergzabern, malgré la résistance de l'ennemi, et s'y maintint. La troisième colonne (général Mezzaros) ne rencontra pas d'adversaire et bivouaqua entre Langenkandel et Minfeld. La quatrième et la cinquième colonnes, cette dernière surtout, eurent, au contraire,

une chaude affaire, ainsi que nous allons le voir, en relisant les *Souvenirs d'un officier royaliste.*

Comme M. de Romain le constate avec raison, on commit la faute de ne pas faire bivouaquer l'infanterie dans la petite plaine, en arrière de Pfortz, ce qui aurait permis, en cas de retour offensif de l'ennemi sur Wœrth, d'y arriver en temps utile pour regagner le pont et en organiser la défense. M. de Romain, en artilleur prudent, ajoute que l'artillerie aurait dû être parquée en arrière de l'infanterie entre ce pont et le village de Pfortz, sur lequel l'avant-garde devait avoir l'ordre de se replier en cas d'attaque sérieuse. « Au lieu de cela, on nous prescrit à tous d'entrer dans le village et de nous établir dans les granges pour y passer la nuit. Notre canon et nos voitures de munitions furent entassés dans un verger entouré de haies, n'ayant qu'une seule entrée, à la sortie du village. »

Cette absence de précautions, en prenant les cantonnements dans la soirée du 21, (1) allait produire le lendemain de fâcheuses conséquences. A cinq heures du matin, au moment où les Condéens luttent encore contre les derniers engourdissements du sommeil, les sentinelles voient entrer dans leurs lignes une troupe de cavalerie en désordre. Ce sont les hussards de Mirabeau qui, « se repliant au galop, apprennent qu'une très forte colonne de républicains, venant d'Hagenbach, se porte sur Wœrth pour séparer la quatrième colonne de la cinquième et nous couper toute espèce de retraite. » Le village de Pfortz, qui est placé dans une anse du Rhin, forme un triangle avec celui de

(1) **ORDRE DU 21 AU 22 AOUT 1793 A WINFELD.**

Mot : *Inspruck*, *Valentin.*

« Le général fait prier les troupes d'être sur leurs gardes, ayant des avis que demain l'ennemi a le projet de l'attaquer en force du côté de Steinfeld,

« Il faut envoyer un maréchal des logis par escadron à *Langencandel* pour reconnaître ce lieu où l'on peut avoir ce soir au moins de l'avoine.

« D'Allonville. »

(*Dossier Surval, Archives nationales.*)

Wœrth et la petite ville d'Hagenbach, et la route qui relie cette ville à Wœrth est plus directe que celle qui conduit à Pfortz.

« Le temps de prendre ses armes et même de s'habiller pour ceux qui ne l'étaient pas fut l'affaire d'un instant. Tout le monde se porta successivement sur la droite du village pour s'y ranger en bataille en face du bois, afin de se rapprocher du front. » Les ordres s'exécutent avec précision, chacun sent combien la situation peut devenir critique :

« Le prince se montre à l'instant à cheval ; au milieu de cette plaine, il va et vient, brûlant de voir sa troupe en bataille, l'y voilà mise comme par enchantement. Les rangs se grossissent même de plus en plus, à mesure que ces nobles soldats accourent du village, moitié habillés, moitié endormis, car tous n'avaient point été prévenus de ce qui se passait au même moment. »

Six demi-brigades républicaines étaient massées sur la chaussée d'Hagenbach et allaient commencer le feu. L'éloignement momentané de l'artillerie retardait leur attaque et les fantassins patriotes poussèrent des cris de joie en entendant rouler leurs pièces. Toutefois ce retard avait donné le temps aux royalistes d'amener leurs propres canons, les poussant à bras, ainsi que les voitures de munitions, rachetant ainsi leur défaut de vigilance par une promptitude bien nécessaire.

L'artillerie condéenne (1) se met en batterie, en avant des chasseurs nobles, assez à temps pour démonter plusieurs pièces des républicains, placées sur la lisière du bois. « On s'aperçut bientôt que nous étions leurs anciens maîtres, car tous nos coups portèrent, plusieurs de leurs pièces furent démontées, quelques-uns de leurs chevaux tués, ainsi que beaucoup d'hommes. Ce fut si subit que la colonne ennemie qui se déployait avec audace en fut interdite ; et la terreur s'empara si fort de ces virulents ennemis des royalistes qu'ils prirent aussitôt la fuite dans le plus grand désordre, en criant : « Nous sommes trahis ! » Un cri que poussent volontiers les troupes indisciplinées !

« L'artillerie de la légion de Mirabeau les canonne à son tour,

(1) M. de Romain, ancien capitaine d'artillerie, servait comme fourrier à une compagnie des canonniers nobles.

les hussards de Salm et de la légion chargent et en tuent quatre cents hommes, enlèvent deux pièces et font des prisonniers, pendant que l'infanterie du même corps repoussait, la baïonnette dans les reins, la colonne qui s'était dirigée sur Pfortz. Nous les poursuivons au delà d'Hagenbach, ce qui nous fit prendre possession de cette petite ville d'Alsace. Nos avant-postes furent même poussés jusqu'en vúe de Lauterbourg. »

La plus grande part du succès revenait à l'artillerie condéenne, parfaitement servie par les officiers du corps royal, excellents pointeurs. Le colonel de Rison, ancien lieutenant-colonel du régiment de Metz, dont presque tous les officiers avaient émigré, commandait les batteries du Corps.

Le seul officier qui fut tué s'appelait M. de Monpas, sous-lieutenant aux hussards de Salm; une vingtaine de cavaliers de ce régiment et autant d'hommes dans les escadrons de Mirabeau perdirent la vie dans cette affaire.

Le prince de Condé établit son quartier général à Hagenbach. Si l'on avait péché la veille par manque de précaution, il en fut différemment pour la nuit du 21 au 22, où les avant-postes se tinrent prêts constamment à repousser une surprise de l'ennemi.

Dans la matinée du 22, les troupes autrichiennes eurent à souffrir du canon de l'ennemi à Bergzabern et à Minfeld. L'ennemi fut cependant délogé du village de Scheidt, en avant de la forêt de Bien-Wald. Les escadrons gentilshommes ayant fait une démonstration, vers Frekenfeld, sur le flanc d'une colonne républicaine, celle-ci battit en retraite précipitamment sur la forêt.

Le quartier général de Wurmser et la colonne du général Cavannah continuèrent à occuper Pichelberg, la cinquième colonne resta à Hagenbach (1). Ces positions furent gardées sans incident jusqu'au 25 dans la soirée.

Le 26, dès six heures du matin, la marche en avant fut reprise. Le prince de Condé et ses troupes pénétrèrent résolument

(1) « A Hagenbach, ce 26 août 1793, à 3 heures après midi.

« Nous partons, comme vous savez sûrement, et demain, à ce que m'a dit M. de Wurmser, nous serons réunis vous et moi, nous couchons au bivouac

dans cette immense forêt du Bien-Wald, en laissant sur la lisière la brigade de Hohenlohe et les hussards de Salm, sous le commandement de M. de Béthizy. Le duc de Bourbon, avec la cavalerie de Mirabeau, explora le pays sur la gauche, en poussant des patrouilles jusque sur la route de Wissembourg à Langenkandel. La nuit la cinquième colonne toute entière bivouaqua dans la forêt.

Le lendemain, 27, deux escadrons gentilshommes, commandés par le comte d'Ecquevilly, maréchal de camp, escortent des batteries qui vont prendre position sur une crête boisée d'où elles tirent sur une redoute construite en avant de Steinfeld. « Ma cavalerie, dit le général d'Ecquevilly (1) dans son *Précis des campagnes du corps*, étant couverte par un petit rideau, les boulets passaient par-dessus les têtes et sifflaient de toutes parts en fort grand nombre.

« Néanmoins, nous fûmes assez heureux pour ne perdre personne. Les chevaliers de la Couronne qui étaient à notre droite, et vis-à-vis desquels ce rideau était un peu plus incliné, eurent deux hommes et cinq chevaux tués derrière une batterie qu'ils avaient également escortée. »

Pendant cette escarmouche, la colonne du prince de Waldeck et celle du général Hotzé attaquaient, avec imprudence, les républicains qui occupaient toute une ligne de hauteurs, et subissaient un échec. Les patriotes ne les poursuivirent pas et chacun garda ses cantonnements.

Le 28, le quartier général du prince de Condé fut transporté à Frekenfeld, avec le bataillon noble, pendant que la légion de Mirabeau et la brigade de Hohenlohe étaient dirigées sur Schaidt

à Bikelberg; voilà deux lettres de Bruxelles pour vous; à demain, on dit que nous attaquerons au moins le camp qui est devant vous.

Quelles nouvelles de la droite ?

Je serai bien aise de revoir ma cavalerie.

(Lettre du prince de Condé au duc de Bourbon.) *Dossier Surval.*

(1) Le comte d'Ecquevilly succéda quelques années après au titre de son père, le marquis d'Ecquevilly, et devint comme lui, sous la Restauration, lieutenant général. Son ouvrage devenu rare est des plus intéressants et d'une grande exactitude.

où elles cantonnaient le soir, la cavalerie s'établissait à droite et à gauche de la route, entre Schaidt et Kapsweyer (1).

Dans la nuit, la cinquième colonne se mit en route et alla occuper Barbelroth, à une demi-lieue au delà de Bergzabern. La colonne fut complétée par les détachements qui avaient été prélevés sur le corps pour faire partie des troisième et quatrième colonnes. Les deux bataillons nobles établirent leur camp près de Barbelroth, dans la plaine entre ce village et les montagnes boisées au pied desquelles est situé Bergzabern. La légion de Mirabeau, les régiments de Salm et de Hohenlohe étaient en avant et la cavalerie noble s'était placée, en arc de cercle, autour du village d'Oberhausen. Le prince de Condé établit son quartier général à Barbelroth. Les Autrichiens occupaient la plaine d'Oberhausen à Frehenfeld.

Le 30 août, la légion de Mirabeau fut détachée pour camper en avant du village de Nieder-Orbach et observer l'ennemi, qui restait enfermé dans ses redoutes.

Pendant ces longues nuits passées sous la tente ou au bivouac, les changements brusques de température, les intempéries supportées par des hommes mal couverts, avaient engendré la dysenterie et les fièvres. De nombreux malades furent dirigés sur l'hôpital de Spire. Un autre mal, d'une nature toute morale, sévit sur le corps de Condé. On se mit à jouer aux cartes et aux dés, même dans le voisinage immédiat de l'ennemi. Les rondes d'officiers étaient insuffisantes pour prévenir cette funeste distraction. Le mauvais exemple était donné par le quartier général de Wurmser, qui tolérait le jeu de ses aides de camp et de tous les officiers de son état-major.

(1) On vient de me renvoyer une ordonnance du poste de cavalerie que j'ai placé ce matin en avant de *Rattenheim* et sur les hauteurs de *Rinderscheim*, qui m'annonce qu'un général autrichien a demandé toute la cavalerie qui est sous mes ordres, pour la porter en avant, parce que les patriotes avancent de ce côté. Je vais marcher et voir ce que c'est ; j'ai l'honneur d'en informer Monseigneur et de lui faire mes excuses sur mon papier.

PUYMAIGRE.

A Monseigneur le duc de Bourbon.
(*Dossier Surval, Archives nationales.*)

Les Condéens destinés à manquer si souvent de nécessaire, à camper « avec la misère », selon l'expression pittoresque de l'un d'entre eux, firent toujours trop d'accueil à ce coûteux défaut. Au début, dans les bivouacs devant les lignes de Wissembourg, le prince de Condé voulut sévir et ses deux majors généraux, MM. de Bouthillier et de Fumel, l'aidèrent de leur mieux par des visites inopinées. Ces officiers généraux purent à peu près interdire le jeu dans les fractions de service aux avant-postes, en s'adressant à l'honneur des militaires qui devaient veiller, pour assurer la sécurité de leurs camarades. A cette exception près, les Condéens manièrent les cartes ou le cornet avec une désastreuse assiduité.

En raison des sévérités très légitimes du prince de Condé, quelques mécontents, dans les bataillons nobles, demandèrent à quitter le corps, dès que les opérations devant Wissembourg seraient terminées. Le prince ne voulut pas admettre ce délai et délivra des passeports à ceux que la discipline mécontentait. Leur chagrin fut grand d'abandonner leurs compagnons d'armes en pleine campagne et la plupart aurait retiré la demande formulée si le prince de Condé, qui tenait à un salutaire exemple, ne s'y était refusé. Presque tous les gentilshommes congédiés essayèrent de pénétrer en Angleterre, pour gagner les côtes de l'Ouest alors en pleine guerre. Quelques-uns, sous des déguisements, arrivèrent à Lyon insurgé contre la Convention et apportèrent au comte de Précy et à sa garnison de nouveaux éléments de défense, pendant les cinq ou six semaines qu'allait encore durer la résistance.

Les effectifs du corps de Condé ne diminuèrent pas, en raison de l'arrivée de nouveaux émigrés d'Allemagne qui furent incorporés dans les troupes nobles et des nombreux Alsaciens qui furent placés dans les troupes soldées. L'effectif total, malgré les maladies et les départs, n'était pas inférieur à six mille hommes.

Le 7 septembre, Wurmser voulut tenter une diversion sur l'extrême gauche des lignes, du côté de Bobenthal, pour prendre à revers une redoute défendue par deux mille cinq cents républi-

cains (trois bataillons, un escadron, deux batteries), les en déloger et pousser jusqu'au plateau de Weiler qui domine Wissembourg. L'opération était difficile et demandait à être conduite d'une manière à la fois prudente et vigoureuse.

Une colonne autrichienne, commandée par un lieutenant-colonel, avait exécuté le 5 septembre une timide reconnaissance dans la direction de Bobenthal ; l'officier supérieur autrichien avait été malmené par le vieux Wurmser, qui lui enleva son commandement pour le remplacer par un major. La colonne fut remise en marche le 6 et envoyée dans la même direction, servant alors de premier échelon à une troupe d'environ trois mille hommes, commandés par le général Piatschewitz, dont faisaient partie la légion de Mirabeau et les régiments de Hohenlohe, avec six pièces d'artillerie. Les deux tiers de la colonne étaient donc fournis par les Condéens, l'autre tiers était composé de troupes légères autrichiennes. MM. de Vioménil et de Béthizy gardaient le commandement des contingents condéens.

Après avoir fait reconnaître avec soin la position de l'ennemi, les généraux Piatschewitz et de Vioménil arrêtèrent l'attaque pour la nuit du 10 au 11. On convint de former trois colonnes principales, qui devaient attaquer de face ou de flanc les positions des républicains, pendant qu'une démonstration serait faite sur l'autre versant par une quatrième colonne, composée de trois cents chasseurs de Mirabeau et de Hohenlohe. Dès que la colonne serait en vue de l'ennemi, les chasseurs condéens devaient s'éparpiller en tirailleurs et entretenir un feu nourri, pour faire illusion sur sa propre force. Les généraux n'avaient pas suffisamment fait étudier l'itinéraire difficile et fatigant, qui était imposé à la colonne condéenne.

Les deux premières colonnes, dites de gauche, étaient composées du régiment de Hurf et des troupes légères (Valaques et chasseurs de frontières) ; elles devaient passer à Bruckweiler et là se diviser, l'une marchant sur le front de la redoute, l'autre sur le saillant de gauche. Le terrain était suffisamment boisé et accidenté pour couvrir la marche et les préparatifs de l'attaque. La colonne condéenne, dite colonne de droite et commandée par

M. de Vioménil, devait attaquer ce qu'on croyait être la droite de la redoute et ce qui était en réalité un second ouvrage, garni de deux pièces d'artillerie et défendu par huit à neuf cents hommes. En outre, le chemin d'accès de la redoute était très escarpé et exposé au tir d'enfilade. Le général de Vioménil multiplia les précautions pour ne pas exposer sa troupe à des dangers inutiles. Aussi, cheminant avec lenteur, s'éclairant en toute occasion, la petite colonne ne put faire coïncider son attaque avec celle des colonnes autrichiennes.

A quatre heures du matin, après avoir entendu une vive fusillade et quelques coups de canon, suivis d'un profond silence, M. de Vioménil crut devoir rester sur l'expectative et profiter d'une position parfaitement défilée, sur un côteau boisé, à un quart de lieue environ de la redoute à attaquer. Il envoya un de ses officiers en reconnaissance et apprit, avec une vive surprise que la redoute de gauche ayant été enlevée par les Autrichiens, les défenseurs de l'ouvrage de droite l'avaient évacuée. La prudence de M. de Vioménil n'était pas sans mérite, car elle prévint toute échauffourée fâcheuse. Les trois colonnes bivouaquèrent sur les positions, après avoir été rejointes par les trois cents chasseurs condéens, qui avaient contribué à la retraite de l'ennemi, en le menaçant par derrière.

Le lendemain 12, la matinée se passa à garder les redoutes, qui, de l'autre côté de la Lauter, font face au Bien-Wald. Les ouvrages ne protégeaient pas des attaques qui pouvaient venir par la droite, du côté de Wissembourg, aussi M. de Vioménil avait-il insisté pour placer des troupes sur la crête, au-dessus et en arrière des redoutes où les Autrichiens et les Condéens avaient installé leur bivouac. Le général autrichien y avait consenti et de son côté avait placé une ligne de petits postes dans la direction de Weiler, son objectif d'après les instructions de Wurmser. Vers trois heures de l'après-midi, on vit trois épaisses colonnes républicaines, venant de Wissembourg, gravir les pentes qui dominent l'affluent de gauche de la Lauter. Une de ces colonnes, la plus nombreuse, car elle comprenait sept à huit mille hommes, attaqua les troupes autrichiennes qui occu-

paient une sorte de ligne brisée des hauteurs situées en face de Bobenthal aux côtes de Weiler. Trois à quatre mille républicains, formant une colonne à gauche de la précédente, marchent résolument sur la redoute que défendent les Mirabeaux. La légion sous le commandement direct de M. de Vioménil, cherche à arrêter les républicains par des décharges successives, mais bientôt elle est obligée de battre en retraite.

Les troupes de la crête, étaient formées par la brigade de Hohenlohe, dont l'effectif avait été très réduit par les maladies. Le comte de Béthizy commandait les deux régiments. Profitant de sa position dominante, la brigade d'Hohenlohe dirige sur la colonne républicaine un feu tellement nourri que celle-ci en est arrêtée, malgré la supériorité du nombre. De part et d'autre, on avait engagé et mêlé les fractions d'infanterie, au point que l'emploi de l'artillerie en fut paralysé. D'ailleurs le terrain très couvert se prêtait mal au tir des pièces.

Mais la fusillade devient des plus meurtrières; malgré la précaution de tirer couchés ou abrités, les soldats de Hohenlohe font des pertes nombreuses. Toutefois, le vieux général de Béthizy, bien secondé par les deux princes de Hohenlohe et par son fils, lieutenant-colonel d'un de leurs régiments, a communiqué à ses troupes une indomptable énergie. Deux de ses officiers ont été tués, treize sont blessés, cinquante-quatre bas-officiers ou soldats sont morts ou frappés mortellement, plus de cinquante soldats ont reçu des blessures et cependant les républicains, malgré leur nombre et leur bravoure, ne peuvent gagner du terrain.

La légion de Mirabeau avait en face d'autres adversaires, moins pressants. Aussi, saisissant avec intelligence le moment de passer de la défensive à l'offensive, le général de Vioménil envoie au comte de Béthizy trois compagnies de Mirabeau commandées par M. de Pélissier, major à la légion, avec l'ordre de fondre à la baïonnette sur l'ennemi qui semble hésiter. Cette petite troupe est guidée par un aide de camp de M. de Vioménil, le comte Achille de Montmorency-Laval, ce brave

officier déjà blessé dans un combat autour de Landau et qui portait dignement son illustre nom.

Aussitôt cette réserve arrivée, M. de Béthizy, forme sa troupe en une petite colonne qu'il fait masser, les deux drapeaux d'Hohenlohe sont placés en tête, et aux cris de « *En avant, vive le Roi!* » les Condéens « la baïonnette au bout du fusil » selon l'expression du temps, descendent en courant les pentes au bas desquelles les attendent les républicains qui continuent leur feu nourri. Le général de Béthizy, apercevant un peu de flottement dans la ligne ennemie, a l'heureuse inspiration de la prendre en flanc et, pour y arriver, fait gravir aux six cents hommes qu'il conduit un talus extrêmement raide. Les républicains tirent toujours et les morts roulent dans le vallon. Le cri « de vive le Roi » est répété par les blessés eux-mêmes qui, ne pouvant plus combattre, encouragent encore leurs camarades. Hors d'haleine, M. de Béthizy dont le début militaire date de la prise du fort de Saint-Philippe à Mahon, en 1756, se fait soutenir par son fils et par un grenadier. « Aide-moi, Charles, disait-il, aide-moi ! sans cela ton vieux père n'arrivera pas le premier. »

Les républicains, abordés à la baïonnette, luttent quelque temps, puis se débandent et redescendent, en courant, les pentes jusqu'au ruisseau qu'ils franchissent. Ils essaient de se reformer et vont tenter un nouvel assaut, lorsque l'artillerie autrichienne, qui s'était enfin mise en batterie, leur envoie une grêle de boulets. Du côté des Autrichiens, l'attaque avait été aussi repoussée, bien que les républicains se fussent emparés un moment de la redoute de gauche. Bientôt les Patriotes battent en retraite et regagnent leurs retranchements de Wissembourg.

La nuit était venue et, dans les deux camps, de nombreux blessés réclamaient des soins. L'un des plus intéressants était le jeune comte de Montmorency-Laval, que nous avons vu guider la colonne du comte de Béthizy lorsqu'elle reprit l'offensive. Il marchait en tête des volontaires de Mirabeau, aux côtés du général. Des tirailleurs républicains, appartenant au bataillon du Jura, ajustèrent ce brillant officier. Deux balles l'atteignirent

à la jambe droite, il se retint à un chasseur de Mirabeau, une troisième balle lui fracassa le genou et le jeta dans une touffe d'ajoncs.

A ce moment, M. de Béthizy commandait l'attaque à la baïonnette. C'est donc après la retraite des républicains que l'on songea à relever les blessés.

Ils étaient nombreux, les Condéens couchés par la fusillade, la plupart grièvement atteints. Les moyens de transport manquaient, les charrettes étant restées dans le Bien-Wald ; aussi est-ce avec beaucoup de fatigue et non sans lui occasionner de vives souffrances que deux chasseurs de Mirabeau transportèrent le malheureux comte de Montmorency jusqu'à une cabane, à côté de Bobenthal, où le docteur Tavernier, un praticien de talent qui avait émigré et le chirurgien Distet avaient installé une ambulance bien primitive. M. de Montmorency-Laval succombait, le lendemain, à l'ambulance d'Hagueneau, en manifestant la résignation la plus chrétienne et la plus édifiante.

En présence des pertes qu'avaient subies ses troupes et d'un retour offensif qu'il prévoyait de l'ennemi, si nombreux à Wissembourg, le général Piatschewitz n'osait persévérer dans son expédition sans être appuyé par des renforts.

Sachant que les Prussiens se trouvaient en arrière à Pirmasens, sur la rive droite de la Lauter, il envoya le 13 au matin un de ses aides de camp demander instamment des troupes de soutien à l'officier général qui y commandait. Le duc de Brunswick venait précisément d'y établir son quartier général, il promit à l'officier de Piatschewitz de lui envoyer une brigade, mais soit lenteur, soit animosité à l'égard des Autrichiens, le secours annoncé n'arriva pas.

Le 15 septembre, dès six heures du matin, des masses, qui furent évaluées à vingt mille hommes, débouchèrent par la forêt qui est au Sud-Ouest de Wissembourg. Il y avait en réalité trois divisions, c'est-à-dire les deux tiers de l'armée de Wissembourg. Ces troupes marchaient en silence et semblaient vouloir décrire un vaste arc de cercle pour envelopper les troupes Austro-Condéennes, dont l'effectif n'atteignait guère que

quatre mille hommes. Le général autrichien ordonna la retraite, mais il fallut combattre pour arriver jusqu'au ravin de la Lauter et pour le franchir sans se laisser tourner. L'artillerie avait été placée à l'avant-garde afin d'éviter de laisser des pièces au pouvoir de l'ennemi, un certain nombre de cavaliers avaient cédé leurs chevaux qui formaient des attelages supplémentaires et, transformés en fantassins, ils faisaient le coup de feu. L'infanterie de Mirabeau et la brigade d'Hohenlohe, comme les Autrichiens du reste, firent preuve d'une solidité exceptionnelle (1).

Après deux heures de combat, on regagna le Bien-Wald et ses taillis protecteurs. Quelques coups de feu, tirés des premières pentes au-dessus de la rivière par une compagnie de Mirabeau, arrêtèrent la tête de colonne d'une demi-brigade républicaine. Bientôt toutes les troupes de Wissembourg se bornèrent à une inoffensive fusillade à travers les bois, puis elles se replièrent sur les redoutes qu'elles remirent en défense en y laissant des troupes de grand'garde et elles regagnèrent la ville qui tenait en échec les armées alliées (2).

Les fractions commandées par les généraux Piatschewitz et Vioménil étaient un peu confondues comme ordre de marche, mais elles n'abandonnaient ni un blessé, ni un prisonnier, ni une pièce de canon aux mains de l'ennemi.

La direction fut bientôt indiquée vers le Nord-Ouest, la colonne sortit du bois et, après avoir laissé Schlettenbach à gauche, elle gravit des pentes à flanc de côteau et gagna Erlerchach puis Answeiler. La colonne, après une marche de quatorze heures, prenait quelque repos lorsqu'elle fut rejointe par une patrouille de cavalerie autrichienne, qui lui indiqua que les avant-postes condéens se trouvaient toujours en avant de Barbelroth. On obliqua donc de ce côté et avant d'être en vue

(1) « ... Huff et Mirabeau qui furent alternativement l'arrière-garde ne se laissèrent pas entamer un moment... » (*Campagne de Wurmser*, par M. Leonce Pingaud)

(2) D'après le document précité, les Patriotes perdirent 1,500 hommes, les Condéens 79 et les Autrichiens 275.

des premières sentinelles, l'avant-garde, qui se trouvait alors composée de deux compagnies d'Hohenlohe, vit arriver le prince de Condé et une trentaine de ses officiers. La colonne s'arrêta et rendit les honneurs militaires au prince qui embrassa les comtes de Vioménil et Béthizy. Les troupes autrichiennes continuèrent leur route vers Answeiler et Frekenfeld, quartier général de Wurmser, pendant que le prince de Condé recevait le rapport du général de Vioménil et adressait à tous des éloges bien mérités.

La légion et la brigade de Hohenlohe furent cantonnées dans le village de Nider-Obach et dans les fermes avoisinantes.

Les militaires qui appartenaient à ces deux corps de troupe apprirent que le 12, le jour même où ils livraient le combat de Bobenthal, les troupes nobles et les hussards de Salm avaient eu aussi à combattre vers midi. La droite du camp du prince de Condé avait été menacée, du côté des vignes de Bergzabern par l'infanterie républicaine. Aussitôt les Condéens avaient pris les armes, l'artillerie s'était mise en batterie. L'intervention de la division du prince de Waldeck détermina la retraite des Patriotes, qui furent alors poursuivis par les escadrons gentilhommes et les hussards de Salm. La cavalerie sabra quelques traînards, puis elle rejoignit l'infanterie et toutes les troupes revinrent au camp.

C'est alors, c'est-à-dire vers cinq heures, que les Patriotes recommencent leur attaque, mais leur surprise est encore éventée et ils sont de nouveau repoussés.

Il convient de signaler la défense d'une redoute par un peloton de 25 hussards de Salm, commandés par le prince de Salm, qui, ayant fait mettre pied à terre à la moitié de ses cavaliers, défendit l'ouvrage à coup de carabine jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Les Condéens eurent quelques blessés (1).

(1) Parmi ces blessés il y avait M. de Vignes, ancien lieutenant au régiment de la Fère, chasseur noble, qui perdit un bras, emporté par un boulet. Le prince de Waldeck avait eu la même blessure l'année précédente il alla trouver M. de Vignes et lui dit : « Vous voyez, monsieur, que l'on peut encore servir son souverain avec un seul bras, j'espère que

Le même jour, devant Lauterbourg, il y eut une très chaude affaire. Le régiment de Rohan, qui faisait partie de la colonne du général Hotzé, perdit beaucoup de monde à Berg même, ayant dû subir le feu d'une demi-brigade républicaine, abritée par des palissades. Il comptait dans ses rangs de nombreux volontaires Alsaciens et plusieurs soldats des anciens régiments allemands au service de la France.

A la suite de ces différents combats, le général en chef adressa à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« D'après la lettre très gracieuse et pleine de bonté que j'ai reçue de S. M. I. écrite de sa propre main, sur les rapports que je lui ai fait des journées du 20 et du 21, S. M. I., pénétrée d'estime et de reconnaissance pour l'intelligence et la valeur que MM. les officiers généraux, ceux de l'état-major, les officiers particuliers et les troupes, ainsi que le corps aux ordres de S. A. S. Mgr le prince de Condé, ont montrées dans cette occasion, me charge de leur en témoigner sa haute satisfaction.

« Un témoignage aussi flatteur ne peut que redoubler le zèle et la fidélité de l'armée, et S. M. I. a lieu de croire qu'ils se soutiendront dans la carrière où elle est entrée, et qu'elle sera toujours prête à sacrifier sa vie pour un souverain qui sait apprécier la valeur et la récompense.

« Comte de Wurmser.

« *Feld Zeugmeistre.*

« Quartier général à Frekenfeld. »

Les Condéens avaient lieu de se montrer un peu froissés de la dernière phrase de l'ordre du jour, dont le signataire sem-

vous vous en tirerez aussi bien que moi et que nous ferons encore campagne ensemble l'année prochaine. Si vous n'étiez pas sous les ordres d'un prince qui prodigue à la noblesse française tous les soins qu'elle mérite, je me trouverais heureux de me mettre entièrement à votre disposition. » Contrairement à la conduite des généraux autrichiens, peu bienveillants pour les Condéens, l'attitude du prince de Waldeck fut toujours d'une parfaite courtoisie et d'une grande obligeance.

blait oublier qu'ils combattaient pour Louis XVII, pour le pauvre petit roi martyre et non pour le prudent empereur d'Autriche, qui, ne fréquentait guère les champs de bataille et qui, malgré les liens du sang, manifestait si peu d'intérêt, pour les prisonniers du Temple.

Le Régent et le comte d'Artois adressèrent de Hamm, au prince de Condé des marques de satisfaction plus précieuses et mieux inspirées :

« Je reçois, mon cher cousin, le compte que vous me rendez sur les affaires du 20 et du 21, ainsi que la copie de l'ordre de l'armée autrichienne ; j'ai vu avec plaisir les glorieux témoignages que M. de Wurmser vous a rendus, ainsi qu'à nos vaillants gentilshommes et aux braves troupes qui combattent sous vos ordres. Je ne puis qu'y ajouter celui du bonheur que j'éprouve au milieu de mes cuisantes inquiétudes, de voir ce corps qui m'est si cher, se rendre de plus en plus digne de la cause pour laquelle il combat.

« Louis-Stanislas-Xaxier. »

« Mon cher cousin, j'ai lu avec le plus vif intérêt, les détails que vous m'avez envoyés ; je jouis comme vous-mêmes des succès et de la brillante conduite du corps qui est à vos ordres. J'éprouve un peu de consolation en apprenant la manière dont la noblesse française se fait honneur. Vous devez nous connaître assez pour savoir avec quelle satisfaction nous témoignerons toujours notre affection et notre reconnaissance aux braves Français qui servent notre cause avec tant de zèle et de dévouement. Adieu, mon cher cousin, dites, répétez souvent à tout votre corps combien j'admire sa conduite. Croyez que personne ne désire votre bonheur plus que moi, et ne doutez jamais de ma bien tendre amitié.

« Charles-Philippe. »

Une fâcheuse nouvelle vînt attrister les gentilshommes. On apprit que l'un d'entre eux, le chevalier de Mauny, capitaine de

chasseurs au régiment de Bourbonnais, fait prisonnier par les patriotes, avait été fusillé à Wissembourg. Cet officier, malade depuis plusieurs jours, avait dû se résoudre, le 12 septembre, à se faire conduire en charrette à l'hôpital du corps. Entendant la fusillade et voyant le régiment de Rohan aux prises avec l'ennemi, il descend de sa charrette, tout grelottant de fièvre, ramasse un fusil et combat avec les grenadiers. Lorsque le régiment se porte en avant, le capitaine de Mauny se trouve séparé de ses compagnons. Accablé de fatigue et luttant d'ailleurs contre la maladie, il est obligé de s'arrêter épuisé. Plusieurs soldats républicains embusqués se précipitent sur cet officier déjà âgé, le renversent, le désarment et l'entraînent vers une de leurs colonnes qui le ramène à Wissembourg. Le lendemain, après un jugement pour la forme, le chevalier est fusillé dans les fossés de la place sans que son courage se soit démenti. Au dernier moment, il lève son chapeau à cocarde blanche, en criant d'une voix ferme : « Vive le Roi! vivent les Bourbons! » M. de Mauny laissait une veuve et de jeunes enfants qui avaient suivi l'armée jusqu'à Germersheim, et dont le désespoir se conçoit trop aisément.

Une autre exécution, plus odieuse encore, avait indigné les Condéens : le lieutenant O'Kane, gentilhomme irlandais, ancien officier au régiment de Dillon, grièvement blessé, avait été fait prisonnier. Des hussards républicains le découvrirent sans connaissance, tombé dans un fourré. Ils vinrent le chercher, le placèrent sur un fourgon, attaché comme un malfaiteur et le jetèrent dans une des prisons de Wissembourg. Là on le fit comparaître devant une sorte de tribunal militaire, qui lui demanda s'il était émigré. M. O'Kane aurait pu invoquer sa nationalité étrangère et obtenir ainsi la vie; il ne daigna pas s'abaisser à la moindre discussion et s'entendit condamner à mort sans protester. On le porta sur le terrain d'exécution, et comme ses blessures l'empêchaient de se tenir debout, il fut placé sur une chaise. Les bras croisés et la tête haute; il subit le feu du peloton des volontaires de Paris, qui ne purent s'empêcher d'admirer sa bravoure.

Il convient toutefois de constater que, en dehors des gardes nationaux et des volontaires, qui étaient ordinairement des gens exaltés et indisciplinés, les soldats républicains firent souvent preuve d'humanité envers les prisonniers condéens. Un officier de l'état-major du prince de Condé, M. de Tissard de Rouvres, envoyé en mission, et arrêté par une patrouille de cavalerie, fut bien conduit aux avant-postes, mais grâce à la complicité du lieutenant chef de patrouille, il fut mis en liberté. Ailleurs des chasseurs à cheval patriotes firent évader deux grenadiers de Rohan, arrêtés par un piquet de gardes nationaux.

Le 19 septembre, le général Carlène, qui commandait l'armée de Wissembourg, résolut de tenter une sortie. Le successeur de Custine, de Beauharnais et du général Landrement était un ancien lieutenant du régiment de dragons Duc d'Angoulême; il comptait plusieurs camarades dans les escadrons gentilshommes et avait failli lui-même émigrer lorsque son régiment tenait garnison à Épinal, au commencement de la Révolution. Il se mit de sa personne à la tête de deux bataillons de volontaires, qui formaient son avant-garde et après avoir essayé sans succès d'emporter une redoute contre la lisière Est du Bienwald, il réussit à s'emparer d'un retranchement en avant de Schaidt, petit village au Sud-Ouest de Minfeld. Mais lorsque les renforts autrichiens arrivèrent, le général Carlène fut obligé de se retirer sur Bergzabern d'où il fit tirer son artillerie. La cavalerie de la légion de Mirabeau, commandée par le comte d'Olonne, fit une charge audacieuse qui détermina la retraite définitive des Patriotes. Des deux côtés les pertes furent minimes et le général d'Ecquevilly, avec son sens de la guerre, déclare que la plus grande partie de la journée se passa en tirailleries de hussards.

Les journées des 20, 21 et 22 furent employées à des escarmouches d'avant-postes entre les républicains et les troupes autrichiennes du prince de Waldeck, qui finirent par s'emparer des retranchements de Schaidt.

Le 23, le prince de Waldeck avec un nombreux détachement de cavalerie, prit une redoute en avant de la Lauter, après avoir détruit, presque en entier, le bataillon qui la gardait et une bat-

terie placée en avant-postes, empêcha, le lendemain, par son tir, les patriotes de reprendre cet ouvrage.

Il n'y eût pas d'autre affaire jusqu'au 10 octobre. Ce jour-là, l'ennemi tenta encore une sortie de Bergzabern; ses tirailleurs combattirent assez longtemps avec ceux de la légion et rentrèrent dans leurs positions. Le lendemain se passa à s'observer de part et d'autre dans le camp républicain, on prévoyait quelque nouvelle attaque du vieux Wurmser.

CHAPITRE IX

PRISE DES LIGNES DE WISSEMBOURG. — MARCHE SUR STRASBOURG

Dans la soirée du 12 octobre, l'état-major autrichien fit communiquer, avec le plus grand secret, aux officiers généraux et aux commandants des régiments un ordre aux termes duquel toutes les troupes devraient prendre les armes, à une heure et demie de la nuit. Il était recommandé d'éviter tout ce qui pouvait révéler la marche à l'ennemi. Le dépôt des blessés devait être d'abord à la queue de la colonne et ensuite à Barbelroth. Les brèves instructions de Wurmser se terminaient ainsi : « On ne fera de prisonniers que quand l'ennemi sera absolument en déroute : on sabrera et tuera tout ce qui se trouvera jusque-là. »

Dans le plus profond silence, sept colonnes furent formées et mises en marche, avant deux heures du matin. Les commandants des colonnes étaient les généraux prince de Waldeck, Hotzé, Jellachich, Mezzaros, Cavannagh, Kospoth et prince de Condé.

Les trois premières colonnes avaient comme objectif Lauterbourg qu'elles devaient étroitement bloquer pour empêcher sa garnison de secourir celle de Wissembourg. La quatrième colonne (Mezzaros) devait déloger l'ennemi de ses redoutes dans le Bien-Wald (partie sud). La cinquième colonne (Cavannagh)

devait s'emparer de Nieder-Otterbach et la sixième (Kospoth) d'Ober Otterbach. Enfin la septième colonne (prince de Condé) avait une double mission, qui l'avait fait fractionner en deux corps, l'un (légion de Mirabeau et brigade de Hohenlohe) avec son chef habituel le général de Vioménil, marchait sur Bergzabern, devait en prendre possession ainsi que des redoutes qui défendaient à droite et à gauche cette localité. L'autre fraction, composée du reste du corps, restait directement sous les ordres du prince de Condé et devait pénétrer en pleine forêt de Bien-Wald, gravir les pentes de Dorrenbach et s'emparer de la redoute qui est sur le plateau.

Après la prise de ces différents ouvrages, le général Wurmser avait informé ses chefs de colonne qu'il se proposait d'attaquer la ville même de Wissembourg. La marche en avant est reprise à quatre heures et demie, sur un signal de trois grenades qui éclatent, les avant-gardes de Metzaros se précipitent sur les sentinelles et les postes ennemis.

La quatrième colonne emporta Nieder-Otterbach et Klein-Steinfeld, la cinquième et la sixième colonnes attaquèrent les redoutes devant Hoefftel et Ober-Otterbach. Les troupes républicaines, rejetées en dehors d'Ober-Otterbach se réfugièrent dans un bois voisin de ce village et, par une énergique résistance, arrêtèrent les Autrichiens jusqu'au moment où la deuxième fraction de la septième colonne (prince de Condé), parvenue jusqu'à ce point sans autre difficulté que d'avoir supporté une canonnade inoffensive, tourna la position des patriotes. Un bataillon noble, appuyé par deux pièces de canon, entra dans le bois malgré la fusillade et obligea l'ennemi à se disperser.

Le tir à mitraille des deux canons condéens produisit beaucoup d'effet sur les républicains, qui voulurent un instant s'emparer des pièces, mais qui en furent empêchés par la décharge d'artillerie. Un officier de ce corps, M. de Rosne, y fut tué et un de ses camarades grièvement blessé.

M. de Vioménil avait partagé ses troupes en deux groupes; trois cents hommes de la légion, commandés par M. de Bergeret, lieutenant-colonel de l'infanterie de Mirabeau, marchaient sur la

gauche du groupe principal dont il s'était réservé la direction et qui comprenait le reste de l'infanterie de la légion, les deux régiments d'Hohenlohe et trois compagnies de Manteaux-Rouges, qui avaient été détachées à cette colonne et la flanquaient sur la droite. M. de Vioménil fit d'abord canonner les retranchements de Bergzabern, par l'artillerie de la légion, mise en batterie sur un plateau qui les dominait au nord, puis quand il lui sembla que l'artillerie de l'ouvrage principal répondait un peu mollement, il commanda l'assaut à ses deux groupes qui opéraient de concert.

M. de Béthisy fit un semblant d'attaque en face, pendant que la petite colonne de M. de Bergeret pénétrait par la gauche dans une redoute. Au même moment toute la colonne de droite, beaucoup plus considérable, grimpait sur les talus, malgré une fusillade intense, et une fois dans l'ouvrage tuait ou blessait une grande partie des défenseurs à coups de baïonnette (1). Il y avait deux demi-brigades républicaines et trois pièces de canon. Un petit nombre de patriotes réussirent à s'échapper, sans avoir pu sauver une seule de leurs pièces.

Ce succès était d'ailleurs chèrement acheté par les condéens. M. de Kaiserlein, l'un des lieutenants-colonels, était tué ainsi que quatre de ses officiers et dix-huit de ses soldats. A la légion de Mirabeau, les pertes étaient à peu de chose près aussi sensibles, cinq officiers étaient blessés, dont le lieutenant-colonel de Bergeret et le major de Pélissier. Un aide de camp du prince de Condé vint transmettre au général de Vioménil l'ordre de se porter à Rechteinbach, au-dessus de la route de Landau. Les condéens se trouvèrent tous réunis.

(1) M. Léonce Pingaud, dans une de ses notes sur la *Campagne du comte Wurmser en Alsace*, rappelle qu'en effet l'ordre ayant été donné de ne faire aucun prisonnier, les condéens durent l'exécuter sur deux cents grenadiers patriotes qui avaient mis bas les armes, mais dans des conditions véritablement chevaleresques : « La légion de Mirabeau, pour obéir à l'ordre, mais ne voulant pas les massacrer de sang-froid, leur dit de reprendre leurs fusils. Ces gens se battirent en désespérés, et tuèrent assez de monde. Avec un peu d'adresse, en les recevant comme déserteurs et non comme prisonniers, on aurait épargné la vie à plusieurs braves officiers qui furent tués dans cette occasion. »

Aussitôt la jonction faite, le prince de Condé fit porter le groupe de Vioménil sur la droite et un peu en avant, de manière à menacer la portion ouest de Wissembourg; lui-même, avec les troupes nobles, toute la cavalerie et la plus grande partie de son artillerie se porta vers Schweigen, et plaçant ses troupes sur le côté droit de la route (1), il se tint prêt à attaquer les retranchements qui défendaient la ville à l'est et au nord.

A ce moment, Wurmser fut informé que le duc de Brunswick attaquait lui-même les redoutes Schlettenbach et Bobenthal, qu'occupait alors une division républicaine, qui depuis la reconnaissance du général Piatschewitz était restée détachée pour couvrir Wissembourg du côté du nord-ouest. Le canon des Prussiens se faisait donc entendre sur la droite des Autrichiens, ainsi que celui du prince de Waldeck, à leur aile gauche, du côté de Lauterbourg.

A trois heures de l'après-midi, Wurmser occupait, avec environ trente mille hommes, les hauteurs boisées qui dominent Wissembourg. Ses troupes comprenaient à l'aile gauche, la colonne Mezzaros; au centre, les colonnes des généraux Cavannagh et Kospoth et à l'extrême droite la colonne aux ordres du prince de Condé. Wurmser fait franchir à la division Cavannagh et à la brigade Kospoth la route de Spire, fait enlever le village d'Altenstadt et ses redoutes par la division Cavannagh, qui se rabat ensuite sur la porte de Lauterbourg et pénètre dans le faubourg; les troupes républicaines battent en retraite dans l'intérieur de la ville. La colonne Mezzaros suit et sert de réserve.

Pendant ce temps, le prince de Condé avait donné l'ordre au général de Vioménil d'attaquer la ville par les pentes du nord-ouest, le prévenant qu'il le soutiendrait avec toutes ses forces. M. de Vioménil, à la tête des Mirabeaux, fait descendre les pentes au pas de course à sa troupe, franchit la Lauter, qui était grossie par les pluies, emmenant avec lui, derrière les pre-

(1) C'est de Shweigen que, le 4 août 1870, la batterie bavaroise d'avant-garde a ouvert le feu sur Wissembourg. Il faut ici prendre le côté droit en regardant la place des hauteurs qui la dominent.

mières compagnies, l'artillerie de la légion. L'avant-garde est accueillie par une volée de mitraille et par une grêle de balles, M. de Vioménil abrite les fantassins dans le ravin et fait tirer les quatre pièces de canon. Celles-ci sont mises en batterie à deux cents mètres de la redoute, elles couvrent de projectiles à leur tour les défenseurs de l'ouvrage qui s'enfuient dans la ville. A peine la porte s'est-elle refermée sur eux et le pont-levis a-t il été levé que l'artillerie de Mirabeau et celle des bataillons nobles criblent la porte et la muraille de boulets. Les chaînes du pont tombent brisées, les battants de la porte sont enfoncés. Aussitôt toute la légion se précipite dans le fossé, gravit les talus et pénètre dans la ville en poursuivant les défenseurs des remparts. — Le second groupe du prince de Condé avait suivi de si près, dans son désir de prendre part au combat, que les bataillons nobles étaient mêlés aux régiments de Hohenlohe.

Les volontaires de Mirabeau débouchèrent bientôt sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où ils aperçurent l'arbre de la liberté qu'ils mirent en pièces et dont ils brûlèrent les morceaux, bien que le comte de la Féronière, le lieutenant-colonel qui commandait la légion, voulût les détourner d'une besogne qui n'avait rien d'urgent.

Les Autrichiens étaient entrés, comme nous l'avons vu, par la porte de Lauterbourg, les colonnes se rencontrèrent et se prêtèrent un mutuel appui pour faire des prisonniers. Malheureusement des scènes de pillage se produisirent aussitôt. Non seulement les condéens n'y participèrent pas, mais ils voulurent s'y opposer et protégèrent leurs compatriotes contre la rapacité des Autrichiens. Les troupes franches, telles que les Manteaux-Rouges et les éclaireurs de Wurmser se signalèrent par leur indiscipline. C'est en défendant une famille de jacobins, maltraitée par des Valaques qui voulaient la dépouiller, que l'un des volontaires de Mirabeau, le vicomte d'Ambly, fut frappé mortellement.

L'armée républicaine avait battu en retraite par la route d'Haguenau, sa cavalerie fit une démonstration du côté de la route de Port-Louis afin de masquer sa marche. Après avoir fait

occuper le plateau de Geisberg par une forte arrière-garde, l'armée patriote s'écoula sur Soultz, sans être poursuivie.

La victoire des Autrichiens était du reste complète, car en même temps que Wurmser prenait Wissembourg de vive force, le prince de Waldeck (1re colonne), secondé par les généraux Hotzé (2e colonne) et Jellachich (3e colonne) s'était emparé des différents ouvrages entre Wissembourg et Lauterbourg. Dans la nuit, cette dernière ville fut abandonnée par sa garnison qui, accrue de toutes les troupes des redoutes, gagna Seltz et Hagueneau, sans subir, elle non plus, aucune poursuite. La lutte qui avait été, là aussi, très meurtrière de part et d'autre, obligeait les vainqueurs à un repos réparateur. Le résultat était considérable. L'armée de Wurmser avait enlevé deux places fortes, vingt-sept redoutes, trente-trois canons et fait neuf cents prisonniers. La perte de l'ennemi fut estimée à huit mille hommes tués ou hors de combat. Il convient de remarquer que les Autrichiens avaient sur leurs adversaires une supériorité numérique d'environ sept à huit mille hommes, sans compter le corps de Condé.

Au milieu de l'allégresse des Autrichiens, les Condéens restaient attristés. Les prisonniers qu'ils avaient faits étaient leurs compatriotes, cette terre où campaient en vainqueurs les « habits blancs » était la terre de France! Aussi lorsque le général Wurmser décida qu'une partie des troupes ferait une entrée solennelle dans Wissembourg, le prince de Condé déclara que le corps se joindrait aux Autrichiens pour représenter l'armée royale de France et pour affirmer la prise de possession au nom de S. M. Louis XVII.

L'entrée des troupes eut lieu le 14, à neuf heures du matin; Wurmser, obéissant sans doute aux ordres de son gouvernement, avait décidé que les troupes défileraient dans l'ordre de leurs colonnes. Le corps de Condé défila donc le dernier et la population lui fit cependant une ovation. Un grand nombre de femmes portaient la cocarde blanche à leurs bonnets. Une municipalité royaliste fut rétablie et s'adressa fréquemment au prince de Condé

pour solliciter son intervention auprès de l'état-major autrichien, toujours exigeant et parfois brutal.

La poursuite de l'armée républicaine fut décidée, mais, d'après le rapport des espions, on supposa qu'elle se dirigeait sur Saverne. Toutefois Hagueneau pouvait être défendu et il était important de s'en occuper. Les troupes autrichiennes voulaient garder des communications avec le Rhin. Une partie longea donc le grand fleuve et occupa Seltz. D'autres détachements se portèrent sur Buhl, par une route à peu près parallèle; enfin une troisième colonne, dont faisait partie le corps de Condé, se dirigea sur Soultz.

Le prince établit le 15 son quartier général à Retschwiller, petit bourg éloigné d'un quart de lieue environ de la petite ville de Soultz, où était le quartier général de Wurmser.

Le 16, une messe solennelle, avec *Te Deum*, fut célébrée au camp des Condéens. Après l'office, la colonne se remit en marche, traversant Sourbourg, puis entrant dans l'immense forêt de Haguenau, où les Autrichiens craignaient sans cesse d'être attaqués. Les paysans, restés généralement royalistes dans cette région, venaient s'offrir souvent pour guider les fractions du corps de Condé, mais ils se refusaient à rendre ce service aux Autrichiens et ceux-ci en exprimaient leur mécontentement.

Le général Mezzaros arriva dans l'après-midi du 16 en vue d'Haguenau, que la garnison républicaine n'osa défendre en raison de son faible effectif. Cette garnison se mit en retraite, mais pas assez rapidement, car son arrière-garde fut sabrée par la cavalerie autrichienne. Le lendemain 18, le corps de Condé traversa la ville pour se rendre à Batzendorff, où il devait camper. La population d'Haguenau manifesta un grand enthousiasme et prodigua aux Condéens les témoignages d'une vive sympathie. La vue du prince de Condé qui, en qualité de colonel général de l'infanterie, avait inspecté autrefois les régiments suisses des garnisons de l'Alsace, souleva une telle ovation qu'un officier de Wurmser vint prier le prince de faire hâter la marche de son corps.

La colonne continua sa marche. A une lieue d'Haguenau, les

tentes allaient être dressées lorsqu'un aide de camp de Meszaros vint l'informer que son général, avec quelques troupes de cavalerie et son artillerie, était à une lieue et demie de là, cerné par des troupes nombreuses, dans le petit village de Brumath, où il avait eu le tort de s'engager sans reconnaissance préalable.

Aussitôt le prince de Condé laisse son infanterie au camp et se met à la tête de toute sa cavalerie, en formation de combat (escadrons gentilshommes, cavalerie de Mirabeau, chevaliers de la Couronne, escadrons Dauphin et hussards de Salm), et, accompagné du duc de Bourbon et du duc d'Enghien, il conduit, au grand trot, ses dix escadrons au secours du général autrichien. En apercevant cette masse de cavalerie, les patriotes battent en retraite. Les dragons autrichiens reprennent confiance, les chargent et leur mettent hors de combat 70 hommes.

La cavalerie condéenne revint au camp, mais, craignant une attaque, le prince fit bivouaquer tout le monde à droite de la chaussée d'Haguenau à Strasbourg, sur un plateau qui dominait le village de Betzendorf.

Le lendemain 19, le corps de Condé fut porté en avant. Il tourna le village de Rottelsheim et alla s'établir autour de Kriegsheim, au-dessus des pentes assez abruptes de la vallée. Le prince eut son quartier général à Kriegsheim.

L'avant-garde de l'armée autrichienne, confiée au prince de Waldeck, voulant réparer les lenteurs qui avaient suivi la prise des lignes, avait tourné dans la direction de l'Ill, qui forme en avant du Rhin une première défense naturelle. L'objectif était évidemment Strasbourg, mais, en raison des formidables moyens de résistance de cette ville, le général autrichien avait pris, à trois lieues de distance, une position d'attente, entre Killstett et la Wantzenau. Les républicains s'étaient bornés à des démonstrations pendant que sur un autre point, à Drusenheim, le général autrichien Hotzé continuait d'avancer dans la direction de Fort-Louis.

Wurmser se trouvait à Brumath, un peu « en l'air », comme on dirait dans le style militaire d'aujourd'hui. Trop éloigné de ses autres colonnes pour en recevoir du secours

s'il était attaqué soit en face, soit par la droite, il engagea le prince de Condé à appuyer très sensiblement à droite. En conséquence, le prince établit ses troupes légères (légion et régiments d'Hohenlohe avec Salm), sous le commandement de M. de Vioménil, à Schwindratzheim, au-dessus de la Zorn, et les troupes nobles, le reste de la cavalerie et l'artillerie, à Bernolsheim, distant de deux lieues. Le corps de Condé se trouvait alors former l'aile droi e de l'armée de Wurmser.

A l'aile gauche, le siège de Fort-Louis commençait. Les troupes autrichiennes en faisaient le blocus, sous la direction du général Lauer, auquel l'état-major avait adjoint un officier général de l'armée de Condé, M. de Manson, maréchal de camp, ayant servi avec beaucoup de distinction dans l'artillerie. Les Autrichiens acceptèrent d'abord ses conseils, mais bientôt ils craignirent de lui donner trop d'importance. Aussi le 26 octobre, c'est-à-dire le lendemain de son arrivée, le général de Manson quitta-t-il ces collaborateurs si jaloux et rejoignit-il le quartier général du prince de Condé, à Bernolsheim. Il y trouva une vive émotion; le prince venait de mettre à l'ordre la triste nouvelle de la mort de la Reine.

« C'est avec la plus profonde douleur que monseigneur le prince de Condé annonce au corps qu'il commande que toutes les lettres de Paris s'accordent à dire que notre auguste et malheureuse Reine a fini ses tristes jours sous le glaive du crime et de la même manière que l'infortuné Louis XVI. La crainte que les opérations de l'armée ne nous laissent pas le temps de rendre à cette princesse si digne de nos regrets le tribut de larmes et de prières que nous lui devons, a décidé Son Altesse à ordonner dès aujourd'hui un service solennel pour le repos de son âme; en conséquence, ce service sera célébré au quartier général de Son Altesse, aujourd'hui 26 octobre, à onze heures du matin, dans l'église de Bernsheim. Cette église ne pouvant contenir qu'un certain nombre de personnes, il s'y rendra seulement un officier et douze gentilshommes par escadron (ou six par aile qui ne sera pas de service) pour y assister; ils y seront rendus à dix heures et demie. Les autres ne s'écarteront pas du camp.

« Les aumôniers se rendront à neuf heures chez M. le curé, pour y prendre les arrangements convenables pour cette cérémonie. »

La consternation était grande parmi les gentilshommes. Quelques-uns avaient admiré, à Versailles, la Dauphine, d'une grâce juvénile si séduisante dans ses premiers jours de bonheur. Beaucoup l'avaient saluée Reine de France, toujours belle dans sa fermeté fière, et regardant l'émeute en digne fille de Marie-Thérèse. Tous, anciens seigneurs de la cour, officiers de la maison du Roi ou des régiments de province, châtelains aux titres sonores ou petits hobereaux, avaient voué à Marie-Antoinette, en dépit des calomnies, un culte chevaleresque et un tendre respect.

Dans leurs bivouacs bourbeux des bords du Rhin, lorsque le canon grondait aux avant-postes, les émigrés de l'armée de Condé évoquaient la vision terrible de l'échafaud dressé sur la place de la Révolution...

Pendant l'office funèbre, tous ceux que pouvait contenir l'étroite église de Bernsheim, depuis les princes jusqu'au dernier Condéen, laissaient couler leurs larmes. Autour de cette église, une foule se pressait et pleurait aussi; la même douleur se révélait sur tous les visages, vibrant dans tous les cœurs.

En ce jour de deuil, un combat acharné se livrait en avant du village dit de la Wantzenau, qui constituait un ouvrage important des défenses de Strasbourg. Le prince de Waldeck pénétra dans ce village et en repoussa les patriotes.

Le 27 octobre, sur un renseignement inexact, une partie du corps de Condé fut portée, à la pointe du jour, entre Hochlfelden et Waltenheim, tout en gardant le cours de la Zorn; ce fut une inutile faction. Les troupes rentrèrent le soir au camp de Schweindratzheim-Menheim-Bernolsheim.

A une lieue et demie en avant de ce camp, les avant-postes du général Meszaros étaient aux prises avec les patriotes. Bientôt le combat s'accentua et, de part et d'autre, les troupes mises en réserve intervinrent. Deux escadrons, l'un de cavalerie noble, l'autre de chevaliers de la couronne, commandés par M. de

Puymaigre, maréchal de camp, montèrent à cheval par alerte et rencontrèrent un fort détachement de dragons républicains qui cherchait à tourner les batteries autrichiennes, placées à droite et en avant de l'église de Hohatzenheim. Le général de Puymaigre chargea les patriotes avant qu'ils n'eussent le temps de se former en bataille et, les ayant mis en désordre, les poursuivit jusque dans la vallée du Kolsenbach, aux premières maisons de Kienheim, occupées par l'ennemi.

L'état-major autrichien adressa au prince l'ordre suivant :

Ordre du 27 octobre 1793 (1).

Brumpt, quartier général impérial (2).

« Le corps de Son Altesse royale, qui reste aux ordres de Mgr le duc de Bourbon, se mettra en marche, au reçu du présent ordre, pour se réunir à Mgr le prince de Condé. Les dispositions de Monseigneur doivent changer, et Son Altesse se tiendra intermédiairement de manière à secourir M. d'Hotzé ou l'aile droite de M. de Wurmser. Son Altesse cherchera surtout à prendre l'ennemi en flanc.

« Monseigneur est le maître de faire ses dispositions et de se conduire d'après les circonstances.

« Les équipages seront chargés et conduits dans la plaine derrière le camp, sur la route d'Haguneau.

« P. G.

« De Rocque (3). »

Le duc de Bourbon, qui commandait la cavalerie noble, répondit de son bivouac de Bernolsheim :

(1) *Extrait du dossier Surval* (Archives nationales).
(2) Est mis là pour Brumath, comme Bernshein pour Bernosheim.
(3) Le baron de Rocque, maréchal de camp et détaché du corps de Condé à l'état-major de Wurmser, pour le représenter auprès du général en chef et transmettre les ordres au prince.

« J'ai reçu l'ordre que vous venez de m'envoyer, et je vais m'y conformer sur-le-champ; j'ignore si vous avez envoyé directement à mon père; dans l'incertitude, je lui envoie sur-le-champ votre dépêche.

« L. H. J.

« Notre grand'garde et nos postes d'infanterie qui sont au moulin, par qui seront-ils relevés? Qu'on y envoye le plus promptement possible. Mandez-moi tout de suite ce qu'on fera à cet égard. »

Le maréchal de camp de Rocque, détaché au quartier général autrichien, envoya au prince l'avis suivant :

« La grand'garde du moulin et les postes d'infanterie resteront; il est impossible de les relever dans ce moment-ci.

« Brumpt, le 27 octobre 1793.

« P. O.

« De Rocque. »

Le corps de Condé fut encore réuni la nuit, puis dirigé sur Hochfelden et enfin ramené à Schweindratzheim ; les troupes légères, avec le comte de Vioménil, occupèrent le plateau à droite du petit ruisseau de Landaben, et le reste des troupes, formant la colonne directe du prince de Condé, s'établit au-dessus de Minversheim, avec une forte grand'garde au moulin.

Les craintes de l'état-major autrichien ne se réalisèrent pas et il n'y eut dans les derniers jours d'octobre aucun combat, sauf dans la nuit du 30. Une colonne de deux compagnies de la légion de Mirabeau et d'un demi-escadron de hussards de Salm, commandés par le capitaine comte d'Ollonne, attaqua de nuit deux cents patriotes qui occupaient le village de Reitwiller, à deux lieues et demie au nord-ouest de Strasbourg. Les républicains, ne se gardant pas, furent surpris et, après avoir perdu une cinquantaine d'entre eux, tués à l'arme blanche, ils se virent

enlever vingt-huit des leurs qui furent conduits au quartier général du prince de Condé, où on les traita fort bien (1).

Wurmser croyait pénétrer dans la capitale de l'Alsace aussi facilement que dans Haguenau. En présence de l'attitude énergique de la garnison et de la population strasbourgeoise, le feldzeugmeistre perdit ses illusions. Aux approches de l'hiver, craignant d'être coupé de ses communications et de sa ligne de retraite, il résolut de se borner à occuper Haguenau et les débouchés de son immense forêt. Pour se les assurer du côté de l'Est, il voulut presser le siège de Fort-Louis.

Le 7 novembre, l'artillerie autrichienne canonna violemment la place, qui riposta avec énergie, mais un fort avancé devenant inhabitable fut abandonné ; des incendies éclatèrent dans la ville et le 14 novembre, le général Durand, gouverneur de Fort-Louis, signa avec le général autrichien Lauer une capitulation honorable.

Tout faisait prévoir une sortie des troupes de Strasbourg et Wurmser ordonnait de redoubler de vigilance dans le service des avant-postes. Le comble de la prudence semblait alors de faire camper les troupes, ce qui facilitait les rassemblements en cas d'alerte ou d'urgence. Cependant, la pluie qui tombait continuellement rendait le séjour sous la tente des plus pénibles et contribuait à multiplier les maladies. Aussi le prince de Condé demanda-t-il que ses troupes fussent cantonnées, à l'exception de celles qui seraient en première ligne. L'état-major autrichien n'y consentit pas sans difficulté, se montrant peu soucieux de la santé de leurs auxiliaires. Enfin, il autorisa les propositions du Prince, dont l'actif major général, M. de Bouthillier, arrêta ainsi les listes de cantonnements :

Quartier général : à Momenhein.

Troupes légères : à Hochfelden.

(1) Parmi les prisonniers se trouvait le maire de Reitwiller, qui, armé de deux pistolets et traînant un grand sabre, fut pris pour un militaire de profession. Quant il vit le prince de Condé, il se précipita à ses genoux, lui disant : « Citoyen, est-ce que je serai pendu? » Le prince sourit de cette formule égalitaire et rassura le magistrat municipal.

1[er] bataillon noble et artillerie : à Schweindratzheim.

2[e] bataillon noble, chevaliers de la Couronne et Dauphin : à Momenheim.

2 escadrons de cavalerie noble : à Alt-Eckendorff.

2 escadrons idem : à Huttendorff.

2 escadrons idem et génie : à Wittersheim.

Le corps de Condé, malgré la faiblesse de ses effectifs, devait garder ainsi une superficie d'environ sept lieues.

Peu de jours après l'occupation de ces cantonnements, le prince vit arriver à son quartier général trente-cinq paysans, ayant à leur tête un ecclésiastique de l'air le plus respectable. Celui-ci déclara que ces paysans étaient ses paroissiens, qu'ils avaient quitté la Franche-Comté pour venir s'enrôler sous le drapeau blanc et dans l'armée de Condé. Le Prince, touché de cette résolution, les plaça dans la légion de Mirabeau, où ils retrouvèrent des officiers de leur province. Le bon curé demanda et obtint d'être attaché à la légion comme aumônier.

D'assez nombreuses recrues arrivaient au corps et comblaient les vides. Beaucoup étaient des Alsaciens, que l'on plaçait dans l'un des corps soldés, de préférence dans la brigade d'Hohenlohe. Le recrutement semblait devoir augmenter tous les jours, lorsque Wurmser fit annoncer au prince de Condé qu'à son regret, « les intentions de la cour de Vienne n'étaient point de voir grossir l'armée des émigrés. » Les protestations du prince restèrent sans résultat et la domination autrichienne s'accentua, blessant également les émigrés français et les populations alsaciennes.

Ce n'était pas les armes de la France, mais bien l'aigle à deux têtes que le général autrichien faisait planter sur des poteaux, le long des routes, dans les villages : c'était de la livrée impériale qu'il habillait les courriers de la poste.

Les prétentions de son gouvernement se manifestèrent impudemment, lorsque, sur son ordre, les municipalités durent afficher des proclamations, sans signature et sans cachet, engageant les Alsaciens à rentrer sous la domination de l'empereur. Les populations ne cachèrent pas leur indignation. Sur la terre alsacienne, on garde intact l'amour de la patrie...

Informée des menées autrichiennes, la cour de Berlin, ou tout au moins l'état-major de Brunswick, voulut disputer cette belle province à ses alliés. Des émissaires plus adroits, plus discrets que les gendarmes de Wurmser, répandirent une prétendue consultation de légistes prussiens, affirmant que les provinces d'origine allemande devaient être données à la Prusse comme une rétribution équitable de sa coopération. L'un des officiers de confiance du duc de Brunswick, venant apporter au quartier général autrichien des nouvelles de l'inoffensif blocus de Landau, ne cacha pas ses espérances. Le prince de Condé, l'ayant su et rencontrant cet officier, tint à lui dire, en termes d'une courtoise fermeté, « que tous les princes de la maison de Bourbon préféreraient un exil éternel à l'amoindrissement de leur pays. » Le prince insista pour que ses paroles « fussent répétées à Sa Majesté prussienne et au duc de Brunswick. » Il est probable que cette communication parvint à son adresse et que les généraux prussiens, comme les chefs de l'armée de l'Empereur, l'apprirent avec une dédaigneuse colère. Quoi qu'il en soit, les rapports du prince de Condé et de son état-major avec les autorités militaires autrichiennes devinrent à cette époque de plus en plus tendus. On enverra les Condéens au danger toujours, partout, mais on leur marchandera les munitions, les abris, les vêtements, parfois même les médicaments d'ambulance.

Et la maladie, plus meurtrière que le feu des patriotes, décime la petite armée. Anémiés, luttant contre la fièvre, la bronchite ou la dysenterie, les Condéens n'en accomplissent pas moins toutes leurs obligations militaires, sous la bise de novembre et les premiers frimas. Les distributions de vivres sont irrégulières et insuffisantes, jusqu'à l'avoine qui manque aux chevaux pendant trois ou quatre jours. Les cantonnements assignés aux émigrés sont trop resserrés, dans des habitations pauvres ou saccagées, tandis que ceux des Autrichiens sont vastes, aménagés à leurs convenances et choisis dans les bourgs les plus riches. Pourtant les impériaux se plaignent toujours, insultent ou menacent leurs hôtes, exigent ce qui ne leur est pas dû et le prennent souvent; les Condéens, au contraire, traitent en amis les

braves gens qui leur donnent l'hospitalité, se contentant de tout et partageant avec de plus pauvres qu'eux, vieillards, femmes et enfants, les vivres parcimonieusement distribués par l'intendance autrichienne.

Aucune des misères de la vie de soldat en campagne n'est épargnée aux troupes du prince de Condé; les plus répugnantes ne lassent ni leur discipline, ni leurs sentiments de camaraderie. Les officiers supérieurs, les généraux, les princes eux-mêmes donnent l'exemple de l'endurance. Le duc d'Enghien se fait adorer de ses compagnons d'armes par sa crânerie pleine d'entrain, souvent même de gaieté. Il n'aime pas les Autrichiens et ne leur demande aucune faveur. Les jeunes militaires qui l'entourent ne cachent pas non plus leurs antipathies et parfois, dans le contact irritant de tous les jours, des conflits surgissent. C'est sans doute à la suite de difficultés de cette nature qu'un émigré de brillant courage, le comte de Frotté, quitta l'armée pour se diriger vers les côtes de Normandie où il alla « chouanner ».

Les marques de sympathie de la population ne manquaient pas. La municipalité d'Haguenau fit remettre au prince de Condé une somme assez considérable, destinée à l'acquisition de vêtements d'hiver. Le marquis de Bouthillier eut l'heureuse idée de faire acheter du gros drap gris, dont il fit fabriquer de grandes capotes qu'on appela *bouthillières* du nom de leur inventeur. Malgré la différence des uniformes pour chaque corps, tous les Condéens adoptèrent avec joie le vêtement pratique qu'ils devaient à l'industrieuse initiative du major général de l'infanterie.

La garnison de Strasbourg ne voulait pas laisser sans vengeance la capitulation de Fort-Louis. Des indices certains révélaient depuis quelques jours les préparatifs d'une action importante. Wurmser se tenait donc sur ses gardes. Aussi, le 18 novembre, à la pointe du jour, toute l'armée républicaine se déployant depuis la Wantzenau jusqu'à Hochfranckenheim, les troupes de Wurmser vinrent prendre leurs positions de combat, sur les hauteurs qui dominent le cours de la Zorn, depuis Hochfelden jusqu'à Weyersheim.

Dès le début, devant la Wantzenau, l'aile droite républicaine repousse le corps du prince de Waldeck qui, cependant, reprend l'avantage et s'empare du village, grâce à son artillerie plus nombreuse. Au centre, le général Mezzaros garde Brumath, rejette les colonnes d'attaque dans la forêt qui porte le nom de cette localité et les décide à la retraite. L'aile gauche des républicains s'était heurtée sans succès au corps de Condé, qui gardait ses positions sur la ligne Hochfelden-Mommenheim. La légion de Mirabeau empêcha l'ennemi de franchir la Zorn, au sud-est d'Hochfelden. A la fin de la journée, sa compagnie de grenadiers délogea une nuée de tirailleurs ennemis, en traversant la rivière et en les attaquant à la baïonnette, pendant que les hussards de Salm les chargeaient en fourrageurs et les obligeaient à s'enfuir en déroute.

Le seul succès de l'armée républicaine fut la prise des hauteurs de Reilshûm sur les troupes du général Hotzé, qui les reprit pendant la nuit.

L'avantage restait donc à Wurmser, mais la dernière tentative de ses adversaires semble avoir ôté toute initiative au vieux général, qui ordonne une marche rétrograde. Le 19, dans la matinée, le corps de Condé avait pris les armes et attendait avec impatience l'ordre de franchir la Zorn et de se porter en avant. Un aide de camp de Wurmser vint informer le prince que toute l'armée allait se porter à droite et à gauche, en faisant de la Moder et de la grande forêt une ligne de retraite éventuelle.

En conséquence, ordre était donné au prince de Condé de reculer dans la direction du nord-est d'une distance d'une lieue et demie et d'établir ses troupes entre Wintershausen et Sehweighausen. Les Condéens exécutèrent à regret ce commencement de retraite, qui indiquait les inquiétudes de l'état-major autrichien ; ils formèrent deux colonnes. L'une, celle de M. de Vioménil, et comprenant les troupes légères, gagna Wintershausen, où elle prit position aux avant-postes, sur le plateau entre ce village et Batzendorf. La seconde colonne, commandée directement par le prince de Condé, gagna Schweighansen, à une lieue de Wintershausen, en plaçant la cavalerie noble avec le duc de

Bourbon à Oblungen, village intermédiaire entre Wintershausen et Schweighausen, où s'établirent le quartier général, l'infanterie noble, l'artillerie et le génie.

Le prince recommanda à la cavalerie d'observer Berstheim, gros village situé à une demi-lieue de Wintershausen que Wurmser ne voulait pas faire occuper, et les bois qui s'étendent à l'ouest de Schweighausen et qui bordent la Moder. L'état-major autrichien, en apprenant les sages précautions du prince de Condé, se décida à faire occuper le bourg de Batzendorf, au-dessus de l'étroite vallée de Saltenbach, ainsi que Brumath et Momenheim, pendant que Wurmser, ne cachant plus son découragement, prenait son quartier général à Haguenau.

Dans la soirée du 20 novembre, l'artillerie républicaine canonna les troupes de Brumath; soutenues par ce feu, des masses considérables débouchèrent du bois, franchirent la Zorn et vinrent s'établir tout près des avant-postes autrichiens. Un épais brouillard favorisa ce mouvement et durait encore dans la matinée du 21 ; toutefois, les Autrichiens les délogèrent et les repoussèrent au delà de la rivière, mais aussitôt ce succès obtenu Wurmser fit abandonner Brumath. Le corps de Condé resta en réserve. Il en fut de même toute la journée du 22, où un combat acharné fut livré autour de Wingersheim, au sud-ouest de Brumath, où le régiment de Rohan perdit beaucoup de monde. Cette troupe qui avait fait partie longtemps du corps de Condé y comptait de nombreux amis, dont la désolation fut grande en apprenant les pertes subies par leurs anciens camarades. Ils étaient eux-mêmes à la veille d'une terrible hécatombe.

CHAPITRE X

LES COMBATS DE BERSTHEIM

Le 23 novembre, la cavalerie condéenne, appuyée par de l'artillerie, obligeait à se replier les tirailleurs patriotes qui descendaient les pentes d'Hochstedt et qui semblaient chercher à tourner la position de Wintershausen. Dans le vallon, sur l'ordre du prince, le comte de Vioménil fit exécuter une charge par les hussards de Salm pendant que l'artillerie de Mirabeau dispersait à coups de canon une troupe de cavalerie qui cherchait à soutenir les tirailleurs. Au cours de cette escarmouche, les positions autrichiennes étaient vivement attaquées, mais sans que les républicains pussent s'en emparer.

Deux jours après, dans la matinée du 25, les patriotes occupèrent, avec de l'artillerie, le village de Berstheim. Dès que les escadrons condéens apparurent, escortant quelques pièces de canon, une violente canonnade s'engagea. L'avantage resta bientôt à la batterie royaliste, qui, après avoir démonté une pièce, força les canonniers patriotes à retirer leurs canons dans l'intérieur du village.

Un corps de cavalerie républicaine déboucha du hameau de Keffendorff, au nord, à un quart de lieue de Berstheim, et, laissant à droite la batterie condéenne et la cavalerie qui la soutenait, se porta sur un autre village plus au nord, appelé Ollaen-

gen. Un escadron autrichien voulut le charger, mais l'ennemi l'ayant attiré à portée de fusil de Keffendorff, les cavaliers autrichiens reçurent une volée de mitraille qui leur fut des plus meurtrières, puis ils furent à leur tour chargés par les dragons républicains. Deux escadrons commandés par le duc de Bourbon et le comte d'Ecquevilly apparurent alors et forcèrent les patriotes à la retraite. Un officier des chevaliers de la Couronne, le chevalier d'Arbaud, délivra un bas-officier de carabiniers qui était entraîné prisonnier et le ramena à ses camarades.

La cavalerie condéenne vint appuyer une marche en avant de l'infanterie noble sur Berstheim, que le prince de Condé se décidait un peu tardivement à attaquer. Les républicains l'évacuèrent sans combat et les avant-postes condéens l'occupèrent aussitôt. Les troupes légères et le groupe principal du corps dressèrent leur camp entre Berstheim et Wintershausen ; le village de Hochstedt, situé à un quart de lieue, était au pouvoir de l'ennemi et dominait le pays, ce qui rendait la position de Berstheim mauvaise à occuper. Mais comme elle couvrait Haguenau, quartier général de Wurmser, ce dernier résolut d'y laisser les troupes royalistes, assuré qu'elles résisteraient suffisamment pour lui donner le temps de préparer sa retraite, s'il y avait urgence, deux lieues séparant Berstheim d'Haguenau.

Le corps de Condé prit les armes le 26, en entendant la canonnade sur la droite de l'armée autrichienne, mais il resta en réserve. Dans la soirée, le prince ordonna à la cavalerie de Mirabeau de fouiller les villages de Wittersheim et de Minversheim ; cette dernière localité avait donné asile à des soldats républicains qui s'étaient écartés de leurs régiments. Un piquet de vingt hussards de Mirabeau pénétra hardiment dans le village. Arrivés devant une maison où une quarantaine de ces traînards se trouvaient, six hussards de Mirabeau, commandés par l'un d'entre eux, le chevalier de Bruslart, ancien capitaine de chasseurs au régiment de Lyonnais, mettent pied à terre, attachent leurs chevaux et enfoncent la porte, faisant beaucoup de bruit pour faire illusion sur leur nombre. De deux coups de pistolet, le chef de la patrouille condéenne tue deux des maraudeurs, les

hussards de Mirabeau abattent à coups de sabre ou de pistolet quatre autres patriotes; la plupart s'échappent laissant cependant neuf prisonniers que l'on ramène au camp. Parmi eux se trouvait un déserteur de la légion de Mirabeau, qui sembla quelque policier déguisé et qui fut fusillé le lendemain dès l'aube, sur sentence du grand prévôt du corps.

Les 28, 29 et 30 novembre, les Condéens s'attendent à être attaqués, mais tout se borne à des coups de fusil d'avant-postes. Le prince eut la prudence de concentrer le plus possible ses troupes dans Berstheim et en arrière du village. Tout faisait prévoir un furieux assaut de la part des républicains.

Le village était une agglomération d'une soixantaine de maisons groupées, pour la plupart, devant l'église qui domine des pentes assez raides, au-dessus d'une vaste plaine. Du côté d'Hochstedt, où l'ennemi se massait, le terrain remonte et forme un plateau d'un abord facile.

Le 1er décembre, le prince de Condé avait redoublé ses précautions : quatre pièces de Mirabeau occupaient un redan hâtivement construit en avant de l'église, deux compagnies de la légion étaient en soutien. Un peu plus loin, sur la place de l'église, prêts à déboucher par le ravin de Batzendorf, les deux escadrons de Mirabeau commandés par le comte d'Olonne. Au-dessus du village et sur un tertre, vint se poser le reste de l'artillerie du corps, soit une dizaine de canons, sous les ordres du général de Saint-Paul et du colonel de Nadal. Entre Wintershausen et Berstheim, toutes les troupes condéennes avaient pris les armes.

A peine ces dispositions sont-elles terminées qu'une nuée de tirailleurs républicains débouche d'Hochstedt et commence un feu de mousqueterie, auquel se mêle bientôt celui d'une formidable batterie placée en avant du village. On sut plus tard que Pichegru (1), le nouveau général en chef de l'armée patriote, avait lui-même choisi cette position d'artillerie et qu'il surveilla le tir de ces pièces pendant un certain temps.

(1) En 1789, Pichegru avait été offrir ses services à Coblentz, et l'émigration eut le tort de les dédaigner.

Quelle singulière coïncidence! Pichegru, ancien sergent du régiment d'Auxonne-Artillerie, combattait une armée qui comptait dans ses rangs plusieurs de ses anciens officiers et que commandait le prince de Condé, le protecteur de ses jeunes années. A ses propres canonniers encore novices il apprenait sur le champ de bataille ce qu'on lui enseignait à lui-même sur le pacifique polygone de Metz, quatre ou cinq ans avant, et c'est avec les royalistes, canonnés par ses batteries, que le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse conspirera bientôt.

Les projectiles tombent dru de part et d'autre, mais les pièces républicaines sont d'un calibre supérieur à celles du corps de Condé. Pichegru, absorbé par d'autres devoirs, ne songea pas à mettre ces canons hors de portée des projectiles de Berstheim et à leur faire allonger leur tir. La lutte continua donc sans disproportion entre les deux artilleries. A la fin de la journée, les tirailleurs voulurent prendre Berstheim à revers, par l'ouest, mais ils se heurtèrent à deux escadrons de Salm et de Mirabeau qui, les chargeant inopinément, leur tuèrent une soixantaine d'hommes et les obligèrent à se retirer sous la protection de leurs canons. La nuit tombait et bientôt la canonnade cessa.

Le prince félicita les troupes de leur belle attitude et remercia particulièrement les compagnies qui avaient défendu le village en soutien de l'artillerie. La légion avait été éprouvée par ce duel à coups de canon; elle avait perdu quatre-vingts hommes hors de combat dont la plupart avaient été frappés mortellement derrière le redan de Berstheim, et parmi eux M. de Marcomb, capitaine des grenadiers de Mirabeau, et M. de Grandrut, lieutenant d'artillerie.

L'escadron de Mirabeau, dans sa charge conduite avec tant d'à-propos, avait perdu deux de ses officiers, MM. d'Harembures et d'Argence, lieutenants, et douze cavaliers. Sur les autres points du champ de bataille, l'ennemi avait été repoussé, mais tout faisait prévoir pour le lendemain un effort plus considérable, aussi s'y préparait-on dans le camp du corps de Condé et le repos que l'on prit, dans cette froide nuit de décembre, fut singulièrement écourté.

Les uns auraient voulu courir à l'ambulance d'Haguenau pour retrouver des frères d'armes auxquels les unissaient les liens du sang ou ceux de l'amitié et qui gémissaient sur une couchette d'hôpital. Ils s'inquiétaient des souffrances des blessés et des malades et ne redoutaient qu'avec trop de raison l'indifférence de l'Intendance autrichienne. Les autres travaillèrent plusieurs heures à creuser des tranchées, à relever les épaulements du redan, qui devait encore abriter l'artillerie le lendemain. D'autres enfin furent envoyés en patrouille autour de Berstheim, à Wintershausen et jusqu'à Batzendorf, sur les bords de la Soltembach, pour prévenir ou déjouer toute surprise de l'ennemi.

Quand le jour se leva, éclairant de ses pâles reflets les deux armées qui allaient combattre, le froid était très vif et la guerre revêtait son plus triste aspect, dans cette plaine presque déserte d'Alsace, aux villages pauvres, où les clochers d'églises se dressaient en guérites de vigie abritant des observateurs qui épiaient les moindres indices. Les maisons, déjà lézardées par la vétusté, portaient encore des cicatrices de mitraille. Les jardins étaient convertis en retranchements ou laissaient voir les restes éteints des feux de bivouac ; à l'est et au nord, des forêts de sapins formaient un impénétrable rideau, semblant cacher quelque embuscade pour les vainqueurs ou préparer aux vaincus de mystérieuses retraites.

Dans le hameau de Berstheim, bâti sur une terrasse naturelle, autour de son modeste temple, les Condéens se sont concentrés dès l'aube.

Le prince de Condé, dont l'âge ne ralentit pas l'énergique allure, circule à pied avec ses aides de camp. L'état-major royaliste serait trop nombreux, relativement à l'effectif du corps, s'il ne constituait pas à l'heure de l'action une réserve d'élite, sorte de bataillon sacré, prêt à tous les dangers.

L'artillerie est en première ligne, gardant fièrement des traditions de l'ancien corps où les officiers étaient réputés savants et braves ; aujourd'hui ces officiers sont des servants, les chefs de pièce des colonels ou des majors, les commandants de batterie

des généraux... Le tir sera bien commandé, les pièces seront bien servies...

Les officiers du génie sont à côté des canonniers; armés du fusil et pourvus de pelles et de pioches, disposés à être, selon les besoins de la défense, des combattants ou des terrassiers.

Dans le village, aux fenêtres des maisons, aux ouvertures des greniers, sur les toits de chaume, ou dissimulés par des pierres, des buttes de terre, des quartiers de rochers, guettant l'ennemi, les meilleurs tireurs de Mirabeau sont apostés. Des compagnies de la légion et celles de la brigade d'Hohenlohe gardent les ruelles du village, sacs à terre et armes chargées.

Après les dernières maisons, rangés sur le plateau, les deux bataillons nobles se massent en deux longues lignes, face à l'est et face à l'ouest; le vieux général Gelb, qui est leur colonel, en a passé une minutieuse inspection.

En arrière, à une portée de fusil, toute la cavalerie est rassemblée sous les ordres du duc de Bourbon. Des groupes s'en détachent fréquemment, aux allures vives, courant à droite, à gauche, fournissant d'incessantes patrouilles de combat.

A huit heures, d'Hochstedt à Minversheim, les masses ennemies surgissent de toutes parts et la canonnade s'engage instantanément. En face de Berstheim, l'artillerie républicaine s'est adossée à Hochstedt et a prolongé sa ligne à l'ouest de ce village, cherchant à faire converger ses feux sur les maisons et surtout sur les batteries condéennes, avant de faire donner l'assaut par l'infanterie. L'artillerie d'Hohenlohe, sous les ordres du chevalier Durand, l'ancien capitaine de la compagnie de bombardiers où servait Pichegru, n'a que des pièces de douze pour répondre aux pièces de seize de l'ennemi, et cependant son tir bien dirigé couvre de projectiles les batteries d'Hochstedt.

A côté des pièces de la brigade, et tirant aussi sur l'artillerie patriote, la batterie, ou plutôt, comme on disait alors, la compagnie d'artillerie de la légion, sous la direction du capitaine Prevost, encore un vétéran du corps royal, envoie ses boulets avec précision. En arrière, l'artillerie noble, sous les ordres du colonel de Saint-Paul, seconde utilement les batteries des

troupes légères. Les républicains ont l'avantage du nombre et, comme nous l'avons vu, celui de la portée des pièces, mais les redans que le général de Manson a fait élever, selon toutes les règles de l'art, protègent les artilleurs et la lutte continue à coups de canon jusqu'à midi.

Le prince de Condé avait dû personnellement intervenir pour empêcher les troupes d'infanterie et de cavalerie de descendre les pentes et d'attaquer Hochstedt. Il présumait avoir devant lui huit ou dix mille hommes d'infanterie et voulait ménager ses troupes pour une action décisive.

A midi, l'artillerie républicaine, qui avait ralenti son feu, le reprend avec violence et deux demi-brigades d'infanterie, soutenues par des forces considérables, s'avancent en colonne d'assaut. D'autres troupes patriotes, flanquées de cavalerie, cherchent à tourner le plateau. Ce n'était là qu'une diversion pour empêcher les réserves du corps de Condé de soutenir la légion et Hohenlohe. Une colonne républicaine attaque résolument le saillant du sud-est de Berstheim et y pénètre malgré le feu de l'artillerie et la fusillade des régiments d'Hohenlohe qu'elle rejette dans le village. La légion de Mirabeau, attaquée de son côté par une autre colonne, la repousse et vient au secours de la brigade d'Hohenlohe, mais trop tard pour empêcher l'ennemi de s'emparer de la place de l'église et de la plus grande partie du village.

La seconde colonne républicaine est entrée elle-même par le saillant du sud-ouest et la légion, prise en flanc et à revers, est repoussée pêle-mêle avec les débris d'Hohenlohe. Les républicains viennent se heurter cependant, sans succès, contre un pâté de maisons fortifié d'un redan, où la prévoyance du vieux général Gelb a placé une compagnie noble, celle d'Auvergne et Médoc, commandée par M. de Bardonenche, lieutenant en 1er. Par les fenêtres qu'ils ont crénelées avec des sacs de pommes de terre, par les trous des murs, les chasseurs nobles de cette compagnie, tous anciens officiers des régiments d'Auvergne et de Médoc, fusillent les patriotes qui ne peuvent se servir de leur artillerie pour faire brèche et qu'arrêtent cette poignée

d'hommes. Au débouché de la rue du village, ils ont été aussi surpris par la charge folle d'un peloton de hussards de Mirabeau, qui, son capitaine, M. de Jasson, en tête, s'est rué sur eux et les a repoussés jusqu'au milieu de la rue. Là une forte colonne républicaine s'est formée et est sortie du village, cherchant, mais inutilement, les héroïques cavaliers, qui ont disparu dans la mêlée.

Au moment où les républicains débouchent des dernières maisons et se déploient à droite et à gauche, pour cerner les Condéens restés dans le village, ils entendent battre la charge, la vieille charge des tambours royaux, à coups sourds et répétés, scandés seulement par la course précipitée des royalistes qui arrivent, baïonnette au canon. Au milieu d'un groupe de fantassins, le prince et son aide de camp, le colonel Le Mintier, se dressent à cheval, l'épée au poing, dominant le reste de la colonne qui les suit. Les Condéens courent silencieux, serrés, alignés; pas un coup de feu n'est parti de leurs rangs. Quelques centaines de mètres les séparent de leurs adversaires, qui se sont arrêtés, surpris de cette attaque imprévue. Les républicains regardent avec étonnement ces uniformes singuliers, ces épaulettes d'or ternies par l'usure, qui supportent la buffleterie du soldat, et toutes ces croix de Saint-Louis épinglées contre les courroies de havre-sacs. Pour beaucoup de soldats des régiments d'antan, ce sont leurs anciens officiers qu'ils revoient et dont la présence seule rappelle la vieille discipline, avec ses formalités et ses exigences un peu serviles qu'a balayées le vent de la Révolution...

Vision rapide qui disparaît, comme un tableau de théâtre, sous les commandements préparatoires du feu qu'a ordonné le général républicain, un divisionnaire de Pichegru, ancien sergent lui aussi. La décharge républicaine éclate, mais une clameur de cris « *Vive le Roi!* » lui répond et la colonne royaliste fait brèche avec ses baïonnettes. Elle entre dans les rangs républicains avec un bruit d'armes heurtées, de coups de pistolet, de plaintes et d'imprécations, balayant tout devant elle. Encore un effort, quelques décharges précipitées et Berstheim est repris. « Le village

fut emporté en dix minutes », dit le général d'Ecquevilly dans son *Précis des campagnes du corps*, « et la légion, qui s'était ralliée sous la protection des deux bataillons nobles, les aida dans le carnage qu'ils firent des ennemis. »

En effet, lorsqu'il avait entendu battre la charge, le général de Vioménil avait voulu rallier la légion : « Où sont mes Mirabeaux d'hier? » leur crie-t-il. Et les compagnies de Mirabeau se reformant s'élancent en avant pour soutenir les bataillons nobles. Les deux colonnes se rejoignent sur la place de l'église et les républicains, attaqués de toutes parts, avaient dû évacuer le village, se retirant sur Hochstedt.

La cavalerie condéenne n'était pas restée inactive. Sur le flanc droit des bataillons nobles, deux escadrons gentilshommes et deux escadrons des chevaliers de la Couronne et Dauphin-cavalerie, commandés par le duc d'Enghien, assisté des généraux d'Ecquevilly, de Bussy, de Vassé et de Puymaigre, se sont portés hardiment dans la direction du village de Wittersheim, en suivant des pentes qui les abritent un peu du feu de l'ennemi. Apercevant un régiment patriote qui tire sur des fractions de Mirabeau au sud-ouest de Berstheim, le duc d'Enghien commande la charge, ses quatre escadrons formant deux échelons; le second de ces échelons, ayant en tête le général d'Ecquevilly, resté l'un des plus vigoureux officiers de cavalerie, culbute ce régiment (1) qui, en se retirant en désordre, démasque une nombreuse artillerie escortée par de la cavalerie, et qui se disposait à changer de position. Un bouquet de bois dissimulait un escadron républicain qui se trouvait alors à peu de distance des deux escadrons nobles, que le général d'Ecquevilly

(1) « J'acquis dans cette circonstance, dit le général d'Ecquevilly, la preuve de l'animosité des ennemis que nous avions à combattre. Un de ces malheureux s'étant trouvé aux pieds de mon cheval au moment d'être sabré, et m'ayant demandé grâce de l'air le plus suppliant, je la lui accordai sans prendre la précaution de lui faire enlever son arme. A peine eus-je le dos tourné que j'entendis siffler à mes oreilles la balle de son fusil, de manière qu'après avoir failli être la victime de l'ingratitude de ce forcené, j'en purgeai la terre en lui brûlant la cervelle d'un coup de pistolet. » (*Campagnes du corps sous les ordres de S. A. S. Mgr le prince de Condé.*)

venait de reformer en bataille. Les patriotes allaient charger.

« Je dus d'autant moins en douter, dit l'officier général aux *souvenirs* duquel nous empruntons cet épisode, qu'ayant fait halte un moment, pour laisser reprendre haleine aux chevaux et reposer les bras des hommes fatigués de tuer, j'entendis distinctement le commandant républicain dire à sa troupe : Citoyens, du silence et du courage, chargeons ces b... là. Je commandai aussitôt : « En avant! chargez ! » et sur-le-champ la division (1) partit comme un éclair ; mais à peine nous étions-nous mis en mouvement que cette cavalerie, après avoir fait une décharge de pistolet, fit demi-tour à gauche et se sauva à toutes jambes ; de manière que nous ne pûmes joindre que quelques cavaliers, qui furent sabrés. Nous enlevâmes deux pièces de canon (le Satyre et le Libéral) dont cette cavalerie avait cherché à couvrir la retraite. La rapidité avec laquelle un cavalier de Dauphin se porta sur un canonnier qui allait mettre le feu à une de ces pièces, chargées à mitraille, et qu'il tua, nous préserva de la perte considérable en hommes et en chevaux que nous eût nécessairement occasionnée une telle décharge faite à trente pas (2) ».

Le duc d'Enghien avait chargé avec l'escadron des chevaliers de la Couronne et celui de Dauphin, galopant droit sur les pièces républicaines. « A ce moment, lisons-nous dans le magistral ouvrage de M. Welschinger, le duc d'Enghien est entouré de cavaliers qui l'assaillent avec vigueur ; sans l'arrivée de quelques chevaliers de la Couronne, l'audacieux prince était tué sur place. »

Usant de l'influence que lui donnaient son âge et son expérience de la guerre, le général d'Ecquevilly ordonna la retraite, qui se fit encore par échelons. Les chevaliers de la Couronne pleuraient leur lieutenant-colonel M. d'Oville et quatre des leurs, tués en chargeant l'infanterie. Au moment où les escadrons du

(1) Nous rappelons que le mot division est le terme alors en usage dans l'armée autrichienne et veut dire la réunion de deux escadrons.

(2) Ce cavalier s'appelait Quirin et était un ancien sous-officier, qui avait émigré avec ses officiers. Excellent soldat, très résolu, il fit faire à son cheval un bond énorme qui le jeta sur le canonnier républicain qui tenait la mèche allumée, et d'un coup de sabre il lui fit sauter le poignet.

duc d'Enghien ralliaient le gros des forces du prince de Condé, ils rencontraient devant Berstheim le reste de la cavalerie noble, qui revenait après un succès chaudement disputé.

La marche en avant des bataillons nobles avait eu, à l'aile gauche de la cavalerie condéenne, le même effet qu'à l'aile droite. Le duc de Bourbon commandait trois escadrons gentilshommes, deux escadrons de Mirabeau et l'escadron des hussards de Salm. Il voulut inquiéter les troupes qui défendaient Hochstedt, en menaçant leur ligne de retraite et en les prenant à dos si les circonstances s'y prêtaient. Le général d'Allonville, aide-major général de la cavalerie, informa le duc que la cavalerie républicaine se trouvait en colonne derrière un ravin qu'elle longeait dans la direction de l'ouest, sans doute pour surprendre les escadrons du duc d'Enghien, que l'on savait devoir s'engager de ce côté. Le duc de Bourbon décida de franchir le ravin, en gardant l'ordre de bataille, et d'attaquer la cavalerie ennemie.

Les bords du ruisseau qui coule dans la direction de Batzendorf, très encaissés, sont difficiles à gravir, et la plupart des cavaliers condéens remontent sur la gauche pour franchir le ravin plus facilement. Un peu de désordre se produit forcément et la cavalerie patriote en profite pour charger avec beaucoup d'à-propos le prince qui, avec une vingtaine de gentilshommes, a pu faire grimper son cheval sur le talus.

En voyant l'ennemi arriver au galop, le duc de Bourbon lui épargne la moitié du chemin, et, n'ayant guère avec lui qu'un peloton, il charge à son tour. Il aborde le premier les hussards républicains et blesse d'un coup de pointe un cavalier qui riposte par un coup de taille. Le prince est frappé à la main et la douleur est telle qu'il laisse échapper son épée que retient la dragonne au poignet (1). Les gentilshommes lui font un rem-

(1) « Vive Monsieur le duc de Bourbon qui nous a fait l'honneur de nous charger! » criait en plein tumulte de combat un ancien sous-officier devenu capitaine au 19e régiment de cavalerie, ci-devant Normandie, en saluant le prince blessé qu'il allait frapper de son sabre. »

(*Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale, t. VII.)

part de leurs corps; c'est ainsi que tombent autour de lui les généraux d'Allonville et de Mellet et son aide de camp M. de Franclieu.

Les escadrons, qui ont enfin franchi le ravin, arrivent à la rescousse, impatients de dégager le duc. La mêlée se généralise; des deux côtés, les coups de sabre et les coups de pistolets font de nombreuses victimes. Enfin, devant l'arrivée des hussards de Salm et de la cavalerie de Mirabeau, qui surgissent inopinément, les républicains tournent bride, abandonnant deux pièces de canon que l'on découvre sous un triste amoncellement de morts et de blessés. Les trois escadrons qui étaient survenus un peu tardivement poursuivent l'ennemi et sabrent quelques-uns de ses fuyards.

La retraite s'effectue ensuite en bon ordre; les Condéens qui viennent de succomber, ainsi que ceux qui ont été blessés grièvement, sont rapportés par leurs camarades. Attachés en travers de la selle, ces corps de soldats sont pieusement soutenus par les vainqueurs de ce triste combat. En tête de la colonne, le duc de Bourbon, qui souffre cruellement de sa blessure, se retourne fréquemment pour contempler le douloureux spectacle des braves qui sont morts à l'ennemi; quelques-uns ont perdu la vie en le défendant.

Bientôt les escadrons ont regagné leurs campements du matin ; ils s'y rencontrent avec ceux du duc d'Enghien. Quel échange de tristes pensées, en voyant les charrettes qui vont chercher les morts, pour les déposer sur les dalles de l'église! Les voitures reviennent en hâte chercher les blessés pour les conduire à l'ambulance; plusieurs d'entre eux, grièvement atteints, semblent ne pouvoir faire ce pénible voyage. L'infanterie et l'artillerie ont aussi fait des pertes cruelles; des chasseurs nobles qui gardent la sortie du village donnent à leurs camarades de la cavalerie d'attristantes nouvelles.

Il est six heures, le canon s'est tu, l'émotion, la fatigue, la faim ont presque épuisé ces rudes combattants ; les uns ont mis pied à terre et haletants, trébuchant, sont à la tête de leurs chevaux, les autres ont formé les faisceaux et garnissent à

nouveau leurs gibernes avec les cartouches qui sont distribuées. Une expression de lassitude et de souffrance se révèle sur tous les visages.

Soudain on voit déboucher, venant de Wintershausen, un bataillon hongrois et quatre pièces de canon envoyées par l'état-major de Wurmser. C'est un mince et tardif renfort, mais qui va permettre aux Condéens de prendre quelque repos. Les royalistes se sont tous relevés et, d'une voix unanime, ils déclarent qu'ils n'ont pas besoin des Autrichiens pour garder Berstheim, ils l'ont bien repris tout seuls et ils remercient avec quelque hauteur les officiers impériaux, les engageant à rentrer à leur bivouac.

L'ordre de Wurmser était formel et le prince de Condé, en survenant, dut le faire exécuter. Les Autrichiens s'établirent donc au sud-ouest du village, pendant que la légion de Mirabeau revendiquait sa place à l'avant-garde et occupait en partie les maisons et les ruelles du sud-est. M. de Vioménil plaça lui-même les postes et resta, avec la brigade d'Hohenlohe et le gros de la légion, dans la partie nord du village. Le reste du corps campa sur le petit plateau qui s'étend derrière Berstheim. Le prince refusa de se rendre à Wintershausen, où il aurait trouvé un abri plus confortable, et passa la nuit sous la tente, comme le dernier de ses soldats.

Dans la soirée, on lui communiqua la liste définitive des pertes du combat, que le prince de Condé ne put lire sans ressentir la plus vive émotion.

Etat des officiers et gentilshommes tués et blessés dans la journée du 2 décembre 1793.

LISTE DES TUÉS.

CAVALERIE.

Officiers supérieurs. — 3e division noble.

MM. le baron d'Allonville, maréchal de camp, aide-major général de la cavalerie ; le bailli de Saint-Sulpice, le comte de Dreuil, le chevalier d'Oville, lieutenant-colonel des chevaliers de la Couronne ; du Lys, le vicomte de Blot, Marescot de Briante, de Chaperon, le chevalier de Javerliac.

Chevaliers de la Couronne. — 2e division noble.

MM. le baron d'Armures, de Nelaton, le comte de Kerespert, de Farjonnel, de Pradines, de Laval fils, d'Anglars aîné, de Melong, de Fleuri-Sainte-Croix, de Boulac, de Jaille, de Cotte, de Saint-Martin, de Chapteuil.

INFANTERIE.

1er Bataillon noble.

MM. d'Averton, de Laubiès, Texier, de Narbonne-Lara, de Hutinel, de la Sécherie, de Fages, de Robert.

2e Bataillon noble.

MM. d'Andy du Breuil, d'Aymar, de Bonnefonds, de la Selve, de Tartonne, de la Brosse.

ARTILLERIE.

MM. de Foucauld et de Guyenrau.

LISTE DES BLESSÉS.

CAVALERIE.

Le duc de Bourbon, MM. d'Aigremont, le comte de Mellet, maréchaux de camp.

ÉTAT-MAJOR DES PRINCES.

MM. Auguste d'Auteuil, Charles d'Auteuil, le comte de Saint-Marsault, le chevalier de Franclieu.

1re *Division noble.*

Le chevalier de la Maronière.

Chevaliers de la Couronne. — 2e Division noble.

MM. le chevalier d'Hoffelise, de Saint-Aulaire, d'Henriet, de Gerovilliers, de Falconnel, de Malseignes, de Boisragon, de Châtillon, de Longeville, Eugène de Sainte-Croix, de Prémeaux, de Charbonneau, le chevalier de Nettancourt, de Pontpierre, le chevalier de Sainte-Maure, Terrier, le comte de Verthamon, le chevalier de Verthamon, Lanière, de Javille, le vicomte de Laubepin, de Coëtus, le chevalier de Kerespert, le comte de Nettancourt, le comte de Toustain, de Vigneron, le chevalier d'Anglars.

3e *Division noble.*

MM. le comte d'Astorg, de la Biche, de Lichy, de Miranbel, de Fayard, de Saint-Vidal, du Ranquet, de Laulanié, le chevalier de Laulanié, du Vigneau, de la Ferrière, de Beauvais.

INFANTERIE.

1er *Bataillon noble.*

MM. d'Angeros, de Maistre, le chevalier de Guilhem, le chevalier de Barras, de Caufourn de la Grange, de Beriguël, de Lesnot, de Carrey, de Bon, de Bourville, de Laage, de Boyer, Rousseau, de Roquart, de Queysac, de la Chaise, de Villefranche, de Narbonne, du Theil, d'Angereau, de Courtin, de Châteauneuf, d'Hédouville, le chevalier des Cars, le chevalier de la Fère, le chevalier de Bonnet, de Malran.

2e *Bataillon noble.*

MM. d'Anselme, Baudot, du Vigneau, de Pontemetz, de la Brugière, de Keryvert, de Chamont, de Lavaud, de Bernay, de Milleville, du Jong, le chevalier de Ravenne, de la Brousse, de Chamaroux, du Nodet, de Janville, de Rameau, de Brunville, de Quarestier, le chevalier de la Tour, de Querelles, de Laignan, Levert, Duchal, Le Blanc (ou Leblanc), de Seconder, de Gellenoncourt, de Grasse.

Artillerie.

MM. le chevalier Durand, le chevalier de Bonnard, le chevalier de Ligny, de Reynaud.

État-major des troupes soldées.

M. le baron de Diffenthaller, major.

Brigade d'Hohenlohe.

MM. d'Helimer, lieutenant-colonel; de Firmas, lieutenant.

Légion de Mirabeau.

M. de Faure, lieutenant-colonel du régiment; de Montzey, capitaine.

Les troupes soldées avaient eu quinze hommes tués et trente-deux atteints de blessures, ce qui porta les pertes totales du corps à cinquante-cinq morts et cent quarante-six blessés.

Parmi ceux qui allaient succomber à l'ambulance d'Haguenau, M. de Saint-Sulpice attirait tous les respects et toutes les sympathies. Bailli grand'croix de l'ordre de Malte, resté riche malgré la Révolution grâce à des propriétés qu'il possédait en Autriche, âgé de soixante-douze ans, il semblait avoir le droit d'éviter les dangers, les fatigues de la guerre. L'ardeur de ses convictions ne s'était pas refroidie dans les tristes gîtes de l'exil; aussi avait-il sollicité, dès 1791, son admission comme simple cavalier dans l'un des escadrons gentilshommes. Le haut dignitaire du grand ordre religieux et militaire donnait l'exemple de la discipline, du courage et de la simplicité. Lorsque les républicains avaient chargé le duc de Bourbon et ses compagnons, M. de Saint-Sulpice était tombé au bas de son cheval, haché de coup de sabre. Lorsqu'il est relevé et transporté à Berstheim, il demande si l'armée est victorieuse et sur la réponse affirmative qu'il reçoit : « *Vive le roi! vive Condé!* » s'écrie ce vieux chevalier. Transporté à Haguenau, il ne survécut que vingt-quatre heures.

Le duc de Bourbon, malgré sa blessure, visita l'hôpital, où tant de braves soldats enduraient de vives souffrances. L'un des blessés le plus gravement atteints, le chevalier de Barras (1),

(1) M. de Barras était le frère du futur directeur républicain. Il mourut deux mois après sa blessure.

ancien lieutenant des vaisseaux du Roi et chasseur noble, avait une jambe emportée. Il disait à un grenadier de Mirabeau qui devait, comme lui, subir une cruelle opération et ne pouvait taire ses cris de souffrance : « Songez, mon ami, que notre Dieu est mort sur la croix et notre Roi sur l'échafaud, et que nous devons nous trouver heureux de mourir pour leur cause. » Le comte d'Aigremont, maréchal de camp, avait eu le bras gauche fracassé par un éclat de boulet. Sur son ordre, un de ses cavaliers lui avait attaché la bride à ses fontes et le vieux général était resté à cheval jusqu'à la fin du combat, malgré d'indicibles souffrances. Le chevalier de Guilhem, ancien capitaine du régiment de Beauvoisis, chasseur noble, le pied brisé par un boulet, se traînait en faisant le coup de feu. Il survécut à l'amputation, plus heureux que le général d'Aigremont, qui devait y succomber.

Les traits de courage, parfois même d'héroïsme, avaient été nombreux dans cette chaude affaire. Les princes avaient payé largement d'exemple, le prince de Condé le premier. Lorsque les colonnes républicaines pénétrèrent dans Berstheim, malgré la résistance des troupes de M. de Vioménil, il était descendu de cheval, avait tiré l'épée et se plaçant face aux deux bataillons nobles : « Messieurs, leur dit le descendant du vainqueur de Rocroy, vous êtes tous des Bayards ! Il faut reprendre le village. » Les Condéens lui avaient répondu par les cris de « *Vive le Roi ! A la baïonnette !* » Et c'était à la baïonnette, en effet, qu'ils avaient couru à l'ennemi.

Nous avons vu ce qu'avaient fait sur le champ de bataille les ducs de Bourbon et d'Enghien.

Lorsque le prince de Condé apprit la blessure de son fils, il s'écria : « Tant mieux, il ne s'en portera que mieux ! » Mais quand il vit le duc d'Enghien, si jeune et si beau dans sa hardiesse guerrière, revenant les vêtements percés de coups de baïonnette, radieux du combat qu'il avait soutenu, le prince s'attendrit : « Voici des boutonnières qui appellent une croix de Saint-Louis. Nous la demanderons au Roi. » Et l'aïeul et le petit-fils s'étaient étreints, sans cacher leur émotion, pendant

qu'autour d'eux, chacun s'inclinait, sous une impression d'affectueux respect et d'absolu dévouement.

On rendait pleine justice au courage des adversaires : « Il n'y a d'égal à la valeur des Français royalistes que celle des Français républicains », disait le duc d'Enghien, résumant d'ailleurs ainsi l'opinion de tous les Condéens.

Les patriotes avaient laissé près de mille des leurs sur le champ de bataille de Berstheim; le général de Vioménil leur fit donner le soir même une sépulture convenable. Les blessés républicains furent traités avec bienveillance et en témoignèrent, pour la plupart, beaucoup de gratitude. Ils ne dissimulaient pas l'admiration que leur avaient inspirée l'attaque des bataillons nobles et les charges des escadrons du duc de Bourbon.

Les Autrichiens se départirent de leur morgue habituelle pour reconnaître le succès des Condéens. Lorsque Wurmser vint féliciter le prince, celui-ci lui demanda : « Eh bien, monsieur de Wurmser, comment trouvez-vous ma petite infanterie? — Monseigneur, répondit le feld zeugmestre, elle grandit au feu. »

Les royalistes goûtèrent, pendant quelques jours, un repos bien gagné et qu'interrompaient parfois les reconnaissances de l'ennemi qui, d'Hochstett et de Keffendorf, attendait avec impatience l'occasion de recommencer son attaque.

Le 4 décembre, la brigade d'Hohenlohe dut prendre les armes et se déployer au sud-ouest de Berstheim pour repousser une nuée de tirailleurs dont les balles arrivaient dans le village; l'un de ces projectiles blessa au pied le lieutenant-colonel d'Hohenlohe Bartenstein, M. Charles de Béthizy, fils du général qui commandait en second les troupes soldées.

Les journées des 5, 6 et 7 décembre se passent sans combat, mais le 8, dès le lever du jour, toutes les crêtes en face de Berstheim se couronnent de troupes, une nombreuse artillerie ouvre le feu sur les positions occupés par les Condéens. Ceux-ci disposent de peu de pièces de canon, et les munitions ne sont pas en nombre suffisant. Aussi, sous la pluie de boulets

qui s'abat sur Berstheim, accablés d'éclats de mitraille, de fragments de pierre et de rochers, les troupes de M. de Vioménil reculent, malgré les efforts de cet officier général, de M. de Béthizy, des princes de Hohenlohe. L'un des plus braves officiers, le baron de Sabach, major du régiment d'Hohenlohe Schillingfurst, est tué, et son bataillon, se débandant, entraîne la légion de Mirabeau, qui est en seconde ligne. Le village est abandonné et les troupes légères vont se reformer derrière les deux bataillons nobles, qui s'avancent en colonne serrée.

L'infanterie républicaine, profitant du succès de son artillerie, a pénétré dans le village et entretient une lutte à coups de fusil avec des fractions de Mirabeau et d'Hohenlohe, attendant des renforts. Moins audacieux que le 2 décembre, ils gardent leurs positions sans tenter de sortir du village. Voici les bataillons nobles qui arrivent au pas de course, et cette fois encore la « baïonnette au bout du fusil. »

Ce n'est plus le prince de Condé qui les conduit, c'est le vieux général Gelb, leur colonel, ayant à ses côtés le général de Mazancourt, qui fait fonctions de lieutenant-colonel, et le général d'Argenteuil, qui remplit celles de major. Les maréchaux de camp de Bouthillier et de la Rochefoucauld y sont aussi et, avec eux, un groupe nombreux d'officiers l'épée haute. Derrière cette brillante avant-garde, les deux bataillons s'avançent; chaque compagnie a son drapeau en tête. Où donc est le prince de Condé ?

Ah! s'il n'est pas le premier à s'exposer aux balles républicaines, la faute n'en est pas au glorieux soldat de Minden et de Johannisberg ! Au moment où l'infanterie noble, formée par rang de quatre, va s'ébranler, il est venu calme et souriant se mettre en tête de la colonne. Son état-major, qui l'a suivi, lui fait observer qu'il y a véritablement témérité à exposer sa vie comme il l'a fait six jours auparavant. Le prince repousse ces représentations et levant son chapeau, orné d'une plume blanche : « Allons, en avant, Messieurs! tambours, battez... » Avant que le prince n'ait fini son commandement, vingt, trente chasseurs nobles ont quitté les rangs.

« Non, Monseigneur, pas là ! Pas avec la colonne d'attaque ! Par pitié, Monseigneur, au nom du Roi, au nom du corps, retirez-vous ! » Le prince veut les écarter, leur dévouement fait taire leur respect ; ils résistent. Quelques-uns croisent leurs fusils en répétant : « Non ! Monseigneur, quittez-nous ! » Le prince se résigne à céder le poste que lui refusent ses soldats et qu'occupe aussitôt le lieutenant général Gelb.

C'est un vétéran de l'ancienne armée, parti simple soldat au régiment d'Alsace, soixante ans auparavant. Sans naissance, sans fortune, il est devenu par son mérite et son courage l'égal des plus grands seigneurs, c'est à lui qu'un prince de la maison de Bourbon doit confier l'honneur de conduire au feu l'élite de la noblesse de France. Tout son passé d'intrépidité, de probité militaire, de fidélité se dresse comme un suprême encouragement. Peut-être ressent-il le pressentiment que le grenadier d'autrefois part pour sa dernière étape... Ne regrettant rien, ne redoutant rien, Gelb, redressant sa haute taille, brandit son épée, il s'écrie d'une voix tonnante : « En avant, messieurs les gentilshommes, en avant ! »

Cette fois, l'élan est donné, et les royalistes courent sous le feu. Leur colonne s'est ouverte sous une bordée de mitraille semant les morts et les blessés, toujours sans tirer, baïonnette au canon. L'artillerie républicaine a dû reculer ses pièces. Acculée aux murs de l'église, elle tire désespérément. Le général Gelb, à sa place de commandement, a déployé sous la mitraille l'un de ses bataillons à l'entrée de la place et fait exécuter à l'autre un mouvement tournant qui menace la batterie sur la droite. Et maintenant droit aux canons ! Le général enlève sa troupe, marchant avec la première compagnie, dont le capitaine, le marquis de Vauborel, maréchal de camp, tombe grièvement blessé. Au même instant, gardant la préséance de son grade, le lieutenant général Gelb s'abat, la tête fracassée d'un éclat d'obus, mourant, le vieux soldat de fortune, dans un rêve de victoire. Les chasseurs nobles, en effet, se sont rués sur les canons, frappant à coups de baïonnette, à coups de crosse, sur les artilleurs et sur l'infanterie, dont les débris se mélangent, se heurtent et

enfin ne retrouvent quelque cohésion qu'après avoir abandonné en courant les ruelles de Berstheim.

Soudain, à la sortie du village, se font entendre d'éclatantes sonneries de trompettes et de furieux galops de chevaux. C'est toute la cavalerie condéenne qui charge les républicains sortis en désordre du village. Le prince de Condé conduit ses escadrons. Lorsque les bataillons nobles l'ont écarté, malgré lui, du danger, il a couru à sa cavalerie, l'a groupée, et après avoir rapidement reconnu son terrain, la tenant massée derrière un rideau de peupliers, sur la crête, entre Berstheim et Keffendorf, il a épié le moment favorable. Quand les patriotes abandonnent en désordre Berstheim, le prince lance ses escadrons sur eux. Alors, la retraite se change en déroute et le succès eût été peut-être couronné par la prise d'Hochstedt, si l'ennemi n'avait fait donner de nombreuses réserves, qui obligèrent la cavalerie condéenne à quitter Berstheim.

Le prince de Condé retrouva sa vaillante infanterie, pleurant ses morts et pansant ses blessés, trop nombreux encore les uns et les autres.

Dans le groupe d'officiers généraux se trouvait M. de Martignac, maréchal de camp, qui, en arrivant dans le village, fut frappé mortellement par un boulet.

Ce fut le dernier coup de canon de la journée.

Dans cette église, dont les dalles avaient déjà servi de lits funèbres, on avait porté le corps du lieutenant général Gelb. Le visage était recouvert par le manteau de bivouac, dissimulant l'affreuse blessure ; les deux bras émergeaient seuls du sombre vêtement : sur l'un brillait le brassard blanc aux trois fleurs de lys noires, l'autre tenait encore crispée, par la main maigre et nerveuse, l'épée à garde d'or finement ciselée.

Les officiers qui contemplaient avec une douloureuse émotion cette noble dépouille rappelaient la bonté du général, sa modestie, ses grandes qualités militaires, la ferveur de sa foi religieuse. Le matin même, Gelb avait accompli ses dévotions dans une chapelle d'Haguenau. Quelqu'un dit tristement : « Quel malheur qu'une telle perte ! — Lui malheureux, répondit le géné-

ral de Vioménil, mourir d'un boulet de canon à 80 ans, après avoir rempli ses devoirs de chrétien! »

Le prince de Condé ploya le genou devant son vieux compagnon d'armes. Après avoir longuement prié, il décida que le lendemain matin, si l'ennemi n'attaquait pas, les fractions du corps qui ne seraient point aux avant-postes rendraient les honneurs au lieutenant général Gelb, au maréchal de camp de Martignac, et à tous les braves morts à l'ennemi.

Voici leur liste :

Infanterie noble.

MM. Gelb, lieutenant général ; de Martignac, maréchal de camp ; de Beauvais ; de la Poterie ; de Montrevault ; de Bellet ; de Longchamps ; des Préaux ; de Kerdaniel ; de Mathereau ; de Saint-Maurice ; de Saint-Varand ; de Mansord (*tués*).

Avaient été *blessés :* MM. le marquis de Vauborel, maréchal de camp ; de Combes ; Leigel ; Pontirac ; de Jouvalta ; de Rangousse ; de Goy du Vivier ; le chevalier de Saye ; de Taste-Marin ; d'Espeyron ; d'Esquincourt ; de Berenzac ; de Considom ; du Perron ; de Sylvain ; le chevalier Le Groing ; Blondin ; de Lesquem ; de Richier ; de Reste ; de Beaugendre ; de la Houssaye ; de Vaudry d'Ouince ; de la Couraye ; de Riolleau ; de Julliot.

Cavalerie noble.

MM. le chevalier de la Briffe ; de Pavant (*blessés*).

L'artillerie avait eu cinq tués et douze blessés. Mirabeau et Hohenlohe, par une singularité heureusement rare, comptaient plus de tués que de blessés. L'état fut sans doute égaré pour ces derniers, mais le nombre des morts s'éleva à quatre-vingts hommes pour les trois régiments soldés, ce qui porte à environ quatre cents hommes le chiffre des tués et des blessés pour le corps de Condé, dans les affaires des 2 et 8 décembre 1793.

Parmi les blessés, plusieurs avaient succombé (1). D'ailleurs, les alertes continuelles, les nuits de bivouac, la pénurie des médicaments augmentèrent sensiblement le chiffre des maladies graves, comme nous le verrons prochainement.

La partie de cavalerie, qui était directement sous les ordres du duc d'Enghien, avait couru un grand danger, dont le sang-froid de son jeune chef l'avait seul préservée. Nous empruntons ce détail intéressant à l'ouvrage si documenté de M. Welschinger : « Il alla même en personne reconnaître la position de Keffendorf, où les Français avaient installé une artillerie puissante. Par la perspicacité de son coup d'œil, il épargna à ses cavaliers une charge inutile, où la moitié au moins auraient pu être hachés et mitraillés. On tira sur lui de nombreux coups de fusil. Il les essuya le sourire aux lèvres et revint lentement, sans se presser, vers les siens, tandis que les balles sifflaient autour de lui. » Toute l'armée autrichienne avait soutenu un violent combat d'artillerie, et il était aisé de prévoir que les républicains, ayant reçu des renforts considérables, allaient reprendre énergiquement l'offensive.

(1) Le courage et la courtoisie des Condéens ne se démentaient jamais : « Le chevalier de Goy du Vivier avait été mortellement blessé. Un chirurgien s'approche pour le secourir : « Pansez Monsieur », fit M. de Goy en montrant un autre gentilhomme. — « Je ne suis que légèrement blessé », dit à son tour celui-ci. « Je n'en reviendrai pas », reprend M. de Goy : c'est à celui à qui l'on peut rendre la vie qu'il faut donner des soins. » (Muret, *Histoire de l'armée de Condé.*) — Le 2 décembre, on plaignait un des plus vieux gentilshommes de l'armée, M. de Laval, dont le fils unique avait été tué : « Mon fils, répondit le père infortuné, était à sa place ; il est mort pour la plus belle des causes ; j'en fais le sacrifice avec résignation. »

CHAPITRE XI

LA DÉFENSIVE. — LA RETRAITE

La matinée du 9 décembre se passa, au corps de Condé, dans l'expectative; jusqu'à onze heures, on se contenta de s'observer sans rien tenter. Entre onze heures et midi, les tirailleurs patriotes s'approchèrent de Berstheim et semblèrent vouloir s'emparer des premières maisons. Mais ils commirent la faute de se grouper, ce qui permit à l'artillerie condéenne de leur envoyer cinq ou six boulets à bonne portée; cette décharge mit les républicains en désordre et les obligea à se retirer.

Bientôt on comprit, par la direction de la canonnade, qu'une action sérieuse était engagée à l'extrême droite de l'armée de Wurmser, du côté de Dauendorf et d'Uhlwiller. Le plus rapproché de ces villages est à une lieue de Berstheim. Le général autrichien de Klenau, qui commandait sur ce point, fit demander au prince de Condé de le soutenir sur sa gauche avec de la cavalerie et de l'artillerie.

Deux escadrons nobles et deux escadrons de chevaliers de la Couronne et Dauphin, commandés par les généraux d'Ecquevilly et de Puymaigre, furent dirigés à grande allure vers une hauteur, sur laquelle se trouve le hameau de Niederaltorf, et qui semblait propice à la diversion souhaitée. Malheureusement, la cavalerie condéenne se heurta à des troupes nom-

breuses d'infanterie patriote, qu'elle ne pouvait charger qu'après les avoir ébranlées à coups de canon. Or, les deux pièces d'artillerie qui devaient prendre part au mouvement arrivèrent en retard, au moment même où l'infanterie républicaine enlevait Dauendorf et Uhlwiller, que le général de Klenau abandonnait trop précipitamment pour se porter sur Oblungen et les bois derrière ce village.

Le prince de Condé s'était tenu au courant du combat et, sur l'avis qu'il avait reçu de Wurmser, avait pris ses dispositions pour évacuer Berstheim.

Lorsque le mouvement de retraite des Autrichiens fut nettement dessiné, le prince avait commencé à concentrer son corps sur Wintershausen, situé à l'est du plateau dont Berstheim occupe la partie sud-ouest. L'infanterie noble était à l'arrière-garde, l'artillerie au milieu et les troupes légères à l'avant-garde. Les escadrons gentilshommes qui n'avaient point été envoyés du côté de Uhlwiller, la cavalerie de la légion et les hussards de Salm marchaient sur le flanc gauche de la colonne et à hauteur des bataillons nobles, prêts à intervenir.

Le mouvement sur Wintershausen se fit sans précipitation. La cavalerie ennemie suivait et observait le corps de Condé, mais ne prenait pas l'offensive. L'intérêt de la lutte était évidemment ailleurs, Pichegru menaçant, avec son aile gauche et son centre, l'aile droite autrichienne que Wurmser aurait dû soutenir avec d'autres troupes. Aussi, lorsque le corps du général Klenau abandonna successivement Dauendorf et Uhlwiller pour se rejeter sur Oblungen, puis sur les bois qui sont au nord de cette localité et enfin sur Schweighausen, la cavalerie du général d'Ecquevilly avait battu en retraite, en cherchant à se rapprocher de l'infanterie condéenne.

L'artillerie républicaine avait pris position et canonné impunément la cavalerie, dans cette marche de flanc.

Les généraux d'Ecquevilly et de Puymaigre continuèrent donc leur retraite, abritant habilement leurs escadrons derrière des bouquets de bois qui gênaient le tir de l'artillerie. Des officiers envoyés auprès du prince de Condé, pour lui demander ses

ordres, revinrent avec le témoignage de son approbation, et après avoir reçu communication d'un ordre du général en chef de Wurmser de se porter à un quart de lieue d'Haguenau, derrière les redoutes préparées par le génie de l'armée autrichienne. Le corps de Condé devait occuper les ouvrages dits du sud-ouest et qui garnissaient un vaste plateau, au-dessus du Scheidgraben.

Les troupes condéennes avaient une lieue et demie à franchir pour atteindre cet emplacement. L'armée de Pichegru, décrivant une immense courbe, étendait maintenant son aile gauche jusqu'à Reischoffen et amenait ainsi l'aile droite autrichienne, moins nombreuse, à dégarnir ses positions et à s'étendre sans être suffisamment en force. Il y eut bien quelque imprudence aussi de la part des républicains à le faire, car le général Klenau, ayant reçu des renforts, attaqua à son tour Uhlwiller et le reprit, après une vive résistance.

Au moment où les Autrichiens reprenaient l'offensive, le prince de Condé avait songé à se maintenir sur sa position de Wintershausen, mais l'ordre de Wurmser était formel et il fallait s'y conformer. Malheureusement des lignes d'infanterie républicaine apparaissaient, à la place de la cavalerie, encadrant une nombreuse artillerie.

Le prince de Condé, informé que des bois situés entre Wintershausen et les redoutes qui lui étaient données comme point de direction étaient probablement occupés par l'ennemi, ordonna à l'infanterie noble d'en déloger l'ennemi, et dans tous les cas, après les avoir fouillés avec soin, de les occuper, pendant que le reste de la colonne longerait la lisière de ces bois.

La colonne eut donc les bataillons nobles à l'avant-garde, sous le commandement des généraux de Wall et de Mazancourt ; la légion de Mirabeau et Hohenlohe venaient ensuite, sous les ordres de M. de Vioménil, encadrant l'artillerie. Toute la cavalerie disponible marchait en avant et sur les flancs de la colonne, sous les ordres du général comte de Lanans. Le prince se mit à la tête des troupes de M. de Vioménil et fit arrêter le premier

groupe et la cavalerie, qui se dissimulèrent derrière des accidents de terrain.

L'artillerie républicaine ouvrit le feu dès que la colonne se mit en mouvement. L'infanterie patriote chercha à se rejeter sur la droite pour occuper les bois. Les bataillons nobles les avaient gagnés rapidement et, embusqués sur la lisière, arrêtèrent par leurs feux les fantassins républicains qui, ne sachant à quelles forces ils avaient à faire, restaient indécis et se bornaient à tirailler sur place.

L'artillerie condéenne avait riposté par une volée de coups de canon, puis, rattelant ses pièces, elle avait suivi le mouvement de retraite ; le prince de Condé était venu personnellement lui en donner l'ordre.

Plusieurs pièces de l'artillerie républicaine, se déplaçant dans le sens du mouvement de la colonne condéenne, cherchèrent à tirer d'enfilade, mais au moment où elles allaient exécuter ce tir, la cavalerie du général de Lanans fit une démonstration sur le flanc de ces batteries, qui durent l'éloigner à coups de canon. M. de Lanans rallia, avec ses cavaliers, la colonne qui filait maintenant sous le couvert des bois.

Lorsque ces bois eurent été traversés, les Condéens se trouvèrent devant le Scheidgraben, gros ruisseau grossi par les pluies. L'infanterie républicaine avait aussi longé les bois, en entretenant la fusillade avec les bataillons nobles; ceux-ci, continuant leur rôle d'avant-garde, avaient franchi le ruisseau et se déployaient sur le côteau pour protéger le passage du reste de la colonne. Lorsque l'artillerie condéenne passa, un fort parti de cavalerie républicaine la chargea ; deux compagnies de la brigage de Hohenlohe qui flanquaient les pièces à droite se jetèrent sur les cavaliers et les arrêtèrent par des feux presque à bout portant. M. de Verteuil, lieutenant-colonel à cette brigade, ainsi que M. de Brachet, capitaine, et une vingtaine de chasseurs d'Hohenlohe devaient payer de leur vie la défense des canons condéens. Des fractions de la légion de Mirabeau intervinrent à leur tour et repoussèrent les dragons républicains, après avoir perdu une dizaine d'hommes.

L'artillerie républicaine avait une grande mobilité, il y avait ce qu'on appellait des « compagnies d'artillerie légère », mieux attelées que les autres et accompagnant fréquemment la cavalerie. Une de ces compagnies légères put prendre position sur un emplacement favorable et allait commencer son tir, lorsqu'un escadron condéen, débouchant d'un fourré du bois, arriva sur la batterie au galop, et celle ci, craignant d'être débordée, rattelant ses pièces, s'éloigna, pendant que les généraux de Lanans et de Mellet survenaient avec le reste des escadrons. L'infanterie des patriotes était alors gênée par cette artillerie, qui se rejetait dans ses rangs, et elle ne put empêcher la cavalerie condéenne, après avoir fait son utile démonstration, de repasser le ruisseau et de se retirer en gravissant les pentes du vaste plateau, dont le centre était occupé par les redoutes.

Les républicains revenaient en grand nombre, puisqu'il y avait six demi-brigades d'infanterie, une vingtaine de pièces de canon et huit ou dix escadrons de cavalerie. Ils voulurent gravir le plateau par les pentes de l'Ouest, en même temps que leurs canons tiraient de plein fouet sur la colonne qui continuait sa retraite. Alors la cavalerie condéenne, se portant au trot sur les tirailleurs, les refoula au delà du ruisseau, puis elle fit sa retraite par échelons, comme à la manœuvre, dans le plus grand ordre.

Le général de Lanans s'aperçut que l'escadron de queue était commandé par l'un des fourriers. Il va vers lui et témoigne son étonnement : « Qui vous a donné le commandement ? — La nécessité, mon général ! » En effet, cet escadron avait eu des officiers détachés au quartier général comme officiers d'ordonnance ou auprès du général d'Ecquevilly ; d'autres étaient à l'hôpital. C'était donc le fourrier, M. de Jobal, d'ailleurs ancien lieutenant-colonel de cavalerie, qui avait pris le commandement de cette troupe et qui l'avait parfaitement exercé.

Arrivée au centre du plateau, la cavalerie condéenne reçut l'ordre de démasquer rapidement toute l'artillerie qui venait de se mettre en batterie et qui, après avoir été prudemment protégée pendant la marche, entrait maintenant en action.

Le prince de Condé n'avait pas quitté ses canons. Pendant

cette retraite difficile, pas une voiture, pas un prisonnier ne restait au pouvoir de l'ennemi. Celui-ci du reste se retirait, laissant les Condéens s'installer dans la redoute et en compléter rapidement la défense.

L'obscurité était venue et la neige tombait, apportant un surcroît de malaise et de souffrance à ces soldats qui allaient bivouaquer en plein air, sans abri ; car les tentes elles-mêmes avaient été dirigées sur Haguenau. Le prince réclama des voitures pour conduire ses blessés à l'hôpital et, en les attendant, leurs compagnons d'armes les soignaient, les abritaient et les réchauffaient de leur mieux.

Le lieutenant-colonel de Verteuil avait été relevé dans un fourré par un cavalier de Mirabeau, M. de Bruslart, qui l'avait chargé sur son cheval, et qui, avec ce précieux fardeau, avait pu rallier un peloton de cavaliers-gentilshommes, dure chevauchée à travers la fusillade et les boulets. M. de Verteuil mourut dans la nuit.

Les troupes du général Klenau, malgré leur succès momentané, rentrèrent aussi dans les redoutes. L'arrivée de ces régiments autrichiens contribua à augmenter la fatigue des Condéens, car on s'attendait à chaque instant à une attaque par surprise et le moindre mouvement de troupes signalé faisait prendre les armes.

Le 10 décembre, dans la matinée, les Condéens se retrouvent donc, occupant deux grandes redoutes numérotées 12 et 13. Il y en avait vingt-huit depuis le Rhin jusqu'aux montagnes, comprenant sept lieues d'étendue.

Les redoutes confiées aux bataillons nobles étaient situées à droite de la grande route qui conduit d'Haguenau à Brumath. Les pièces d'artillerie furent placées dans des embrasures, l'infanterie se tenait à côté et derrière; la cavalerie bivouaqua à cinq cents pas en arrière. Par ordre de l'état-major autrichien, le corps abandonne la redoute n° 13, qui était à la droite de la redoute n° 12 et occupe l'ouvrage n° 11, à gauche de la route, de sorte que la surveillance de cette grande voie de communication reste confiée aux troupes condéennes. L'armée est dans le bois

de Marienthal, tout proche des dernières pentes du plateau et par conséquent voisin de la redoute n° 11.

Les coups de fusil qu'échangent les sentinelles et les petits postes affirment bientôt ce voisinage, qui devient plus redoutable en raison d'un redan construit par les patriotes, à l'angle du bois. Les troupes de la redoute n° 12 prennent les armes et assistent à une violente canonnade dirigée sur Schweighausen, que défendent les Impériaux.

C'est le 13 seulement que l'état-major autrichien daigne envoyer des tentes :

« Les effets de campement, dit le général d'Ecquevilly dans son ouvrage, ayant été distribués aux gentilshommes, la cavalerie et un bataillon noble campèrent, après trois nuits d'un bivouac qui fut continué par le second bataillon, chacun d'eux devant alternativement être employé à la garde des redoutes. »

Sur les instantes prières de ses officiers, le prince couchait ordinairement à Haguenau, dans une maison où avait déjà logé le duc de Bourbon, qui était en traitement à Rastadt, de l'autre côté du Rhin, pour sa douloureuse blessure. La majorité de la population d'Haguenau prodiguait au prince de Condé ses témoignages de sympathie. Sa bienveillance, sa générosité, la dignité dont il ne se départissait jamais et enfin sa réputation de bravoure lui méritaient l'affection de ces braves Alsaciens que molestaient sans réserve les Autrichiens et qui, tout en aimant leur patrie, redoutaient l'éventualité des vengeances jacobines, si les républicains chassaient les Impériaux.

Ceux-ci avaient perdu leurs illusions sur la conquête qu'ils avaient rêvée si facile. Bien qu'ils eussent combattu courageusement et avec la ténacité allemande, ils pressentaient que les armées improvisées de la République emporteraient leurs redoutes et les conduiraient, tambours battants, jusqu'au Rhin. Les Autrichiens se plaignaient des Prussiens qui, disaient-ils, ne leur prêtaient aucun appui, et ils éprouvaient, à l'égard des émigrés, une sorte de honte de les mettre si souvent en première ligne

et de ne leur donner de secours matériel qu'avec la plus grande parcimonie, disons même avec le plus complet égoïsme.

Aussi les relations étaient-elles devenues d'une grande froideur, et plus que jamais les Condéens vivaient « entre eux ». Ils avaient été, eux aussi, cruellement déçus et la foi royaliste ainsi que l'honneur militaire, restaient leurs seuls soutiens. Leur existence devenait de plus en plus pénible. Les pertes au feu, jointes à celles qu'occasionnaient des maladies chez les hommes trop âgés ou encore trop jeunes, éclaircissaient toujours les rangs de cette petite armée. Il faut sans cesse monter des factions, faire des corvées, subir des privations et d'écrasantes fatigues.

La canonnade ne se tait pas et bien qu'elle semble plus répétée à l'aile droite des Autrichiens, tout fait présager de nouvelles et terribles luttes.

Les Condéens s'y préparaient en se raidissant contre leur surcroît de misères. La sollicitude du prince de Condé, la gracieuse aménité du duc d'Enghien, le dévouement de tous à la cause commune surexcitaient les courages. Des témoignages précieux pour ces fidèles royalistes y contribuèrent; ce fut avec une véritable émotion que l'on entendit, à l'ordre, donner lecture de la lettre suivante du comte d'Artois au prince de Condé.

Ham, le 8 décembre 1793.

« Avec quel intérêt et quelle joie mêlée de douleur, j'ai lu, mon cher cousin, les détails des journées des 1er et 2 décembre. La noblesse française est trop connue de l'univers pour que rien puisse ajouter à sa juste renommée, mais elle se couvre d'une nouvelle gloire sous vos ordres, et j'en jouis autant pour vous que pour elle; dites de ma part à vos intrépides compagnons d'armes, que si l'honneur ne m'appelait pas ailleurs et que si un devoir pénible mais nécessaire ne me retenait pas ici, rien ne pourrait me consoler de n'avoir pas partagé avec eux les dangers de cette mémorable journée, et de n'avoir pas vu couler mon sang avec celui de votre excellent fils. J'en verse des

larmes de regret; mais la noblesse française doit compter sur moi comme je compte sur elle.

« CHARLES-PHILIPPE. »

Le comte d'Artois communiquait, en même temps, au prince de Condé le projet de débarquement auquel, malheureusement pour sa réputation, le futur Charles X ne devait jamais donner une suite suffisante. Il devait descendre en Vendée, avec des officiers de valeur et d'expérience, parmi lesquels il désignait en première ligne le duc de Bourbon, les comtes de Vioménil et de Béthizy.

Le moment était mal choisi pour enlever à l'armée de Condé une partie de ses cadres. La vie sous la tente et souvent au bivouac, éprouvait toujours et péniblement les émigrés, à la veille de nouveaux combats. Aussi le prince fit-il revêtir de la signature de tous les officiers généraux de son corps, un mémoire qu'il porta lui-même, accompagné des comtes de Wall et de Vioménil à Wurmser.

Le général en chef avait beaucoup vieilli moralement pendant ces quelques mois de campagne. Dominé par son fils et ses aides de camp, il était toujours disposé à ménager beaucoup les troupes autrichennes et fort peu le corps de Condé, dont il lui semblait qu'on exaltait les vertus militaires, au détriment de la réputation des troupes de l'Empereur.

Aussi commença-t-il par repousser la légitime requête du prince, puis devant les vives représentations du colonel de Rocque, détaché à son état-major, il consentit à ce qu'*un bataillon* de grenadiers hongrois viendrait alterner avec les troupes condéennes dans le service de garde des redoutes.

La lettre suivante du prince de Condé au duc de Bourbon l'indique, avec cette simplicité et cette netteté qu'on retrouve dans toute la correspondance du prince.

Haguenau, 14 décembre 1793.

« Nos maux redoublent par leur continuité, nous sommes toujours au bivouac. Cependant quelques compagnies, qui se-

ront relevées ont trouvé le moyen de se fourrer dans des cours. Il m'a fallu bien travailler pour cela; il n'y a au monde que Wurmser qui s'imagine qu'on puisse résister à cette vie-là. Aussi n'y tenons-nous pas, et toute l'armée fond à vue d'œil par les passeports, ce dont je suis fort aise, car cela conserve les individus. J'en ai signé 78 dans la journée d'avant-hier, et j'ai déja signifié au général que s'il comptait garder quelque chose en nous gardant, il se trompait, parce que bientôt il n'y aurait plus rien. Je vous envoie le mémoire que je me suis fait présenter, entre nous soit dit, par tous mes officiers généraux, je l'ai porté au Wurmser. »

Les républicains avaient construit quelques redoutes, à l'abri desquelles ils échangeaient des coups de canon et une fusillade assez nourrie avec leurs adversaires. Les troupes franches : Manteaux-Rouges, éclaireurs de Wurmser, etc., qui, au début des opérations, s'étaient montrées aventureuses, s'exposaient beaucoup moins et le prince de Condé disait avec sa philosophie d'homme de guerre que rien n'étonne plus :

« Devant nous, il n'y a que des tirailleurs, mais on les laisse avancer si près et les Valaques se tiennent à une distance si prudente que les balles arrivent dans la redoute. »

Les déserteurs, ou du moins les espions, se présentant comme transfuges de l'armée des patriotes annonçaient de continuelles attaques. « S'il y a quelque chose, écrivait un jour le prince de Condé au duc de Bourbon, je parierais que ce serait demain (dimanche) parce que cela les divertit de nous empêcher d'entendre la messe. Il y a un mois qu'ils ne nous l'ont permis; ma fille les en haïra davantage. »

L'angélique princesse Louise de Bourbon, retirée dans son cloître de Turin, ne haïssait personne et priait avec une égale ferveur pour les royalistes et pour les républicains...

L'armée patriote, habilement dirigée par Pichegru, attaquait sans relâche les positions de l'ennemi et commençait à le lasser par ses continuelles escarmouches. Toute la journée du 19 fut occupée par un combat d'artillerie en avant de Schweighausen, dont le général républicain voulait définitivement s'emparer.

Malgré les réserves qu'il avait massées entre Obbengen et Uhlwollir, il ne put arriver à tourner la position par la droite des Autrichiens; ceux-ci se sentaient soutenus à gauche par le corps de Condé, tout prêt à déboucher de ses redoutes s'il y avait urgence; ils repoussèrent donc leurs adversaires. Mais l'armée républicaine arriva à isoler l'aile droite de Wurmser de l'aile gauche de l'armée prussienne, commandée par le duc de Brunswick, en enlevant aux Autrichiens la position de Reischoffen, nom qui évoque pour nous, depuis vingt-six ans, le souvenir de l'héroïque résistance du corps d'armée de Mac-Mahon.

A la nouvelle de l'échec subi par son lieutenant, le général Hotzé, qui avait perdu les redoutes de Frœschwiller et qui se repliait en désordre sur Haguenau, Wurmser sortit de sa torpeur et décida qu'il fallait abandonner Haguenau et même évacuer l'Alsace.

A cinq heures du soir, l'état-major autrichien, avec sa précipitation habituelle, ordonne au prince de Condé de réunir ses troupes et de les mettre en marche, dès six heures, dans la direction du nord-ouest. Seltz, sur les bords du Rhin, lui fut même indiqué comme objectif.

Pendant que ses trois principaux officiers d'état-major, MM. de Bouthillier, de Fumel et de Béthizy groupaient les différentes fractions du corps et veillaient à l'organisation des convois, le prince écrivait ses justes alarmes au duc de Bourbon.

A Haguenau, ce 22 décembre 1793,
à 5 heures et demie du soir.

« Tout est perdu ! la droite est forcée à Reinchoff, cinq redoutes sont prises, et dix-sept pièces de canon. J'ai reçu ordre de partir avec mon corps à six heures, et de me diriger par Seltz. L'armée autrichienne part à huit; on me dit que je passerai le Rhin, demain, ce dont je serai, je vous l'assure, plus aise que jamais. Mais que d'embarras ! et mon hôpital ? J'y ai envoyé un courrier pour faire passer le Rhin tout de suite à ce qu'on pourrait,

pour des barques, à quelque prix que ce soit. Quelle nuit nous allons passer! toutes les têtes sont tournées. Voilà le fruit de la trahison et de l'ineptie! Si j'ai le temps je vous donnerai de mes nouvelles demain, mais ne soyez pas inquiet de nous; nous faisons l'avant-garde et nous sommes couverts par notre gauche. Ah! mon cher enfant, que j'ai envie de vous revoir!

« Louis-Joseph de Bourbon. »

Ce fut donc à six heures du soir, par l'une des nuits les plus froides, que le corps de Condé se mit en marche. Selon l'usage généralement adopté, les troupes légères, précédées de la cavalerie de la légion et des hussards de Mirabeau, formaient le premier groupe; l'artillerie, encadrée par les deux bataillons nobles, venait en tête. Les escadrons gentilshommes avec les chevaliers de la Couronne et l'escadron du dauphin fermaient la la marche. Les distances entre ces différents échelons étaient très rapprochées pour éviter les à-coups ou les confusions d'itinéraires.

Il fallut d'abord traverser la ville d'Haguenau, dont les habitants témoignaient, pour la plupart, une grande désolation. Nous avons vu quels liens de sympathie s'étaient formés entre ces braves Alsaciens et les émigrés condéens. Un grand nombre d'entre eux supplièrent le prince de leur permettre de suivre ses troupes, exprimant toutes leurs craintes des dénonciations et des vengeances jacobines. Ils ne redoutaient pas les braves soldats de l'armée républicaine, mais ils appréhendaient, et non sans motif, les procédés inquisitoriaux des représentants du peuple qui suivaient l'armée et auxquels obéissait, avec trop de zèle, une basse police. Le prince, compatissant à ces inquiétudes, leur permit de se joindre à l'arrière-garde, mais en leur demandant de ne pas nuire à l'ordre de marche de ses troupes, qui éprouvaient déjà de très grandes difficultés à travers la ville, au milieu d'un encombrement excessif.

La population barricadait certaines rues ou entassait sur

d'autres voies de communication des bagages et des meubles qu'elle chargeait sur des chariots.

Les Autrichiens contribuaient au désordre en repoussant brutalement les habitants qui gênaient leur circulation et en renversant les charrettes déjà chargées, dont ils s'emparaient même parfois pour y charger leurs propres bagages.

Les Condéens s'efforçaient de ne pas augmenter les embarras de cette population infortunée et, malgré les ordres qui leur avaient été donnés, ils entr'ouvraient leurs rangs pour y laisser pénétrer les habitants qui les suppliaient de les protéger. « Beaucoup de femmes, dit le général d'Ecquevilly dans son livre, furent obligées de se sauver à pied, et plusieurs d'elles, harassées, succombant sous le poids de la fatigue et de la frayeur, furent secourues pendant la nuit par des gentilshommes qui les prirent en croupe sur leurs chevaux. »

M. d'Ecquevilly décrit la panique dont les troupes palatines et hongroises furent saisies, dès qu'on fut sorti de la ville. Bien que l'ordre de marche eût été minutieusement réglé, les régiments impériaux, rompant leurs rangs, se précipitèrent en désordre dans la forêt d'Haguenau que longeait la route. Les officiers autrichiens faisaient peu d'efforts pour retenir leurs hommes et cédaient eux-mêmes souvent à la panique. Au contraire le corps de Condé, qui, au lieu de marcher dans le milieu de la colonne, se trouvait ainsi former l'arrière-garde, garda une excellente attitude ne se laissant pas rompre par les fuyards, les écartant sans brutalité, mais avec fermeté et se tenant toujours prêt à repousser l'ennemi s'il apparaissait inopinément.

En raison du ralentissement apporté par une telle cohue, le corps marcha toute la nuit et toute la matinée, constamment arrêté par des voitures versées ou des groupes de soldats apeurés ou égarés. Il était midi quand les Condéens parvinrent à Seltz, ayant mis près de dix heures pour franchir sept lieues !... A peine pénétraient-ils dans la ville qu'une alerte leur fit prendre les armes et se déployer en avant de Seltz. Des officiers de la cavalerie noble envoyés en reconnaissance vinrent avertir que

tout ce bruit provenait de l'apparition d'une patrouille de cavalerie patriote presque aussitôt dispersée.

Le reste de la journée se passa pour le corps à se reposer des fatigues d'une étape si mal préparée, mais sans négliger aucune précaution pour les avant-postes. Une petite partie des Condéens seulement fut cantonnée, la plus grande partie campa.

La lettre suivante du prince au duc de Bourbon donne d'intéressants détails :

A Seltz, ce 23 décembre 1793.

« Vous avez vu, mon cher, l'opinion que j'avais de la nuit que j'allais passer. Elle a surpassé mon attente; quatorze heures d'une bise et d'une nuit glaciale, une confusion de colonnes d'infanterie, de cavalerie, de hussards, d'artillerie, d'équipages, de paysans fuyant avec leurs charrettes chargées, tel a été mon sort. Ce qui m'a fait mettre seize heures à faire six lieues, et m'a fait prendre un rhume et une extinction de voix absolue. Joignez à tout cela l'agrément que j'ai eu, vu la petitesse des Autrichiens qui voulaient toujours passer, de faire l'arrière-garde de tous, sans mes troupes légères. Il est vrai qu'étant parti à six heures et demie, à dix heures je n'étais encore qu'à une demi-lieue d'Haguenau. Si l'on m'avait suivi seulement avec deux cents hussards, c'en était fait de l'armée, des canons, des bagages, de tout le diable et son train. J'ai passé cinq heures dans une cruelle inquiétude; heureusement mon étoile ne m'a pas encore abandonné, et nous n'avons pas vu un seul patriote. J'ai appris que la tranquillité et la confusion avaient été les mêmes à toutes les colonnes, ce qui est incroyable, car à huit heures et demie il n'y avait plus un chat dans la redoute. Au reste, il est midi et demi, et l'on n'entend pas un coup de fusil. Les Autrichiens ont beaucoup tiré; j'ai trouvé un grenadier français qui m'a conté tout cela; il n'était pas content, mais tout ce qu'il m'a dit de très bon sens serait trop long à

vous écrire. Je brûle de passer le Rhin au point que, malgré mon rhume, je le passerais plutôt que de ne point le passer du tout. Il n'y a plus rien de bon à faire ici; il n'y a plus que des coups à recevoir, et c'est pour cela sans doute qu'on me garde. Je ne sais pas encore mon sort; mais si l'on me laisse dans cette détestable position, je l'égayerai sûrement d'une visite que j'irai vous faire. Je n'ose encore écrire à ma fille, mais cela ne peut être long à décider. Si je passe, je ne ferai peut-être qu'aller marquer des logis pour d'autres, cela dépend entièrement de la volonté et de la bonne foi des Prussiens.

« L'Empereur, d'après ce que vous me mandez, va peut-être faire la paix. Ma foi, je prendrai mon parti pour ce qui nous intéresse. Nous trouverons toujours bien à fourrer notre honneur quelque part, n'est-ce pas!

« LOUIS-JOSEPH DE BOURBON »

Dans la nuit du 24, le corps de Condé fut rassemblé inopinément et dirigé à travers bois, le long du Rhin, jusqu'à la hauteur de Schaffhausen. De là il suivit la vallée jusqu'à Munchhausen, fort village encombré des troupes autrichiennes en désordre, dans les rangs desquelles il fallut se frayer un passage. Enfin, vers le matin, les Condéens atteignirent Motheren, autre village à un quart de lieue du fleuve et dominé par un plateau que le prince occupa. Lorsqu'il voulut informer le général Wurmser de la position qu'il avait cru devoir prendre, il reçut l'ordre de continuer à l'occuper jusqu'à ce que l'artillerie autrichienne et le long convoi qui la suivait eussent traversé Motheren. Wurmser avait gagné précipitamment Wissembourg le soir même du jour où il avait décidé l'abandon d'Haguenau. Son chef d'état-major, resté avec l'armée, craignait qu'elle ne fût vivement poursuivie.

Au milieu du désordre de ses troupes, cet officier en était réduit à réclamer le secours de la petite colonne du prince de Condé, dont les effectifs étaient réduits de moitié.

Les émigrés ne firent entendre aucune protestation, lorsque,

après cette fatigante étape de nuit, ils durent placer des avant-postes et des grand'gardes et rester au bivouac, Aucun d'eux ne réclama la faveur d'être cantonné à Motheren, chacun sentait que le devoir les retenait à la garde du drapeau et les groupait autour de ce vieux prince, leur chef et leur modèle.

Dans les quelques heures qu'il passa au bivouac, au poste de vigilance qui lui avait été confié, il écrit encore au duc de Bourbon pour lui faire connaître la situation du corps et les incidents de la dure étape que ses soldats viennent de fournir :

« Il y a eu aujourd'hui de la part de quatre gentilshommes une affaire malheureuse (imprudente de leur part) mais superbe. MM. de Thumery, de Malcuit, de Thirié père et fils étaient dans un village sur les derrières, trois jours avant la retraite d'Haguenau. Ils l'ont apprise (ils étaient malades), ils ont voulu me rejoindre. Le premier s'est fourré dans la tête et a persuadé aux autres que j'avais passé le Rhin au Fort-Louis avec toute mon armée. Ils se sont mis en chemin (à cheval).

« Ils sont arrivés, sur les sept ou huit heures du matin, à un village que j'avais évacué hier au soir. Les paysans leur ont dit que j'étais parti pour aller passer le Rhin. Toujours pleins de l'idée du Fort-Louis, ils ont continué leur chemin. Ils ont rencontré une patrouille de Herdely, qui leur a dit qu'ils ne savaient pas où j'étais, mais qu'ils se gardassent bien d'aller du côté du Fort-Louis, parce qu'ils ne rencontreraient que des patriotes. Ils ont enfin rebroussé chemin ; mais ils ont passé le long d'un bois que j'avais aussi évacué ce matin. On leur a crié : « Qui vive ! » cela a fait faire des réflexions à Thirié, qui a dit à Thumery : « Prenez garde ; si c'était de nos gens, ils crieraient : Verda. »

« Bon, bon, a dit Thumery, ce sont des chevaliers de la Couronne ; et il a répondu : « Armée de Condé. » La vedette patriote (chose assez extraordinaire) leur a donné près de deux minutes de réflexion et leur a crié une deuxième fois : « Qui vive ! » Thumery a répondu : « Condeischen Armee. » Alors la vedette, poussée à bout, a appelé. Six chasseurs patriotes sont tombés sur eux, en leur criant : « Armes bas ! » Thumery, toujours convaincu

que c'étaient des chevaliers de la Couronne, a crié : « Êtes-vous fous? Eh bien! s'il ne tient qu'à cela, la voilà, mon épée! » Et il a jeté son sabre. Les patriotes ont fondu sur eux avec dix autres qui sont survenus, et successivement près de cinquante autres. Ils se sont défendus comme des lions. Thirié en a tué un avec une carabine qu'il avait, un autre avec son pistolet; il a voulu se sauver par le bois, son cheval n'a pas voulu y entrer. Alors il n'a pas perdu la tête, a couru du côté du village en criant : « A moi, mes amis, nous les tenons. »

« Cela a donné un peu à penser aux chasseurs. Thirié a saisi le moment pour se sauver; son fils s'en est tiré après et l'a rejoint, mais ramenant les chevaux des deux autres qu'il avait vus tomber sous les corps des patriotes et qui étaient venus le retrouver. Nous les pleurions tous deux, quand tout d'un coup Malcuit, gentilhomme de 64 à 65 ans, est tombé des nues, à pied, dans le quartier général, moulu, froissé, très légèrement blessé. Je ne sais pas encore bien son histoire, mais Thumery (le père) est sûrement tué ou pris. . . . .

. . . .

« Ma pauvre noblesse est au bivouac par le froid qu'il fait. »

Malgré la température si pénible à laquelle fait allusion le prince, les Condéens restèrent sous les armes toute la nuit du 24 au 25 et ne quittèrent le camp de Motheren qu'à deux heures du matin, se dirigeant sur Lauterbourg.

La marche fut donc encore des plus pénibles, bien qu'on fût séparé seulement de cette ville par une lieue. Le mauvais état de la route, qui traverse les bois de Rider, empêchait à certains moments les caissons chargés de gargousses de suivre la colonne. Alors la compagnie de chasseurs nobles qui flanquait les voitures de munitions prêta, comme elle l'avait fait la veille, l'assistance la plus complète aux artilleurs. Ils allèrent même jusqu'à décharger les caissons de leurs gargousses et de leurs boulets et jusqu'à porter les projectiles et leurs charges, pendant une partie du chemin. Les officiers d'artillerie avaient payé d'exemple et leurs camarades de l'infanterie voulurent rivaliser de dévouement.

Le général de Manson, qui commandait l'artillerie, ne cachait point son attendrissement. Pour apprécier à sa valeur ce surcroît de fatigues, il faut se rappeler que les chasseurs nobles étaient déjà lourdement chargés, avec leurs armes, le hâvre-sac, l'énorme giberne et leur pain, et qu'ils marchaient dans la neige ou sur le verglas. Grâce à eux, le prince de Condé ne perdit ni pièce de canon, ni caisson. La petite armée, dont l'effectif alors réduit ne serait guère aujourd'hui que celui d'un régiment sur le pied de guerre, avait donc gardé son aspect discipliné lorsqu'elle entra, le 24 décembre au matin, dans la petite ville de Lauterbourg.

Là une population anxieuse, qui compte de nombreux royalistes, les attend, les entoure, les supplie de défendre la place, pendant quelques jours au moins, pour lui permettre d'émigrer.

Les habitants n'avaient pas cessé de protester contre l'ingérence des autorités autrichiennes dans les affaires de la ville.

Ils étaient restés rebelles aux intrigues mal déguisées des officiers de l'Empereur pour faire naître un enthousiasme de commande dans l'espoir de proclamer Lauterbourg terre allemande. Les notables avaient constamment affirmé leur dévouement à la cause royaliste et s'étaient réclamés de la protection du prince de Condé, si populaire dans les provinces de l'Est. Le corps des émigrés était resté éloigné de Lauterbourg, mais on avait su la part brillante qu'il avait prise aux combats des 2 et 8 décembre et la confiance placée dans son chef s'en était accrue.

Aussi est-ce au prince français que la municipalité royaliste s'adresse pour lui demander aide et protection, et le commandant du corps de Condé ne sait que répondre. Des officiers de l'état-major autrichien viennent le presser de quitter Lauterbourg et de prendre avec ses troupes la direction de Neubourg, au nord-est et à deux lieues de là. Au moment où les notables redoublaient d'instances, le prince voit arriver un vieux lieutenant-colonel autrichien que Wurmser a abandonné, avec son bataillon, et qui, fidèle à sa consigne, veut avec cette faible garnison défendre la

ville. Mais il lui manque des canonniers, que n'a-t-il ceux de l'armée de Condé?

Les troupes autrichiennes continuent à marcher sans ordre et semblent uniquement préoccupées de franchir le Rhin; elles ont appris que l'armée prussienne, délogée de ses positions de Lembach, bat en retraite sur Weiler et qu'elle va se retirer sur Worms, abandonnant décidément Landau et ne cherchant plus qu'à couvrir Mayence. De la part des alliés la retraite est presque une déroute, tant elle est précipitée et tant il leur tarde de mettre entre les armées de la République et eux le Rhin, la vraie frontière française!

Pendant que les états-majors de Wurmser et de Brunswick s'accusent réciproquement de la triste issue de la campagne, le prince de Condé s'efforce de rassurer les compatriotes qu'il lui faut quitter sans retard. Voulant leur prêter quelque appui, en même temps qu'il désire soutenir la petite garnison hongroise et son brave colonel, il consent à laisser à Lauterbourg six pièces de canon avec vingt-quatre canonniers nobles et quarante sous-officiers de la compagnie française et suisse de son quartier général, sous le commandement de M. de Lamotte, capitaine d'artillerie, auquel était adjoint M. Le Page, officier suisse.

Le prince s'éloigna après avoir serré les deux officiers dans ses bras et après avoir engagé leurs soldats à accomplir leur devoir coûte que coûte, il regagna sa tête de colonne qu'il fit sortir de Lauterbourg et qu'il dirigea sur le petit village de Berg. Les Condéens avaient à franchir un petit bras du Rhin qui forme un arc de cercle au nord et à l'ouest de Neubourg. Cette localité était tellement encombrée par l'armée autrichienne que le corps dut bivouaquer dans la neige. Le désordre avait encore augmenté en apprenant qu'un régiment des carabiniers de l'Empereur a tenté de charger l'infanterie républicaine, qui l'a presque entièrement détruit. Sans l'intervention de leurs officiers, les impériaux voulaient tenter isolément de franchir le Rhin sur des barques ou des radeaux.

Les Condéens seuls ne subissaient pas cet affolement général et pourtant ils éprouvaient une grande tristesse à quitter le

sol de France, la patrie dont ils allaient encore se séparer pour demander à l'étranger son humiliante hospitalité. Et quelles inquiétudes de toute nature! leurs camarades, les blessés ou les malades, qui se trouvaient dans les hôpitaux de l'armée, avaient été dirigés sur Seltz, dès que la retraite fut décidée, et transportés sur les bords du Rhin pour y être embarqués. Les bateaux sur lesquels on comptait ne purent être rassemblés en nombre suffisant. Les infortunés qui devaient y prendre place demeurèrent longtemps sur le rivage, sans abri, sans médicament. Parmi eux combien d'amputés souffraient! la plupart sans se plaindre. Enfin le lendemain des barques arrivèrent en nombre suffisant et leur permirent de gagner la rive droite.

Les Condéens ignoraient comment s'était terminé ce fâcheux contre-temps qui pouvait avoir de si graves conséquences; ils s'intéressaient aussi, et bien vivement, à ceux d'entre eux qui étaient restés à Lauterbourg. Les prisonniers que faisaient les armées républicaines n'étaient-ils pas envoyés au supplice, non par les loyaux soldats qui combattaient sous les plis du drapeau tricolore, mais par les farouches proconsuls qui exerçaient souvent une odieuse tyrannie. Les blessés eux-mêmes, nous l'avons vu, n'échappaient pas à l'échafaud ou au peloton d'exécution. Il n'y avait pas de capitulation possible pour sauver la vie des émigrés.

Dans la matinée du 25 décembre, le corps passe le Rhin, en face de Neuburgweier, sur un pont de bateaux hâtivement construit par les Autrichiens. Il faut le refaire après le passage de l'avant-garde, ce qu'on obtient grâce à l'intelligente direction du colonel de Jussencourt et des officiers du génie.

Une fois le fleuve franchi, les Condéens se dirigent sur Rastatt, traversant des plaines marécageuses et malsaines, trouvant comme cantonnements quelques pauvres villages déjà encombrés et épuisés par les débris de l'armée de Wurmser. Toutefois l'accueil des populations était plus généreux que ne l'était ordinairement celui des Allemands. Était-ce à la proximité de la frontière française ou à la belle réputation militaire des combattants de Berstheim que les Condéens durent d'être mieux

reçus et mieux logés qu'ils ne s'y attendaient? Quoi qu'il en soit, ils surent que leurs chers blessés étaient déjà à Rastatt et ils en eurent des nouvelles rassurantes.

Le prince ne pouvait se résigner à ne pas savoir ce qu'étaient devenus les défenseurs de Lauterbourg; il laissa à Rastatt quelques officiers et plusieurs cavaliers nobles, en les engageant à remonter dans la direction de Neubourg avec précaution, pour éviter toute rencontre fâcheuse et sans avoir l'apparence d'une troupe qui n'aurait pas suivi l'ordre général donné par l'état-major autrichien. Or cet ordre prescrivait au prince de se rendre à Lahr, en Brisgaw.

Les cavaliers condéens se répandirent par groupes de deux ou trois le long du Rhin, semblant ainsi des isolés, et ils organisèrent des postes de relai pour prévenir le corps sans retard dès qu'ils apprendraient quelque chose. Deux cavaliers nobles en patrouille rencontrèrent le 27, dans la soirée, le vaillant petit détachement de Lauterbourg aux environs de Wurmersheim, gros bourg, qui est au nord d'une forêt.

Les Condéens de Lauterbourg avaient bien rempli leur mission. Aussitôt après le départ de leurs camarades, ils avaient pris possession d'un ouvrage avancé, qui était la véritable défense de la ville. Les fortifications n'avaient pas été réparées depuis l'occupation par le prince de Waldeck, opération qui avait coïncidé, on se le rappelle, avec celle de la prise de Wissembourg. Les canonniers condéens disposèrent rapidement des plates-formes, relevèrent ou construisirent des embrasures, où ils placèrent leurs six pièces de campagne. Pendant ce travail difficile, les tirailleurs républicains dirigèrent sur eux un feu très vif, qui atteignit plusieurs artilleurs royalistes. Le capitaine de Lamothe, qui commandait la batterie et qui dirigeait les travaux, insoucieux du danger, fut frappé d'une balle en plein corps et dut se faire transporter à l'ambulance. Quelque grave que fût la blessure, elle n'était pas mortelle, heureusement. Les patriotes remirent au lendemain la continuation de l'attaque et toute la nuit fut employée par les canonniers nobles à compléter l'installation de leurs batteries.

Le 26, dès que le jour permet de diriger le feu, l'artillerie républicaine tire sur l'ouvrage des Condéens; ceux-ci répondent et si bien que, malgré l'infériorité du nombre de pièces et du calibre, ils démontent deux des pièces des troupes de siège. Les officiers autrichiens admirèrent le sang-froid de M. Le Page, ancien lieutenant au régiment de Châteauvieux et commandant du détachement des sous-officiers des compagnies française et suisse du quartier général. M. Le Page reçut une douloureuse contusion au bras en prenant des gargousses dans un caisson et en subissant le choc très violent du couvercle de coffre, que heurte un obus. L'officier suisse, malgré la douleur, ferme le coffre et empêche ainsi le projectile d'éclater dans les gargousses et de produire une terrible explosion.

« Les boulets et les obus pleuvaient autour de nous, dit M. de Romain, ancien capitaine au corps royal d'artillerie et canonnier noble faisant partie du détachement, mais sans nous aire beaucoup de mal » ; et il ajoute un peu plus loin : « L'ennemi fit avancer ses pièces de nouveau, pour prendre une meilleure position, ce qui nous donna de l'inquiétude sur la suite de cette attaque jusque-là insignifiante. Nous nous trouvions alors presque à bout de nos munitions, sans aucun espoir de nous en procurer de nouvelles, et cependant nous ne voulions pas paraître ralentir notre feu, dans la crainte de mettre l'ennemi dans notre secret et de lui faire tout oser, mais soit bonheur, soit adresse de notre part, au moment où nous allions être obligés de cesser tout à fait de tirer puisqu'il ne restait que quatre ou cinq coups à ma pièce, et pas davantage aux autres, nous crûmes apercevoir que nos boulets venaient de faire un nouveau ravage sur le canon ennemi, en voyant qu'on s'occupait à le recharger sur les avant-trains. »

Nous empruntons toujours à l'officier royaliste le récit de cet engagement. Les républicains avaient donc rattelé leurs pièces et les artilleurs émigrés ne doutaient pas que ce ne fût pour reprendre avec l'infanterie la marche en avant. Au lieu de cela l'artillerie patriote s'éloigne et, devant cette retraite, M. de Romain émet cette réflexion : « Ce qui prouve qu'à la guerre, il ne faut

souvent que vouloir pour se mettre au pair avec son ennemi. »

L'ancien corps royal s'était donc bien comporté et le réglage avait été bon. « Les éloges que nous prodiguèrent les officiers autrichiens, qui venaient d'être témoins de notre manière de servir, furent pour nous un double triomphe, comme Français et comme artilleurs du roi...

Il fallait sortir de la ville avant son entier investissement. « ne pouvant désormais être d'aucun secours aux Autrichiens qui n'avaient ni poudre, ni boulets, à nous donner; nous invitâmes l'officier qui avait pris le commandement de notre détachement dans l'absence de M. de Lamothe qui avait été blessé, de se transporter chez le commandant de la place pour lui demander qu'il nous donnât l'autorisation d'aller rejoindre M. le prince de Condé avec notre artillerie. »

L'officier autrichien s'y opposa d'abord, cherchant à croire au prolongement de la résistance ; mais on lui objecta qu'il ne restait au détachement que vingt coups à tirer, que d'ailleurs la place allait se rendre et que les émigrés devaient tout tenter pour ne pas être prisonniers. Le commandant de place leur dit que l'ennemi cernait Lauterbourg et ses environs, qu'il serait presque impossible de lui échapper. « Notre camarade lui répondit (1) que nous étions tous décidés à en courir les risques plutôt que de nous laisser prendre sans défense au milieu de la ville, où il aurait, dans ce cas, la douleur de nous voir tous fusiller, comme c'était arrivé dernièrement à Wissembourg et dans d'autres villes ; lui répétant de nouveau que nous serions prêts à nous ensevelir sous les remparts de la place si l'on voulait nous procurer des munitions et qu'il fût décidé à s'y défendre lui-même. »

Le lieutenant-colonel autrichien s'incline devant tant d'énergie et consent au départ. Mais des artilleurs français n'abandonnent pas leurs canons. « Nous fîmes aussitôt sortir nos pièces de la place pour nous mettre en route, escortés par nos Suisses et nos bons sous-officiers de la compagnie française.

La population de Lauterbourg salua les Français qui avaient

(1) *Souvenirs d'un officier royaliste*, t. II.

brûlé leurs dernières gargousses pour l'honneur militaire et la fidélité monarchique.

Le colonel autrichien fit guider la petite colonne des artilleurs et des sous-officiers du quartier général par des dragons impériaux et, à la nuit tombante, ces soixante braves purent franchir l'enceinte de Lauterbourg, du côté de l'Est. Trois heures après, ils étaient à Neubourg et à onze heures, serrés dans une dizaine de barques qu'ils réquisitionnèrent, ils franchissaient, eux et leurs canons, le grand fleuve, qu'avaient traversé deux jours auparavant leurs frères d'armes.

« Je vous assure, dit M. de Romain, que la gaieté régnait encore au milieu de nous malgré le désastre général, tant il est difficile de la bannir tout à fait de l'esprit français. »

Le lendemain, Lauterbourg ouvrait ses portes à l'armée républicaine.

Avant d'arriver à Offenbourg, le prince de Condé reçut ces rassurantes nouvelles par l'un de ses officiers qui avait franchi à franc étrier, grâce au relai préparé, les quinze lieues qui séparent les bois de Hinter Bled de la vieille ville gothique dont le Kinzig baigne les murailles. Ses soldats et lui avaient traversé en trois étapes Rastatt, Steinbach, Sasbach, Achern, Reuchen, Appenweher.

Les émigrés marchaient dans la neige, les fantassins harassés de fatigue du poids de leurs armes et de leur équipement, les cavaliers traînant leurs chevaux qui buttaient épuisés sur le sol rigide et glissant. Les artilleurs poussaient péniblement leurs pièces dont les roues s'enrayaient. Le froid âpre semblait par moments glacer toute la colonne. Tout à coup des estafettes la rejoignent et parlent aux généraux. Le bruit se répand que les camarades de Lauterbourg sont sains et saufs pour la plupart et qu'ils se sont honorablement conduits. Aussitôt la joie fait tout oublier et des cris nourris de : « Vive le Roi ! » retentissent. Le Roi ! c'est la Patrie pour ces soldats nomades ; leur cœur tressaille d'allégresse en apprenant qu'une poignée de royalistes revient au drapeau, après avoir défendu, en héroïque arrière-

garde une petite ville d'Alsace, la dernière à garder les couleurs de la monarchie française.

Ranimés par cette bonne nouvelle, les Condéens cheminaient vers Offenbourg. Une demi-heure avant qu'ils n'y parvinssent, les habitants avaient vu pénétrer dans leurs rues une vingtaine de chariots sur lesquels reposaient des blessés et des malades. Un piquet de cavalerie les précédait.

L'ambulance des Condéens établissait son triste parc de voitures, au milieu d'une population respectueuse et compatissante qui lui apportait aussitôt des aliments chauds, des boissons reconfortantes, des objets de pansement. Plusieurs médecins, des prêtres, des notables, des femmes charitables se mettent à la disposition des docteurs et des infirmiers de l'armée de Condé. Là, l'excellent docteur Tavernier se multipliait, soulageant les uns, consolant les autres, secondé par les quelques praticiens qui l'ont suivi dans la pénible retraite.

Au milieu de la foule sympathique qui entoure les malades, on voit se hâter un petit groupe d'officiers qui est aussitôt salué de vivats respectueux : c'est le duc de Bourbon accompagné de deux aides de camp ! C'est un blessé comme eux, qui toujours souffrant, la main entaillée par les coups de sabres, fixée sur une planchette, les salue de son bon et doux sourire, ému de cette ovation que lui font des frères d'armes, dangereusement atteints pour la plupart. Il y a beaucoup d'amputés parmi les Condéens et le froid est parfois meurtrier pour ces grands blessés.

Alors résonne une batterie de tambours qui fait retourner toutes les têtes ; quelles lueurs d'enthousiasme dans le regard de ces visages amaigris et pâlis ! L'armée de Condé arrive à son tour, son vieux prince au premier rang. Malgré la fatigue de la route, toute la colonne marque le pas, pendant qu'éclate la vibrante sonnerie des trompettes de la cavalerie.

La population, subissant l'émotion de cette scène, s'est écartée des voitures d'ambulance. La colonne défile, martiale et fière, devant ses blessés en leur portant les armes. Drapeaux, étendards et guidons s'inclinent tour à tour.

L'émotion est générale et lorsque, sur le commandement qui permet de rompre les rangs, les Condéens valides courent à ceux qui, hélas ! ne le sont plus, que d'accolades attendries, que d'effusions échangées parfois au milieu d'un sanglot ! De tristes nouvelles se confirment ou s'apprennent. Sur ces habits poudreux, usés par la guerre et la misère, plus d'une manche portera ce soir le triste crêpe de deuil !...

Le corps cantonna à Offenbourg, au milieu de ses blessés. Il fallut leur dire au revoir et se remettre en marche le lendemain.

Après avoir gravi les pentes abrutes qui dominent Fresenheim, on se heurta au campement de troupes autrichiennes qui refusèrent le passage. Pour traverser la ville, le général de Vioménil, à la tête des grenadiers de Mirabeau, dut faire acte d'autorité et dit aux Autrichiens, avec sa courtoisie habituelle : « Vous savez, Messieurs, que lorsque nous reculons, c'est que notre général en chef nous l'ordonne ; il nous envoie à Lahr, ne nous obligez pas à lui obéir malgré vous. »

Dans la soirée du 29 décembre, après avoir subi des tourmentes de neige qui arrêtaient fréquemment la marche, on parvint à Lahr, petite ville resserrée sur les bords de la Schutter. Il fallut encore solliciter auprès du commandant de place autrichien, récriminer, menacer pour obtenir quelques granges, quelques hangars, afin de passer la nuit.

Le lendemain, le prince et ses généraux recommencèrent leurs démarches ; ils obtinrent un local convenable pour l'hôpital, puis pour les troupes des cantonnements suffisants quoique encore trop resserrés, dans la ville et dans les villages environnants.

Elle se terminait ainsi pour les Condéens, cette fatale année 1793, dont le chiffre évoque dans notre Histoire des souvenirs douloureux et sanglants. Ils avaient lutté intrépidement contre les soldats de la République, les admirant dans leur irrésistible élan. Bientôt « les Bleus » estimeront aussi les « ci-devant officiers ».

En attendant l'apaisement des haines politiques, les émigrés de l'armée de Condé ne se résignent pas à l'exil. Leurs cœurs de

proscrits battent plus fort en songeant qu'à cinq lieues de distance, cinq lieues de poste comme on disait, il y a Strasbourg! Strasbourg qui a triomphé de Wurmser et que, malgré leur défaite, ils aiment plus encore pour sa victoire sur l'étranger.

CHAPITRE XII

NOUVELLES COMPLICATIONS. — A LA SOLDE DE L'ANGLETERRE

Le 1er janvier 1794, les soldats de l'armée de Condé entendirent, à l'appel des compagnies et des escadrons, la lecture de l'ordre suivant :

« A Lahr, le 31 décembre.

« La multiplicité des occasions où la noblesse française, tous les corps et les individus qui composent cette armée, se sont distingués dans tout le cours de cette campagne, m'a fait craindre de la fatiguer de remerciements trop répétés si je les lui adressais à chaque affaire heureuse où elle a si bien su se rendre digne d'elle-même. J'ai donc cru devoir attendre la fin de nos travaux pour remplir ce vœu de mon cœur. C'est avec la plus grande satisfaction que je m'y livre aujourd'hui, en exprimant à l'armée tout l'intérêt, tout l'attachement, toute l'admiration que m'inspirent ces sacrifices méritoires et si soutenus, cette patience à toute épreuve, cette valeur tantôt ardente et tantôt froide et toujours à propos, dont j'ai été assez heureux pour être témoin : avec de pareils soldats, un général a bien peu de choses à faire; il les suit plutôt qu'il ne les mène; il partage leurs succès, mais il leur doit tous les siens.

« Ce n'est pas sans avoir le cœur déchiré de tout le sang précieux que j'ai vu répandre, mais c'est avec autant de reconnaissance que de sensibilité que je félicite tous mes braves compagnons d'armes de la gloire dont ils se sont couverts, présage heureux de celles qui les attend la campagne prochaine. Quel que soit leur sort, quel que soit le pays qui leur soit destiné par les princes et les puissances coalisées, l'armée doit être bien sûre que tout ce que j'ai vu d'elle ne peut que redoubler (s'il est possible) les sentiments affectueux et tendres que j'ai voués dans tous les temps à la noblesse française, au vrai militaire français. Je me trouverai bien heureux si je peux leur rendre quelquefois utile, par la suite, le reste d'une vie que je consacre, comme eux, à la cause, au service de mon Roi. Faibles sans doute par le nombre, mais forts de nos sentiments et de notre énergie, ne nous effrayons pas des succès momentanés du crime, portons nos regards sur l'avenir, et ne doutons pas un seul instant que tant de travaux, de fatigues et de dangers, et surtout de constance à les braver encore, nous ramèneront enfin des jours plus tranquilles et plus heureux.

« LOUIS-JOSEPH DE BOURBON. »

Le prince mettait également à l'ordre la lettre de l'empereur François II.

« Vienne, ce 8 décembre 1793.

« Monsieur mon cousin, mon général de cavalerie, le comte de Wurmser, m'a rendu compte en diverses occasions, et principalement dans la relation de la journée du 2 de ce mois, de la haute valeur, des grands talents militaires que Votre Altesse ne cesse de déployer dans cette guerre contre les ennemis sacrilèges de la religion, du trône et de tout bonheur social. Le comte de Wurmser a rendu en même temps justice aux preuves multipliées d'intrépidité et de bonne conduite des corps français fidèles qui combattent sous les ordres de Votre Altesse.

Ces témoignages ne peuvent que redoubler mes sentiments pour un prince digne héritier de la gloire des ancêtres et mon intérêt pour une noblesse dont la bravoure égale l'infortune et s'accroît encore ; je n'en désire qu'avec plus d'ardeur que les efforts des puissances coalisées parviennent enfin à mettre un terme aux maux extrêmes de la France, et que je trouve dans un événement aussi considérable une nouvelle occasion de prouver à Votre Altesse l'estime particulière avec laquelle je suis, etc.

« François. »

Les émigrés commençaient à connaître les véritables sentiments des souverains étrangers à leur égard ; aussi acceptèrent-ils sans illusion les compliments quelque peu emphatiques de l'empereur, dont ne s'inspiraient guère ses ministres et ses généraux.

La température très rigoureuse s'opposait à tout mouvement de troupes. La première quinzaine de janvier 1794 se passa, pour les troupes cantonnées à Lahr et autour de Lahr, à élever quelques retranchements, à créneler les murs. L'autorité autrichienne avait fait rentrer les détachements condéens logés à l'extérieur, et le prince ayant fait observer que les cantonnements étaient réellement trop resserrés, on lui enjoignit d'aller établir son corps autour de Rothenbourg, à deux lieues et demi Sud-Ouest de la ville de Tubbingen.

L'armée de Condé partit le 21 janvier en une seule colonne, passa à Volfach et à Hausach, franchit le Kinzig sur un pont de madriers à la hauteur de Schiltach, longea le Necker et arriva le 25 janvier à Rothenbourg où le prince établit son quartier général avec l'artillerie, l'infanterie noble et la plus grande partie de l'infanterie soldée. Un bataillon de Mirabeau et toute la cavalerie furent cantonnés dans deux villages qui touchaient la ville. Le duc d'Enghien, devenu souffrant à la suite des fatigues de la campagne, avait été envoyé à l'ambulance de Rastatt, où se trouvait le duc de Bourbon, qui n'était pas encore rétabli.

Le corps manquait de bien des choses; lorsque le prince adressa des réclamations au nouveau général en chef, le comte de Brown, qui n'exerçait du reste ses fonctions qu'à titre provisoire, on lui répondit par des fins de non-recevoir à peine déguisées. Le vidame de Vassé, officier général de l'armée de Condé, fut envoyé à Vienne pour voir l'empereur et lui exposer la situation. Renvoyé de bureau en bureau, l'ancien commandant du régiment de Dauphin prévient bientôt le prince de Condé que les demandes d'objets de campement, d'équipement, d'armement, de remplacement de chevaux et munitions restaient soumises en réalité à la bonne volonté du général Brown. Le prince se rendit à Heidelberg et finit par obtenir la livraison d'une partie des armes qui étaient nécessaires à l'infanterie. On lui accorda quelques fonds pour commencer l'habillement des corps de gentilshommes dont l'uniforme était ainsi arrêté : Habit et doublure gris de fer, gilet écarlate, collet de même couleur avec deux fleurs de lis brodées en or; pantalon gris de fer pour l'infanterie; culotte jaune pour la cavalerie; cocarde et plume blanche au chapeau. En outre, chaque Condéen devait porter la bande de basin blanc fixée autour du bras gauche. On garda les trois fleurs de lis noires brodées en soie pour les troupes nobles et une pour les troupes soldées. Les épaulettes et les hausse-cols ne se portaient plus, même pour les officiers, dont le seul insigne distinctif est l'épée à dragonne d'or.

Un peu avant son déplacement, le prince avait reçu d'agréables nouvelles qu'il communiquait ainsi au duc de Bourbon :

« Rothenbourg, ce 7 février 1794.

. . . .

« Vous verrez, par ce que je vous envoie, qu'enfin au bout d'un an, j'ai gagné pour vous deux un procès qui devait être fini en vingt-quatre heures. Vous voilà lieutenant général et d'Enghien maréchal de camp du 1er février 1794. Ainsi, faites mettre tous les deux des étoiles de plus à vos épaulettes (vous 3 et d'Enghien 2). . . . .

« J'ai, de plus, une croix de Saint-Louis toute prête pour d'Enghien, et, dès qu'il pourra venir, j'aurai un double plaisir à le voir et à le recevoir ; communiquez-lui tout cela. »

L'armée de Condé apprit avec une véritable joie ces deux promotions bien méritées. Elle vit partir avec regret MM. de Vioménil et de Béthizy, appelés en Angleterre par le comte d'Artois. Le général de Lanans eut le commandement des troupes soldées qui éprouvèrent, elles aussi, une importante modification : la brigade d'Hohenlohe passa au service de la Hollande, et les hussards de Salm à celui de l'Angleterre. Ces cavaliers sont remplacés par un autre corps de hussards, levé et commandé par le comte de Baschy du Cayla, colonel aide de camp du prince de Condé. Ce nouveau régiment, composé surtout de recrues alsaciennes, fut appelé Hussards de Baschy. L'uniforme était le dolman rouge à tresses blanches, la pelisse et la culotte bleu de roi.

Dans le courant de mai, un ordre de mouvement arriva pour porter le corps sur les bords du Rhin, dans les environs de Rastatt. Les Condéens, heureux de se rapprocher de la frontière de France, partirent en trois colonnes, la première, formée de la légion de Mirabeau, quitta Rothenbourg le 17, la deuxième, formée de l'infanterie noble, de l'artillerie et du quartier général, se mit en route le lendemain, et la cavalerie, formant la troisième colonne, la suivit le 19. On traversa Pforzheim. Tout le corps était établi le 23 dans ses cantonnements, sur une étendue de neuf lieues depuis Stolhofen jusqu'à Daxlanden, à une lieue de Carlsruhe en face de Pfort.

Les républicains sont de l'autre côté de la rive et dès que les Condéens prennent leurs factions le long du fleuve, la fusillade commence. Pendant les deux premiers jours, elle fut incessante, mais sans résultat.

L'empereur venait d'appeler au commandement de l'armée le duc Albert de Saxe-Teschen, qu'assistaient les lieutenants généraux de Brown, prince de Hohenlohe et comte Venzel-Colloredo. Le prince de Condé se trouvait sous les ordres de ce dernier officier général, fort mal disposé pour les émigrés royalistes.

25,000 Autrichiens passèrent le Rhin et allèrent camper en avant de Spire, pendant que l'armée républicaine se repliait sur Germersheim qu'elle avait fortifié. Les Prussiens, commandés par Mollendorf, étaient à Lautern.

Le général patriote Michaud livra un combat très vif aux alliés et repoussa les Prussiens qui occupaient Edikoffen et Roth, les forçant à repasser le Rhin, ce que firent aussi les Autrichiens. Le corps de Condé était resté sur les positions qui lui avaient été assignées.

Les fonctions du maréchal général des logis de la cavalerie (c'est-à-dire chef d'état-major de cette arme) qui avaient été jusqu'alors confiées au général baron de Fumel eurent désormais pour titulaire le général comte d'Ecquevilly, qui a laissé sur l'armée de Condé un ouvrage historique très fortement documenté et auquel nous avons fait et ferons encore de fréquents emprunts. La date de son entrée en fonctions est du 22 juillet. Le nouveau maréchal général des logis fit répartir, dans la cavalerie, deux cent vingt-sept chevaux de remonte que le gouvernement autrichien venait d'accorder.

C'est le 28 juillet que le prince de Condé reçut à son quartier général de Rastatt le duc de Berry, qui venait revendiquer, malgré son jeune âge, sa place au danger et qui arrivait escorté par un détachement de gentilshommes, qui avaient été l'attendre à la hauteur de Carlsruhe par les soins du comte d'Ecquevilly.

« Le jeune prince, dit cet officier général, qui assistait à l'entrevue, se jeta dans les bras du prince avec la cordialité la plus touchante et celui-ci, qui avait été le recevoir au bas de l'escalier, s'étant aperçu du petit embarras que lui causait cette affluence d'officiers dont la plupart lui étaient inconnus, lui dit qu'il devait se mettre bien à son aise, se trouvant au milieu de ses amis et de ses serviteurs.

« Il ajouta : « Je crains bien que nous ne vous amusions pas autant pendant cette campagne que nous aurions pu le faire l'année dernière, mais ce n'est pas notre faute. »

« Le duc de Berry était accompagné du comte de Damas-Crux et du chevalier de Lugeard, gentilhomme de la Manche.

« Le prince de Condé présenta au duc de Berry ses états-majors et des détachements de toutes les compagnies de gentilshommes et officiers des corps soldés. Le jeune prince ne négligea aucune occasion de dire un mot honnête à ceux que S. A. lui désigna comme ayant été blessés ou s'étant particulièrement distingués pendant la campagne précédente.

« Le prince de Condé mena, le 31, le duc de Berry faire la visite des différents postes qu'il avait sur le Rhin. »

Le duc de Berry avait alors près de 17 ans. De petite taille, mais vigoureux et de bonne santé, le prince manifestait un goût très vif pour la carrière des armes. Pendant un séjour de six ans à l'armée de Condé, il devait faire preuve d'aptitudes réelles pour le commandement et se montrer au combat toujours digne de sa race.

Sur l'ordre du duc Albert de Saxe, le corps de Condé quitta Rastatt le 12 août et se dirigea sur Hügelsheim. Après avoir dépassé ce village, le prince reçut du général Colloredo des instructions pour établir un camp, de Sellingen à Stollhofen, avec un front de bandière d'une demi-lieue et d'une profondeur égale. La légion de Mirabeau et les hussards de Baschy, sous le commandement du général de Lanans, furent placés en première ligne, afin de surveiller les bords du Rhin, dont ils n'étaient distants que d'un quart de lieue, le camp de troupes nobles et de l'artillerie était en seconde ligne et la cavalerie formait la troisième assez éloignée et tout près de Steinbach, où était le quartier général.

Mgr de Conzié, évêque d'Arras, se rendit au camp pour communiquer aux princes de Condé les projets du comte d'Artois, qui devait toujours s'embarquer et qui, en attendant, était à Rotterdam.

Les Condéens ne furent pas inquiétés par les troupes républicaines et de leur côté ils ne tentèrent pas de franchir le Rhin, la défense de l'état-major autrichien était formelle à ce sujet.

La vie se passait dans un monotone service de garnison, avec les difficultés inhérentes à des cantonnements mal préparés et toujours incommodes : « Une armée de gardes-côtes, comme

l'écrivait mélancoliquement le prince de Condé à Mgr de a Fare, évêque de Nancy (1), qui n'est pas fertile en événements intéressants. » Toutefois les ressources pécuniaires menaçaient de faire totalement défaut au prince qui craignait de ne pouvoir continuer à ses soldats leurs si modestes moyens d'existence. Nous trouvons les traces de ces angoisses dans la correspondance qu'a publiée et annotée M. de la Boutetière. La lettre qui suit est adressée à l'évêque de Nancy, qui allait devenir officiellement le représentant du régent à Vienne.

Après avoir rappelé que l'entretien de l'armée de Condé vient d'absorber les fonds avancés par l'impératrice de Russie et *ses propres fonds*, le prince déclare qu'il sera obligé « sous un mois » d'accomplir les réformes les plus funestes :

« Il s'en suivra que ma cavalerie noble, que l'empereur ne paye pas en entier comme telle, et qui est avec raison fort estimée des généraux autrichiens, va devenir *nulle*, et vous allez le sentir.

« Les trois quarts et demi des gentilshommes ont commencé la campagne de 1792 avec des fonds à eux et à moi. Ils sont arrivés avec des chevaux à *eux* de trente à trente-cinq louis. Pressés par la crainte de manquer, ils ont vendu ces chevaux et en ont acheté de vingt à vingt-cinq. Plus pressés encore par le besoin, ils ont vendu ceux-ci et en ont acheté de douze à quinze louis. Cet hiver, ils vont être encore forcés de vendre ces derniers pour pouvoir subsister, et de se mettre dans l'infanterie, comme beaucoup ont déjà fait . . . .

« Si l'on ne nous donne pas de secours plus abondants, je ne peux plus avoir d'hôpital pour mes gentilshommes. Je vous demande si, indépendamment de la confiance assez généralement accordée dans toute l'Europe aux chirurgiens français de préférence à tous autres, il est possible d'envoyer des gentilshommes à un hôpital pêle-mêle avec des soldats allemands, valaques, hongrois, esclavons ou turcs, et des officiers de santé

(1) V. Réfugié à Vienne en 1791. Voir l'*Armée de Condé*, d'après une correspondance inédite de son chef par le comte de la Boutelière.

qui *tous* n'entendraient pas un seul mot de tout ce que leur diraient mes malheureux malades ou blessés. L'humanité seule est révoltée de cette idée. C'est cependant ce qui va arriver si l'on persiste à ne pas vouloir entrer dans cette dépense, puisque je n'ai plus le moyen de la soutenir. On me fait payer jusqu'aux chariots de transport à mon hôpital, qui est à vingt-cinq lieues de moi et que je n'ai jamais pu obtenir qu'on rapprochât. On m'impose cette dépense comme si j'avais des masses de régiments . . . .

« J'ai onze pièces de canon à moi, qui ont servi l'empereur avec une distinction dont les généraux autrichiens sont souvent venus sur le champ de bataille me faire les plus grands éloges. Effectivement, sur dix-huit ou dix-neuf combats que nous avons eu à soutenir la campagne dernière *et qui ont tous réussi*, combats dont la plupart nous ont été personnels, je dois le succès de treize ou quatorze à ma *seule* artillerie. Donc elle a été utile à l'armée impériale. Mais je vous laisse à penser de quelle cherté il est pour moi de nourrir les chevaux nécessaires et d'entretenir l'attirail indispensable tandis qu'au contraire cela coûterait très peu à l'empereur. Je ne serais plus en état de soutenir cette dépense, et si je la réforme, j'afflige profondément et j'affaiblis considérablement mon corps, qui voit sa force dans cette artillerie. Je l'énerve dans *le fait* et dans *l'opinion*, et par conséquent je deviens beaucoup moins utile à l'armée autrichienne elle-même. Malgré mes représentations réitérées, je n'ai pas encore été assez heureux pour persuader cette vérité, dont l'évidence est démontrée par l'expérience et par les faits.

« Sans cavalerie, sans hôpital, sans artillerie, sans état-major particulier, sans aides de camp, dépense tout entière à mes frais et *indispensablement nécessaire*, mon infanterie considérablement diminuée par les ressources que les officiers trouvent dans les nouveaux corps anglais, où on les paye énormément et où on les appelle de toutes parts, de quelle utilité serons-nous désormais à l'empereur s'il ne fait rien de plus pour nous. »

Le prince de Condé exprimait le désir de voir l'empereur et

de lui exposer la situation, il ajoutait avec une mélancolie pleine de philosophie et de fierté :

« Il y a encore un autre article dont *je n'ai jamais* parlé à la cour de Vienne. Mais je vous avouerai (la cause en est trop noble pour en rougir) que s'il ne me tombe pas du ciel quelques secours pécuniaires et certains, je serai obligé, toujours *sous un mois*, pas plus tard, d'abord de vendre mes chevaux et de servir à pied, n'ayant plus de quoi payer un seul palefrenier ni un seul valet, ensuite de prendre peut-être avec mes deux enfants (encore ne sais-je pas comment ma malheureuse fille pourra vivre) (1) les quinze kreutzers par jour et le pain de munition pour avoir de quoi mettre sous la dent. Cela est *à la lettre*. Ne croyez pas que notre courage en soit abattu, si cela paraît convenable, nous mènerons fort bien cette vie-là plutôt que d'abandonner la cause de l'honneur. Je ne regretterai que le peu de bien que j'ai pu faire jusqu'à présent et le soulagement qu'une table très modique fournit à des gentilshommes qui me sont personnellement attachés depuis ving-cinq à trente ans, que je ne paye plus depuis mon exil forcé, et à quelques autres de la noblesse qui veut absolument que j'aie une garde de six ou sept gentilshommes, peut-être fort inutiles, mais que, par intérêt pour moi et vu les circonstances, elle croit nécessaire à ma sûreté. Au reste, je suis bien plus occupé de l'attitude publique de cette brave, malheureuse et respectable noblesse, que de ma position particulière. »

Que le gouvernement autrichien réponde avant les premiers jours d'octobre, tel est le vœu du prince de Condé. Des pluies abondantes occasionnèrent de nombreuses maladies et décidèrent le duc Albert de Saxe à faire lever le camp le 8 octobre, pour aller cantonner entre Rastatt et Calsruhe à quatre lieues de là, et dans les villages qui sont placés entre deux affluents du Rhin, l'Alb et la Murg, celui d'Ettlingen était désigné comme quartier général. Un chasseur noble, fort lettré, M. Jacques de Thiboult du Puisact, ancien officier au régiment de Beauce, a laissé des

(1) La princesse Louise de Condé.

documents inédits sur l'émigration que M. le comte Gérard de Contades a publiés et annotés sous le titre de *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*. C'est une véritable mine de renseignements sur les campagnes du corps de Condé.

Nous voyons dans ces souvenirs d'étapes, l'obsession de la patrie, à laquelle n'échappaient pas les émigrés, quoiqu'on en ait dit. « La montagne devient escarpée, après Oberweier. Nous montons pendant environ une heure et atteignons une cime où nous jouissons d'un superbe spectacle. En regardant vers le Nord-Est, nous voyons la belle plaine qu'arrose le Rhin et, de l'autre côté du fleuve, l'horizon est borné par les Vosges. Nous découvrons le clocher de Strasbourg, un peu à gauche. A nos pieds, et du même côté, s'étend une vallée baignée par la petite rivière qui coule à Rastatt. Sur ses bords s'élèvent une multitude de villages, entourés de bois, de prés et de vignobles. Le soleil est vif et le jour, quoique serein, est pourtant chargé d'une vapeur légère, qui ajoute à l'intérêt du tableau. »

La réponse à la demande de subsides, adressée à la cour de Vienne par l'intermédiaire de Mgr de la Fare n'arrivant pas, le prince qui l'attendait pour les premiers jours d'octobre, songea à mettre le corps à la solde de plusieurs princes de l'Empire. Mais il fallait encore la permission de l'empereur, ce souverain indolent et rusé, qui ne se prononçait jamais. Aussi le vieux prince, dans son impatience, écrivait-il au prélat diplomate : « Ah ! monsieur, si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour débattre mes intérêts avec cet ennui ! Je vous assure que j'aimerais mieux être Père de la Trappe, que de faire le métier que je fais. Si décidément l'on ne veut pas que je puisse être général (car il est impossible de l'être sans argent) il vaut mieux me le dire tout de suite. Alors je ne me fais pas encore moine, mais j'entre dans le rang avec mes 15 kreutzers (1) et je donnerai un coup de bayonnette tout comme un autre. »

Elle vint, la réponse si impatiemment attendue, mais elle n'était qu'un banal accusé de réception. L'empereur, qui ne se

(1) Environ sept sous de France.

pressait jamais, se bornait à faire savoir au prince qu'il se trouvait forcé, par des considérations particulières, de différer sa réponse...

Différer, c'était aisé à dire, mais on était à bout de ressources et il fallait toute l'énergie du prince de Condé, tout le dévouement et toute la discipline de son armée pour résister à de tels procédés. L'ancien seigneur de Chantilly et de tant de beaux domaines résolut de partager les *soixante-quatre louis* entre ses officiers et ses soldats de la manière la plus égale. Un certain nombre d'émigrés alsaciens étaient venus prendre du service dans les corps nobles et surtout dans les corps soldés, l'effectif était alors de trois mille, c'était neuf *sols* qui allaient être la gratification dernière du prince à son armée. Il prit ses dispositions pour vivre seul avec ses enfants, aussi frugalement que le dernier des hussards de Baschy ou des fusiliers de Mirabeau. Les officiers généraux vont être inscrits sur les contrôles des compagnies et porteront sac et fusil. Chacun touchera alors les quinze kreutzers, que la cour de Vienne ne marchande pas *encore!*

Heureusement pour le corps de Condé, le gouvernement anglais vit la détresse du corps et blâma l'inconcevable avarice de l'Autriche. Redoutant la dissolution du corps, qu'il avait intérêt à conserver, le ministre Pitt chargea le chevalier de Bouillé d'une somme de six mille livres sterling pour le prince et à titre de secours provisoire.

La cour de Vienne, heureuse de n'y pas contribuer personnellement, résolut d'utiliser ce subside en faisant participer les royalistes à une opération projetée pour débloquer Manheim. Le corps de Condé prit les armes dans la nuit du 8 décembre, traversa Durlach, Daxlanden, et envoya force patrouilles le long du Rhin, par un froid très vif, le fleuve charriait des glaçons.

On cantonna avec beaucoup de difficultés dans quelques villages, abandonnés en partie par la population. Le 29 décembre, des cavaliers nobles vinrent informer l'état-major condéen que les républicains occupaient les ouvrages en avant du pont de Manheim. La garnison autrichienne les avait abandonnés, sans

les avoir défendus, prétendant que les glaces avaient rompu une partie du pont et entraîné quelques-uns des bateaux qui le formaient, ils restaient sans secours de la place. Kléber allait assiéger Mayence qu'il avait si bien défendue un an auparavant. Meinheim et Mayence restaient seuls au pouvoir de la coalition, sur la rive gauche du Rhin. Le corps de Condé reprit ses cantonnements.

CHAPITRE XIII

LE CAMP DE STEINSTADT

Le 28 janvier 1895, un ordre de l'état-major autrichien renvoya les royalistes plus au sud, dans la direction de Carslruhe; le quartier général du prince fut transféré provisoirement à Bruchsal, résidence d'été de l'évêque de Spire, fort mal disposé pour les émigrés. Les troupes étaient campées dans les deux petites vallées de la Pfinz et de la Saabach avec de nombreux avant-postes sur la rive droite du fleuve.

La fin de janvier et le commencement de février se passèrent sans le moindre incident. Le froid devenait très vif, les républicains étaient en nombre sur l'autre rive du Rhin et l'on redoutait un mouvement tournant de leur part, surtout dans les environs de Spire où leur cavalerie avait réquisitionné de nombreux bateaux.

Pour l'armée républicaine, comme pour l'armée royaliste, la rigueur de l'hiver imposa de fréquents armistices. Il y avait jusqu'à dix-sept degrés de froid. Cette température, en immobilisant la flotte hollandaise, permettait à Pichegru de terminer sa magnifique campagne et d'occuper Amsterdam, encombrée par les glaces.

Le prince obtint de changer les cantonnements qui lui avaient été imposés, et en présence de la mauvaise volonté persistante

de l'évêque de Spire, du peu de ressource des localités, il fut autorisé à transporter son quartier général à Rottenbourg.

L'armée, en une seule colonne, part le 9 février. Elle s'enfonce dans la Forêt-Noire pendant deux lieues, en ressort pour traverser les deux petites villes de Tiefenbronn et de Pforzheim. Dans cette dernière localité, les bataillons nobles en défilant saluent à une des fenêtres la princesse de Monaco, cette fidèle amie du prince de Condé, attachée à la fortune de cette petite armée, comme ces grandes dames, audacieuses et passionnées, qui au début de la Fronde, suivaient le vainqueur de Rocroy dans ses bivouacs de la banlieue parisienne.

Catherine de Brignoles, princesse de Monaco, toujours belle malgré les premiers cheveux blancs, était universellement respectée; nul n'ignorait avec quelle générosité, avec quel dévouement elle s'était dépouillée de ses joyaux et de son argenterie pour la caisse de l'armée, pour les secours aux hôpitaux. Que de blessés et de malades lui devaient un peu de bien-être, parfois même le médicament sauveur. « C'est de Madame la princesse Catherine », disait-on avec un doux sourire. « Madame la princesse! » Le nom convenait bien à celle que le prince de Condé devait épouser, sans faste comme sans mystère, dans une église de Bavière, vers le milieu de cette année 1795. Ne l'aimait-il pas d'une affection aussi constante que discrète, depuis sa présentation à la cour de Versailles en 1761. Trente-quatre années s'étaient écoulées sans refroidir leur réciproque attachement.

L'armée de Condé arriva dans le duché de Wurtemberg, où elle cantonna sur les bords du Neckar. A l'hiver rigoureux succéda un printemps pluvieux, ce qui n'empêcha pas quelquefois les émigrés, au détriment de la discipline, de satisfaire leur goût désordonné pour la chasse. Cette distraction leur créait cependant bien des inimitiés parmi les châtelains et les paysans.

Un autre défaut, dont ils étaient non moins incorrigibles,

exerçait ses ravages, comme nous le voyons, dans le *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé* (1).

« Les chasseurs ont recommencé à faire la guerre au gibier du duc de Wurtemberg qui, malgré sa mauvaise volonté, a été obligé d'abandonner une vaste forêt aux chasseurs nobles. Le Macao recommence comme la chasse, il est l'occupation du plus grand nombre qui y portent leur prêt, et briguent incessamment les faveurs de la fortune. Ceux qui ne jouent pas, renfermés dans le *stube* de l'auberge, vulgairement appelé bouzin, spéculent en politique pendant la matinée.

« Chaque compagnie a ses publicistes et ses dissertateurs, aux sentences desquels on cède le plus souvent sans contradiction. Après un mauvais dîner arrosé d'eau, on revient au bouzin, le jeu y est plus cher et la galerie plus nombreuse. Chacun fait sa digestion à sa manière, les uns enfouis dans de noires rêveries, les autres livrés à des plaisirs bruyants. La soirée s'écoule ainsi. Ceux qui ont de l'argent soupent avec des œufs, du vin et du pain blanc; les autres avec du lait caillé et du pain de munition, plus mauvais cette année qu'à l'ordinaire. »

Dans ces cantonnements malsains et dispersés, les Condéens apprennent que le prince établit son quartier général de Rottenbourg. De nouveau il est question de licencier le corps.

Ce bruit était mensonger, car, au mois de mai, le prince recevait la visite du colonel Diedrichstein, de l'état-major autrichien, qui venait l'informer que l'empereur continuait, ainsi que l'Angleterre, à contribuer à l'entretien du corps et qu'il le plaçait tout spécialement sous les ordres du général Clerfayt, le successeur du duc de Saxe dans le commandement de l'armée impériale.

A cette occasion, l'ordre général fut adressé à l'armée :

Rottenbourg, le 2 mai 1795.

« Mes braves amis et compagnons, le tendre intérêt que je n'ai pas cessé de prendre à vous me fait jouir avec bonheur

(1) Publié et annoté par le comte Gérard de Contades.

de l'heureux changement que je puis enfin vous annoncer; l'empereur me fait dire, avec toutes sortes de bontés, qu'il est bien fâché que les circonstances ne lui aient pas permis d'augmenter plutôt un corps pour lequel il a tant d'estime ; qu'il va nous employer plus utilement à la cause commune, et que c'est avec plaisir qu'il m'annonce que je peux m'entendre avec M. le comte de Clerfayt pour faire toutes les augmentations que je croirai possibles; en conséquence, je compte avoir incessamment une entrevue avec ce général, dont la réputation est si bien établie, et qui m'écrit de son côté la lettre la plus honnête. Redoublons de reconnaissance pour un souverain qui nous soutient depuis si longtemps avec tant de constance et de générosité. Notre zèle pour servir sous ses ordres la cause de notre Roi sera récompensé tôt ou tard, je me plais à l'espérer ; mais n'oubliez pas, vous tous qui m'êtes si chers, que la valeur ne suffit pas à l'honneur, que ce sentiment dont vous êtes si pénétrés vous impose la loi de donner l'exemple de la sagesse et de la subordination, comme vous donnez celui de la patience et de la fidélité; je ne doute pas que vous ne sentiez, dans le fond de vos cœurs, la nécessité de ce que je vous recommande, pour ajouter encore à l'estime que vous avez su mériter en tant d'occasions. Je vous désire trop tous les genres de succès, pour ne pas chercher à vous les procurer par les conseils de l'intérêt que je vous dois, et par les mesures de fermeté que je me dois à moi-même.

« Louis-Joseph de Bourbon. »

Après avoir subi tant de mauvais procédés de la part de la cour de Vienne, toujours disposée à marchander ses subsides, qu'il devait être pénible au prince de Condé de faire l'éloge d'un tel gouvernement, devant les émigrés trop fixés sur « la constance et la générosité de l'empereur ! Le comte de Clerfayt, récemment promu feld-maréchal, ne dissimulait pas ses sentiments peu bienveillants pour l'émigration française et en particulier pour le corps de Condé, que les généraux autrichiens trouvaient

trop indépendant. Les royalistes, réfugiés en Allemagne, éprouvaient une légitime fierté, en apprenant les victoires des armées républicaines ; ils voyaient quelle duplicité et quelles rancunes se cachaient sous l'apparente hospitalité de l'étranger.

L'Europe, d'ailleurs, commençait à se lasser de la guerre avec ces armées improvisées, si souvent victorieuses. Le 5 avril 1795, la paix était signée à Bâle entre la République française et la Prusse. Dans trois mois, l'Espagne aussi déposera les armes. L'Autriche et l'Angleterre seules résistent. Elles continueront donc à l'armée de Condé leurs modiques secours.

Aussi la Cour de Vienne envoie-t-elle au quartier général de Clerfayt l'ordre de tenter quelque chose sur le Rhin et d'y mettre en première ligne le corps de Condé. En conséquence, le prince est invité, le 8 mai, à mettre ses troupes en mouvement pour les établir sur les bords du Rhin, entre Fribourg et Bâle, avec son quartier général à Mulheim.

Toutes les fractions du corps furent mises en mouvement dès le 13 et occupèrent les cantonnements suivants : Oberndorff le 14, Schranberg le 15 et le 16, Nornberg le 17, Haslach le 18, Elsach le 19, Waldkirk le 20, Kiskoffen le 21, Mulheim le 22 juin.

Le prince de Condé ayant été à Grosgerau prendre les ordres du feld-maréchal, l'armée fut commandée pendant la marche par le duc de Bourbon. Partout le paysan allemand se montrait hostile à l'émigré. M. Forneron trace de cette animosité un tableau trop vrai : « Il assomme, il dépouille tout Français isolé. L'émigré sabre cette canaille, chasse sur les terres des moines, mène brusquement la galanterie. Les jeunes Allemandes se pressent en troupes nombreuses autour des campements de l'armée de Condé, elles rôdent dans les bois et près des feux de bivouac (1). »

Les rixes, les guet-apens se multiplient dans les cantonnements, au cours même des étapes. Un jour, aux environs d'Hornberg, des chasseurs nobles faisant partie d'une avant-

(1) *Histoire générale des Emigrés*, par FORNERON.

garde, attablés chez des bûcherons qui leur faisaient payer fort cher un mauvais dîner, sont attaqués sans provocation par une dizaine de paysans, armés de haches et de fourches. L'un des royalistes, M. de Voisier, a été saisi à l'improviste par les cheveux, renversé et va être assommé lorsque ses camarades, ayant dégaîné, et frappant d'estoc et de taille, parviennent à le dégager. Il avait fallu pour cela tuer ou blesser mortellement trois paysans.

Aussitôt dans la petite ville d'Hornberg, connue par son château bâti en charpente de sapin, le bruit se répand que les émigrés massacrent les paysans. Malheur aux royalistes isolés qui se laisseraient surprendre.

Et cependant, en se rapprochant de la terre de France, comme le pays devient joli! Les vallées s'entrecroisent, des ruisseaux serpentent au milieu de bouquets d'arbres et de vertes prairies.

La montagne est proche, mais, dans cette saison printanière, semble d'abord facile et d'accueil hospitalier. Les femmes du Brisgau, avec leurs grandes cornettes blanches, leurs corselets de velours noir et leurs coquets sabots, s'accoudent aux lucarnes des chalets ou se groupent aux carrefours des sentiers fleuris, regardant passer ces soldats tout poudreux, qui ont une autre allure que les « Kaiserlicks » ou les grenadiers suisses alourdis et gourmés. On en médit des émigrés français; ne sont-ils pas joueurs, batailleurs et... coureurs et cependant les jolies filles de la vallée d'Elz, de leurs grands yeux un peu farouches, les regardent avec intérêt et adressent aux exilés un mélancolique adieu.

A Fribourg, beaucoup de réfugiés les acclamèrent au passage. « Une femme française, dit M. de Thiboult, voyant de son balcon défiler l'armée et passer le drapeau, ne peut contenir ses larmes. »

A la vue de leurs compatriotes infortunés, nobles ou bourgeois, paysans ou valets, les Condéens sentaient ce grand lien de la patrie qui ne se rompt jamais et que l'on retrouve si solide à l'heure des communes épreuves. La population de Fribourg s'étonnait de ces brusques attendrissements, elle ne les

comprenait pas plus que la fierté de ces soldats proscrits, à qui un général autrichien faisait un affront dont l'humiliation ne les atteignait pas, comme le dit si bien le fourrier de l'armée de Condé : « Nous nous étions réunis avant de traverser Fribourg, et avions marché par une affreuse chaleur, pensant que le général de l'empereur, Mélas, allait nous passer en revue. Je ne sais s'il y est, comme on le dit à Fribourg, mais s'il y est, il ne nous a pas fait ou plutôt il ne s'est pas fait cet honneur. »

De Mulheim, on voyait les montagnes d'Alsace qui dominaient le Rhin. Bâle, par sa proximité, attirait les émigrés qui, en raison de la neutralité, y rencontraient des officiers républicains. Les haines des partis s'étaient calmées. « Les patriotes, dit notre fourrier (1), montraient une honnêteté et une déférence inattendues pour ceux de notre armée qui se rencontraient avec eux dans les auberges. » Sous prétexte de donner plus de mobilité au corps de Condé, l'état-major autrichien le fit camper. Deux rassemblements furent formés, l'un en avant de Gratzhausen, à une lieue du vieux Brisach, sur la gauche, comprenant le premier bataillon noble et les troupes à cheval de l'avant-garde (cavalerie de la légion de Mirabeau et hussards de Baschy. Des postes sur le bord du Rhin étaient confiés à la légion de Mirabeau. Un second camp, formé par le deuxième bataillon noble et deux escadrons gentilshommes, fut placé tout près de Steinstadt.

Le feld-maréchal Clerfayt, ayant demandé au prince de lui désigner un de ses officiers généraux pour servir d'intermédiaire, comme M. de Rocque l'avait été auprès du général Wurmser, M. de Barbançon, maréchal de camp, fut désigné et remplit ces délicates fonctions avec beaucoup de tact. Malheureusement le gouvernement anglais, qui avait fourni des subsides au corps et qui devait les renouveler, annonçait l'intention d'accréditer auprès du prince un officier de l'armée britannique, en qualité de commissaire permanent. La nouvelle affecta pénible-

(1) *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, publié et annoté par M. de Contades.

blement le prince et son entourage, mais il ne leur était plus possible de se soustraire à cette humiliante surveillance.

L'état-major autrichien invita le prince à réunir toute son infanterie noble en un seul camp et à cantonner la cavalerie. On réunit donc les deux bataillons nobles dans le camp de Steinstadt, tracé sur une hauteur qui dominait la vallée du Rhin, entre la ville de Steinstadt et celle de Mülheim. De tout temps le soldat français a su embellir par des travaux horticoles le séjour un peu sévère des camps. Les industrieux fantassins des camps de Châlons et de Sathonay, sous le second Empire, les cavaliers du camp de Roquencourt, après la guerre, ont été les dignes descendants des chasseurs nobles de Steinstadt, qui s'étaient improvisés jardiniers et avaient su transformer en un parc agreste le vaste plateau où s'étaient plantées, piquetées leurs tentes.

« Le camp des gentilshommes, écrit l'auteur des *Souvenirs d'un officier royaliste*, était une chose curieuse à voir. Ces Messieurs lui avaient donné un aspect tout particulier en dessinant des jardins à l'anglaise en avant de leurs tentes, au milieu des bois et sur l'escarpement du côteau qui bordait le Rhin dans ces environs. »

M. le comte G. de Contades, auquel nous empruntons cette citation, a, dans un ouvrage intitulé : *Emigrés et Chouans*, consacré quelques pages délicatement écrites aux gentilshommes poètes de l'armée de Condé. Cette petite académie avait pris naissance dans un modeste cantonnement de Brisgau. Un colonel pensionné, le baron de Bœchlin, offrit aux poètes nomades la plus généreuse des hospitalités dans son château de Rust.

« Au camp de Steinstadt, la petite académie s'organisa en prévision de longs moments de loisir. Elle choisit pour lieu de ses réunions une sorte de baraque entourée d'un jardinet, et dès la première séance y constitua son bureau. »

Les plus marquants de ces gentilshommes poètes étaient MM. de la Taille, de Laffitte de Pelleport, déjà connu dans les lettres, de Villemontez, de Quérelles, du Coudray, de Godey, de Vauquelin, Duchol, de Bayle de la Neuville, Jacques de Thi-

boult, le fourrier dont M. de Contades a publié le précieux journal, et M. de Tourniol du Rabau.

On chanta les hauts faits de l'armée de Condé, les malheurs de la famille royale, les souffrances de la Patrie, puis on s'humanisa un peu, et l'on rima souvent en l'honneur des dames... Une de leurs pièces est demeurée célèbre dans la mémoire des Condéens de Steinstadt, ce sont les vers de M. de Pelleport, dédiés et récités au prince, lors de sa visite aux bosquets (1).

La muse condéenne allait faire entendre les plus douloureux accents. Le 14 juin, la nouvelle de la mort de l'infortuné Louis XVII arrivait au camp de Steinstadt. Des lettres de Bâle apprenaient que le jeune prince prisonnier du Temple avait succombé à son long martyre (2). Ce fut une désolation générale parmi les Condéens. Malgré les malheurs du temps, on espérait que le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette serait un jour délivré par les hardis royalistes qui avaient tenté plusieurs fois de sauver la reine.

Parmi les émigrés, personne n'avait oublié que le comte de Provence s'était montré sympathique aux débuts de la Révolution.

Son scepticisme en religion, ou tout au moins son manque de ferveur, sa longue inimitié avec la reine, ses attaques contre la Cour, ses complaisances pour les gazetiers, parfois même pour les pamphlétaires, tout, jusqu'à son allure alourdie par la souffrance et l'embonpoint, contribuait à faire désirer aux militaires

(1) Que j'aime ce salon dont l'art et la nature
Ont formé de concert la verte architecture !
Qui donc a pu créer un séjour si charmant ?
Serait-ce des jardins le dieu compatissant,
Qui viendrait procurer, par des travaux utiles,
Aux chevaliers français d'agréables asiles ?
Non : ce sont des guerriers à vaincre accoutumés
Qu'on voit en jardiniers tout à coup transformés,
Et qui font succéder aux fureurs de Bellone
L'art innocent et doux de Flore et de Pomone.

(2) Le cruel Simon avait été dénoncé comme complice de Robespierre et exécuté pendant la réaction thermidorienne.

royalistes que ce philosophe valétudinaire ne devînt pas le prétendant pour lequel la noblesse de France s'obstinait à tirer l'épée.

Et pourtant la force du principe héréditaire et la tradition monarchique firent des adversaires de Monsieur les sujets respectueux du roi Louis XVIII. « Le Roi est mort? Vive le Roi ! » répétaient tous les émigrés, jeunes ou vieux, et par un subit revirement, chacun, tout en pleurant l'intéressante victime du Temple, vantait l'intelligence supérieure et l'esprit cultivé du nouveau souverain...

Les relations entre le régent et le prince de Condé s'étaient bornées à l'échange de quelques visites au début de l'émigration, à la communication des opérations militaires que l'état-major autrichien imposait au prince de Condé. Il se faisait un devoir d'en aviser, sans empressement mais régulièrement, le comte de Provence, lui demandant quelques grâces (promotions de grades, nominations ou avancements dans l'ordre de Saint-Louis); le futur Louis XVIII avait déclaré que ces faveurs ne pouvaient être accordées que par le Roi ; or, le Roi s'appelait encore Louis XVII... et le prince de Condé semblait avoir éprouvé quelque mécontentement de l'échec de ses propositions. Il n'en résolut pas moins de proclamer sans le moindre retard le nouveau Roi devant les troupes dont il avait le commandement.

Aussi, le 16 juin, des détachements de tous les corps de l'armée de Condé se réunirent en armes sur le front de bandières.

Voici, du reste, la copie du procès-verbal (1) qui constate la proclamation de Louis XVIII comme Roi de France et de Navarre :

« L'an mil sept cent quatre-vingt-quinze et le seizième jour de juin, à dix heures du matin, au camp de Mülheim, situé à quelque distance de la rive droite du Rhin, entre les villages de Neubourg et de Steinsstadt.

(1) Dossier Surval, *Archives nationales.*

« En présence de S. A. R. Mgr le duc de Berry, petit-fils de France.

« Par l'ordre et en présence de S. A. S. Mgr le prince de Condé, prince du sang royal de France, grand-maître de France et commandant en chef une division de la noblesse française.

« Et en présence de LL. AA. SS. M^{grs} les ducs de Bourbon et d'Enghien, princes du sang royal de France.

« Mgr le prince de Condé étant arrivé, accompagné de ses états-majors et aides de camp, et ayant trouvé une partie de son armée (dont le surplus était resté aux postes et cantonnements pour la garde du Rhin) rangée en bataille, comme il l'avait ordonné, et formant les trois côtés d'un carré, et sur trois lignes, ainsi qu'il suit :

« *En première ligne*, les gentilshommes français des deux bataillons de chasseurs nobles ; à la droite, à la gauche et au centre de ce corps, l'artillerie noble.

« *En seconde ligne*, des détachements de l'infanterie de la légion de Mirabeau, grenadiers, volontaires, chasseurs et canonniers.

« A la gauche, des détachements des compagnies française et suisse, et la garde du parc de l'artillerie.

« *En troisième ligne*, la cavalerie noble, la cavalerie soldée ; à la gauche, un détachement des hussards de Mirabeau.

« Au centre de la troisième ligne, un détachement de la prévôté à cheval.

« L'infanterie, commandée par M. le comte de Mazancourt, maréchal de camp.

« La cavalerie, commandée par M. le comte de Mellet, maréchal de camp.

« Sur un autel adossé contre un bois, qui formait la quatrième ligne du carré, a été célébré un service pour le repos de l'âme de Louis XVII, Roi de France et de Navarre.

« Le service fini, le prince de Condé se tourna vers l'armée et dit :

« Mgr le duc de Berry, Messieurs, m'ordonne de prendre la parole.

Son Altesse Sérénissime prononça ensuite le discours suivant :

« Messieurs, à peine les tombeaux de l'infortuné souverain, de son auguste compagne et de leur respectable sœur se sont-ils refermés, que nous les voyons se rouvrir pour réunir à ces illustres victimes l'objet le plus intéressant de notre amour, de nos espérances et de nos respects ; ce jeune rejeton de tant de rois, dont la naissance seule paraissait amener le bonheur de ses sujets, puisqu'il était formé du sang de Henri IV et de Marie-Thérèse, vient de succomber sous le poids de ses fers et de sa cruelle existence ; ce n'est malheureusement pas la première fois que j'ai eu à vous rappeler qu'il est de principe que le Roi ne meurt pas en France ; jurons donc au prince auguste qui devient aujourd'hui le nôtre, de verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour lui prouver cette fidélité sans bornes, cette soumission entière, cet attachement inaltérable que nous lui devons à tant de titres et dont nos âmes sont pénétrées ; nos vœux vont se manifester par ce cri qui part du cœur, et qu'un sentiment profond a rendu si naturel à tous les Français, ce cri qui fut toujours le présage comme le résultat de vos succès, et que les républicains n'ont jamais entendu sans stupeur comme sans remords.

« Après avoir invoqué le Dieu de miséricorde pour le Roi que nous perdons, nous allons prier le Dieu des armées de prolonger les jours du Roi qu'il nous donne et de raffermir la couronne de France sur sa tête par des victoires, s'il le faut, et plus encore, s'il est possible, par le repentir de ses sujets et par l'heureux accord de sa clémence et de sa justice.

« Messieurs, le roi Louis XVII est mort, vive le roi Louis XVIII ! »

« Ce discours, dit le général d'Ecquevilly dans ses *Campagnes du Corps*, que le prince prononça avec autant de noblesse que de sensibilité, arracha des larmes à tous ceux pui l'entenbirent.

Son Altesse Sérénissime, élevant ensuite son chapeau en l'air, cria : « *Vive le Roi !* » Les princes et toute l'armée l'imitèrent, ainsi que le colonel anglais (1) présent à cette cérémonie, qui partageait l'attendrissement général, et le cri mille fois répété de : « *Vive le Roi !* » retentit sur toute la ligne, de manière à être entendu par les républicains campés de l'autre côté du Rhin.

« Après ce mouvement d'enthousiasme, le prince s'était retourné vers l'autel, les aumôniers de l'armée entonnèrent le psaume *Exaudiat* et le *Domine Salvam fac Regem*. La cérémonie finie, Son Altesse Sérénissime, toujours accompagnée des princes et de son état-major, passa la revue de l'armée bien douloureusement impressionnée. »

Un procès-verbal, après la cérémonie, fut rédigé et signé par les quatre princes, par le marquis de Bouthillier, major général de l'infanterie, et le comte d'Ecquevilly, maréchal des logis de la cavalerie, par le comte de Mazancourt, colonel du régiment d'infanterie noble, et le comte de Mellet, commandant des escadrons gentilshommes. Cette pièce fut conservée dans les archives du corps (2). Le roi avait reçu à Vérone les hommages personnels du prince de Condé et du duc de Berry, qui lui étaient portés par le comte Alexandre de Damas, premier écuyer du prince, et le chevalier de Lageard, gentilhomme du duc de Berry.

Louis XVIII remercia le prince de Condé par la lettre qui suit :

« Mon cousin, je suis touché comme je dois l'être des sentiments que vous m'exprimez au sujet de la perte irréparable que je viens de faire en la personne du Roi, mon seigneur et neveu. Si quelque chose peut adoucir ma juste et profonde douleur, c'est de la voir partagée par ceux qui me sont chers à tant de titres. La France perd un Roi dont les heureuses qualités que

(1) Lord Crawford, commissaire britannique.

(2) *Archives nationales*, dossier Surval.

j'ai vues se développer dans sa plus tendre enfance annonçaient qu'il était le digne successeur du meilleur des rois. Il ne me reste plus qu'à implorer le secours de la divine Providence pour qu'elle me rende digne de dédommager mes sujets d'un si grand malheur. Leur amour est le premier objet de mes désirs et j'espère qu'un jour viendra où, après avoir, comme Henri IV, reconquis mon royaume, je pourrai, comme Louis XII, mériter le titre de père de mon peuple. Dites aux braves gentilshommes, aux fidèles troupes dont je vous ai confié le commandement, que l'attachement qu'ils m'expriment par votre organe est déjà pour moi l'aurore de ce beau jour, et je compte principalement sur vous et sur eux pour achever de le faire éclore. Je vous renouvelle avec plaisir l'assurance des sentiments avec lesquels je suis, mon cousin,

« Votre très affectionné cousin.

« Louis. »

L'armée de Condé allait être augmentée presque du double de ses effectifs actuels. Un certain nombre de régiments émigrés, pris en solde par le gouvernement anglais et maintenus en Allemagne, venaient d'être licenciés. Ces corps de troupes étaient appelés régiments à cocarde noire, formaient les régiments de Laval, de Broglie, d'Autichamp, de Vioménil et de Béthisy. Les commissaires anglais, chargés de leur surveillance, les avaient éloignés du corps de Condé. Dès le licenciement, les militaires qui leur appartenaient accoururent au camp de Steinstadt.

Au moment où ils arrivaient pour fournir un appoint considérable à cette petite armée, le duc de Bourbon cédait à l'appel du comte d'Artois pour concourir avec Monsieur à une descente sur les côtes de Bretagne et de Vendée. Le fils du prince de Condé partait le 30 juillet pour s'embarquer à Brenem avec le marquis de Vibray, le comte d'Auteuil et quatre autres officiers attachés à sa personne.

M. de Thiboult, dans son *Journal d'un fourrier de l'armée*

de Condé (1), mentionne ce départ et constate que beaucoup de ses compagnons d'armes auraient voulu accompagner le duc de Bourbon dans son aventureuse expédition. « Il a voulu, sans doute, s'épargner les sollicitations de tous ceux qui désireraient passer en Vendée, en Bretagne, en Normandie. De ce nombre sont naturellement les émigrés de ces provinces, car véritablement il est plus doux d'aller délivrer son propre pays que de rester ici à attendre et à monter tristement la garde sur les bords du Rhin. »

Les Condéens apprenaient, par des journaux républicains qui leur parvenaient par Bâle, l'échec de Quiberon. Presque tous les émigrés qui avaient débarqué étaient tués ou prisonniers. On prévoyait trop le sort qui était réservé aux survivants, dont l'héroïque courage ne trouva pas grâce devant les ordres de la Convention trop docilement exécutés.

Régiments de Royal-Marine, de Loyal-Emigrant, de Rothalier, d'Hervilly et du Dresnay, et vous, division de Sombreuil, formée des légions de Béon, de Périgord, de Salm et de Damas ! qu'êtes-vous devenus ? se demandaient avec anxiété les Condéens, songeant aux frères d'armes morts en combattant, ou captifs et destinés à la fusillade de la plaine d'Auray (2). Sur trois mille émigrés, descendus en Bretagne, quelques centaines seulement purent échapper au désastre. Un certain nombre appartenait à la légion de Béon-Infanterie (3) qui s'était illustrée dans le Brabant pendant la campagne de 1794, notamment à l'affaire de Boussigny.

C'est alors que l'on sut le retour de M. de Lageard qui avait été saluer Louis XVIII à Vérone, au nom du corps, et prendre directement les ordres du Roi. Le bruit se répandit que des grâces nombreuses allaient être accordées. Quelque précaire que fût la situation de l'armée royaliste, quelque problématique que semblât la Restauration, une allégresse générale se manifesta

(1) Voir le journal publié et annoté par le comte Gérard de Contades.

(2) Plus de mille émigrés furent passés par les armes.

(3) La cavalerie était restée en Allemagne.

parmi les Condéens. Ce misérable camp de Steinstadt paraissait une de ces réunions de parade où les armées victorieuses reçoivent, avec une orgueilleuse gratitude, les témoignages de la munificence royale.

Le mardi 25 août, jour de la Saint-Louis, les troupes prirent les armes. Elles assistèrent à la messe célébrée sur un autel ombragé de feuillages et garni de trophées militaires.

Le prince de Condé, ayant à sa droite le duc de Berry et à sa gauche le duc d'Enghien, derrière lui son état-major, avait fait placer une cassette de bois blanc. Tous les regards se dirigeaient vers ce petit coffre dont chacun pressentait le contenu. C'étaient des croix de Saint-Louis ou tout au moins des brevets signés du roi et des rubans, car la monarchie était trop pauvre pour offrir autre chose à ceux qui combattaient pour elle. N'importe ! c'était la croix des braves et, comme dit la vieille chanson militaire :

Hochet glorieux, rêve du soldat,
On meurt pour lui dans le combat
Ou sur la couchette d'ambulance.
C'est le salaire de la vaillance.

Aussi l'émotion était grande dans le camp des Condéens lorsque, la messe finie, les aides de camp du prince vinrent remettre aux capitaines de compagnie la liste des heureux. Ceux-ci sortent du rang, l'épée nue ou au port du fusil ; ils sont placés sur deux lignes devant les drapeaux déployés. Les nouveaux promus se coudoient : les généraux à la droite, puis, tout près, des capitaines, des lieutenants, des sous-officiers, des chasseurs, des artilleurs et des cavaliers nobles.

Les colonels et les majors, tous titulaires d'une croix de chevalier, n'y figurent point. On n'y voit pas non plus les bas-officiers et les soldats des troupes soldées.

Le prince arrive avec les officiers généraux et ses aides de camp. Les tambours ouvrent le ban traditionnel et quand ils se taisent, la voix du prince, toujours nette et précise, appelle les grands-croix : le lieutenant général comte de Wall et M. de Ma-

zancourt, maréchal de camp, colonel du régiment noble à pied, deux vieillards, mais encore verts et solides, plus émus qu'à la bataille. Le premier combattait à Culloden, sous les étendards de Charles-Édouard, puis servait glorieusement la France ; le second, titulaire de son grade depuis quinze ans, s'était signalé à Fontenoy, à la tête de ces gardes françaises qui avaient enfoncé l'aile droite des Anglais. MM. de Béthizy et de Vioménil, également promus grands-croix, n'avaient pas encore rejoint l'armée.

Venaient ensuite les commandeurs auxquels le prince remit le brevet et qu'il cravata du large ruban « feu » : MM. les maréchaux de camp comte de Mellet, commandant le régiment noble à cheval, de Manson, commandant l'artillerie, de Salgues, chevalier d'Aigremont, marquis de Vauborel, qui font fonctions de capitaines dans le régiment noble à pied (1).

Ensuite c'est le tour des chevaliers ; sur un signe du prince, qui a gardé l'épée à la main, le duc de Berry, petit-fils de France, s'avance seul de son air décidé, un peu brusque, très militaire.

Il s'agenouille, comme l'avaient fait les généraux, et avec lui les deux files d'officiers et de gentilshommes, qui allaient être reçus dans l'ordre, s'agenouillent aussi. Les drapeaux s'inclinent un peu plus bas, les détachements de service présentent les armes. Les émigrés, qui n'ont pas été commandés pour y figurer, sont découverts. Un frisson d'émotion serre tous les cœurs, lorsque la voix du prince de Condé, devenue presque voilée, dit avec lenteur la formule du serment de l'ordre que répète avec une respectueuse énergie le fils du comte d'Artois. Le prince le frappe de son épée sur les deux épaules et lui donne l'accolade. Le duc de Berry cherche d'un œil impatient la décoration désirée et ne la voyant pas : « Mon cousin, où est la croix ? » Alors le prince souriant à cette juvénile ambition, emprunte la décoration à l'un de ses aides de camp et la place sur

(1) M. de Fumel, maréchal de camp, également promu, avait dû quitter l'armée pour raison de santé.

cette poitrine de prince et de soldat que trouera un jour le couteau d'un régicide.

Le nouveau chevalier se relève et s'éloigne, sans dissimuler sa joie, entouré d'officiers qui le félicitent pendant que le prince de Condé va procéder à la réception des cent dix-neuf autres décorés de Saint-Louis. Il convient d'ajouter que la cérémonie fut quelque peu abrégée, un officier de l'état-major, membre de l'ordre, lut la formule. Tous les récipiendaires répondirent à la fois et le prince, passant devant chacun d'eux, les frappa légèrement de son épée.

Au camp de Steinstadt, toutes les préoccupations furent bientôt dominées par les préparatifs de réorganisation du corps, dont s'occupait avec ardeur le quartier général. Le prince envoya en Autriche M. de Vassé, colonel de Dauphin, ainsi qu'un major d'infanterie, pour offrir aux prisonniers patriotes de venir servir dans l'armée de Condé, fâcheuse idée, car il ne faut jamais encourager les transfuges et ceux-ci devaient inspirer d'ailleurs peu de confiance à ceux qui les embauchaient. Les deux officiers condéens emportaient la proclamation suivante :

« Avis aux bons Français.

« Les bons Français, repentants de leurs erreurs ou honteux de servir plus longtemps sous les drapeaux de la rébellion, sont prévenus :

« Que le prince de Condé, commandant le corps des Français fidèles à Dieu, à leur roi et à l'honneur, les recevra dans ses troupes. Ils y seront bien et honorablement traités ; il en a présentement les moyens. Les officiers qui voudront se venir joindre à lui seront bien accueillis, ils conserveront même leurs grades s'ils se réunissent à lui avec un nombre d'hommes un peu considérable.

« Ceux qui voudront passer pour se réunir au prince de Condé trouveront à Gentzheim, près Mayence, à Rheinfeld et

sur les frontières des commissaires fidèles qui pourvoiront à leurs besoins et leur faciliteront les moyens de se rendre aux lieux indiqués pour les rassemblements. »

Des émigrés à la solde d'Angleterre arrivent en foule. La plupart seront dans les corps nobles ; on en place un certain nombre dans quatre régiments d'infanterie de nouvelle formation, dont les colonels sont MM. les comtes de Bardonnenche, de Roquefeuille, Alexandre de Damas, de Montesson. Les prisonniers patriotes que le vidame de Vassé devait ramener d'Autriche étaient destinés à ces nouveaux régiments. Ce furent en général de détestables recrues, indisciplinées, sans conviction et sans courage ; la plupart désertèrent, franchirent le Rhin et retournèrent à l'armée républicaine, où, malgré leurs vantardises, on les reçut mal.

Les régiments de récente formation portèrent l'habit blanc de l'ancienne infanterie française, revers cramoisi pour le régiment de Bardonnenche, écarlate pour celui de Roquefeuille, bleu de ciel pour celui d'Alexandre de Damas et noir pour le régiment de Montesson. Des chasseurs nobles, qui avaient servi comme officiers avant la Révolution, obtinrent des grades de sous-lieutenants ou de lieutenants, quelques-uns même furent replacés comme capitaines, mais ils regrettèrent presque tous de commander une troupe sans cohésion, composée des éléments les plus disparates et les moins sûrs. Quelle différence avec les bataillons nobles, où chacun se sentait solidaire de ses camarades et où le courage semblait si facile, parce qu'il était si commun.

La cavalerie reçut aussi de nouveaux corps, quatre régiments furent créés : le régiment de Rurange, primitivement donné au vicomte d'Ecquevilly, appartenait à la grosse cavalerie, habit bleu de roi avec revers bleu clair, chapeau à cornes en bataille ; le régiment de Clermont-Tonnerre (Dragons), portant la tenue de cette arme, l'habit de drap vert et le casque à crinière ; les régiments d'Astorg et de Noinville appartenaient aux chasseurs et portaient l'uniforme de ces cavaliers aux derniers jours de la monarchie.

Le régiment de Noinville comptait trois cents à trois cent cinquante chevaux, l'escadron de Dauphin atteignait le même effectif et formait ainsi un régiment. Les régiments de Clermont-Tonnerre et d'Astorg ne comptèrent chacun que cent cinquante à deux cents chevaux. Celui de Rurange ne fut jamais composé que d'une vingtaine d'officiers et d'un nombre à peu près égal de cavaliers. Ils marchaient ordinairement à la suite de celui de Clermont-Tonnerre.

M. de Fargues, commandeur de Malte, leva un escadron de dragons (pelisse rouge, soutachée de blanc, culotte verte liserée de ponceau). On les appela dragons de Fargues ; ils devaient faire ordinairement brigade avec les hussards de Bachy. M. de Carneville, ancien colonel de cavalerie, avait organisé un escadron de cavalerie qui porta son nom.

La brigade de Hohenlohe, qui avait été deux ans à la solde de la Hollande, revenait à l'armée de Condé; le prince Charles la réorganisa en un régiment de six à sept cents hommes dont il restait colonel et il ramenait volontiers à son ancien général cette troupe aguerrie et disciplinée (1).

Les dragons-chevaliers de la Couronne avaient été organisés par le comte de Bussy, qui, à la suite de difficultés avec le quartier général, résolut de quitter le corps et de s'enrôler au service de l'Autriche. La plupart des chevaliers de la Couronne avaient servi comme officiers dans l'ancienne armée; ils refusèrent de quitter le drapeau fleurdelisé. Aussi le comte de Bussy n'entraîna-t-il que son frère et quelques mécontents. La presque unanimité de ses cavaliers, officiers et troupes, déclarèrent vou-

(1) *Régiment de Dauphin-Cavalerie.*— Colonel, M. le vidame de Vassé.— Lieutenant-colonel, le vicomte de Gauville. — Major, le comte de Ganay. — Capitaine aide-major, M. de Vivens.— Porte-étendard. M. Couture. — Capitaines : marquis du Crozet, chevalier de Boisdeffre, du Crozet de Cuningham, de Juigné.

Régiment de Noinville-Chasseurs. — Colonel, le comte Le Rey de Noinville. — Lieutenant-colonel, le vicomte de Dortan. — Major, le marquis d'Eyragues. — Capitaine aide-major, M. de Gérauvilliers. — Porte-étendard, le chevalier de Sanzillon. — Capitaines : MM. de Darrot, de Marquessac, de Vigneron, de Macheco.

loir rester dans l'armée de Condé. Le prince les remercia de leur constance et garda à leur corps le nom de chevaliers de la Couronne. Le duc de Richelieu en fut nommé commandant, avec le grade de colonel. MM. de Bussy allèrent former, dans les troupes impériales, la légion de Bussy, qui se comporta bravement, mais on les blâma avec raison de rompre si facilement le dernier lien qui rattachait ces émigrés militaires à leur pays, en déposant la cocarde blanche, pour prendre les couleurs autrichiennes. Il était assez pénible déjà de recevoir la solde de l'étranger.

La situation matérielle de l'armée de Condé semblait si peu assurée, l'avenir paraissait si peu préparé au point de vue des moyens d'existence que MM. de Bussy, qui avaient servi avec distinction avant la Révolution, crurent que le corps allait être licencié et ce motif contribua à leur détermination.

Une autre scission faillit se produire dans la légion de Mirabeau, dont le comte Roger de Damas venait d'acquérir la propriété. Le nouveau colonel, âgé de trente-trois ans, avait déjà un beau passé militaire. Pendant la guerre des Russes contre les Turcs, il avait étonné les plus braves par sa folle intrépidité et mérité de l'assentiment général la croix de Saint-Georges « pour la bravoure ». Revenu en Allemagne en 1792, auprès des princes, il avait fait la campagne de Valmy, dépité des hésitations du duc de Brunswick, de la mollesse des troupes prussiennes, de la détestable organisation des corps français. Un an plus tard, il accompagnait le comte d'Artois à Pétersbourg auprès de la tzarine et contribuait à gagner la bienveillance de Catherine à la cause monarchique. Puis M. de Damas se rendait en Angleterre, complotait un débarquement sur les côtes de Bretagne et, devant la mauvaise volonté britannique qui allait faire échouer la tentative de Quiberon, il repartait pour l'Allemagne, se rendait au quartier général du prince de Condé et négociait avec Mme de Mirabeau l'acquisition de la légion.

Malheureusement pour les projets du comte Roger de Damas, le corps de Condé devait rester encore quelque temps à accomplir sa mission de surveillance aux bords du Rhin. Quand on

n'était plus devant l'ennemi, le commandement de l'ancien compagnon du prince de Nassau semblait un peu impérieux; de là des froissements, des menaces de démission. Plusieurs officiers de Mirabeau demandèrent à quitter la légion et à rentrer dans les autres corps soldés. Le marquis de Bouthillier sentait le besoin d'affirmer l'autorité du comte de Damas; il refusa ces demandes de mutations et le colonel lui-même, mécontent de l'attitude de ses subordonnés, déclara qu'il les obligerait à l'obéissance, offrant d'ailleurs de rendre raison, de gentilhomme à gentilhomme, à quiconque se présenterait.

La troupe prenait le parti des officiers récalcitrants, mais le service se faisait quand même, sous l'énergique impulsion du colonel. Les incontestables qualités militaires de M. de Damas devaient bientôt lui attirer l'estime et l'affection générales.

Les avant-postes républicains de l'autre côté du Rhin échangeaient quelques coups de feu avec les petits postes condéens; mais cette « tirerie » sans importance ne préoccupait pas suffisamment les émigrés du camp de Steinstadt pour empêcher la plupart d'entre eux de se livrer à la passion du jeu et à celle de la chasse.

A l'exception des quelques rimeurs de « l'Académie des gentilshommes poètes », qui s'absorbaient dans leurs divertissements littéraires, les chasseurs couraient les haliers, braconnant le gibier du margrave et approvisionnant leurs modestes tables de lièvres, de chevreuils et de sangliers. Malheureusement pour ces trop fervents disciples de saint Hubert, les paysans les chassaient eux-mêmes à l'affût lâchement et sournoisement; beaucoup d'émigrés furent blessés, quelques-uns perdirent la vie.

Au camp, les longues après-midi et les soirées étaient occupées par un jeu de hasard, que l'autorité militaire avait le tort de tolérer en raison de sa prétendue insignifiance et qui vidait cependant de modestes escarcelles, au détriment de tant d'occasions de dépenses plus utiles. C'était le *loto*. « Il semble que ce soit une bagatelle, dit le fourrier de l'armée de Condé dans son *journal* publié par M. de Contades, vu l'exiguïté de la mise, mais comme le tirage est rapide et qu'on y joue du

matin au soir, avec une sorte de passion, cela devient de conséquence. De plus, les gens qui sont propriétaires des tableaux, quoi qu'on ne les paye que trois ou quatre kreutzers à chaque partie, finissent par avoir à la fin de la journée douze à quinze francs de profit assuré. »

M. de Thiboult, l'auteur du journal, rappelle qu'il y a d'autres jeux de hasard, dont les tapis verts fournis par la nature sont dressés dans les bois. C'était alors le *macao* et le *pharaon*, de triste mémoire. On y jouait, en effet, et sans relâche. La solde était mieux payée ; par la Suisse, des courtiers faisaient venir aux émigrés l'argent que leur envoyaient quelque intendant fidèle, quelques fermiers scrupuleux, des amis vraiment dévoués, parfois aussi des parents trop généreux.

On dépensait beaucoup plus qu'on ne devait, et à côté de ces joueurs forcenés, on voyait des femmes d'officiers et même d'officiers supérieurs se livrer, aux dépens des émigrés, à un commerce plus lucratif que délicat. Faut-il, comme M. de Thiboult le fait dans son journal, évoquer le souvenir d'une grande dame, jeune encore et jolie, femme du colonel d'un beau régiment. Cette jeune femme avait tenu en Alsace un brillant train de maison, se montrant à Versailles comme l'une des reines de l'élégance ; elle avait émigré et suivi l'armée de Condé où servait son mari. Aussi, songeant à la fortune après avoir rêvé à bien d'autres choses, l'industrieuse comtesse avait placé au camp de Steinstadt, dans une baraque de vivandière, une accorte camériste, à frais minois, qui tenait boutique de friandises et de friperie, à des prix exorbitants, qui ne rebutaient point cependant les acheteurs. Encouragée par un constant bénéfice, elle imagina de tenir tripot en personne et, installant à peu de frais un vaste hangar, à quelques minutes du camp, Mme de... donna à jouer, vendant les cartes et prélevant sur la cagnotte.

On y venait en foule et l'on s'y ruinait en la plus galante compagnie avec la consolation de contempler les beaux yeux de la maîtresse de céans, poudrée, fardée et mouchetée comme à Versailles. La vogue qu'obtenait ce fâcheux établissement fit quelque bruit. Aussi M. de Mazancourt, maréchal de camp et

colonel du régiment noble à pied, le fit-il démolir pendant la nuit. De dépit, la comtesse se retira à Fribourg, puis elle revint et un nouveau tripot fut installé dans une chaumière de la forêt, de l'aspect le plus champêtre et le plus respectable. L'autorité s'épargna la peine d'une nouvelle mesure de rigueur, qui n'eût rien empêché.

Le froid était venu et les feux du bivouac avaient remplacé au camp les parterres à l'anglaise. Le fourrage manquait pour les chevaux, ils broutaient l'herbe dure, les broussailles et les branches de pin. Leurs forces dépérissaient, ce n'était plus une cavalerie de guerre prête aux longues chevauchées qui éclairent une armée. L'intendance autrichienne, inintelligente et formaliste, ne distribuait aux troupes que de vieilles farines avariées. Le pain de munition, d'une saveur aigre et poussiéreuse, se digérait mal et contribua certainement à une épidémie qui sévit cruellement pendant le mois de novembre 1795.

Le prince de Condé, qui, sous Louis XV, avait fait la guerre en Allemagne dans des pays plus appauvris, et qui avait su donner à ses troupes de meilleurs vivres, réclama auprès de Wurmser, mais sans succès. La campagne de 1793, où les royalistes avaient protégé la retraite des Autrichiens, au lendemain de leur succès de Berstheim, avait laissé dans l'état-major impérial des souvenirs plutôt malveillants à l'égard des Condéens. Wurmser savait « que cette petite infanterie grandissait au feu », il n'aimait pas ces Français railleurs et aventureux, qui ne se réjouissaient jamais de ses prétendues victoires et qui se refusaient à aller au *Te Deum* pour la prise de Manheim sur l'armée patriote. Aussi leur laissa-il leurs farines malsaines et se borna-t-il à assurer que les soldats de l'empereur François s'en contentaient.

Si l'ancien colonel du régiment d'Alsace s'était rendu au modeste quartier général du prince du Condé, à l'heure du « disner de midy », il y aurait trouvé le prince et une vingtaine d'officiers assis autour d'une table assez mal servie. Le prince, pour protester contre l'abus de la chasse, proscrivait l'usage du gibier; en revanche, aux deux bouts de la table, se dressaient

en guise de surtout, deux boules noirâtres, qui n'étaient autres que les miches « de munition ». Quelques jeunes officiers les attaquaient, non sans appréhension, et dans tous les cas sans persistance, car tous les convives, depuis le prince et les officiers généraux jusqu'aux cavaliers nobles d'escorte, remplaçaient le pain par des pommes de terre cuites sous la cendre.

CHAPITRE XIV

LES POURPARLERS AVEC PICHEGRU. — L'ARMISTICE
LA VIE DANS LES CANTONNEMENTS

Les mauvaises dispositions de la cour de Vienne et celles de Wurmser, son trop fidèle agent, allaient se révéler dans une circonstance particulièrement grave.

On connait maintenant, dans tous leurs détails, par les *Notes* de d'Antraigues et les *Souvenirs* de Montgaillard, (1) les pourparlers engagés entre le prince de Condé et le général Pichegru pour déterminer le commandant de l'armée du Rhin à se déclarer en faveur de Louis XVIII et à marcher sur Paris avec l'armée de Condé. Les négociations faillirent aboutir. Pichegru, par sympathie royaliste ou par ambition, cédant probablement à ces deux mobiles, reçut l'émissaire du prince, Fauche-Borel, offrit de franchir le Rhin, le jour qui lui serait fixé, avec des troupes sûres, et une fois sur la rive allemande de proclamer le droit d'arborer le drapeau blanc.

« Avant, disait-il, je placerai dans les places fortes des officiers sûrs et pensant comme moi. J'éloignerai les coquins et les placerai dans des lieux où ils ne peuvent nuire et où leur position sera telle qu'ils ne pourront se réunir. Cela fait, dès

(1) *Notes* de d'Antraigues en 1797. *Souvenirs de Ch. de Montgaillard*, publiés par M. Clément de Lacroix. (Ollendorf, édit.)

que je serai de l'autre côté du Rhin, je proclame le roi, j'arbore le drapeau blanc; le corps de Condé et l'armée de l'empereur s'unissent à nous; aussitôt je repasse le Rhin et je rentre en France. Les places fortes seront livrées et gardées, au nom du roi, par les troupes impériales. Réuni à l'armée de Condé, je marche sur-le-champ en avant, tous mes moyens se développeront alors de toutes parts, et nous marchons sur Paris, et nous y serons en quatorze jours. Mais il faut que vous sachiez que, pour le soldat français, la royauté est au fond du gosier. Il faut, en criant : « *Vive le Roi!* » lui donner du vin et un écu dans la main. Il faut que rien ne lui manque dans le premier moment. Il faut solder mon armée jusqu'à la quatrième ou cinquième marche sur le territoire français. »

Le plan de Pichegru reposait donc sur l'appui immédiat de l'armée de Wurmser. C'était de la part du général républicain une trahison devant l'ennemi et avec l'aide de l'ennemi. Aujourd'hui de tels compromis nous semblent odieux et criminels. Si l'histoire approuve Monck, accourant avec son armée au devant du prétendant Charles II et balayant avec ses régiments les débris du Parlement Croupion; si, à une époque récente, l'opinion a accueilli favorablement les pronunciamentos des généraux espagnols, commandant au nom de la République et rétablissant Alphonse XII, c'est que tout cela s'est passé sans l'intervention de l'étranger.

Lorsque, dans son quartier général d'Altkirch, Pichegru préparait sa défection, il ne songeait peut-être pas seulement à devenir maréchal de France, cordon rouge, gouverneur d'Alsace, etc. ? Devenait-il un converti du principe monarchique ou cédait-il seulement à de violentes rancunes contre la Convention et contre les représentants qui venaient trop souvent aux armées, comme des inquisiteurs, toujours prévenus contre les généraux ? Quoiqu'il en soit l'histoire a recueilli sa déclaration à Fauche-Borel :

« La France ne peut exister en République, répétait Pichegru, il lui faut un roi. » Mais rien n'excuse la coupable conduite du général en chef de l'armée du Rhin. Ce fut le prince émigré qui, par un sentiment de pudeur patriotique digne de

lui et de sa race, empêcha le transfuge républicain de donner à son complot un commencement d'exécution.

Pichegru tenait à ce que Wurmser fût mis au courant de ses projets pour que l'armée autrichienne les lui facilitât. Le prince de Condé, auquel toutes ces intrigues répugnaient, se montra opposé à cette communication. Fauche-Borel et Montgaillard servirent d'intermédiaires, le premier, honnête commerçant de Genève, mais homme de résolution et profondément dévoué à la cause monarchique, le second, triste type d'agent d'affaires, intrigant, d'allures louches, qui joua à la fin de ces pourparlers le rôle le plus suspect, pamphlétaire dans l'âme et véritable *condottiere* politique.

Nous lisons dans la note de M. d'Antraigues, l'ami et le confident de Montgaillard, relativement au plan de Pichegru : « M. le prince de Condé, en lisant ce plan, le rejeta en totalité. Il fallait pour son succès en faire part aux Autrichiens ; Pichegru l'exigeait, M. le prince de Condé ne le voulait pas absolument, pour avoir à lui seul le plaisir de faire la contre-Révolution.

« Il répondit à Pichegru par des observations, et la conclusion de sa réponse était de revenir à son premier plan : « Que « Pichegru proclamât le roi sans passer le Rhin, qu'il remît « Huningue, et, qu'alors l'armée de Condé, seule, et sans rien « participer aux Allemands, irait le rejoindre ; qu'en ce cas, « il pouvait promettre cent mille écus en louis qu'il avait à « Bâle et quatorze cent mille livres qu'il avait en excellentes « lettres de change payables sur-le-champ. »

« Aucun moyen, aucune idée n'eut de prise sur M. de Condé ; l'idée de communiquer son plan à Wurmser, d'en partager la gloire avec lui, le rendait aveugle et sourd.

» Il fallait rapporter ces observations à Pichegru et M. Courant en fut chargé (1) ».

(1) Le Directoire fit publier ce document en le faisant suivre de l'attestation suivante :

« Je certifie que ce cahier a été trouvé dans le portefeuille de M. d'An-

Ces négociations se sont donc arrêtées devant le refus du prince de Condé de mêler Wurmser aux pourparlers, malgré le désir de Pichegru. Celui-ci se lassa de l'expectative ou changea d'avis, quoiqu'il en soit, il cessa toute communication avec le prince. Mais la police autrichienne les avait devinés à certains indices et le prince de Condé dut s'en expliquer avec le général des troupes impériales.

Voici, d'après les souvenirs du comte d'Ecquevilly, chef d'état-major de la cavalerie condéenne, quel fut le résultat de cette entrevue : « Le comte de Wurmser, à qui il communiqua le plan en question, s'étant absolument refusé d'après les intentions très prononcées de sa cour au passage du Rhin, que le prince de Condé ne pouvait opérer sans son autorisation (notre faible corps se trouvait enclavé dans l'armée autrichienne), et n'ayant voulu y consentir que dans le cas où Strasbourg serait livré à l'empereur qui y tiendrait garnison, ainsi que dans quelques autres places de l'Alsace, telles que Neufbrisach et Huningue. »

Le prince répéta noblement son refus, il combattait à côté des Autrichiens, mais pour le roi de France, et l'honneur s'opposait à la basse besogne que proposait Wurmser. Pichegru devint suspect au Directoire, le prince de Condé le fut à la cour de Vienne.

Au quartier général impérial, depuis longtemps, on n'aimait pas ce vieux prince de Condé, qui portait haut la tête, malgré l'infortune. Sa courtoise froideur vis-à-vis des favoris de François II, les sentiments de subordination purement militaire qu'il affectait devant Wurmser sans cesser de faire entendre de justes revendications dans l'intérêt de ses troupes, et surtout la qualité de Français qu'il affirmait, toutes les fois que son devoir le lui dictait; tout contribuait à mécontenter l'état-major autrichien contre l'armée des émigrés et contre leur chef.

traigues, ouvert en présence du général en chef Bonaparte et du général Clarke, et coté et paraphé par moi.

« Montebello, le 18 prairial an V de la République.

« *Le général divisionnaire chef de l'état-major,*

« *Signé :* Berthier. »

Celui-ci dut aisément s'en consoler; malgré les passions politiques, un petit-fils du grand Condé ne pouvait pas soudoyer les défenseurs de Strasbourg pour livrer la vieille cité, conquise par Louis XIV, aux descendants des fuyards de Fribourg et de Nordlingen.

L'armée de Condé avait utilisé son séjour d'automne au camp de Steinstadt, pour augmenter sensiblement ses effectifs avec les cadres et les soldats des régiments à cocarde noire, qui avaient été licenciés. Elle avait recueilli un certain nombre d'émigrés, qui avaient fait partie pour la plupart de l'armée des princes, et qui, lassés d'un long séjour en Allemagne, dans l'oisiveté et la pauvreté, revenaient prendre du service. Des déserteurs et des prisonniers républicains étaient entrés dans les corps soldés. M. de Vellecourt, intendant général de l'armée, s'occupa avec beaucoup d'activité et de compétence de la nouvelle organisation.

Pour donner plus d'importance à la cavalerie, il fut décidé que tous les gardes du corps, qui se trouvaient à l'armée ou qui avaient appartenu à l'une des quatre compagnies de la Maison avant la Révolution, seraient réunis et composeraient un régiment sous le nom de second régiment de cavalerie noble. « La formation, la discipline, la police et le traitement seraient établis conformément aux principes adoptés pour les autres corps de noblesse à cheval, sans pouvoir jamais prétendre à aucun des privilèges précédemment accordés aux corps de la Maison. » Le marquis de Monspey, qui, avec le grade de maréchal de camp, servait en qualité de lieutenant à la compagnie écossaise, la plus brillante autrefois sous le commandement du duc d'Ayen, fut promu colonel de ce régiment. Les autres emplois des cadres furent donnés à d'anciens officiers des gardes du corps.

L'armée de Condé se trouvait donc ainsi composée :

INFANTERIE

Régiment des chasseurs nobles. — Comte de Mazancourt, *colonel*.

Légion Roger de Damas. — Comte Roger de Damas, *colonel*

Régiment de Hohenlohe. — Prince de Hohenlohe, *colonel.*

Régiment de Bardonnenche. — Comte de Bardonnenche, *colonel.*

Régiment de Roquefeuille (cadres). — Comte de Roquefeuille, *colonel.*

Régiment Alexandre de Damas (cadres). — Comte Alexandre de Damas, *colonel.*

Régiment de Montesson (cadres). — Comte de Montesson, *colonel.*

Garde du quartier général.

CAVALERIE

1er Régiment noble à cheval. — Comte de Mellet, *colonel.*

2e Régiment noble à cheval. — Comte de Monspey, *colonel.*

Régiment de Dauphin. — Vidame de Vassé, *colonel.*

Hussards de la Légion. — Comte Roger de Damas, *colonel.*

Hussards de Baschy. — Comte de Baschy, *colonel.*

Chasseurs de Noinville. — Comte Le Rey de Noinville, *colonel.*

Dragons de Fargues. — Commandeur de Fargues.

Chasseurs d'Astorg (cadres). — Comte d'Astorg, *colonel.*

Dragons de Clermont-Tonnerre (cadres). — Vicomte de Clermont-Tonnerre, *colonel.*

Cuirassiers de Rurange (cadres). — Comte de Rurange, *colonel.*

ARTILLERIE. — GÉNIE. — PRÉVÔTÉ

Le 28 novembre, un ordre du quartier général autrichien prescrivait la levée du camp de Steinstadt et la mise en marche de l'armée de Condé pour se porter dans les environs de Manheim et y passer le Rhin, afin de mettre le corps des émigrés « plus à portée de s'augmenter, en profitant de la désertion déjà considérable des troupes républicaines, que

cette circonstance provoquerait encore. » Le véritable motif était d'éloigner le prince de Condé de Bâle, d'où ses émissaires pouvaient s'aboucher avec Pichegru.

Il fut donc décidé que le corps marcherait sur trois colonnes; la première, formant l'avant-garde, partit le 1er décembre. Elle était composée des régiments de nouvelle formation, appelés régiments des cadres, de la légion Roger de Damas, sous les ordres du maréchal de camp comte de Lanans. La seconde colonne se mit en route le 3; elle comprenait le quartier général, le régiment de chasseurs nobles, l'artillerie, le génie et la prévôté. Le maréchal de camp de Mazancourt en avait le commandement. Enfin, le régiment de Hohenlohe et toute la cavalerie formant une troisième colonne, sous les ordres du lieutenant général comte de Wall, partirent le 5 décembre.

Les trois colonnes, marchant à deux étapes de distance, eurent les mêmes gîtes. Si nous suivons la deuxième colonne, celle dont faisait partie le régiment de chasseurs nobles, nous voyons que, le soir de son départ, elle coucha à Kratzingen et Obringen. Ces deux villages sont dans la vallée et tout près de l'abbaye de Saint-Gall; Kratzingen, le cantonnement principal, est à deux lieues du Rhin.

Le lendemain, 4 décembre, fut une dure étape, car la colonne fit près de neuf lieues. Le quartier général, l'artillerie et la prévôté allèrent coucher à Eichstetten, les chasseurs nobles cantonnèrent à Gottenheim, à trois quarts de lieue en avant. Les troupes passèrent devant Fribourg sans y entrer. Le 5, la plus grande partie du régiment noble à pied n'alla qu'à Riegel, petite ville située sur l'Elz et qui appartenait au prince de Schwartzemberg; le quartier général et le reste de la colonne allèrent jusqu'à Kenzingen, ville plus importante dont les murailles, du côté du sud-ouest, sont arrosées par la même rivière. On y fit séjour pendant la journée du 6 décembre. Le 7, par une pluie battante, la colonne d'infanterie fut cantonnée à Lahr, localité importante sur la Schotter et qui est le centre d'un commerce de viandes et de céréales. Le quartier général alla jusqu'à Friesenheim, à une lieue de Lahr et au delà

de cette ville. Le 8, on traversa Offenbourg. Le régiment coucha à Zell, village de la montagne, et le quartier général à Appenweier. Cette dernière étape avait été de six lieues pour les fantassins. Le 9, après une étape de même longueur, les chasseurs nobles passèrent la nuit à Laufattersveir et à Buehl. Le quartier général était dans cette dernière ville.

Après un séjour de vingt-quatre heures, la deuxième colonne allait se remettre en marche et se diriger sur Kuppenheim lorsqu'un ordre de Wurmser suspendit la marche des trois colonnes, arrêtant la première à Kuppenheim, à une demi-lieue de Rastadt et à quatre de Buehl et d'Altschweier, où restait cantonnée la deuxième colonne, et la troisième à Lahr et à Friesenheim. Le prince alla visiter les deux autres colonnes et donna les ordres les plus sévères pour que la discipline fût fidèlement observée par ses troupes. Les populations montraient en général peu de sympathie, et les querelles, parfois même les rixes, étaient fréquentes entre les Condéens et les paysans.

La proximité du Rhin permettait d'entendre une canonnade assez nourrie, qui indiquait que les Autrichiens étaient aux prises avec l'armée républicaine. Celle-ci occupait les lignes de la Queich, ayant sa droite appuyée à Germersheim et la gauche à Landau. Wurmser, irrésolu comme toujours sous ses dehors brusques, gardait son quartier général à plus de soixante lieues de l'ennemi, qu'il se contentait de faire canonner par ses troupes légères.

A Buehl, où la volonté de Wurmser le retenait sans motif, le prince de Condé songeait à franchir le fleuve et à marcher sur Strasbourg, dont huit lieues le séparaient à peine. Quelle joie pour le vainqueur de Grunningen et de Johannisberg si la garnison de la capitale de l'Alsace acclamait le drapeau du roi, comme il s'entendrait mieux avec Pichegru et ses généraux si les Autrichiens ne venaient pas contrecarrer ses projets, en demandant la reddition de l'Alsace à l'empereur ! Wurmser, pressenti, s'était déjà prononcé pour l'immixtion des troupes autrichiennes, dont il fait une condition *sine quâ non*. Le

prince de Condé voulut tenter une nouvelle démarche et se rendit à Spire, il partit le 23 décembre; cinq jours après, il revenait, déçu de ses dernières illusions et résolu, comme auparavant, à ne pas servir les projets du cabinet de Vienne.

Le surlendemain de ce triste retour, le 29 décembre, Wurmser, promu feld-maréchal, annonçait qu'il venait de conclure avec le général Jourdan un armistice, aux termes duquel les armées impériale et française conserveraient leurs positions actuelles, séparées par une ligne qui suivait le Rhin « depuis Dusseldorf jusqu'au-dessus de Neuvied, abandonnait le fleuve à cette hauteur, formait un demi-cercle de Bingen à Manheim, en passant par le pied des Vosges, rejoignait le Rhin au-dessus de Manheim et ne le quittait plus jusqu'à Bâle » (1).

La nouvelle de l'armistice ne parvint dans tous les cantonnements du corps de Condé qu'a la date du 31, dernier jour de cette année 1795, pendant laquelle les émigrés n'avaient pas combattu. L'ambition d'un des généraux de la République avait failli leur entr'ouvrir de nouveau les portes de la patrie. Une vague rumeur en courait dans les cantonnements. La trêve négociée par l'état-major autrichien ne semblait pas de bon augure, puisque des ordres sévères s'opposaient à tout déplacement. On sentait que les armées de la République, fatiguées de leurs glorieuses campagnes, avaient demandé quelque repos à des adversaires épuisés eux-mêmes et qui n'avaient pas osé leur refuser.

Ces mois d'hiver servent à réparer les forces, à grouper de nouvelles troupes, à accumuler de nouvelles munitions et la guerre renaîtra, plus violente et plus âpre. Le drapeau tricolore franchira de nouveau le Rhin, refoulant devant lui ces lourds Allemands mal commandés. Les accents de la *Marseillaise* retentiront encore en refrain de victoire devant les troupes impériales démoralisées, et la petite armée des royalistes de France, serrée autour de l'étendard fleurdelisé, continuera sans illusion la triste mission qu'elle s'est imposée. Et pourtant, en 1796,

(1) *Histoire de la Révolution française*, par A. Thiers.

dans la campagne qui va s'ouvrir, le corps de Condé se surpassera en bravoure et en abnégation militaire. Il méritera les éloges de l'habile général qui sera l'émule de Bonaparte, de Moreau, auquel la destinée réserve de mourir un soir de bataille, transfuge par ambition et non pas par fidélité.

Les traditions de déférence se gardaient à l'armée de Condé, et, malgré la neige qui remplissait les chemins, chaque compagnie noble, chaque escadron de gentilshommes envoyait son capitaine, un gradé ou un soldat à Buehl exprimer au prince les vœux de nouvel an, hommages respectueusement présentés, gracieusement reçus. L'hiver se continuait tristement. A la rigueur de la température se joignait une épidémie de petite vérole qui sévissait particulièrement sur les chasseurs nobles. Ceux-ci étaient exposés de plus en plus aux attaques des paysans, dès qu'ils s'écartaient des cantonnements.

Les émigrés étaient l'objet de véritables tentatives de meurtre, qui trop souvent réussissaient. Aussitôt rentrés dans une auberge, la proximité de la salle commune engendrait des disputes avec les bûcherons ou flotteurs du Rhin, qui ne comprenaient pourtant pas le langage des nouveaux venus; il y avait là un vieux levain de haine allemande contre ces Français à tournure conquérante, et alors, malheur à ceux qui avaient l'imprudence de ne pas garder leurs armes sous la main. Sans prétexte, les paysans se levaient de table, assaillaient les Condéens à coups de couteaux, avec leurs gourdins ou leurs fourches. Mais les Français dégaînaient et frappaient ferme et dru sur les imprudents qui avaient provoqué la rixe. Souvent l'attaque avait lieu le soir, dans l'obscurité, à la sortie de l'auberge. Alors les Condéens faisaient feu sur l'assaillant qui s'enfuyait, le poursuivaient sans pitié, vengeant leurs camarades blessés ou tués.

Des réclamations étaient adressées par les bourgmestres allemands, les « Schulzen », à leurs seigneurs qui se plaignaient au margrave. Ce prince demandait la punition des émigrés signalés comme les auteurs des violences et la prévôté de l'ar-

mée de Condé, saisie de l'affaire, devait sévir, même quand elle donnait tort aux paysans querelleurs et sournois.

« J'ai appris, dit le fourrier de l'armée de Condé, dont M. de Contades a publié et annoté le *Journal*, j'ai appris aujourd'hui un jugement rendu par la prévôté de l'armée des princes contre des gentilshommes de la compagnie n° 9 qui, dans une rixe, ont tué plusieurs paysans et ont blessé un plus grand nombre.

« Quoique les paysans furent les agresseurs, deux des nôtres ont été condamnés à perdre la tête. Le prince leur a fait dire la veille du jugement de s'éloigner jusqu'au moment où nous aurons quitté les terres du margrave de Bade. Ils pourront alors revenir à l'armée. Le prince a fait faire cette procédure par égard pour le margrave afin que ses sujets ne se plaignent pas de ne point obtenir justice. Les souverains de ce temps-ci s'inquiètent beaucoup de ce que peuvent dire leurs sujets. »

M. de Thiboult, le fourrier lettré que son érudit commentateur appelle à bon droit dans sa préface le « *Dangeau de l'armée de Condé* », aurait excusé le margrave s'il s'était rappelé combien l'autorité de ce prince était précaire et menacée ; les nouvelles idées avaient pénétré sur l'autre rive du Rhin, et le modeste suzerain subissait l'organisation d'une garde nationale qui semblait une armée toute préparée pour l'émeute. Aussi le margrave crut-il pouvoir prévenir de nouveaux conflits en demandant directement au feld-maréchal Wurmser l'éloignement du corps des émigrés. Le général en chef autrichien songeait à la rupture prochaine de l'armistice et il avait besoin de troupes sûres pour garder le fleuve ; il ne répondit donc pas aux lamentations du margrave qui, après réflexion, se rendit compte qu'elles n'étaient pas justifiées. Le prince de Condé en avait été avisé et rompit tout rapport personnel avec ce petit souverain, qui lui donnait une si mauvaise hospitalité. Le margrave n'était pas méchant, il regretta ce qu'il avait fait et il envoya son fils l'excuser auprès du prince qui se déclara satisfait de la démarche.

A la fin de janvier, toute la cavalerie noble, manquant de

fourrages, fut renvoyée en cantonnements aux environs de Rothembourg. Le 1er février, une revue du corps fut passée minutieusement par le général prince de Vaudemont-Lorraine, aide de camp général et envoyé spécial de l'empereur. L'inspecteur s'efforça de retrouver dans le régiment de Hohenlohe une centaine de déserteurs autrichiens qui s'y étaient enrôlés. La plupart de ces mauvais soldats feignirent d'être Français émigrés et échappèrent aux châtiments corporels qui étaient en usage dans l'armée autrichienne. Le colonel chevalier Durand (1), ancien capitaine d'artillerie, estimé dans son arme, était devenu le véritable chef de ce régiment avec l'assentiment des princes de Hohenlohe. Cet officier était fort apprécié pour ses qualités militaires.

Le prince, sur l'avis de M. de Bouthillier, major général de l'infanterie, essaya un nouveau tiercement pour augmenter en apparence les effectifs. Avec deux compagnies, on devait en former une troisième ; pour cela, il suffisait de réduire de deux escouades chacune de ces unités. On aurait ainsi dix-huit compagnies nobles au lieu de douze et trois bataillons au lieu de deux. Le but de cette formation était évidemment d'augmenter les cadres d'officiers et d'y placer des officiers provenant des anciens régiments à cocarde noire. Il ne fut pas donné de suite à ce projet, dont l'inconvénient était de diminuer encore l'effectif réel des compagnies et de provoquer des mécomptes dans les opérations de guerre, avec une insuffisance numérique trop marquée.

Au milieu des petites intrigues que faisait naître et qu'entretenait une combinaison de cette nature, les Condéens éprouvèrent une douce joie, en apprenant que Madame Royale, cette touchante princesse, qui devait seule survivre à son auguste et infortunée famille, avait quitté la France pour traverser Bâle et gagner l'Autriche, où l'égoïste François II lui offrait si tardivement un asile. A Bâle, la fille de Louis XVI et de Marie-

(1) On racontait même que le général Pichegru, autrefois sergent dans la compagnie de bombardiers que commandait le chevalier Durand, l'avait recommandé personnellement aux princes de Hohenlohe.

Antoinette avait éprouvé sa première émotion heureuse depuis si longtemps, en voyant un groupe de Condéens, cocarde blanche au chapeau et criant à pleins poumons : « *Vive Madame Royale!* »

L'attendrissement de la princesse fut, paraît-il, sa seule réponse aux cris d'allégresse et de dévouement que poussaient ces quelques défenseurs de la monarchie venus spontanément. Le prince de Condé, informé du passage imprévu de la future duchesse d'Angoulême, lui écrivit aussitôt pour l'assurer des sentiments du corps qu'il commandait. La réponse de Madame fut l'objet de la communication suivante par la voie de l'ordre :

« Monseigneur ayant écrit à Madame pour l'assurer, au nom de la noblesse qui l'entoure et au sien, de la joie générale qu'a causé à toute l'armée le bonheur de savoir enfin cette princesse en sûreté, et l'ayant aussi remerciée des bontés qu'elle avait marquées à tous les seigneurs et cavaliers nobles qui ont eu le bonheur de se trouver sur son passage, s'acquitte avec grand plaisir de la commission dont elle le charge par sa réponse.

« Madame mande à Monseigneur qu'elle a eu, en effet, le plaisir de voir quelques-uns des gentilshommes de l'armée; que cela lui en a fait beaucoup, qu'elle en aura toujours à voir des Français si attachés à leurs devoirs; qu'elle le charge d'assurer de sa part toute la brave noblesse française qui est avec lui des sentiments d'amitié, de reconnaissance et d'admiration qu'elle a pour eux tous; que des sujets aussi fidèles et aussi attachés à leur Roi doivent toujours compter sur ses sentiments pour eux, et que le nom de Français lui est toujours cher, encore plus quand on le porte d'une aussi digne manière. »

Malheureusement la discipline se relâchait d'une façon inquiétante. La prolongation assurée de l'armistice pendant plusieurs mois, le désœuvrement dans les cantonnements, les froissements

(1) Madame Royale était échangée contre les quatre commissaires que Dumouriez avait livrés à l'armée autrichienne auparavant dans son camp. Parmi ces commissaires, il y avait Drouet, le maître de postes qui avait fait échouer le voyage de Varennes.

inévitables dans une armée d'un recrutement tout spécial, tout contribuait à donner de fâcheuses habitudes. Dans les troupes nobles, on jouait et on braconnait; dans les troupes soldées, on s'enivrait, on désertait. En effet, les soldats de la légion de Damas, d'Hohenlohe ou des régiments nouvellement formés qui comprenaient les déserteurs républicains, se laissaient embaucher par les troupes anglaises, où la solde était relativement élevée. Un gentilhomme de Normandie fut surpris en « racolant » pour l'armée britannique; des pertes d'argent au jeu, une altercation dans le service avec l'un de ses supérieurs semblent l'avoir poussé à cet oubli regrettable de ses devoirs. Aussitôt arrêté et traduit devant la prévôté, il fut convaincu du crime d'embauchage, et malgré ses protestations, condamné à être pendu. Le prince commua cette peine essentiellement infamante en celle de la décapitation. Le gentilhomme mourut avec beaucoup de résignation.

L'état-major de l'armée de Condé fit paraître l'ordre qui suit, à la date du 28 février 1796 :

« Dans un moment où les Français fidèles sont armés pour le soutien de l'autel et du trône, dans une armée à laquelle se réunit chaque jour un nombre d'hommes méritant sans doute, par cette démarche, des soins et des égards que leur repentir doit leur assurer, mais malheureusement égarés depuis longtemps ou privés, dès leur enfance, des instructions nécessaires pour leur faire connaître l'étendue de leurs devoirs, Monseigneur croit essentiel de rappeler aux chefs des différents corps les moyens qu'ils doivent mettre en usage pour ramener aux principes les malheureuses victimes de l'erreur. La valeur ne suffit pas seule pour former un bon soldat; sans la religion, sans le respect pour la Divinité, il ne peut exister de véritable honneur; c'est à les en convaincre que doivent tendre tous les efforts de leurs chefs et de leurs officiers ; c'est pour parvenir à ce but que les ministres de notre religion doivent employer les conseils, les exhortations et la surveillance la plus suivie : leur patience, dans cet exercice de leur saint ministère, saura certainement égaler leur zèle.

Monseigneur recommande expressément aux uns et aux autres d'employer ces moyens nécessaires ; mais si, malgré les conseils et le bon exemple qu'ils recevront de leurs officiers et de la noblesse française, quelques hommes se livraient encore à des propos ou à des actes scandaleux d'impiété ou d'irréligion que le devoir de Son Altesse Sérénissime est de punir, après avoir tenté de les prévenir et de les empêcher, elle ordonne que les coupables soient arrêtés sur-le-champ et soient remis entre les mains de la prévôté de son armée pour y être punis exemplairement et sévèrement, suivant l'exigence des cas, et même jugés, s'il y a lieu, conformément à la rigueur des ordonnances qui prononcent la peine de mort contre les sacrilèges et les blasphémateurs.

« Les chefs des différents corps devront faire connaître le présent ordre à tous ceux qui les composent, ainsi que les peines prononcées contre les délinquants. »

On fit remarquer au prince l'excès de facilité avec lequel depuis deux ans se recrutaient les corps nobles. Avec deux répondants qui faisaient ainsi, et souvent, un acte de courtoisie banale en présentant un nouveau venu que personnellement ils ne connaissaient point ou peu, les garanties du recrutement devenaient parfois bien aléatoires. L'état-major de l'armée de Condé résolut d'obliger le corps à se montrer, pour son recrutement, presque aussi difficile qu'au début de l'émigration, où en revanche on l'était trop. En conséquence, les compagnies et les escadrons nobles entendirent, à la lecture de l'ordre, la communication qui avait pour but de remédier à un recrutement défectueux :

« Aucun gentilhomme ou officier ne pourra obtenir son billet d'admission pour être reçu dans les bataillons ou escadrons nobles qu'en présentant pour ses répondants deux officiers ayant servi avec lui dans le même régiment ou corps avant la Révolution, ou deux gentilshommes de sa province, les uns et les autres servant dans l'armée. Si le gentilhomme ou officier ne peut pas, en arrivant, désigner personne dans l'armée, on mettra à l'ordre général des deux armes que M..., gentilhomme de la

province de..., demande à être admis dans les bataillons ou escadrons nobles. Si, dans la huitaine, il ne se présente ni gentilhomme, ni officier réunissant les qualités ci-dessus pour être répondant, il ne pourra être reçu.

« Le présent ordre n'aura néanmoins son effet qu'autant que des raisons particulières ne porteraient pas Son Altesse Sérénissime à ordonner ou défendre l'admission. »

Il convient de rappeler que si la majorité des militaires étaient gentilshommes, on n'en admettait pas moins des émigrés d'honorables familles bourgeoises, du moment qu'ils présentaient toutes les garanties morales, vivant d'ailleurs sur le pied d'une égalité parfaite avec leurs camarades d'origine plus aristocratique. Selon le mot que l'on répétait alors : « Le corps lui-même, étant noble, faisait nobles tous ceux qui en portaient l'uniforme (1).

Quelques jours auparavant, le prince de Condé écrivait à M. de la Fare, évêque de Nancy, réfugié à Vienne où, depuis un an, il était devenu le chargé d'affaires de Louis XVIII :

« Il n'y a rien de nouveau dans mes cantonnements, le militaire est dans la plus parfaite stagnation. Je doute que la politique la partage. Nous approchons beaucoup de dix mille hommes dans ce moment-ci, et nous nous augmentons tous les jours. »

L'oisiveté pesait lourdement sur tous ces hommes d'action trop disposés à redevenir des hommes de plaisir. En dehors du funeste jeu qui épuisait leurs ressources, les émigrés ne savaient à quoi employer leur temps. La température empêchait souvent les prises d'armes et les manœuvres militaires, sorte de passe-temps qui n'était pas absolument nécessaire pour tous ces anciens officiers et soldats, dont la plupart avaient déjà fait campagne.

La population restait toujours hostile. Le margrave de Bade, sous l'influence d'un nommé Beck, son principal conseiller, renouvelait ses plaintes aux généraux autrichiens, à propos de quelque aventure de cabaret souvent invraisemblable ou d'un délit de chasse beaucoup plus prouvé. L'état-major impérial

(1) MURET, *Histoire de l'armée de Condé.*

adressait des reproches au corps de Condé dans la personne de son respectable chef, qui disculpait difficilement ses subordonnés trop épris de la chasse dans tous les genres.

Les châtelains du pays de Bade, peu nombreux, peu fortunés, redoutant leurs paysans hargneux et turbulents, n'invitaient point la noblesse. Carlsruhe seul offrait quelques distractions, notamment à la cour du margrave où, tout en se plaignant des gentilshommes émigrés, on les désirait quelquefois à la comédie ou au bal. Le duc d'Enghien surtout y eût été très fêté s'il avait voulu se rendre à la Cour avec quelques-uns de ses officiers. Il en était parmi eux d'apparentés aux grandes familles d'Allemagne, parfois petits-cousins des princes médiatisés. Chacun refusait ces invitations ; mais l'esprit de solidarité existait au plus haut point dans le corps de Condé, chacun y prenait exemple sur le petit-fils du prince, « le caprice » des douairières à perruque comme celui des blondes châtelaines, engoncées dans leurs paniers antiques. Qui ne séduisait-il pas avec son allure de sous-lieutenant de hussards? comme le définit si bien la note de M. le comte de Puymaigre : « Je crois encore le voir, lisons-nous dans ses souvenirs sur l'émigration, petit, mais bien tourné, leste, la figure d'un héros et d'un mauvais sujet, cet ensemble et ces détails physiques qui plaisent aux Français et qu'il soutenait si bien par sa légèreté, sa grâce, sa brillante valeur, enfin par ses talents militaires auxquels les républicains eux-mêmes rendaient justice » (1).

Le prince n'allait donc pas à Carlsruhe, mais il galopait souvent sur la route d'Ettenheim avec une fiévreuse impatience, vers le château des Rohan. Ce n'était point pour le vieux cardinal, si généreux à l'armée de Condé, c'était pour voir la princesse de Rohan-Rochefort, une douce et belle jeune fille, qui éprouvait pour le duc d'Enghien un attachement partagé ; chastes

(1) M. de Puymaigre raconte sa présentation au duc d'Enghein : « Général, dit le prince au marquis de Puymaigre, père du jeune officier, il paraît bien, votre fils ; il a l'air tout à fait innocent, mais il perdra bientôt cet air-là dans la société des chevaliers de la Couronne. »

amours, que devait si tragiquement interrompre la catastrophe de Vincennes !

Le cardinal pratiquait une large hospitalité (1), bien que ses magnifiques revenus d'autrefois eussent été très diminués par les charges qu'il s'était imposées pour soutenir l'émigration. Les officiers de l'armée royaliste étaient toujours les bienvenus. Qu'il était heureux, le duc d'Enghien, et comme il le disait avec la franchise de sa nature si vaillante et si gaie : « Nous y avons beaucoup dansé, beaucoup joué de proverbes, beaucoup bu, beaucoup mangé, enfin mené ce qui s'appelle bonne vie. Le cardinal est excellent pour mon grand-père. La plupart de nos cantonnements sont chez lui et, malgré ces surcharges, il n'y a sorte de politesses, de prévenances, de facilités qu'il ne nous ait données ou offertes. »

(1) Il faut lire dans les intéressants mémoires du marquis de Valfons, publiés par son petit-fils, avec quelle largesse le cardinal tenait son train de maison.

CHAPITRE XV

RIEGEL. — L'ARRIVÉE DU ROI. — REPRISE DES HOSTILITÉS

M. Welschinger, dans son ouvrage sur le jeune prince, rappelle que les charmes d'Ettenheim ne faisaient pas oublier d'autres desseins: « Ce qui intéressait plus le duc d'Enghien que les plaisirs du monde, c'était l'espérance d'une campagne offensive où il remporterait d'éclatants succès. Il y comptait fermement, « car l'espoir, écrivait-il le 14 mars, n'abandonne jamais les Condé. » Les armes et les munitions, les sabres, les pistolets, les carabines, la poudre et les balles arrivaient enfin. On annonçait le départ des troupes pour le Brisgau et cette nouvelle était accueillie par des cris de joie. Le duc d'Enghien apprit inopinément qu'un grand honneur et une lourde responsabilité lui étaient réservés. Le prince de Condé lui donna le commandement de l'avant-garde du corps, formant deux petites brigades sous les ordres des maréchaux de camp, comte de Lanans et marquis de Thumery. L'avant-garde se composait de la légion Roger de Damas (infanterie, cavalerie, artillerie), du régiment de Hohenlohe (infanterie) et des hussards de Baschy. Le duc de Berry était appelé au commandement de toute la cavalerie; le général d'Ecquevilly restait chef d'état-major de cette arme.

L'armée de Condé applaudit à ces nominations, heureuse de

voir de jeunes princes prendre des fonctions dignes de leur rang et de leurs aptitudes. On sentait que la guerre allait recommencer. Aussi n'y eut-il aucune surprise lorsque Wurmser ordonna la mise en route pour se porter sur Offenbourg et Fribourg. Trois colonnes furent formées; la première partit le 25, la deuxième le 28 et la troisième le 30. Le quartier général marchait encore avec la deuxième colonne, formée de l'infanterie et de l'artillerie nobles. Le 3 mars, toutes les troupes du corps étaient cantonnées autour de Riegel, à cinq lieues de Fribourg. Le château de Riegel fut choisi comme quartier général.

« Le duc d'Enghien, dit le général d'Ecquevilly, fut placé avec son avant-garde vers la droite de Nonnenweier, près des bords du Rhin, que nous fûmes chargés de garder sur une étendue de sept lieues. Nous nous trouvions alors aux ordres du comte de la Tour, dont le quartier général était à Fribourg; le village de Nonnenweier était à un quart de lieue du Rhin. De l'autre côté du fleuve, vers Daubensand, les républicains avaient placé des vedettes. Celles que le duc d'Enghien fit placer à son tour n'étaient guère qu'à deux portées de fusil, et comme les mœurs s'adoucissaient en dépit des commissaires de la Convention, républicains et Condéens échangeaient parfois des saluts qui avaient toutes les apparences de signes d'amitié, de la camaraderie militaire et de la sympathie pour les compatriotes. »

L'avant-garde était un peu aventurée, son jeune chef manquait d'expérience, mais il avait tant de bonne volonté et il inspirait à tous tant de dévouement! Le prince avait écrit à son père, le duc de Bourbon, au cours de ses étapes : « Vous jugez de ma joie et vous la partagez. Mais vous sentez aussi et je suis bien persuadé de cette vérité que ce n'est plus le volontaire d'Enghien, libre de ses actions, jeune tête que l'on croit trop légère pour la charger de rien, courant les filles et les parties de barres, mais bien Mgr le duc d'Enghien, jeune prince rempli de bonne volonté et du désir de bien faire, commandant l'avant-garde de l'armée de son grand-père, flatté de cette marque de confiance et faisant tous ses efforts pour s'en rendre digne et apprendre son métier. »

Des difficultés de commandement allaient naître forcément, le prince les signale avec beaucoup de mesure :

« J'ai vu avec bonheur l'armée applaudir à ce choix, et je crois que c'est de bon cœur. Un seul homme a froncé le sourcil et a paru d'une humeur indécente, c'est Vioménil, que mon grand-père a mis sous moi. Bon conseil que je voudrais conserver et qui me serait extrêmement utile, si l'on faisait campagne ; mais qui, comme vous le savez, de caractère indomptable, ne peut souffrir l'idée d'un supérieur, et se trouve choqué de se trouver l'égal de Lanans et de Thumery, et de n'avoir l'espérance de les commander que dans mon absence. Vous jugez si cette conduite a choqué mon grand-père, qui a été au moment de le renvoyer à Constance, d'où il arrivait. Cependant tout cela s'est un peu calmé. Vioménil élève des prétentions que je ne puis favoriser, et il est encore douteux si, lorsqu'il aura bien reconnu que je veux commander par moi-même et ne pas me laisser mener par le bout du nez (ce qu'il avait espéré), il ne redemandera pas la brigade de chasseurs que Lanans doit prendre si Vioménil reste avec moi. Cependant, dans tous les cas, nous resterons toujours bons amis, et moi je suis établi au cantonnement le long du Rhin, visitant mes postes et me mêlant un peu du détail, afin de connaître un peu mon affaire, et rendant compte à mon grand-père de ce dont on me rend compte. Tant que nous serons par ici, mon devoir ne sera pas au-dessus de mes forces ; si nous agissons, je ferai mon possible pour m'en tirer de mon mieux, et j'ai bonne espérance.

« Nous avons fait un mouvement ; nous avons remplacé la division du prince de Vaudémont. Nous gardons le Rhin depuis trois lieues au-dessus de Kehl jusqu'à la hauteur d'Emmendingen, environ dix lieues. Mon grand-père est pour le moment à Riegel, village près de Kenzingen, et va incessamment aller à Emmendingen, à ce que je crois. On ne dit rien de nos côtés. L'arrivée de l'archiduc est encore retardée de quelques jours. On l'attend avec impatience, afin d'avoir quelque décision sur cette importante campagne. »

L'allusion au mécontentement du comte de Vioménil était très exacte. Cet officier général avait exercé, avant son départ, le commandement qui venait d'être confié au duc d'Enghien. Doué de grandes qualités militaires, il avait obtenu, avec les éléments un peu disparates de la légion de Mirabeau et de la brigade de Hohenlohe, de véritables succès. Tout faisait supposer à M. de Vioménil que le prince de Condé lui rendrait cette haute situation. Il fut donc surpris et désappointé; son caractère un peu frondeur manifesta quelque indépendance.

M. de Vioménil devait s'incliner devant la jeune autorité du duc d'Enghien. Trop sincèrement discipliné pour ne pas payer d'exemple, il fut bientôt le premier à obéir, dans le corps de l'avant-garde. Le duc avait auprès de lui un conseiller plein de tact et d'intelligence, et qui lui était personnellement très attaché, le comte de Lanans. Ce maréchal de camp portait le titre modeste d'aide de camp.

Les mesures prises par le prince de Condé pour rétablir plus de discipline dans son armée semblent avoir produit bon résultat. Malgré le nombre de localités relativement assez considérable occupées par le corps, ce qui augmentait les occasions de désordre et d'infraction à la règle militaire, le service se faisait mieux, avec plus de régularité, plus de vigilance. Les cantonnements de Riegel, Endingen, Weisweil, Nieder, Rust, Kappel, Wittenweier et Nonnenweier, étaient occupés par des détachements qui y avaient construit des travaux de défense. On observait sans relâche les rives du fleuve et on se reliait par de nombreuses patrouilles. Il s'agissait, en effet, de garder sept lieues d'étendue. Tout le monde sentait que l'armée républicaine, commandée par Moreau, recommencerait une de ces campagnes audacieuses, comme celles qui avaient déjà vaincu la coalition, et les Condéens voulaient être dignes de leurs adversaires.

La Vendée militaire livrait ses derniers combats, Stofflet venait d'être fusillé. Une lettre de Louis XVIII avait ordonné un service en l'honneur de l'ancien garde-chasse de M. de Maulevrier, devenu général de l'armée royaliste d'Anjou :

« Suppléez-moi, mon cher cousin, écrivait-il au prince de Condé, faites célébrer pour ce brave homme un service solennel auquel vous assisterez à la tête des vaillants gentilshommes et des fidèles troupes dont je vous ai confié le commandement : une commune expression de douleur et d'estime retentira des bords du Rhin à ceux de la Loire, où les braves royalistes de l'intérieur déplorent en ce moment la perte d'un de leurs chefs, et apprendra à l'univers que partout les bons Français n'ont qu'un cœur et qu'une âme. »

L'intérêt de cette communication disparut devant une nouvelle imprévue qui courut tous les cantonnements : le roi venait d'arriver au château de Riegel. La nouvelle était vraie.

Louis XVIII, indignement chassé du terrritoire de Venise par la pusillanimité du gouvernement de cette République, venait se réfugier au milieu de son armée fidèle. Après avoir passé le Saint-Gothard à mulet, le pauvre roi sans couronne, brisé de fatigue, torturé par la goutte et les rhumatismes, alourdi par l'extrême obésité qui n'avait respecté que sa belle et intelligente figure, descendait péniblement d'une patache de rencontre, soutenu par son fidèle d'Avaray. Un autre gentilhomme l'accompagnait, M. d'Agoult, l'intrépide officier des gardes du corps qui, six ans auparavant, voulait charger dans les rues de Versailles les émeutiers parisiens.

Le prince de Condé, le duc de Berry, les généraux qui les assistaient, de nombreux officiers accouraient pour recevoir dans la cour d'honneur du château, le représentant de la monarchie française. Tous avaient le chapeau à la main et la tête inclinée. Le roi repoussa doucement ses deux compagnons de route et d'un geste fier, rejetant l'ample manteau qui le couvrait, apparut en costume militaire gris de fer, sans broderie, sans épaulette, simple uniforme des chasseurs nobles, puis il ouvrit ses bras au vieux prince de Condé, qui s'y précipita en pleurant. Le duc de Berry, nature un peu rude, aux dehors brusques, n'était pas moins attendri.

L'émotion était générale devant ce proscrit qui venait demander à d'autres proscrits sa part de dangers et de priva-

tions. Le piquet de garde, arrivant en armes, voulut rendre un peu tardivement les honneurs au roi, celui-ci l'en empêchant, déclara qu'il n'était à Riegel qu'un gentilhomme français et qu'un soldat, aux ordres du prince de Condé, lui demandant l'hospitalité à sa table et à son logement, n'exigeant que le droit à la dépense.

La simplicité spirituelle et enjouée de Louis XVIII, son étonnante mémoire des noms et des physionomies, son tact et sa facilité d'assimilation séduisirent au plus haut point tous les Condéens qui purent l'approcher. L'accès de sa personne eut été des plus faciles, s'il n'avait fallu compter parfois avec son mauvais état de santé. Cependant, le roi surmontait de vives douleurs, que soupçonnait seul son entourage habituel.

« La réception qu'il fit, lisons-nous dans les *Souvenirs d'un officier royaliste* (1), fut si aimable et si touchante, que nous sortîmes tous de chez lui ivres de bonheur d'avoir été destinés à consacrer nos jours pour un tel monarque. L'attention et la grâce avec laquelle il adressa la parole non seulement à nos chefs, mais à de simples gentilshommes, avec une connaissance exacte de leurs services et des traits particuliers de leur bravoure dans les anciennes guerres et dans celle-ci, nous rendit fiers comme eux d'être les soldats d'un roi qui sait aussi bien apprécier le dévouement de ses sujets. »

L'étiquette ne perd pas ses droits, même avec « les rois en exil. » Un petit conflit s'élevait sans tarder dans l'entourage royal. Le général d'Ecquevilly, qui y fut mêlé, raconte l'incident :

« Malgré cette déclaration de Sa Majesté, le comte d'Avaray, qui venait d'être nommé capitaine des gardes du corps, voulut élever une prétention en faveur de ce corps qu'il était instant, disait-il, de rappeler promptement de Souabe, pour lui confier

(1) M. de R***, qui s'appelait le comte de Romain, et qui devait parvenir sous la Restauration au grade de colonel d'artillerie, méritait bien le titre d'officier royaliste dont il a signé ses *Souvenirs*, car la ferveur de ses convictions ne s'attiédit jamais. Il y a dans les mémoires auxquelles nous faisons de fréquents emprunts une foi monarchique un dévouement sans limites devant lesquelles tout esprit impartial doit s'incliner.

exclusivement la garde du roi ; il ajoutait qu'il devait, comme son chef, maintenir et défendre ses privilèges.

« Devant également, en ma qualité de chef de l'état-major de la cavalerie, maintenir ceux de la noblesse qui, ayant jusqu'alors été chargée de la garde du prince de Condé, l'avait été de celle de Sa Majesté, au moment de son arrivée, je représentai à Son Altesse Sérénissime la mortification que les gentilshommes de son corps éprouveraient si l'on distribuait de préférence aux gardes du corps un honneur que devait partager le reste de la noblesse, dans une circonstance où les droits des uns et des autres à cet égard devenaient égaux, le roi ayant même déclaré ses intentions sur cet objet lorsqu'il avait témoigné au prince de Condé son désir de voir ses gardes réunis en un seul corps. Sa Majesté qui dans le premier moment n'avait suivi que le mouvement de sa bonté et de son affection pour le comte d'Avaray, sentit la valeur des observations que lui fit le prince de Condé sur les inconvénients qui pourraient résulter d'une telle disposition, et rien ne fut changé à l'ordre du service qui avait été établi jusqu'alors, lequel procurait aux gentilshommes qui étaient successivement de garde auprès du roi l'honneur de manger avec lui. »

En dépit de son éclectisme bien connu, Louis XVIII (le comte de Lille, comme l'appelaient les chancelleries étrangères) éprouvait une douce satisfaction à se sentir le roi de cette tribu nomade où tant de dévouements s'affirmaient à sa personne et à son principe. Dans les longues années d'exil qu'il devait encore subir, ce fut comme une halte heureuse, toute de calme et de fierté. Vingt ans après, dans son palais des Tuileries, le roi en parlait volontiers et les courtisans qui savaient évoquer les souvenirs de Riegel étaient favorablement écoutés.

Désireux de faire connaître les motifs de son arrivée inopinée, le roi adressa la proclamation suivante, sous forme d'un ordre du jour :

« Des circonstances impérieuses nous retenaient depuis trop longtemps éloigné de vous, lorsqu'une insulte aussi imprévue

que favorable à nos vœux ne nous a plus laissé d'asile; mais on ne peut nous ravir celui de l'honneur.

« Le Sénat de Venise nous a fait signifier de sortir dans le plus court délai des États de la République. A cette démarche non moins offensante pour l'honneur du nom français que pour notre personne même, nous avons répondu : Je partirai, mais j'exige deux conditions : la première, qu'on me présente le Livre d'Or où ma famille est inscrite, pour en rayer le nom de ma main; la seconde, qu'on me rende l'armure dont l'amitié de mon aïeul Henri IV a fait présent à la République.

« Nous venons donc nous rallier au drapeau blanc, près du héros qui nous commande et que nous chérissons tous. Nous nous livrons avec confiance à l'espoir que notre arrivée sera pour vous un nouveau titre aux généreux secours que vous avez déjà reçus de Leurs Majestés impériale et britannique.

« Notre présence contribuera sans doute, autant que votre valeur, à hâter la fin des malheurs de la France, en montrant à nos sujets égarés, encore armés contre nous, la différence de leur sort sous les tyrans qui les opprimaient avec celui dont jouissent des enfants qui entourent un bon père.

« LOUIS.

« Riegel, 1er mai 1796. »

Le pamphlétaire Montgaillard (1) a imaginé, dans ses *Souvenirs posthumes*, de retracer une revue grotesque passée par le comte de Lille et où cinq à six cents hommes auraient été chargés de reproduire et de représenter tous les régiments français tels qu'ils existaient en 1788. Ces régiments, composés de quatre hommes (avec un caporal sans doute), auraient été présentés au roi, « qui serait arrivé à la *tête* de cette ligne » ? ce qui veut dire sans doute à la droite, et le prince de Condé, en qualité de colonel général de l'infanterie, aurait nommé chaque régiment :

(1) *Souvenirs du comte de Montgaillard*, publiés par M. Clément de LACROIX (Paris, Ollendorff, 1895.)

« Sire, voilà votre régiment d'Auvergne, votre régiment de Champagne », etc. Cette burlesque invention ne repose sur aucune donnée exacte. La revue passée le 4 mars se borna à la présentation des deux bataillons d'infanterie noble et des deux compagnies d'artilleries de la noblesse qui représentaient à peu près la valeur de quatre petites batteries.

Le général d'Ecquevilly y assistait dans l'état-major du prince. Le récit qu'il a laissé donne aux *Souvenirs* de Montgaillard le démenti le plus autorisé :

« Le roi ayant désiré voir les troupes et le service qu'elles faisaient sur le Rhin ne permettant pas qu'elles fussent réunies pour une revue générale, Sa Majesté fit seulement le 4 celle des bataillons de gentilshommes et dut remettre celle de la cavalerie noble qui était encore en Souabe.

« Lorsque Sa Majesté eut passé dans les rangs, les cris de : Vive le roi ! retentirent sur tous les points de la ligne, et furent répétés avec enthousiasme par tous les spectateurs qui étaient en grand nombre. Le roi parla avec autant de bonté que de grâce aux chefs et à beaucoup d'officiers, ne perdant aucune occasion d'appliquer le mot propre à chacun de ceux auxquels il adressait la parole. »

Deux jours après, les chasseurs et les artilleurs nobles étaient encore réunis pour un service funèbre célébré en l'honneur de Charette, le plus habile, le plus audacieux, le plus tenace des généraux vendéens, dont on venait d'apprendre la capture et l'exécution. Ce nom, qui devait briller un jour d'un nouvel éclat dans la défense des États de l'Église et pendant la guerre franco-allemande, était un des plus populaires à l'armée de Condé. Les anciens officiers de marine qui avaient été les compagnons d'escadre de M. de Charette, les gentilshommes Poitevins et Nantais, ses compatriotes, avaient suivi, avec un admiratif intérêt, la campagne qui aboutit au traité de la Jaunaye.

Tous ces royalistes, qui demandaient à l'étranger une si pénible hospitalité, enviaient les Vendéens, combattant sous le ciel de la patrie (*pro aris et focis*), et voici que l'homme qui incarnait la résistance armée dans l'Ouest, venait de mourir

sous les balles d'un peloton d'exécution (1). C'était une rude atteinte portée aux espérances des royalistes; aussi leurs chagrins se manifestaient sans contrainte.

« Mais ce qui rendit cette cérémonie imposante et à jamais honorable pour le guerrier que nous pleurions avec la Vendée, ce fut la présence du monarque rendant lui-même, en personne, hommage à son sujet fidèle, mort pour son Dieu et pour son roi, ainsi que celle du duc de Berry et de notre illustre général, le petit-fils du grand Condé. A l'issue du service, le roi prononce le discours suivant :

« Messieurs, nous venons de rendre les derniers devoirs à « celui que nous avons admiré peut-être même envié jusque sur « le champ de bataille de Berstheim, à celui qui tant de fois a « fait entendre en France ce cri qui m'a causé dans vos rangs une « satisfaction si vive, mais que j'aurais beaucoup mieux répété « encore avec vous. Cette perte est bien grande; elle me semble « cependant moins amère, me trouvant parmi vous sous les « ordres d'un chef aussi digne que celui que nous regrettons, de « guider la bravoure et l'honneur vers le but que tout bon Fran- « çais se propose. » (*Souvenirs d'un officier royaliste.*)

C'est dans le courant du mois de mai, qu'un certain nombre d'émigrés, échappés au terrible désastre de Quiberon, rejoignirent l'armée de Condé, demandant à prendre part à la campagne qui allait s'y ouvrir. Ils furent accueillis avec l'empressement que méritaient leur courage et leur fidélité et placés dans l'infanterie noble. Beaucoup appartenaient à la légion de Béon, créée par le colonel de ce nom, qui servait, avant la Révolution, dans la Maison du roi. Parmi eux, on se montrait, avec une légitime curiosité, un enfant de seize ans qui avait émigré à treize ans et pris part comme chasseur de Saint-Pierre à toutes les opérations de la défense de Lyon, y compris la sortie exécutée avec autant d'audace par le comte de Précy.

(1) Charette avait été fait lieutenant général et cordon rouge par lettres patentes de 1794, datées de Vérone.

Grièvement blessé, il avait pu gagner la Suisse. Depuis février 1794, il se battait en Allemagne dans la légion « bleue aux retroussis orange ». Après le licenciement des hussards de Béon, il revenait au corps de Condé, réclamer sa place au feu, en invoquant trois campagnes de guerre. Etrange époque où le danger mûrissait vite les caractères et trempait fortement les cœurs.

L'armistice était terminé le 21 et le terme de 10 jours écoulé; les hostilités allaient reprendre. Le général autrichien de La Tour, qui avait sous ses ordres le corps de Condé, manquait de jugement et d'initiative. Dans son commandement, il devait se révéler à la fois indécis et emporté. La cour de Vienne l'avait engagé à exprimer son mécontentement pour la présence du roi à l'armée ; le général de La Tour le fit avec maladresse. Louis XVIII déclara « que la force seule pourrait l'obliger de quitter le poste où l'honneur l'avait appelé. » L'armée de Condé ne semblait pas disposée à permettre l'intimidation. Le gouvernement autrichien n'osa pas renouveler de quelque temps ses représentations peu courtoises.

D'ailleurs l'Angleterre, avec ses visées ambitieuses et sournoises, tenait à la conservation du corps de Condé ; elle se rendait compte que la présence de son roi électriserait un jour de bataille cette petite armée et elle n'appuyait pas le cabinet de Vienne dans son admonestation. Comme elle payait la solde du corps, elle y avait établi à demeure deux commissaires, Wickam et Crauffurd, qui gardaient d'ailleurs une attitude réservée dans l'état-major du prince de Condé.

Le général de La Tour donna l'ordre au prince de Condé de reprendre la direction du Sud et d'aller camper à Steinstadt, à la date du 1er juin.

La cavalerie devait rejoindre l'infanterie et cantonner autour de Mulheim.

L'avant-garde partit le 1er juin avec le duc d'Enghien ; le reste de l'infanterie et l'artillerie formant une deuxième colonne, directement sous les ordres du prince de Condé, se mit en route le 2. Le roi, le duc de Berry et un escadron gentilshommes

rejoignirent cette colonne à Matzingen. Le 4 juin, le duc d'Enghien avait groupé ses régiments autour de Munzingen, à environ deux lieues du Rhin. L'infanterie noble campait à un kilomètre du fleuve sur l'emplacement de l'ancien camp. La cavalerie, revenue de Souabe, s'échelonnait le long du Rhin. On savait que deux divisions des troupes des Cercles étaient rassemblées en face de Huningue, à cinq ou six lieues des avant-postes de Steinstadt.

Le bruit courut qu'un effort général allait être tenté par l'armée de Wurmser. Le prince de Condé fit préparer par le général de Manson et ses officiers d'artillerie et du génie un équipage de ponts un peu rudimentaire, mais qui pouvait permettre à l'infanterie tout au moins de passer le fleuve.

Dans la journée du 5, des batteries furent établies avec des épaulements dans le but d'assurer cette opération toujours délicate. Mais le 6 au matin, un ordre du quartier général autrichien prescrivait de battre en retraite sur le Nord et d'aller établir un camp en arrière de Kappel, à quatre lieues en deçà de Riegel et à deux portées de canon du Rhin.

La déception fut grande chez les Condéens; la défensive était le présage d'une nouvelle retraite; on apprenait que trente mille Autrichiens quittaient les bords du Rhin pour se rendre en Italie. Bonaparte commençait son immortelle campagne de 1796.

Le duc d'Enghien, reprenant son cantonnement de Nonewhir, écrivait au duc de Bourbon son amer découragement : « Nous avons été au moment de passer le Rhin! » et, dans sa bouderie de jeune général impatient, il ajoutait : « Enfin il faut perdre encore une campagne, paralysés de tous les côtés et ne jamais faire que des âneries... » Le reproche s'adressait à Wurmser et à l'archiduc.

L'armée de Condé se rend sur les positions qui lui sont assignées. Dans la nuit du 23 au 24, une violente canonnade donne l'alerte au camp et dans les cantonnements. L'armée de Rhin-et-Moselle, commandée par Moreau, franchit le Rhin. C'est la division Desaix qui forme l'avant-garde, elle enlève Kehl

mal défendu par les troupes des Cercles. On appelait ainsi le contingent des petits princes allemands.

Le duc d'Enghien, prévenu par les vedettes, a fait prendre les armes à la légion de Mirabeau, au régiment de Hohenlohe et aux dragons à pied de Clermont-Tonnerre et de Fargues. Les hussards de Baschy, ceux de Carneville et de Mirabeau se sont éparpillés en une longue ligne, et avec le régiment Dauphin et la brigade Étienne de Damas, ils forment un rideau qui contient l'ennemi. Celui-ci n'a pu encore établir son pont.

Trois mille républicains seulement occupent la rive droite. Le duc veut les prendre dans un coup de filet. Il envoie le général de Lanans, son aide de camp, supplier le général autrichien Staray de l'appuyer dans l'attaque qu'il va tenter. Staray se borne à transmettre l'expression de ce désir au général Stein, qui, en sous-ordres, commande un corps de Souabes. Ces derniers refusent de marcher, pour ne pas se trouver dirigés, disent-ils, par un prince français. Seul le colonel croate Giulay arrive avec son corps franc, composé de douze cents volontaires, se mettre à la disposition du duc d'Enghien.

Suivi de cette réserve, le petit-fils du prince de Condé a franchi en toute hâte, avec ses quatre mille hommes, en suivant la route de Lahr à Kehl, les trois lieues et demie qui le séparent d'Altenheim. Là, il prend position sur la hauteur qui domine un petit affluent du Rhin. Toute sa cavalerie assure une ligne de retraite sur Offenbourg. Des passerelles sont jetées sur la Schotter. La division Desaix marche sur le village d'Altenheim ; sa première ligne engage un feu nourri avec les dragons de Clermont-Tonnerre et ceux de Fargues qui, non montés, combattent en fantassins (1) ! Les hussards de Baschy tentent une charge audacieuse, qui est repoussée et fait tomber entre les mains de l'ennemi M. de Montchal, lieutenant. Derrière la division d'avant-garde, une autre division patriote arrive et va

(1) M. de Currières, officier aux dragons de Clermont-Tonnerre, avait été pris : il marchait entre deux grenadiers qui l'emmenaient; par un vigoureux effort, il les écarte, se dégage et rejoint ses camarades.

se déployer; le duc d'Enghien ordonne la retraite, qui se fait sans précipitation.

Le jeune prince dirige ses troupes sur Offenbourg et les établit en avant du faubourg et à l'Ouest, au-dessus de la Kinzig, large rivière. Il place son artillerie avec beaucoup de perspicacité, en lui ménageant un vaste champ de tir. A droite et en arrière des pièces, il y a l'infanterie de la légion de Mirabeau, au centre le régiment d'Hohenlohe, commandé par M. de Béthizy, — à gauche, c'est-à-dire au Sud-Ouest, occupant la route de Lahr, la brigade de cavalerie Étienne de Damas (hussards de Damas et et chasseurs de Noinville), sous le commandement supérieur du général de Vioménil. Le baron de Stein arrivait dans la journée du 27 avec ses régiments souabes, qui s'étaient décidés à marcher et les établissait en soutien de la brigade Étienne de Damas.

Le voisinage des Souabes fut désastreux pour la cavalerie condéenne. Dans la soirée du 27, aux premiers boulets tirés par la division Desaix, les Souabes se débandent et se rejettent sur les escadrons de M. de Vioménil qui, devant cette avalanche de fuyards, quittent la position, vont se reformer derrière Mirabeau. Le flanc gauche du duc d'Enghien est découvert, pendant que, trompée par ce bruit et se croyant tournée sur la droite, l'infanterie de la légion envoie quelques coups de fusil au régiment d'Hohenlohe. Cette méprise amena une réelle confusion. Le duc d'Enghien sagement ordonne de nouveau la retraite, mais il ne peut se retirer par l'Est et rejoindre le gros de l'armée de Condé à Kappel, parce que les républicains, profitant de la retraite de la cavalerie de M. de Vioménil, se sont massés de ce côté.

Il se décide à battre en retraite par le Sud-Est, ce qui est plus long; il fait occuper un pont en arrière de la ville, sur lequel passent toutes ses troupes, charge M. de Béthizy de couper le pont et lui donne le commandement de son arrière-garde qu'il partage d'ailleurs avec lui. La retraite se fait en suivant le cours de la Kinzing, par Gengenbach, Biberach et Haslach. Cette dernière localité est à six lieues d'Offenbourg. Les hommes

étaient harassés et cependant ils avaient marché en bon ordre. Les avant-postes furent établis entre Biberach et Haslach avec beaucoup de soin.

Le prince de Condé n'était pas resté inactif. Il avait autorisé le mouvement en avant du duc d'Enghien, puis avec l'infanterie noble, la partie des cadres (1) qui n'étaient pas à l'avant-garde, et la cavalerie de la deuxième colonne; il avait marché sur Nonenwihr où il arrivait dans l'après-midi du 25 juin. Le roi avait tenu à marcher à l'ennemi et, pour laisser toute liberté au prince, il se tenait entre le 1er et le 2e bataillon d'infanterie noble. MM. d'Avaray, d'Agoult, de Villequier, de la Vauguyon, de Cossé, d'Hautefort, de Grammont, de Flachslanden et de Jaucourt formaient sa suite.

La colonne du prince de Condé était sans nouvelles de celle du duc d'Enghien; aussi l'inquiétude était générale. « Le prince de Condé, dit le général d'Ecquevilly qui ne le quittait pas, informé de ce qui s'était passé à la droite, où nous n'avions cessé d'entendre un feu très vif et se voyant coupé de son petit-fils dont il n'était pas pour le moment à portée d'avoir des nouvelles, éprouva les plus grandes inquiétudes et se livra au plus vif chagrin pendant la nuit que nous passâmes à Frisenheim, où Son Altesse Sérénissime s'était portée de sa personne et avec une suite peu nombreuses dans la soirée. Ne l'ayant pas quitté un moment pendant cette nuit si pénible, je fus témoin des anxiétés paternelles du malheureux prince qui, connaissant la valeur audacieuse de son petit-fils, craignait qu'il n'en fût été la victime. »

Enfin, le matin, un sous-officier des hussards de Mirabeau, envoyé en estafette auprès du prince, arrive sur un cheval fourbu, qui tombe mort au moment où son cavalier met pied à terre. « Monseigneur, dit le maréchal des logis, votre petit-fils se porte bien; il m'envoie vous le dire, et vous raconter comment il nous a tirés hier de l'échauffourée d'Offenbourg. Il est dans

(1) Nous rappelons qu'on appelait cadres les régiments de nouvelle formation qui n'avaient guère que les cadres.

les montagnes, marchant pour revenir auprès de Votre Altesse; il ramène avec lui toute sa colonne, qui a très peu souffert. »

M. de Romain (1), en retraçant l'arrivée, si désirée, de l'estafette, ajoute : « On ne peut peindre avec quel enthousiasme cette nouvelle fut reçue : elle passa de bouche en bouche avec la rapidité de l'éclair, et les cris de *Vive Condé! Vive d'Enghien!* furent mille fois répétés tout le long de la ligne, principalement lorsque notre bon prince apparut au bivouac, où il se transporta en tout hâte pour nous faire partager sa joie. C'était un père au milieu de ses enfants. »

A ce moment même, quelques boulets républicains envoyés par une batterie d'artillerie légère pénétraient dans le village de Friesenheim; les troupes prirent une formation contre l'artillerie, sans cesser de crier « Vive Condé! Vive d'Enghien! » Soudain un groupe de cavaliers débouche sur la petite place, où deux compagnies de chasseurs attendent l'arme au pied. C'est le roi! Louis XVIII est acclamé et, le chapeau à la main, il remercie, comme un gentilhomme qui s'adresse à ses pairs, les Condéens, dont les rangs sont rompus aux cris de « Vive le roi. » Il regrettera souvent cette ovation en plein combat, ce roi que l'étranger semble oublier, mais qu'il retrouvera pour lui imposer dans quelques jours un nouvel exil, loin de ses derniers soldats.

Le 30 juin, la petite colonne du duc d'Enghien est signalée par la cavalerie du prince de Condé. Le jeune duc arrive à Kuppenheim, précédant ses troupes, sauf le régiment de Hohenlohe et un escadron de hussards de Baschy, qui restent sous les ordres du comte de Béthizy pour soutenir le corps croate de Giulay qui défendait la vallée de la Kintzig; il avait fallu d'ailleurs un ordre formel du général Frœhlich et du prince de Condé pour obliger le duc d'Enghien à fractionner l'avant-garde en deux colonnes.

Lorsque le duc arrivait, un nouveau combat s'engageait. Les Patriotes s'étaient avancés jusqu'à Friesenheim. Les hussards de Carneville, troupe recrutée parmi des Français et com-

(1) *Mémoires d'un officier royaliste*, t. III.

mandée par des officiers de l'ancienne armée, sont envoyés en reconnaissance vers ce village.

Le duc d'Enghien (1), sans prendre aucun repos, les rejoint, enmenant avec lui le régiment de Dauphin.

Vers neuf heures et demie du matin, une colonne de cavalerie républicaine, venant de Schutterzell, traversait Friesenheim, marchant par quatre sur la grande route de Lahr, lorsqu'elle fut chargée avec beaucoup d'à-propos par l'escadron de hussards de Carneville, commandé par M. de la Mare, major. Les cavaliers patriotes surpris perdirent une dizaine d'hommes ; ils se forment en bataille et vont prendre l'offensive à leur tour, mais ils sont de nouveau devancés par les Carneville qui leur tuent encore quelques hommes et chargent une troisième fois, superbes d'élan et d'insouciance du danger.

Le détachement républicain tourne bride, rentre à Friesenheim, poursuivi par les cavaliers de M. de la Mare et par le régiment de Dauphin. Il se met sous la protection de son infanterie, à Neider.

A côté de ce combat de cavalerie qui ne coûtait à l'escadron de Carneville que trois hussards, l'infanterie condéenne (chasseurs nobles et légion Roger de Damas) avait tiraillé sur des troupes républicaines, qui restèrent sur la défensive.

Dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, le corps de Condé reçut inopinément l'ordre de battre en retraite sur le Sud et d'aller occuper, au-dessus de la vallée de l'Elz, Renzingen, Hecklingen et Riegel. La marche se fit sans incident; le duc d'Enghien commandait l'avant-garde, le roi et le prince de Condé marchaient avec les chasseurs nobles.

(1) Welschinger. *Le duc d'Enghien.*

CHAPITRE XVI

LA RETRAITE SUR CONSTANCE

Une reconnaissance de cavalerie, dirigée par le comte Étienne de Damas, signala l'ennemi entre Mahlberg et Kippenheim. D'autre part, on le savait maître du col de Knibis, au Nord-Ouest, qui termine la vallée entre Oberkick et Oppenau. Il était à craindre que Moreau ne jugeât opportun de couper la retraite au corps d'armée du général de Latour, en le prenant à revers et en l'isolant de ses communications avec le Brisgau.

L'armée de Condé est alors divisée en trois groupes. Le premier, commandé par le duc d'Enghien (la légion Roger de Damas, les régiments de Hohenlohe et Baschy (1), brigade d'Étienne de Damas et régiments de Bardonnenche et de Damas-infanterie), est maintenu en arrière de Renzingen, sur une crête qui dominait l'Elz. Il formait la gauche du corps d'armée autrichien.

Un second corps, sous les ordres de M. de Salgues, maréchal de camp, composé des régiments de Montesson, de Roquefeuille et des chasseurs de Noinville, forme un échelon en avant et à droite, gardant le défilé entre Ettenheim et Herbolzheim. Le troi-

(1) Le 1er juillet, dans la vallée de la Kentzig, les hussards de Baschy s'étaient brillamment conduits ; une partie de l'escadron, commandé par le comte d'Auteuil, avait mis pied à terre sous le feu de l'ennemi et enfoncé à coups de hache une palissade, pendant que le reste de l'escadron chargeait l'infanterie patriote et la mettait en déroute.

sième et dernier groupe, commandé par le prince de Condé, composé des corps d'infanterie et de cavalerie nobles, des chevaliers de la Couronne et du régiment de Dauphin, est dirigé sur le Sud Est; il cantonne à Waldkorck. Le 5 juillet, cette colonne fournit une étape de onze lieues pour arriver à Villingen, position assignée par l'archiduc Charles, qui a pris le commandement en chef. Le roi fait l'étape à cheval à la tête de l'infanterie noble, que sa présence encourage pendant cette marche exceptionellement fatigante.

Une fâcheuse précipitation augmente les difficultés au moment où l'infanterie voulut camper en avant de Villingen, on alla chercher le convoi, et on s'aperçut qu'une partie des tentes avaient été jetées pour alléger la charge des voitures. Les payeurs découvraient que les caisses d'argent avaient été forcées et leur contenu sensiblement diminué.

La cavalerie n'avait pas échappé à ce désordre, si nous en croyons les souvenirs très précis et très intéressants du comte de Puymaigre (1), alors aide de camp de son père qui commandait la brigade des chevaliers de la Couronne et du Dauphin.

« Chargé d'un ordre pour un escadron resté en arrière, je rencontrai des bataillons de gardes wurtembergeoises en véritable déroute, parce que quelques voltigeurs français s'étaient montrés à l'entrée du défilé du Kniebis, qu'il eût été aisé de défendre. En approchant d'une petite ville nommée Obendorff, où était placé notre hôpital général, c'était bien pis. Sur un faux bruit que les Français y pénétraient, tous les médecins chirurgiens, apothicaires, s'enfuirent. Tous les malades même, à l'exception de ceux qui ne pouvaient strictement bouger de leur lit, se mirent à courir à travers champs avec une telle précipitation qu'enveloppés de couvertures blanches, ils semblaient de vrais fantômes. Seul et à cheval au milieu d'un tel tumulte, je retrogradai pour rejoindre l'escadron que j'avais laissé en arrière, mais M. le vicomte de B..., qui le commandait, se troubla

(1) Comte de PUYMAIGRE. *Souvenirs sur l'Émigration*, *l'Empire et la Restauration*. Plon, éd.

aussi et, sans faire reconnaître si l'alarme était vraie, se jeta avec ses deux cents chevaux dans des chemins de traverse et, en forçant la marche, gagna Villingen par de grands détours. Il en résulta beaucoup de mécontentement dans l'escadron, et nombre de chevaux devinrent fourbus à la suite de cette panique. Le lendemain, au bivouac, un de mes camarades, qui est mort récemment maréchal de camp, vint me dire que M. de B...., pour faire excuser sa terreur, m'avait accusé de lui avoir fait un faux rapport, et que ce début était très fâcheux pour un jeune officier de dix-sept ans. Je me décidai sur-le-champ, malgré la timidité de mon âge, à aller faire expliquer M. de B... Sans m'arrêter à son grade de colonel, je l'interpellai près du feu de son bivouac en présence de deux de mes camarades; il me donna toute satisfaction, en déclarant que je ne lui avais fait aucun rapport. »

Des plaintes, grossies par l'antipathie des populations allemandes à l'égard des émigrés, étaient portées au prince de Condé au sujet de la maraude. Un ordre du quartier général fut aussitôt lu dans les cantonnements, punissant de la peine de mort toute absence illégale du corps, ainsi que le fait de s'emparer des objets d'autrui. Le prévôt devait saisir le délinquant et, après constatation, appliquer la peine capitale.

Le roi avait approuvé cette mesure. Il décida aussi que quatre cavaliers nobles, coupables d'un acte d'indiscipline en refusant de se rendre en troupe à l'abreuvoir, seraient rayés du contrôle des gardes du corps où ils servaient précédemment et sur lequel ils ne pourraient jamais être rétablis. Le prince de Condé, en informant ses troupes de cette punition toute morale, mais en réalité rigoureuse, ajoutait qu'il regrettait dans les circonstances actuelles de la prononcer, mais que ces mêmes circonstances lui faisaient une loi de continuer de maintenir avec la plus grande exactitude la discipline et la subordination, qu'il est si nécessaire d'unir à la valeur pour assurer le succès.

L'hostilité du quartier général autrichien s'affirmait en toute circonstance. Une lettre du duc d'Enghien adressée au prince de Condé, à la date du 8 juillet, lui rend compte des difficultés

qu'il éprouvait dans le commandement du détachement de Kinzingen. « Le général Frœhlich, dont le fond n'est pas mauvais, je crois, est un homme emporté, très violent, manquant d'éducation et qu'on ne peut ramener que peu à peu et par une patience extrême. Imaginez qu'il me rend responsable de toutes les plaintes qu'il reçoit de l'armée; que c'est moi qu'il accuse de n'avoir point fait d'exemples, de n'avoir point donné d'ordres sévères pour empêcher le pillage, comme si c'était moi qui commandais toute l'armée... »

Le duc d'Enghien ajoutait avec raison : « Les paysans nous en veulent et ils ne diraient rien si c'étaient des Autrichiens. » Puis il raconte un incident des plus pénibles :

« Hier les patriotes ont attaqué Kinzingen. Ils ont été repoussés grâce à la valeur héroïque du régiment de Carneville qui, emporté par son ardeur, a chargé trois fois et a été écrasé par le feu de l'infanterie dans les vignes des coteaux d'Altenheim. Il m'a été impossible de les retenir; d'ailleurs ils étaient, par l'ordre du général Frœhlich, conduits à la boucherie par un lieutenant-colonel de cuirassiers qui s'en est fait un rempart pour sauver ses hommes. Damas-infanterie a bien donné aussi, la cavalerie de la légion aussi.

« Eh bien! *le soir, lorsque nous avons, à la nuit fermée,* eu l'ordre de nous retirer dans nos cantonnements et que nous avons repassé à travers les troupes autrichiennes qui, grâce à nous, n'avaient pas entendu siffler une balle de la journée, nous avons essuyé une grêle de propos. »

Alors le duc d'Enghien avait couru en demander raison au général de Frœhlich. Celui-ci commença par se dérober à l'explication, mais devant l'attitude du jeune prince, tout pénétré du sentiment de l'honneur militaire, le vieux général avait dû faire fléchir sa mauvaise humeur. Il avait donc immédiatement blâmé les officiers qui, s'étant tenus loin du combat, n'avaient pas qualité pour dénigrer ceux qui s'étaient bravement comportés. Frœhlich avait ensuite déclaré qu'il affirmerait par la voie de l'ordre les égards dus à l'armée de Condé.

Le lendemain, un aide de camp du duc d'Enghien, le capi-

taine Deslon, remit au général autrichien une note du duc lui rappelant sa promesse. Frœhlich, exagéré comme toujours, fit mettre à l'ordre de ses troupes que quiconque se permettrait une voie de fait ou un propos injurieux contre un militaire de l'armée de Condé, serait puni de mort. Le commandant de l'avant-garde condéenne n'en demandait pas tant.

La situation pécuniaire l'inquiétait :

« Je vous représente que nous manquons d'argent d'une manière cruelle, que j'en suis déjà pour 25 ou 30 louis qu'il m'a fallu prêter aux officiers de la légion pour payer leur dîner, sans quoi ils auraient été obligés de le prendre de force. Mais vous jugez où cela peut mener. Au nom de Dieu, prenez des précautions promptes et réelles, car que deviendrons-nous au milieu d'un pays armé et disposé comme il l'est, si, pour surcroît de maux, nous n'avions plus de quoi payer l'écot du dîner ?... » (1).

Le duc d'Enghien allait échapper à ces préoccupations, les circonstances devaient obliger avant peu l'avant-garde à rallier le corps de Condé. Les armées républicaines de Moreau et de Jourdan continuaient leurs glorieux succès. L'archiduc Charles, battu à Rastadt, se retirait sur le Danube. Le général de La Tour apprend que les troupes souabes avaient abandonné la vallée de la Kintzig ; il ordonnait au général Frœhlich de battre en retraite sur Fribourg.

Le prince de Condé, sur le conseil du roi, employait ses troupes à fortifier quelques petites redoutes en avant de Villingen, il ignorait l'échec de l'archiduc, aggravé par celui plus récent de l'un de ses lieutenants, le général Watersleben, qui avait abandonné la ligne de la Lahn et se retirait sur Belfort. Un ordre du général de La Tour fait partir en toute hâte le général de Puymaigre et les chevaliers de la Couronne pour Sulz, dans le Wurtemberg.

Les Condéens, cantonnés dans la vieille cité de Villingen, s'entretenaient, non sans inquiétude, des bruits de retraite, lorsque la nouvelle se répandit du prochain départ du roi.

(1) Lettre au prince de Condé.

Comme Louis XVIII manifestait, en toute occasion, sa joie de se trouver dans la petite armée royaliste, on ne voulut pas y croire.

Rien n'était plus vrai : un courrier arrivait de Vienne et apportait à Louis XVIII une lettre du comte de Saint-Priest, son représentant auprès de l'empereur, le suppliant de partir sans retard, de quitter l'armée de Condé et de se retirer où bon lui semblerait, pourvu que ce ne fût pas dans la capitale autrichienne. Des esprits malveillants avaient persuadé à François II que la présence du roi contribuait à donner au prince de Condé et à ses généraux des velléités d'indépendance à l'égard du quartier général autrichien. Le roi avait déjà été avisé des mauvaises dispositions de la cour de Vienne, il avait même écrit à l'archiduc Charles pour lui demander d'intervenir et de prévenir l'offense dont le roi de France était menacé ; l'archiduc n'avait pas osé le faire ou n'avait pas été écouté. Le cabinet de Vienne renouvelait son injonction et, cette fois, sous une forme plus brutale, que le respectueux dévouement de M. de Saint-Priest ne parvenait pas à atténuer. Il fallait obéir...

Louis XVIII, ce grand philosophe, se résigna. S'il avait écouté le prince de Condé et son état-major, et à plus forte raison s'il avait consulté sa fidèle noblesse, il aurait résisté à l'insolent ultimatum dicté par le ministre Thugut, mais il craignit de compromettre le sort déjà si précaire de sa petite armée. Aussi, dans cette même journée où le messager de M. de Saint-Priest lui était parvenu, le 14 juillet, à onze heures du soir, le roi fit charger sa voiture.

« Il y avait eu conseil depuis sept heures du soir jusqu'à neuf. Sa Majesté fit remercier le piquet des gardes qui était de service auprès de sa personne, monta dans sa voiture à laquelle étaient attelés des chevaux du prince et prit, à une heure du matin, la route de Donaueschingen (1). » La suite du roi se composait de MM. d'Avaray, de Grammont et de Fleury.

Pour prévenir l'irritation des Condéens contre le gouverne-

(1) Extrait d'un manuscrit auquel M. de Contades emprunte cette citation dans le *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*.

ment impérial, le véritable motif du départ ne fut pas dit officiellement dans les adieux que Louis XVIII laissait à l'armée.

« Lorsque je suis venu avec tant d'empressement me réunir à vous, dans l'espoir de délivrer mes malheureux sujets du joug qui les opprime, j'étais loin de prévoir que ce moment heureux dût être suivi d'une séparation déchirante. Des motifs impérieux l'exigent aujourd'hui ; mais j'ai besoin de toutes les forces de mon âme pour m'y déterminer.

« Si quelque chose peut adoucir le sentiment douloureux que je ne cesserai d'éprouver jusqu'au moment où je viendrai rejoindre mes braves compagnons d'armes, c'est de les laisser entre les mains d'un prince de mon sang, dont le courage, la constance et le dévouement ont acquis le droit de me représenter et auquel je demande comme ami, et ordonne comme souverain, de continuer à commander, ainsi qu'il l'a fait jusqu'à présent, cette illustre armée, dont, en ce moment même, la voix de nos amis et celle de nos ennemis attestent également l'énergie et la fidélité.

« Louis. »

La consternation fut générale, n'était-ce pas son drapeau vivant que l'Autriche enlevait à la petite armée des émigrés français?

La communauté du chagrin semble avoir resserré encore les liens des chefs et des soldats. Le fourrier de l'armée de Condé le dit dans une de ses notes quotidiennes, véritable carnet du soldat en campagne : « Hier le prince de Condé a passé beaucoup de temps au camp et est venu causer avec toutes les compagnies. Le duc de Berry était avec lui, ses manières plus affables encore que d'habitude, ont été fort remarquées. Le départ du roi (1) a agi bien tristement sur un grand nombre. En général les espérances sont bien bas et les courages sont fort à l'épreuve. »

(1) En attendant, ce prince va chercher un premier abri dans la Forêt-Noire, ne sachant, comme le dit son fidèle ami, le comte d'Avaray, où reposer sa tête. Les équipages du roi étaient restés à l'armée.

Les rangs allaient se serrer, le duc d'Enghien revenait ce même jour et les troupes qu'il ramenait prenaient immédiatement possession des avant-postes, en avant de Mündenweiler. Mais, le 18, le général Frœhlich ordonne au corps de Condé de suivre l'armée autrichienne dans la retraite que viennent de décider les instructions de l'archiduc. Elle se réalisait donc, la triste prédiction que le duc d'Enghien écrivait à son père, cinq semaines auparavant : « Dieu veuille qu'à la fin de cette campagne nous ne soyons pas au Danube » (1).

L'armée de Condé part le 18, prend la route du sud, traverse Donaueschingen, passe à Pfohren et franchit le Danube, près d'un village nommé Niedingen où toute la colonne condéenne campa. Au moment où les émigrés dressaient leurs tentes, la cavalerie républicaine pénétrait dans Villingen.

Le corps de Condé se dirigeait sur le sud-est, c'est-à-dire vers le lac de Constance. Sa cavalerie enleva un convoi destiné à l'armée patriote, aux environs de Geisingen ; le duc d'Enghien avait préparé cette petite opération.

Les Condéens côtoyaient le Danube, admirant les vertes prairies de ce pays si riche qu'il leur fallait traverser hâtivement, avec l'ordre formel de n'engager aucune résistance, puis ils aperçurent le lac de Constance et les montagnes de la Suisse, merveilleux panorama, qui les attristait pourtant par l'éloignement de la patrie, plus sensible à chaque étape. Ils traversent Engen, Hach, Nenzingen, Ludwigshafen, longent le lac, atteignent Uberlingen, Markdorf, remontent vers le nord-est; campent à Altdorf, atteignent Waldsee, Warrach et enfin ils s'arrêtent à Memmingen, le 1er août, où le général de La Tour déclare que le corps campera pendant quelques jours.

Au cours de ces pénibles étapes, accomplies par de chaudes après-midi et avec de médiocres cantonnements, parfois même des bivouacs, pour la nuit, les royalistes avaient appris la tentative d'assassinat commise sur le roi à Dillingen, dans la Forêt-Noire. La blessure était heureusement sans gravité, mais les

(1) Lettre du duc d'Enghien au duc de Bourbon, 9 juin 1796.

détails manquaient et l'on pouvait craindre que l'entourage de Louis XVIII ne dissimulât la vérité.

Lorsque le prince de Condé fut informé par un exprès que le roi avait reçu un coup de feu à la tête tiré par un inconnu, son émotion fut extrême. Il fit faire halte à la colonne, les aides de camp coururent, de rang en rang, apprendre la triste nouvelle. Le prince ne disait rien, les yeux pleins de larmes, et le front dans les mains. Les soldats l'entouraient et lui témoignait leur respectueux attachement (1).

La cavalerie condéenne part dans la nuit du 6 au 7, l'infanterie met sac au dos dans la soirée du 9 et arrive le matin en vue de Mindelheim où elle campe sur la hauteur. La cavaleric se trouve cantonnée à une demi-lieue de là. Une ligne d'avant-postes est établie entre Wurzach et Illerdïssen, le duc d'Enghien en prend le commandement. A peine était-il installé qu'une avant-garde de l'armée de Moreau est signalée à une portée de canon. « A la nouvelle de l'engagement, le duc d'Enghien saute à cheval et arriva sur le champ de bataille au moment où les hussards de Baschy, commandés par M. de Sully, major (2), revenaient après avoir repoussé la cavalerie républicaine et lui avoir fait des prisonniers. » Un retour offensif était à craindre, aussi le duc d'Enghien fait-il aussitôt avancer la cavalerie de la légion, dont le déploiement seul impressionne suffisamment les chasseurs patriotes et les confirme dans leur projet de retraite.

Toutes les troupes de l'avant-garde reçoivent l'ordre de prendre la route de Mindelsheim et de s'installer à Erskheim.

Pour la préparation de ce mouvement, le duc d'Enghien

(1) Le roi écrivit bientôt lui-même au prince de Condé : « Je vous dirai, mon cousin, que ma blessure suit avec rapidité la marche ordinaire, et je ne crois pas que la guérison en soit longue. Dites de ma part à mes braves et fidèles compagnons d'armes, que je suis aussi touché que peu surpris du sentiment qu'ils ont éprouvé en apprenant mon accident et que, dans tous les temps, dans tous les lieux et dans toutes les circonstances, ils auront en moi un père dont le bonheur serait de partager leurs peines s'il ne pouvait les adoucir. » Cette lettre fut mise à l'ordre.

(2) M. de Sully, très brave de sa personne, avait été blessé d'un coup de sabre à la tête et allait être fait prisonnier quand il fut dégagé par quelques-uns de ses hommes, conduits par M. Le Gay, lieutenant au corps.

recevait une lettre du prince de Condé qui l'honorait grandement par la confiance que lui témoignait son aïeul. Ce document (1), montre aussi quels reproches immérités étaient adressés au chef de l'émigration militaire. Elle commençait ainsi :

« Mon ami, vous vous êtes conduit en trop brave homme et en bon militaire, je sens que je vais vous faire de la peine, mais ma place, les circonstances et les ordres que j'ai m'y forcent. » Le prince lui apprend que la retraite s'impose depuis longtemps pour le corps, qui reste isolé. « Je suis accusé, par toutes les puissances, d'avoir ouvert le Tyrol et cela sans objet, car admettez que je repousse les ennemis demain, même après-demain, ne viendront-ils pas sans cesse, avec de nouvelles forces, m'attaquer comme à Berstheim et ne me forceront-ils pas à m'en aller si je peux. J'aurai perdu beaucoup de monde, sans rien gagner pour la France. Je ne sais point sacrifier des victimes, des Français, des gentilshommes à ma gloire. Elle serait bien mal entendue, et souvenez-vous toute votre vie de l'exemple que je crois donner à cette occasion-ci. Il m'en coûte, je l'avoue, mais je n'hésite point. D'après ce préambule, que je devais à votre jeunesse, à votre courage, à ma tendresse pour vous, voici ce que j'ai à vous ordonner...

« J'oubliais de plus que Giulay, qui était déjà en arrière de ma droite, s'est encore retiré on ne sait où, que les ennemis sont à Laubheim, que les portes d'Ulm sont fermées, et que vraisemblablement les ennemis veulent en déboucher, sans qu'on le sache. Ainsi ma droite étant autant en danger au moins que ma gauche, je cours risque d'être coupé d'avec Frœhlich d'un côté et d'avec le Tyrol de l'autre, par conséquent d'être enveloppé. »

L'armée de Condé va donc se mettre en marche. Elle partira le soir même. Une lourde responsabilité incombera au duc d'Enghien, qui va commander un important détachement : « Voyez ce que vous avez à faire ; vous ferez partir Roquefeuille et Montesson à huit heures du soir, pour aller par la rive droite de l'Iller à Reicholtz (ou Reicholtzwied sur quelques

(1) Cretineau-Joly. *Histoire des trois derniers princes de Condé.*

cartes, c'est la même chose). M. de Salgues avec Bardonnenche et Damas doivent se rendre au même lieu par un autre chemin et partent aussi à huit heures du soir. La première des deux brigades arrivée y attendra l'autre, en se gardant, y bivouaquera sans camper et sans loger, et continuera, avec M. de Salgues, sa route par Kempten, où elles trouveront M. de Klinglin, aux ordres de qui elles sont. Vous partirez, vous, avec vos troupes que vous arrangerez comme vous le voudrez ; vous romprez votre pont avec le moins de bruit possible et vous viendrez prendre la route de Mindelheim, où nous allons, nous ; mais vous, vous resterez à Erskheim ; vous passerez par Westerheim, où vous laisserez un de vos avant-postes. Je crois que voilà tout. Vous aurez de mes nouvelles dès que je serai arrivé à Mindelheim. Embrassez-moi, mon ami, et ne vous exposez pas, comme vous faites, en houzard ; cela n'est pas fait pour vous. »

Ces prescriptions furent exécutées ; les trois colonnes arrivèrent à bon port, grâce à des marches de nuit. La colonne du prince de Condé campa en avant de Mindelheim, les troupes du duc d'Enghien occupèrent Ersckheim, celles de M. de Salgues furent placées entre Kempten et Mindelheim. L'ennemi avait continué sa marche en avant; ses patrouilles de cavalerie avaient échangé quelques coups de sabre avec les flanqueurs du duc d'Enghien, qui occupait maintenant Memmingen.

Les forces commandées par le général républicain Férino s'élevaient au moins à douze mille hommes. Le prince de Condé n'avait autour de son quartier général de Mindelheim que l'infanterie et la cavalerie nobles, l'artillerie noble, les compagnies française et suisse, la brigade Etienne de Damas (hussards de Damas et chasseurs de Noinville), les chevaliers de la Couronne et le régiment de Dauphin, en tout quatre mille hommes. Le duc d'Enghien garde la droite entre Mindelheim et Westernach avec la seule légion Roger de Damas.

Le général autrichien établit son quartier général à huit lieues en arrière de celui du prince de Condé, ne songeant qu'à battre en retraite devant cette armée républicaine si alerte, qui, dans son bel élan de victoires, semble vouloir aller jusqu'à Vienne.

M. de La Tour avait enlevé au corps de Condé deux de ses régiments, Hohenlohe-infanterie et les hussards de Baschy, malgré les réclamations du prince (1).

(1) Le prince de Condé écrivait au baron d'Orb, colonel aide-major du corps, détaché au quartier général de Frœhlich pour représenter l'armée de Condé et lui communiquer les ordres de l'état-major autrichien. « Je suis très mécontent, je vous l'assure, de l'obstination de M. Frœhlich à me refuser les régiments de Hohenlohe et de Baschy et je vous confie que je vais m'en plaindre à l'archiduc. Ces deux régiments m'ont, en vérité, coûté assez cher, pour qu'il me soit permis de m'en servir, et il m'est impossible de faire le service que l'on exige de moi si l'on ne me les renvoie. »

CHAPITRE XVII

COMBAT D'OBER-KAMLACH

Les insuccès de la campagne, les échecs des campagnes précédentes, avaient irrité les généraux autrichiens et contribué à les rendre injustes pour les qualités d'endurance et de discipline de l'armée de Condé. Ils avaient remarqué que les sentiments de haine politique s'étaient apaisés entre républicains et condéens. Des égards réciproques envers les blessés et même envers les prisonniers y avaient contribué.

Le comte de Puymaigre le dit dans ses Souvenirs, avec sa netteté habituelle : « Les Français n'attaquaient que très rarement sur notre front, soit que n'en éprouvant pas la nécessité, ils crussent plus facilement réussir en assaillant les Autrichiens, soit que des sentiments de compatriotisme qui déjà commençaient à triompher du système sanguinaire de la Convention, leur fissent regretter de verser le sang d'autres Français.

« Cette modération déplut aux Autrichiens, et l'ordre fut donné d'engager une action. Telle fut la cause de l'inutile et sanglant combat de nuit d'Ober-Kamlach (13 août 1796). »

On reprochait au prince de Condé d'avoir évacué Memmingen trop précipitamment. Le reproche n'était pas fondé, car le prince pouvait être coupé de l'armée du général Frœhlich et les détachements prélevés sur le corps ne lui laissaient qu'un

effectif de 5 à 6 mille hommes. L'archiduc Charles eut le tort d'accueillir ces imputations sans les vérifier et laissa percer son mécontentement dans l'audience qu'il donnait au major de Palarin, aide de camp du prince de Condé. Le général autrichien Bellegarde crut devoir rendre service au prince en disant nettement à l'officier royaliste que les circonstances obligeaient l'armée de Condé à avoir un engagement avec l'ennemi.

Les dépêches de l'archiduc l'indiquaient, d'ailleurs, sans l'ordonner (1). Dès que le prince en eut connaissance, il résolut de prendre l'offensive et, en rappelant à lui le duc d'Enghien avec la légion Roger de Damas, il prépara une attaque de nuit.

Une opération de cette nature, toujours délicate par elle-même, devenait, dans les circonstances actuelles, particulièrement difficile. Les troupes condéennes laissées à la disposition du prince, étaient campées sur un plateau un peu en avant et à un quart de lieue de la petite ville de Mindelheim. Il fallait surprendre la division républicaine qui occupait deux villages situés à un quart de lieue l'un de l'autre, baignés tous deux par une petite rivière, la Kamlach, ce qui leur donnait les noms d'Ober-Kamlach et d'Unter-Kamlach. Le premier de ces villages était à trois quarts de lieue du camp, l'autre plus à droite et plus éloigné d'un quart de lieue. La position de l'armée de Condé dominait un peu le coteau occupé par les républicains, mais ceux-ci avaient, pour fortifier leur défense, des fossés et des haies, en avant d'Ober-Kamlach, dont les troupes du général Abbatucci, commandant la 1re brigade, pouvaient tirer un excellent parti.

La nuit était très sombre et le prince de Condé envoya les officiers de son état-major, MM. de Bouthillier, de la Rochefoucauld, de la Saulaye, de Solémy et d'Hoffelize, chargés de diriger ou de guider l'infanterie, reconnaître les environs de la position.

Cette reconnaissance tentée dans l'obscurité ne put pas être

(1) Le prince, après avoir lu la dépêche de l'archiduc et entendu le rapport de son aide de camp, dit froidement : « Soit, ils ne me feront pas passer pour un homme sans courage. »

exécutée suffisamment, car les sentinelles républicaines signalèrent de leurs coups de feu les quelques officiers qui furent aperçus sur les bords du ruisseau.

On devait regretter de ne pas avoir exécuté cette reconnaissance plus tôt. Le prince de Condé, après avoir reçu un rapport fort incomplet, réunit le duc d'Enghien, les généraux d'Ecquevilly, de Vioménil, de Bouthillier et de Mazancourt. Les instructions suivantes furent arrêtées :

« Le premier bataillon noble, avec quatre pièces de canon et précédé d'un certain nombre de tirailleurs, doit passer à la hauteur du gué la petite rivière, à la droite d'Ober-Kamlach, et se porter rapidement sur la hauteur au delà. Le second bataillon passera par la gauche du village, franchira de même la rivière, et la tête ira se joindre à celle du premier, tous les deux faisant front en écharpe vers le village afin d'envelopper tout ce qui voudrait en sortir pour gagner la hauteur.

« On marchera dans le plus grand silence, en répondant d'abord au *qui vive!* des patrouilles, si l'on en rencontre, à la manière des républicains et en fondant sur elles à la baïonnette de telle sorte qu'on n'en laisse pas échapper un seul homme.

« La cavalerie noble, sous les ordres du duc de Berry, ira se former en bataille à deux ou trois cents toises au delà d'Ober-Kamlach, afin de protéger, en cas de besoin, la retraite des bataillons de gentilshommes. L'artillerie de réserve, placée dans l'intervalle des escadrons, commencera un feu très vif, dès que le signal en sera donné par l'infanterie, pour augmenter le désordre des républicains. Le duc d'Enghien, marchant, avec son avant-garde, sur la droite de l'infanterie noble, se portera vers le village d'Unter-Kamlach; et le comte de Vioménil, avec la brigade de cavalerie d'Étienne de Damas, formant six à sept cents chevaux, et les compagnies française et suisse, fortes chacune de cent cinquante hommes environ, se dirigera sur la gauche, vers Suntheim. Tous les deux sont chargés de couvrir et de seconder la principale attaque. »

Le général d'Ecquevilly assistait le duc de Berry en qualité

de chef d'état-major et disposait ses escadrons en deux colonnes.

Le petit corps de Condé, discipliné et résolu, allait combattre sans l'espoir de couper l'ennemi de sa ligne de retraite; personne ne s'illusionnait sur la supériorité numérique de l'adversaire et sur la valeur défensive de la position qu'il occupait. De l'autre côté de la Kamlack, des bois épais dissimulaient les réserves républicaines.

A une heure du matin, le premier bataillon, ayant en tête le général de Mazancourt, se met en route, précédé de quatre petites pièces de 4 et d'une avant-garde dont la moitié se disperse en tirailleurs. Le colonel de Solémy, aide-major de l'infanterie, dirige le premier bataillon qui a pour objectif de franchir la rivière à droite d'Ober-Kamlach et de gagner la hauteur sur la droite qui domine ce village. Les éclaireurs de tête comprennent mal les indications de M. de Solémy et s'engagent dans un petit chemin qui conduit à Unter-Kamlack. Toute la colonne du premier bataillon suit le mouvement, l'obscurité ne permettant pas de rectifier l'erreur.

Soudain un galop de cheval se fait entendre, c'est le major de Palarin qui vient, au nom du prince, redresser la colonne et ordonner un à gauche. Mais avant qu'il ne rejoigne le bataillon, le bruit a éveillé l'attention des sentinelles républicaines qui font feu (1). Plusieurs Condéens tombent, mais le bataillon, sans riposter, se jette, baïonnette en avant, sur les sentinelles et presque aussitôt sur les avant-postes qui ont pris les armes et

(1) « La première décharge atteint mortellement le comte Jacques de Landreville. Lui et son frère, le chevalier de Landreville étaient entrés le même jour à l'école militaire de Pont-à-Mousson; le même jour ils en étaient sortis pour être pages de Louis XVI. Le même jour encore, ils avaient été nommés sous-lieutenants au régiment d'Austrasie; ils avaient émigré ensemble, ils ne s'étaient jamais séparés. A l'affaire d'Ober-Kamlach, Jacques de Landreville, profitant de l'obscurité pour quitter son rang qui était en queue de la colonne, vint se placer en tête près de son frère, fourrier de la compagnie et près de la lanterne fatale (que tenait le guide). Pour la première fois les deux frères n'eurent pas commune destinée : le comte fut tué, le chevalier survécut aux deux blessures qu'il reçut dans la même affaire. » (Muret, *Histoire de l'armée de Condé.*)

qui sont faits prisonniers ou égorgés pour la plupart. Quelques-uns parviennent cependant à s'échapper et à se réfugier dans Ober-Kamlach, où l'alerte est donnée.

A ce moment, il fallait passer la rivière et gagner la hauteur, pour jeter des boulets dans Ober-Kamlach et fusiller tout ce qui voulait en sortir. Les ordres du prince de Condé ne furent pas exécutés, parce que M. de Mazancourt ne put pas retenir sa tête de colonne, qui se déploya devant le village et engagea le feu avec les défenseurs des maisons.

M. de Romain, qui était présent, dit dans ses *Souvenirs* : « Les soldats réveillés veulent se mettre en défense ; on se précipite dessus, malheureusement sans prendre le temps de les cerner, en sorte que beaucoup échappent. Cet incident eût peut-être été sans conséquence si, au lieu de s'en occuper, le premier bataillon eût continué sa marche pour remplir les intentions du prince. Mais beaucoup de capitaines, qui n'en étaient pas instruits, croient n'avoir rien de mieux à faire que de tâcher de rattraper les fuyards. Dans l'ardeur de la poursuite, les nôtres entrent pêle-mêle dans Ober-Kamlach. Aux premiers coups de feu, l'artillerie du centre, s'imaginant que c'est le signal, tire sur le village et achève de donner l'alarme. »

Le général d'Ecquevilly, chef d'état-major de la cavalerie, ne mentionne pas dans son *Histoire des Campagnes du corps* l'erreur de direction que commit l'avant-garde, mais il rappelle de quelle façon prématurée le village fut attaqué : « Les premières sentinelles surprises furent égorgées, et il est vraisemblable que tout ce qui occupait le village eût éprouvé le même sort, si les gentilshommes, se livrant à leur ardeur naturelle, n'eussent fait éclater, dès qu'ils y furent entrés, les cris de : *Vive le roi !* qui donnèrent aussitôt l'alarme générale aux républicains, ainsi que deux coups de canon tirés trop précipitamment. »

Le deuxième bataillon, sous les ordres de M. de la Saulaye, maréchal de camp, s'était mis en marche dès que les compagnies de queue du premier bataillon avaient quitté le point de rassemblement. Il avait comme objectif l'intersection de la route

et de la lisière du bois, au-dessus de la rivière qu'il fallait franchir à un endroit encaissé. Malgré la nuit, la direction aurait été sans doute fidèlement suivie sans les coups de feu des sentinelles républicaines et les ripostes du premier bataillon ; au bruit de la fusillade et des cris de : *Vive le roi !* les chasseurs du deuxième bataillon courent soutenir leurs camarades qui attaquent de front le côté est du village. La onzième compagnie, en tête de laquelle s'est placé le général de la Saulaye et son capitaine, le colonel de Tschoudy, pénètre dans Ober-Kamlach, par le côté opposé, l'ouest par conséquent, et derrière cette compagnie tout le deuxième bataillon suit, franchissant les haies de deux petits jardins, pénétrant dans les ruelles et traversant les cours de fermes dont les portes sont abattues à coups de hache.

Les républicains, pris à revers, tentent de défendre le village, en tirant par les fenêtres des maisons, par les lucarnes des écuries, en se servant enfin de tout ce qui peut retarder l'attaque, mais des boulets de l'artillerie noble pénètrent dans les toitures des granges et y mettent le feu. Les patriotes sortent et évacuent en toute hâte Ober-Kamlach, traversent la rivière et veulent organiser la défense du pont. Une partie d'entre eux cependant gagne la hauteur boisée et s'y établit pour repousser la marche en avant des Émigrés. Un bataillon républicain a formé l'arrière-garde, il se trouve pris entre les deux bataillons condéens et cherche à se faire jour. Une lutte à l'arme blanche s'engage, éclairée par les flammes qui consument les chaumes du village. Une centaine de patriotes tombent sous les baïonnettes royalistes, le reste, cinquante à soixante, mettent bas les armes devant le prince de Condé qui, comme d'habitude, a payé de sa personne.

Le comte de Puymaigre, attaché comme aide de camp à la brigade des chevaliers de la Couronne et Dauphin, retrace ainsi ses impressions : « Placé sur un plateau avec une nombreuse cavalerie qui ne pouvait servir dans un pays montueux et boisé, je voyais tout l'horizon s'éclairer de coups de feu qui s'échangeaient entre les troupes des deux partis, j'entendais les cris de détresse des républicains surpris et égorgés dans le village. »

M. de Romain remplissait auprès du général de Manson, commandant l'artillerie, les fonctions d'officier d'état-major, avec le titre de sous-aide major. Il était donc parfaitement placé pour se rendre compte du passage de la rivière.

Le prince ne pouvait rompre le combat, dont l'objectif avait cependant dévié. Toute l'infanterie noble sortait du village et voulait joindre l'ennemi, soit en passant par le pont étroit, qui était jeté sur le cours d'eau, soit en traversant la rivière dont les berges escarpées donnent à cet endroit beaucoup de profondeur.

« Tout se portait vers ce pont, dit M. de Romain, dans les *Souvenirs d'un officier royaliste;* bientôt il est encombré de chasseurs nobles, de canons, de caissons, d'autant plus empressés que tous ont la même ardeur pour arriver. Le gros des ennemis avait gagné, dès les premiers cris d'alarme, les hauteurs qui dominaient ce défilé. S'apercevant de l'espèce de désordre qui régnait parmi nous, ils font un feu bien nourri qui nous tue beaucoup de monde. Cependant, n'y voyant qu'un motif de plus pour passer outre, on y parvient, aidé surtout du premier bataillon qui, ennuyé des lenteurs de la traversée du village, avait passé à gué et, prenant ainsi en flanc les patriotes, les force à reculer pour se porter plus sur la hauteur. »

L'encombrement sur le pont avait été tel que les Condéens, retenus et immobilisés, reçurent le feu de l'ennemi sans pouvoir y répondre avec justesse, pendant quelque temps.

Bientôt, malgré l'amoncellement des morts et des blessés, le deuxième bataillon débouche de l'autre côté de la rivière et court, baïonnette en avant, sur les républicains qui, massés autour du brave général Abbatucci, se battent, eux aussi, comme des héros.

Le jour se levait, teintant de ses pâles reflets ce paysage d'Allemagne, verdoyant et boisé, où, sur les rives d'une limpide rivière, des Français se livraient un meurtrier combat. C'était bien un champ clos, terrain de duel plutôt que de champ de bataille, ce vallon resserré, borné par la forêt, où, la mau-

vaise foi des Autrichiens a provoqué une odieuse et inutile hécatombe.

Le vieux prince de Condé qui, des rives de la Kamlach, poussait ses colonnes, regrettait sans doute d'avoir cédé au sentiment exagéré de l'honneur militaire et d'avoir fait aux reproches de l'archiduc une réponse à la Corneille :

« Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
« Demandait à l'ardeur d'un généreux courage. »

Il est trop tard pour ne plus attaquer et trop tôt pour ordonner la retraite. Le prince lance encore deux compagnies de réserve, en leur criant : « En avant ! » Et les derniers tambours de l'armée de Condé, électrisés par les cris et la fusillade, frappent à tour de bras leurs vieux instruments, usés par l'exil, eux aussi.

Dans cette aurore lugubre, on croit entendre le bourdon du tocsin.

Derrière les premiers rangs des patriotes, une compagnie de grenadiers républicains, recrutés parmi les bons tireurs, un peu émue de cette poussée d'assaillants, tirait trop haut. Un officier patriote s'écria : « Tirez bas. » On entendit sans doute : « Ne tirez pas » et l'on dut croire qu'il s'agissait de parlementer. Alors, d'un commun accord, le feu cessa et les adversaires se regardèrent bien en face, sans haine et sans peur, en braves gens qui s'estiment. Ils ne se menaçaient plus, ils ne s'injuriaient plus, comme en 1792 et en 1793.

Au bout de quelques instants, le silence même qui régnait leur montra leur méprise et la fit cesser (1). « En avant ! commande le général de la Saulaye, en avant et vive le roi ! »

(1) Cet incident a été dénaturé dans les *Victoires et Conquêtes* (t. VIII), de très bonne foi certainement, mais sur des renseignements inexacts. Le général Abbatucci mentionne une prétendue surprise des Condéens comme un bruit qu'il a recueilli. Les royalistes se glissant à la faveur de l'obscurité auraient crié : « Ne tirez pas » et interrompu ainsi le feu des républicains. Muret, dans son histoire, rétablit la vérité et cite notamment le témoignage de M. de Grignon, qui donne la version que nous avons reproduite.

— « Feu ! feu ! Vive la République ! » réplique le général Abbatucci, et une grêle de balles s'abat sur les habits gris-de-fer, fauchant de nouvelles victimes. L'attaque des royalistes reste un moment suspendue.

Mais le premier bataillon, entraîné par le général de Mazancourt, déborde les républicains sur leur gauche et gravit les pentes. Le deuxième bataillon en reçoit une nouvelle impulsion et, se jetant sur le centre de l'ennemi, le rompt et le rejette dans le bois. Les royalistes s'accrochent aux arbres, aux racines, recevant à bout portant parfois les coups de feu de leurs adversaires, qui se cramponnent au terrain.

Des fractions des deux bataillons s'emparent de plusieurs bouquets de bois, malgré la défense désespérée des patriotes. Aussi achètent-ils chèrement ce succès d'un moment. Nous le verrons par la longue liste de la fin du chapitre.

Le drapeau du deuxième bataillon flottait au premier rang, servant de fanions aux compagnies qui se pressaient derrière la section qui l'escortait. Les républicains avaient souvent enlevé leurs enseignes aux Autrichiens et aux Prussiens, ils s'efforçaient de s'emparer de l'étendard fleurdelisé. Ne venait-il pas avec audace se dresser jusque devant leurs baïonnettes ! C'eût été un beau trophée.

Les balles crépitent sur la hampe, déchirent la soie, faisant brèche dans cette poignée d'officiers-soldats, qui font à l'emblème sacré un rempart de leur corps.

« C'est dans une de ces décharges terribles, dit le fourrier de l'armée de Condé, dont M. de Contades a publié et annoté les souvenirs, que la section du drapeau du second bataillon se trouva faire la tête de la colonne. Les patriotes blessèrent la plus grande partie des quarante gentilshommes qui la composaient. »

M. de Chapdelaine, qui portait le drapeau, fut si grièvement blessé qu'il tomba.

« Le drapeau, dit une autre note de M. de Thiboult (1), quand Chapdelaine fut tombé, passa en plusieurs mains et enfin en

(1) M. de Thiboult fut blessé à l'œil.

celles de Rangeuil. Il était fort blessé lui-même et ne se tenait debout qu'en s'appuyant sur le drapeau. Je lui pris et gagnai un endroit où le bois plus épais défendait mieux des coups de fusils. Il fut sauvé ainsi. Il faisait alors grand jour ».

Si ceux qui défendaient, dans cette triste nuit, le drapeau de la vieille monarchie avaient pu prévoir l'avenir, beaucoup auraient vu, trois quarts de siècle plus tard, les enfants de leurs enfants, groupés autour d'une bannière, blanche, elle aussi et étoilée du Sacré-Cœur, marchant à l'ennemi sans l'espérance de la victoire, comme leurs grands-pères, les émigrés.

Plus heureux que ceux-ci, ils ont offert leurs poitrines à des balles allemandes, c'est pour la patrie, pour celle de tous les Français, que les soldats de Charette se sont battus en héros, sauvant leur bannière, à Loigny, ainsi que leurs aïeux avaient sauvé leur drapeau, à Ober-Kamlach.

Parmi les plus braves, les républicains eux-mêmes avaient remarqué un cavalier noble du premier régiment, le marquis de Moyria, gentilhomme bourguignon, qui, démonté, avait marché avec l'infanterie.

Doué d'une voix formidable, il avait crié au milieu du pont : « En avant et poltron qui se dédit ! » Atteint d'une balle qui lui avait fracassé le genou, il ne s'en était pas moins traîné jusqu'aux premiers arbres et continuait à encourager ses compagnons d'armes, lorsque la douleur le fit évanouir.

Les deux bataillons, en se déployant, se sont confondus. Le général de la Saulaye et le colonel de Solémy dirigent le combat sur la gauche et gagnent du terrain, lorsqu'ils sont tous deux grièvement blessés. L'attaque progresse de ce côté, malgré la mise hors de combat de cet officier général et de l'aide-major de l'infanterie. Mais elle n'est plus disciplinée et c'est en tiraillant, presque d'arbre en arbre, que les Condéens continuent à s'avancer.

Les officiers ne peuvent plus retenir leurs hommes. Mêlés a eux, ils parviennent jusqu'à l'ouest du bois, ils débouchent sur un plateau, poursuivant des fractions républicaines, et des-

cendent avec elles, en courant, les pentes qui conduisent à la Grun, rivière parallèle à la Kamlach.

Sur la droite, les Condéens ont avancé aussi et, obliquant à gauche, sortent à leur tour du bois. Mais la deuxième brigade de la division Férino, qui a d'ailleurs perdu beaucoup de temps pour sortir de son cantonnement d'Erlheim et de Dankelsreid, s'est tardivement massée. Le général Férino a voulu d'abord prendre l'ennemi en flanc et le tourner par sa droite. Les différentes phases de l'attaque se sont succédé si rapidement que les Condéens sont sortis du bois avant que la brigade républicaine n'y ait elle-même pénétré. Un feu meurtrier est ouvert par les troupes fraîches, qui arrivent en soutien de la brigade Abbatucci. Les royalistes, quoique débandés, font face à ce nouveau danger, s'embusquent derrière les arbres et défendent la lisière de la forêt.

Le prince de Condé qui est resté à cheval, dans une clairière, avec MM. de Bouthillier et de la Rochefoucauld, maréchaux de camp, décide la retraite et les deux généraux courent sur la ligne pour la faire commencer, avec le plus d'ordre possible.

Mais les chasseurs nobles sont tellement excités par le combat, enfiévrés par la lutte, qu'ils refusent de battre en retraite. L'ennemi s'est rapproché et la fusillade des deux côtés est des plus meurtrières. Un aide de camp du prince revient, tenant à la main un billet écrit au crayon, qu'il lit à haute voix, au milieu des tirailleurs :

« J'ordonne la retraite de toute l'infanterie noble sur Ober-Kamlack, où l'on prendra position.

« LOUIS-JOSEPH DE BOURBON. »

Tel est du moins le sens général de cet ordre écrit auquel les soldats du roi de France n'obéissent qu'à contre cœur.

La retraite se fit sans la moindre précipitation. Il fallait que les officiers et les gradés intervinssent constamment pour faire abandonner le terrain aux chasseurs nobles. Les quatre pièces de quatre, servies par des canonniers nobles, avaient marché

avec le premier bataillon. Mises en batterie sur la lisière du bois, elles avaient dû être rattelées, lorsque l'ordre de retraite était arrivé. Dans un chemin creux, le tir plongeant des républicains atteint quelques servants et plusieurs chevaux. Les chasseurs nobles font face à l'attaque républicaine sur un autre point et deux canons peuvent être pris : « Eh bien ! Messieurs, et nos pièces ! s'écrie M. de Saint-Marsault, ancien officier de marine, et fantassin dans le premier bataillon, ne saurons-nous pas les traîner ? » Aussitôt les chasseurs s'attellent aux pièces d'artillerie et, tirant à pleine bricole, ils les ramenèrent à Ober-Kamlach.

L'habile prévoyance du prince y avait placé deux compagnies qui constituaient un fort échelon de retraite, aussi arrêtent-elles de leurs feux la poursuite de l'ennemi. L'artillerie de réserve, sous la direction du général de Manson, envoie des boulets dans les bataillons républicains. Ceux-ci se défilent dans le bois.

Il est six heures du matin. Sur la droite, un autre combat est engagé. Les troupes du duc d'Enghien sont aux prises avec des forces importantes. Un officier de la légion de Damas vient rendre compte et prendre les ordres du prince de Condé. La retraite s'impose, mais le duc d'Enghien la retardera, coûte que coûte, si c'est utile au salut de l'armée. Le jeune prince était bien un Condé, et comme le rappelle M. le duc d'Aumale (1) « le souffle héroïque qui traversait la vie du fondateur de la race » animait en toutes circonstances le cœur du duc d'Enghien. « Traits et vertus s'étaient conservés (2) ».

L'aide de camp du jeune général repart donc, avec l'injonction de tenir encore.

Ce sont les blessés de l'infanterie noble, ses compagnons d'armes, de gloire et d'infortune, jeunes et vieux, que le prince veut sauver. Il faut les recueillir et les emporter. Au général de Mazancourt dès lors de continuer à arrêter l'ennemi en face, au duc d'Enghien de garder la droite, au général de Vioménil de surveiller la gauche, aux généraux d'Ecquevilly et de Puymaigre d'assurer la ligne de retraite.

(1) *Histoire des Princes de Condé*, tome VII.
(2) *Idem.*

Les aumôniers, ainsi que de nombreux prêtres et religieux qui suivent l'armée (1), secondent les chirurgiens dans l'enlèvement des blessés, rapportés sur des fusils croisés ou sur les épaules de leurs camarades. Ils sont étendus, les infortunés, sur un peu de paille, sur des manteaux, puis transportés dans les voitures qui ont été rassemblées dès le début du combat, par les soins du marquis de Bouthillier, l'actif et prévoyant major général. « L'hôpital condéen avait en outre quelques sœurs de la Charité, pieuses et saintes femmes (2) ».

Le service d'ambulance manquait surtout de moyens de transport. M. de Romain a laissé un tableau saisissant de ces chars rustiques, de ces charrettes de villageois débordant de blessés, alors que d'autres infortunés demandent à ne pas rester abandonnés. « Beaucoup de ceux qui sont encore là, étendus par terre, élèvent leurs mains vers le ciel et vers leurs camarades, suppliant en grâce qu'on les admette sur ce char, qui semble être à leurs yeux celui du salut ; mais la chose est impossible, tous les cris aigus et plaintifs de ceux qui y sont entassés décèlent tout ce qu'ils ont à souffrir des chocs qu'ils reçoivent sur leurs membres mutilés, lorsqu'on cherche à placer auprès d'eux un camarade de plus. Quelques-uns semblent n'attendre que la mort ; plusieurs l'invoquent ; il s'en trouve même qui proposent de descendre pour faire place à d'autres, tant ils font peu de fonds sur les secours de l'art pour les rendre à la santé. Nos chirurgiens s'empressent cependant autour d'eux afin d'apporter quelques soulagements à leurs grandes souffrances. Nos aumôniers y sont aussi, exhortant et bénissant toutes ces nobles victimes. Ces prêtres, émigrés

(1) La plupart de ces ecclésiastiques avaient été chassés de la Souabe ou de l'électorat de Bade par l'invasion des troupes républicaines. Le prince de Condé leur avait fait donner la paie des chasseurs nobles. Plusieurs religieux étaient d'excellents infirmiers, d'infatigables brancardiers. Le père Ange, de l'ordre des Capucins, se signalait par son zèle et son adresse.

(2) Il convient de rappeler l'angélique bonté et l'admirable courage de Madame de Pourroy, abbesse de Saint-Jacques, et de quelques-unes de ses religieuses.

comme nous, ont voulu, cette nuit-là, rester près de la mêlée au risque d'attraper des balles, ou d'être saisis par l'ennemi, dans le but de remplir un devoir que leur foi leur impose et qu'ils sont habitués à mettre au-dessus de tout. Ils en ont reçu la récompense, car leurs paroles ont été entendues avec reconnaissance et attendrissement par tous ceux qui se trouvaient là présents, les moribonds comme les bien portants ».

La fusillade se rapproche, et cependant le prince envoie chercher encore des voitures pour transporter les blessés. Les compagnies qui gardent la tête du pont n'abandonnent leurs positions que lorsque les aides de camp du prince de Condé viennent leur en donner l'ordre. Tous les blessés ont été enlevés ; « quelque prodigieux que fût le nombre des blessés, dit le général d'Ecquevilly, aucun ne resta sur le champ de bataille ».

Le village est évacué avec beaucoup d'ordre, l'infanterie noble utilisant les murs, les angles des maisons, les haies pour effectuer sa marche rétrograde.

« Notre retraite se fit dans le meilleur ordre, lisons-nous dans *les Souvenirs* de M. de Romain, protégée d'abord par l'artillerie tout occupée de répondre à celle de l'ennemi qu'elle sut contenir avec avantage, et ensuite par la cavalerie qui s'était d'abord mise en bataille des deux côtés de la route, à l'entrée du village, d'où elle s'éloigna successivement par échelons, traversant la plaine en face de l'ennemi qui la suivait, la saluant sans cesse de son canon, sans cependant la serrer de trop près, ce qui donna le temps aux chariots de blessés de gagner du terrain ».

A sept heures du matin, les troupes restant directement sous les ordres du prince de Condé voient revenir à elles, par leur gauche, celles du général de Vioménil, puis sur la droite la légion Roger de Damas avec le duc d'Enghien.

Ces deux colonnes rejoignent à l'endroit même d'où la veille l'infanterie noble avait pris sa formation de rassemblement. Elles venaient prendre leur place dans la colonne principale, en ramenant aussi leurs blessés, sans désordre, sans précipitation,

absolument comme si elles avaient accompli un exercice de « petite guerre ».

Elle avait été pourtant pénible et meurtrière la double opération exécutée par l'intrépide duc d'Enghien et par le prudent et sagace général de Vioménil. Cet officier général avait sous ses ordres la brigade de cavalerie Etienne de Damas et les compagnies française et suisse, ce qui lui donnait un effectif de sept cents chevaux et trois cents fantassins. Il s'était dirigé, sur la gauche, vers Santheim. Un escadron de gardes du corps, commandé par le baron d'Auger, avait trouvé une troupe d'infanterie républicaine, en bon ordre, dont il put éviter le feu en se retirant rapidement. Le général de Vioménil, avec les chasseurs de Noinville, débouchant du bois, en deçà de Santheim, est accueilli par un feu très vif. La retraite se fait avec sang-froid, mais non sans perdre une vingtaine d'hommes, tués ou démontés.

En revenant flanquer la gauche de l'artillerie de réserve, le général trouve des blessés du bataillon noble et les fait monter en croupe de ses cavaliers. Il suit dès lors les mouvements de la cavalerie du duc de Berry et l'accompagne lorsqu'elle bat en retraite, derrière l'infanterie, manœuvrant par échelons, avec beaucoup de cohésion.

Du côté du duc d'Enghien, l'affaire avait été beaucoup plus chaude. Chargé d'attaquer, ou plus exactement d'occuper l'ennemi, à l'extrême droite, au-delà d'Unter-Kambach, le jeune prince avait conduit son mouvement offensif, avec tant de vigueur et d'entrain, que sa ligne s'était développée jusqu'à Oberrieden, à un quart de lieue d'Unter-Kambach. Les républicains vigoureusement attaqués avaient mis la rivière entre leur avant-ligne et les grenadiers de la légion, pendant que les autres compagnies de ce corps occupaient les premières maisons du village. L'artillerie de la légion à laquelle s'étaient jointes deux pièces des bataillons nobles dirigeait son tir avec beaucoup de justesse. Mise en batterie sur une petite crête, au nord d'Unter-Kambach, elle défendait à merveille le passage de la rivière.

Le comte Roger de Damas, colonel-propriétaire de la légion,

se multipliait, admirablement secondé par son lieutenant-colonel, le comte de Contades, dont le descendant devait, avec tant d'autorité, écrire sur l'armée de Condé des ouvrages universellement appréciés (1).

La bravoure de M. de Damas, son coup d'œil militaire, sa décision rapide et intelligente au milieu du danger, forcent l'admiration de l'ancienne légion de Mirabeau, qui, tout en estimant son chef, ne lui avait pas encore accordé toutes ses sympathies (2).

Son cheval est blessé à la tête, mais porte quand même le colonel, qui se montre partout où sa présence est nécessaire. L'épée haute, il charge les tirailleurs républicains lorsque ceux-ci veulent franchir la Kambach. Devant ce paladin qui épouvantait les Turcs, les braves soldats de la division Ferino éprouvent un sentiment de respect qu'ils traduisent familièrement : « Dommage de le tuer » pendant que les légionnaires crient avec fierté : « Vive Mirabeau-Damas ! » Le régiment avait adopté son colonel et jamais troupe ne montra désormais au chef qui la commandait plus de déférente confiance.

L'ennemi commençait à déborder les deux ailes de la légion, et le duc d'Enghien devait songer à la retraite. Nous avons vu que la préoccupation de relever et d'emporter les blessés de l'infanterie noble avait fait prolonger la résistance. Enfin celle-ci prend fin et la retraite commence. Les patriotes, en voyant le faible effectif des troupes du duc d'Enghien, que les maisons d'Unter-Kambach et les accidents de terrain avaient dissimulés, prononcent très vivement leur mouvement offensif, et deux compagnies de la légion vont être coupées, sans l'intervention de l'artillerie qui les protège de son feu. La poursuite reprend aussitôt que les canons sont rattelés.

(1) *Le Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, publié et annoté par le comte Gérard de Contades, Paris, Didier, édit. — *Les gentils hommes poètes de l'armée de Condé* (Revue des Deux-Mondes). — *Emigrés et Chouans*, Paris, Didier.

(2) M. de Damas s'était battu en duel avec un officier de sa légion, M. du Chaffaut, peu de temps avant le combat d'Ober-Kamlach.

Une pièce (1) qu'accompagne M. de Poilloüe de Bierville, ancien lieutenant au corps royal, est enlisée dans une fondrière, au milieu d'un taillis de hêtres. Des tirailleurs républicains arrivent en courant au moment où la pièce est dételée de son avant-train pour la dégager. M. de Bierville n'a auprès de lui que deux canonniers, il en met un à l'écouvillon, l'autre au levier de pointage. Un bas-officier d'infanterie de la légion, M. Collignon, vient l'aider et au moment où les républicains groupés vont envoyer une salve sur la pièce et ses quatre défenseurs, un coup de mitraille les foudroie. Bientôt c'est une compagnie patriote tout entière qui débouche au secours de ses éclaireurs, la pièce prestement rechargée tonne encore et sa mitraille abat plus de vingt républicains.

MM. de Bierville, Collignon et les deux canonniers ont fait le sacrifice de leurs vies et, au poste d'honneur où la retraite de la légion les a placés, ils rechargent et tirent encore deux coups de leur pièce, non plus sur la petite colonne qui s'est retirée, mais sur deux autres qui vont aborder le plateau au-dessus d'Unter-Kambach, et qui passent à bonne portée en marchant par le flanc.

Au bruit de ces détonations d'artillerie, deux ou trois cents légionnaires de Damas accourent. M. de Bierville leur fait contenir l'ennemi à coups de fusils. La pièce est emmenée à bras et bientôt elle est en sûreté dans la colonne qui s'est reformée, pendant que les servants de ce petit canon en faisaient si bon usage. Le duc d'Enghien, cédant à sa nature pleine d'expansion, serre dans ses bras le brave lieutenant d'artillerie : « Mon cher Bierville, vous venez de sauver l'armée (2) ».

La retraite continue rapidement. Quatre compagnies de Damas sont déployées sur les flancs, l'artillerie chemine à l'arrière-garde, pendant que le duc reste avec la cavalerie de la légion, prête à

(1) La pièce s'appelait « l'Hysope ». C'était un petit canon de quatre.

(2) M. de Bierville fut nommé, sur la demande du duc d'Enghien, chevalier de Saint-Louis et capitaine. Il reçut peu après le commandement de l'artillerie de la légion. — M. Collignon fut promu sous-lieutenant. Il devait obtenir plus tard aussi la croix de Saint-Louis. Enfin, les deux canonniers ne furent pas oubliés et obtinrent également de l'avancement.

se porter partout où un danger aurait été signalé. L'ennemi ne poursuivit pas la colonne qui rallia, comme nous l'avons vu, le groupe du prince de Condé à sept heures du matin, et qui s'établit, pendant quelques heures, en formation de rassemblement, à un quart de lieue de Mindelheim.

Pour avoir une impression complète de cette chaude affaire, il convient de placer à côté des souvenirs du général d'Ecquevilly, de MM. de Romain et de Thiboult (1), la lettre du duc d'Enghien, citée dans l'ouvrage de M. Welschinger et extraite du dossier Surval (2). Elle est adressée à son père, le duc de Bourbon, et datée du 16 août, trois jours après la bataille :

« Comme il courait depuis longtemps des bruits faux, absurdes, mais cruels pour nous dans l'armée autrichienne, comme on prétendait que nous étions de moitié avec l'ennemi pour abandonner le pays, que nous ne nous battions que pour la forme, enfin tout ce que vous savez que l'on dit et que l'on ne pense pas, quand on est faux et méchant, comme il y en a beaucoup en ce monde, mon grand-père a cru indispensable d'attaquer l'ennemi dans les bois de Kamlach, le 13 avant le jour. Ces bois, entre les petites villes de Mindelheim et de Memmingen, sont énormes et très fourrés. Ils étaient remplis de l'infanterie carmagnole qui y fourmillait. Le succès du matin nous a coûté bien cher; les gentilshommes les ont enlevés à la baïonnette, en essuyant des décharges effroyables. Le village et le pont en avant ont été emportés de même. Je commandais la colonne de droite et j'ai aussi percé, malgré le feu le plus vif et quatre fois supérieur, jusque de l'autre côté de la forêt.

« Là, nous avons été pris tous par nos derrières, attaqués au flanc, en queue, de partout. Le canon chargé à mitraille et dirigé de tous côtés a arrêté l'ennemi qui nous serrait; nous nous sommes

(1) Le *Journal du fourrier de l'armée de Condé* mentionne simplement ceci : « Je donnerai quelque jour plus de détails sur cette horrible nuit, nous avons chassé l'ennemi à force de courage et de sang. 75 gentilshommes ont été tués, 315 blessés. J'ai porté le drapeau le dernier et n'ai rien qu'une contusion à l'œil ».

(2) Voir *Archives nationales*.

fait jour et notre retraite s'est effectuée avec un bonheur inouï, car nous n'avons perdu qu'un seul caisson dont les quatre chevaux ont été tués. Nous avons tenu dans notre position du matin et nous ne nous sommes retirés que le soir.

« Cette cruelle journée nous coûte quatre-vingts gentilshommes tués sur place, quatre cents blessés, et de la légion et de l'avant-garde quatre-vingt-quatre hommes et quarante-neuf chevaux. Du Goulet, du Chilleau sont tués ; la Saulaye, Vauborel blessés; quant à ma colonne, il n'est pas possible de se battre comme ces braves Mirabeaux l'ont fait; le bois a été attaqué, par environ trois mille hommes d'infanterie, et il y en avait quinze mille pour le défendre. Cependant toutes les colonnes avaient fait leur trou de l'autre côté de la forêt ; mais elles n'avaient fait que cela ».

Le jeune prince rend hommage à l'intrépidité des républicains, car il dit que cette journée leur fit autant d'honneur qu'aux royalistes, et il ajoute :

« J'ai fait tirer plus de 60 coups à mitraille sur 2 bataillons qui avançaient sur nous à la baïonnette. Chaque coup faisait un trou de vingt pas de large et ne les faisait point reculer. Ce ne sont plus des hommes de 93, ce sont des *dieux*.

« En vérité, à présent, je ne sais auquel des deux donner la pomme pour la valeur, de nos troupes ou des leurs. Aussi, s'ils le veulent, ils ont le temps d'aller à Vienne ! »

Voilà qui est bien Français ! Le duc d'Enghien estimait ses adversaires comme ils méritaient de l'être.

Lorsque les trois colonnes furent réunies, le prince de Condé et son état-major firent faire l'appel. Toutes les fractions avaient été engagées, mais l'infanterie noble avait subi les pertes les plus considérables.

Voici d'ailleurs la triste liste des morts et des blessés :

TUÉS

Maréchaux de camp : MM. le comte du Chilleau, marquis du Goulet.

Infanterie noble.

1re *compagnie :* MM. de Villelongue, de Freytag, de Bazelaire, de la Roquette.

2e *compagnie :* MM. de Pelletier, de Queux.

3e *compagnie :* MM. de Jugeals, de Janville, du Gareau, de Rochejeat, de Bonneville, de Villevielle, de Laleu, d'Estaing, de Landreville, de Nexon, Constant, de la Vergne.

4e *compagnie :* MM. de Lavaulx, de Monteaux, de Hannes l'aîné, le chevalier de Chonac.

5e *compagnie :* MM. d'Hardeval, de Cumont, de Satteneau, la Bertinière, de Sivrac.

6e *compagnie :* MM. le baron d'Hugon, Jean d'Avesac, d'Aubières.

7e *compagnie :* MM. de Lansalut, de Navère, de Molinis, de Chavannes.

8e *compagnie :* MM. de Touchimbert, de Pioget, de Sesmaisons, Leroi, de Taffin l'aîné, de Grandrion, Gellerin.

10e *compagnie :* MM. de Thiriot, 'Albin de Bonafous, d'Orville, Saint-Germain, de la Grange, de Lambertye, de Briffaud, Desulmes, de Monti, de Préchateau, de Mussey, de Lalande, de l'Homme, de Mucle.

11e *compagnie :* de la Chabanne.

13e *compagnie :* MM. d'Estirés, de Frotère, de Laval.

14e *compagnie :* MM. de Chabot, de Nolleray, de Montval, de Maisons, d'Ulrich, d'Hairainet.

15e *compagnie :* MM. de Bannes, Després, de Viguier, de Commander, Le Peur, La Fond, Kerlidec.

16e *compagnie :* MM. de Retz, le Hayer, de Vauquelin, de Boigillon, de la Frette, du Breuil, Le Blois, de la Borde.

17e *compagnie :* MM. d'Albiac, le Chauf, d'Anjou, de Ranblan.

18e *compagnie :* MM. De Goyon, de Vaunais.

Officier d'artillerie : M. le chevalier Bancalis de Pruynes.

Légion Roger de Damas : infanterie : MM. de Boisseson, de Martigny, le chevalier de Reboul.

BLESSÉS

Infanterie noble.

Etat-major : MM. de la Saulaye, maréchal de camp, major; de Forestier, aide-major ; de la Fargue, sous-aide major ; Chappedelaine, Mélian, porte-drapeau; de Mazancourt, aide de camp du colonel; de Solémy, aide-major général de l'infanterie.

1re *compagnie :* MM. le marquis de Vauborel, maréchal de camp, capitaine; le chevalier Boisseau d'Artiges, du Cossel, de Lart, de Thorrène, d'Harnois, de Boyer-Falsch, de Lespinasse, de Brossard, de Valois, de Brousses, de Fleury, de Fauzes, d'Alès.

2e *compagnie :* MM. le vicomte de Cluny, capitaine ; Gellenoncourt, de l'Huillier, d'Houdan, de la Faye, le chevalier de Lée, de Marin, Saint-Géry, Flavigny, d'Arande, de Spada, de la Bussière, de Phelipin, de Cursay, de Tinguy, Beaumarets, d'Anglard, de Borde, de Pessade, de Paule, de Blandinière, le chevalier de la Bussière.

3e *compagnie :* MM. le baron de Drée, capitaine; du Croizet, le Veneur, de Baudot, Chamissot, de Loubat, de Coigne, du Breuil, le chevalier de Nexon, du Chaffaud, Derneville, le chevalier de Landreville, de Fougières, Saint-Loup, la Boulaye, de Saint-George, Fourton, du Coussay, L.-E. de Damoiseau de la Bande, la Lombardière, de Brettes, Noiret, La Boisse-Thuilière, Torsiac, le Sénéchal, Ruyais, Souchon, d'Hardouineau, Frély, Leutaud, la Roulière, Drouin, de Saint-Aulaire, de Frèze, Mazille, la Tour-d'Auvergne, de Brugère, le chevalier de Chamissot, Saint-Mamet, la Boulaye, de Bienne.

4e *compagnie :* MM. de Gayard, d'Auzac, de Ravillon, de Rangueil, Fontbourgade, d'Almais, de Chaunes, le chevalier de Hannes, de Cahuzac, de la Motte, d'Aumont, de Mostuéjouls, Chamblay, Marcillac, Bellerieux, de Blondin, de la Fosse, Schwendt, Simonnier, de Saint-Geniés, le chevalier de Gigord,

de Guilhem, de Pravier, de Bure, d'Héroudville, de Sartiges, de Saint-Hilaire, de Merval, de Marcy.

5e *compagnie :* MM. de Serres, des Molles, de Gayot, du Quesnoy, d'Hingau, de Verrières, le chevalier du Quesnoy, de Panevinon, de Mehée, de Beaulieu, du Doignon, d'Aguisy, la Vernède, Antonneily, de Couëssin, de Gallois, de Bezolle, le chevalier de Panevinon.

6e *compagnie :* MM. de Montfort, le chevalier Bachet, de Villars, de Praël, de Théon, de Puydanché, du Harda, le chevalier de Bar, de Marne, de Vaublanc, de Milet, du Nadier, de Brais, d'Arnaud, de Rouyn.

7e *compagnie :* MM. de Réart, de Belinais, de Saguarigue, de la Battu, de Girard, de Minière, Saint-Savin, de Chevigné, de Bescot, de Gigault, du Bosc, de Bormot, de Percy, la Tour, des Cragnoles, Romejac, Saint-Paer, Chalendard, de Broche, de Montaigu, Prisonnier.

8e *compagnie :* MM. de Sauveplane, de Pioger, d'Olivier, de Chalu, Sauvigney, Longuemont, la Bargue, Solignac, la Règle, Brossard, du Peyron, Fontbelle, de Castellane, le chevalier de Taffin, d'Heurtonnont, d'Agay, de la Porte, la Goute, Patornay, le chevalier de Mauduit, Rosières, la Perelle, le chevalier de Lambertye, de Lesquen père, Péhus, le chevalier de Péhus, d'Harvilliers, Bercy, la Ferté, Vassan, Vignon, Perrin fils, Gandrion, Ferron de la Vairie, Rollin, d'Aubonne.

9e *compagnie :* MM. de Resseguier, de Liénard, Kuntz, de Chateauneuf, de Mabaretz, d'Avaucourt, de Polignac, de Goulaine, de Mellier, de Chaffarel, d'Esgrigny, Regnier, Guilbon, de Lemery, de Villières, de Savatte, de Vandry.

10e *compagnie :* MM. le chevalier de Thiriat, Joubert, de Baudot, de Bonnefons, le baron de Barre, le baron du Crozet, Varoquier, Grangier, de Thézy, de Moras, de Boislinard, de Guyon, de Chambeau, le chevalier d'Orville, de Bourcières, Joseph de Bourcières, Georges de Bourcières, de Rignac, de Bellefonds, de Boislangle, de Lobrières, de Corney, le chevalier du Noyer, de Sérans, le chevalier de Villarceaux, le chevalier

de Ville, de la Roche, de Ruth, de Vaux, de Madroux, de Lesquen, le chevalier de la Bastide, de la Lande, de Meilhan.

11e *compagnie :* MM. le baron Louis de Tschoudy, capitaine; le baron Joseph de Tschoudy, de Chemuel, de Morel, du Mesnil fils, de Finance, le chevalier de Bazaille, de Lescours, de Sirringe, de Brulport, du Rieux père, de Chevignac, de Gentil l'aîné, de Boussigny, de Sceaux.

12e *compagnie :* MM. de Rochemure, de Rybeire, le baron de Jersaillon, Barbon, de Guyon, de Douhet, Testevenide, Fr. de Finance, de Leuze, de Bonnelay, de Bazelaire, de Branne, de Marcy, d'Artange, du Theil, Boudon, de Raymond, de Fessélon, d'Asterbac, de Bonneney.

13e *compagnie :* MM. Charpentier, Thouvenin, d'Harrier, de La Chapelle, Paixes, de Quinebar, de Condé, d'Odaine, de Courvelle, de Fouquet, de Galland.

14e *compagnie :* MM. de Blau, La Perrière, la Grandinière, le chevalier des Essarts, le Goindre, le chevalier de la Tour, Puytesson, de Bartines, de Tressan, de Surgères, Servilange, de Vereville, d'Aleyrac, Joseph de Virieu, de Barière, Gonidec, Binet, le chevalier de Colombe, Barbier, Tornelly.

15e *compagnie :* MM. du Chevalier, de Vignes Brevedent, de Rouars, d'Aure, de Lemps, de Bouys, d'Emblan, Cessia, le chevalier du Breuil, d'Arteuil, le commandeur de Lanjamet, Commarque, de Perès, d'Argence, de Jouffrion, de Bedée, le chevalier d'Aux.

16e *compagnie :* MM. d'Abzac, de Gazel, Silhac, Guerpel, d'Ouince, de Baye, de Vallée, Micart, Mauger, Vinderetz, Sarran, le chevalier de la Salle.

17e *compagnie :* MM. le vicomte de Mory, capitaine; Saint-Bonnet, Vormezelle, de la Borde, le Forestier, Givès, Raynaud, de Cabond, de Grandin, de Cardaillac, Lechauf, le marquis de Champigny, maréchal de camp; le chevalier de Calbiac, le chevalier de Lambertye, de Pelnelay, de Saint-Georges, Malvaux de Veyle, Desmarets, de Chabanne, de Lanteuil, Létang, le chevalier de Vellette, Muschat, Bochachiampé, le comte d'Esclaibes, Calage, le chevalier de Sarnay, du Portail, Sablons, Montgaillard, le

chevalier de Guillay, du Fresse, de Merle, de Godey, le chevalier de Godey, de Tusley, Bellot, Varincourt, Monoir, Rouyard, le comte du Quesnoy, le chevalier d'Anfreville.

18e *compagnie :* MM. de la Buchassière, capitaine; le comte de Corsac, le vicomte de Champagne, de Guelle, de Nonancourt, de Guillet, Berignot, Boureuil, Poilpré, du Houx, de Champreux, des Guyots, D'Aubreville.

Cavaliers nobles ayant marché avec l'infanterie : MM. de Moyria et de Bainville.

Officiers d'artillerie et canonniers nobles : MM. de Villaret, de Thieulin, des Challards, de Pressigny, de Vercelly, de Marchal, du Baudier, de Grailly, de Bonnel, de la Berière, de Grandrut, de la Tour Corbière, Valdée.

Officiers des corps soldés :

Légion de Roger de Damas. — Infanterie : MM. de Pélissier, de Labadie, de Renaud, Duvoid de Repy, de Conigham, Le Roi, Bourgeois, de Moll, de Bedée.

Hussards de la Légion : MM. d'Eslon, major; d'Eberstein.

Dragons de Clermont-Tonnerre : MM. de Courtagnon, Saint-Projet, de Curières, de Nau, de Mirambel.

Chasseurs d'Astorg : MM. le chevalier d'Hoffelize, lieutenant-colonel; le chevalier de Tronçay, de Roquefeuille, de Cognac, de Mesnard, de Mordant.

Dragons de Fargues : M. Henri de Fargues.

Volontaires d'Etienne de Damas : MM. de Constantin, de Verdalle.

En résumé, les corps nobles avaient perdu 94 des leurs dont 2 officiers généraux et 446 blessés, parmi lesquels 3 officiers généraux et 7 colonels. Plus de 40 blessés devaient succomber à leurs blessures. Les troupes soldées comptèrent 67 tués dont 3 officiers, 113 blessés dont 27 officiers.

L'archiduc Charles apprit, avec un regret trop justifié, les pertes subies par l'armée de Condé dans cette inutile et sanglante affaire. La division républicaine avait perdu un millier d'hommes, appartenant pour la plupart à la brigade Abbatucci. Une

cinquantaine de prisonniers, dont le lieutenant-colonel Girard-Vieux, étaient emmenés par les Condéens, qui de leur côté avaient eu vingt-cinq des leurs faits prisonniers, entr'autres M. de Chassignolles, ancien lieutenant-colonel d'infanterie et capitaine de la compagnie française du quartier général.

CHAPITRE XVIII

LA RETRAITE JUSQU'A MUNICH
COMBATS D'AVANT-POSTES
LA POURSUITE DE L'ARMÉE DE MOREAU
BATAILLE DE BIBERACH

Après deux heures de repos, le prince ordonna la retraite sur le Leck pour rejoindre l'armée autrichienne, qui s'était peu inquiétée de ses auxiliaires et qui cantonnait à Augsbourg. La colonne bivouaqua le soir, dans une prairie, à une demi-lieue en avant du village de Hiltefingen.

Le lendemain 15 août, elle allait camper à trois quarts de lieue de ce village, près de celui de Schwabmünchen. « C'est dans ce hameau, dit M. de Thiboult, que nos blessés ont reçu le premier appareil. Il en est mort déjà beaucoup (1). » Le régiment d'Hohenlohe rallie à ce moment l'armée de Condé, qui prend la route de Lansberg, traverse la Lech, campe derrière la ville et arrive le 25 à une lieue de Munich, dont l'entrée est interdite au corps des émigrés. « Il fait un temps cruel et les bivouacs nous tuent », dit dans son laconisme éloquent le *Journal du fourrier de l'armée de Condé*. Et, en effet, la pluie tombait sans relâche et l'humidité engendrait fièvres et bronchites. L'armée de Moreau marchait sur Munich, et on entendait le canon de son avant-garde. Le général de la Tour s'était

(1) Dans la journée du 15 août, les blessés furent dirigés sur Saltzbourg, on établit aux environs de cette ville l'hôpital général de l'armée.

porté, avec une partie de ses forces, sur le Danube et c'est sous les ordres du prince de Fürstenberg que le corps est placé.

Les troupes du duc d'Enghien gardent d'abord le faubourg de Munich, qui est séparé de la capitale bavaroise par deux bras de l'Iser, sur chacun desquels il y a un pont. Mais, devant la marche savante de la brigade Abbatucci, elles abandonnent le premier pont dont l'ennemi s'empare le 29 et qu'il met en état de défense. L'avant-garde du corps de Condé (légion Roger de Damas et régiment de Hohenlohe) barricade le second pont et en défend l'entrée avec deux pièces de canon. Le gros de l'avant-garde, qui devient ainsi les avant-postes, occupe le village d'Hindhausen. Le quartier général du prince est à une lieue et demie, au delà de l'Iser. L'infanterie noble est groupée autour de lui. Quant à la cavalerie noble et soldée, elle est rassemblée en différentes fractions entre Hindhausen et le quartier général, fournissant de constantes reconnaissances. Au cours d'une de ces petites opérations, le 29 août, un piquet de chevaliers de la Couronne, commandé par M. du Roure, sous-lieutenant au corps, attaqué par des forces très supérieures, fut cerné et fait prisonnier malgré sa résistance.

Le 1er septembre, les avant-postes condéens sont attaqués sur toute la ligne, ils parviennent à repousser les républicains et à garder le pont, mais ils avaient eu une cinquantaine d'hommes tués ou blessés. Deux officiers de la légion Roger de Damas perdirent la vie : MM. de Guillemain et Henry ainsi que M. Le Gay, lieutenant aux hussards de Baschy.

Jusqu'au 7 septembre, le corps de Condé ne fut pas attaqué. Ce fut une période de repos bien nécessaire après tant de fatigues et d'émotions.

Le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux le tableau qu'a laissé de ces bivouacs de combat le comte de Puymaigre, officier aux chevaliers de la Couronne :

« Au commencement de septembre 1796, dans une grande plaine stérile et dépourvue de tout abri contre la chaude température des derniers jours de l'été, nous étions bivouaqués huit à dix mille hommes de toute arme; notre langage, nos uniformes,

nos commandements, les batteries des tambours, les sonneries des trompettes; tout annonce que nous sommes Français; nous portons la cocarde blanche et nos drapeaux sont fleurdelisés. Nous formons le corps de Condé. »

M. de Puymaigre énumère les différents corps.

« Ici ce sont des régiments régulièrement disciplinés à la française, infanterie, dragons, chasseurs, hussards; au peu d'espace qu'ils occupent sur la ligne du bivouac, à la variété des uniformes qui se succèdent sur le front de bandière, on reconnaît que ces corps ne sont pas complets, car ne se recrutant que de réquisitionnaires déserteurs ou de paysans alsaciens, émigrés pour échapper aux prescriptions du conventionnel Schneider, les lacunes qu'ont laissées dans les rangs plusieurs campagnes meurtrières n'ont pu être remplies.

« Là sont les corps des volontaires à pied ou à cheval, formant plus du tiers de cette petite armée; on les appelle corps nobles; véritable anomalie dans les fastes militaires, agglomération bizarre d'hommes de tout âge et de toute profession honorable, nobles ou non, unis par un symbole politique commun et par un même dévouement à une cause malheureuse.

« Ayant fait abnégation de leurs antécédents et sentant le besoin d'un système d'égalité pratique qu'on ne s'attend guère à trouver sous les dernières bannières de l'ancien régime, tel fils ou neveu d'un pair de France a pour caporal ou pour brigadier un bourgeois plus ancien de service que lui; un ancien officier supérieur, arrivé trop tard pour prendre son rang, est soldat; ce cavalier auquel ses camarades défèrent plaisamment le jugement d'un litige où il s'agit d'une botte de foin, a été conseiller au Parlement; cet autre, bien jeune alors, sera un jour ambassadeur à la cour de Pétersbourg et ministre des affaires étrangères, c'est La Ferronays; et ce fantassin, toujours d'un esprit studieux et méditatif, qui tire de son sac un *Horace* effeuillé, ne pense guère, à l'heure qu'il est, devenir garde des sceaux et dominer la France par son éloquence; son nom est de Serre. »

Dans son style imagé, l'officier des chevaliers de la Couronne nous montrent ces émigrés que l'on s'attend « à trouver tout

blasonnés de préjugés, vivants débris d'une aristocratie déchue, remémorant sans cesse le passé (1), acceptant franchement leur nouvelle position. »

L'ancien officier royaliste, qui devint un brillant préfet de la Restauration, ajoute, avec un respect attendri ;

« Point de scepticisme religieux, pas même de controverse politique. Les faits marchent trop vite pour laisser place aux théories et aux sophismes. Dans ce temps-là, on agissait, on ne discutait pas. Alors aussi point de suicide, ce n'était cependant ni le courage ni les malheurs qui manquaient, mais c'est qu'il y avait encore de la foi religieuse au fond des cœurs. »

N'est-ce pas là en effet le talisman sacré qui fait les cœurs forts et les courages tenaces? Et malgré la légèreté, malgré la dépravation de cette fin du xviiie siècle, on savait encore prier. La prière, c'est l'espérance et, grâce à elle, les proscrits ne désespérèrent jamais.

Le calme ne dura pas et il fallut recommencer à se battre, devant cette ville de Munich, qui avait proclamé sa neutralité, fermé ses portes et entassé ses peureux garnissaires derrière de fragiles murailles.

Le 7 septembre, le régiment de Bardonnenche dut, à son tour, défendre le pont, il eut vingt-quatre hommes hors de combat, dont un officier, M. du Mesnil. Le même jour, une reconnaissance de la brigade de Damas obligeait la cavalerie républicaine, sur la rive gauche, à céder le terrain aux royalistes. Un capitaine des chasseurs de Noinville, M. de Darrot, qui avait vigoureusement entraîné son escadron, fut grièvement blessé.

Le lendemain, le duc d'Enghien repoussa une nouvelle attaque

(1) Il faut rapprocher de ce tableau celui qu'a tracé M. de Contades dans ses *Gentilshommes poètes* de l'armée de Condé :

« Car ils n'avaient guère d'écus, étant souvent aussi pauvres que les indigents qui venaient aux jours passés, mendier aux portes de leur manoir. Mais ils étaient trop fiers pour insister sur cette peine et ils se bornaient à en plaisanter entre eux. Le chevalier de Quérelles, badinant dans une épître, s'étonne d'

« Être émigré, sans pain et sans chemise. »

« Ce qui était quelque peu exagéré. »

des patriotes; il envoya quelques obus sur le faubourg, occupé par les républicains. Ces projectiles mirent le feu à une quarantaine de maisons, où s'abritait l'ennemi pour tirer sur les avant-postes condéens. Les patriotes évacuèrent une partie du faubourg qui s'étend le long de l'Iser.

Au cours de cette affaire d'avant-postes, il se produisit un incident inattendu. La fusillade ayant à peu près cessé, le duc fait appeler un aumônier, et, comme le 8 septembre est la fête de la Nativité de la Vierge, il le prie de célébrer l'office devant les fractions qui ne sont pas engagées. Aussitôt des tambours et un drapeau blanc figurent l'autel sur lequel le Saint Sacrifice est offert au Dieu des armées. Quatre ou cinq cents volontaires de la légion assistent à la messe, en fervents chrétiens. Le prince est à genoux, priant avec recueillement, pendant que le canon se fait toujours entendre, dans le lointain; de l'autre côté de l'Iser, les soldats républicains, surpris et touchés de cette fête religieuse, ne craignent pas de s'agenouiller à leur tour et de s'associer à la messe des émigrés.

Comme les temps étaient déjà changés ! La France avait gardé sa foi religieuse, quoi qu'on ait tenté pour la lui arracher, et sur le sol de l'étranger, les combattants de deux armées ennemies confessaient hautement leur commune religion !

Le lendemain, 9 septembre, les avant-postes patriotes demandaient une trêve pour enterrer leurs morts.

Pendant ce court armistice, républicains et royalistes se rapprochent et se parlent avec sympathie. Les émigrés demandaient à des compatriotes de la même province des nouvelles d'êtres toujours chers et de foyers à jamais regrettés. Les réponses sont faites avec convenance, avec prudence, car bien des drames se sont passés depuis le départ furtif du chef de famille ou du fils de la maison ! M. de Puymaigre a retracé, dans ses Souvenirs de l'émigration, l'entrevue des deux commandants d'avant-postes. « On voit s'avancer sur le pont, arrivant chacun d'un côté, deux hommes à cheval. Ils sont sans escorte et paraissent dans une mutuelle confiance. L'un a vingt-six ans : à l'écharpe bleue, au panache tricolore, on reconnaît le général de brigade répu-

blicain, c'est Abbatucci, qui commande l'avant-garde (1); l'autre plus jeune de deux ans, a le plumet blanc au chapeau, le brassard fleurdelisé au bras gauche: c'est un Condé, c'est le duc d'Enghien, le chef de notre avant-garde à nous; tous deux braves, brillants, généreux, rivaux de gloire; ils s'estiment parce qu'ils se sont souvent combattus. Leur entrevue est courte et ils sont bientôt d'accord, car il s'agit d'un armistice pour épargner le sang français qui coule inutilement dans cet étroit champ de bataille. Après quelques propos de réciproque courtoisie: « Monseigneur, dit Abbatucci (et la qualification est remarquable à cette époque) vous n'aviez pas besoin de naître prince; fils d'un charbonnier, vous auriez le même grade dans l'armée française. »

Dans la nuit du 13 au 14 septembre, l'armée républicaine change de position. Moreau avait appris la retraite de Jourdan sur la Lahn et redoutait que l'archiduc Charles, après avoir poursuivi l'armée de Sambre-et-Meuse, ne lui fermât le passage du Nekar. Il résolut donc de remonter la vallée du Danube pour aller rejoindre directement celle du Rhin, par la route des villes forestières (2), en se dirigeant sur Huningue.

Le général de La Tour voulait poursuivre l'armée du Rhin, car elle gardait ce nom illustré par ses victoires, et, sans oser attaquer de front un ennemi toujours redoutable il espérait que quelque faute, commise par Moreau, amènerait un échec pour les armes françaises. Il avait compté sans l'admirable sang-froid du général républicain. La retraite de Moreau reste une belle page d'histoire militaire.

La Tour, trop loin de l'archiduc, poursuivait timidement une arrière-garde toujours en haleine. Aussi, presque immédiatement, place-t-il son commandant autrichien d'avant-garde, le général Mercantin, sous les ordres du duc d'Enghien, qui, avec

(1) Le général Abbatucci fut tué la même année, en défendant le pont d'Huningue, son nom a été de nouveau glorieusement porté dans l'armée française.

(2) *Histoire de la Révolution française*, par Thiers.

la légion Roger de Damas et le régiment d'Hohenlohe, est désormais en tête de colonne.

Souvent un ordre du général de La Tour arrête la témérité du jeune prince; trop souvent aussi pour le succès des troupes autrichiennes, la pusillanimité du général de l'empereur empêche le duc d'Enghien de saisir avec à-propos l'occasion d'attaquer.

Il est vrai que les lieutenants de Moreau s'appelaient Desaix, Saint-Cyr, Ferino et qu'ils secondaient dignement le futur vainqueur d'Hohenlinden.

L'armée de Condé, diminuée de son avant-garde, forma une seule colonne, qui fut dirigée par la route d'Augsbourg sur Frantzhausen, puis sur Pfaffenhofen. Le général de la Tour faisait marcher son armée déployée : en avant, le duc d'Enghien; derrière et au centre, le prince de Condé; à droite, le général Nauendorff; à gauche, le général Frœhlich. L'effectif total était de quarante mille hommes et l'armée de Moreau n'était pas moins nombreuse.

Le 15 septembre, l'avant-garde du duc d'Enghien heurte une division républicaine aux environs de Neubourg.

Le régiment de Roquefeuille, surpris par un brusque retour offensif de l'ennemi, eut une de ses compagnies cernée par les républicains. Une charge d'un détachement de cavalerie noble la dégagea. Le général d'Ecquevilly en rend compte dans ces termes :

«... Un bataillon entier ayant mis bas les armes par l'effet d'une charge de cavalerie très vive, qui avait été décidée par un piquet de vingt-cinq de nos cavaliers nobles dont je consacrerai les noms (1), joints aux Autrichiens; ils se précipitèrent sur l'en-

(1) Noms des gentilshommes composant le piquet :

MM. de Curières, maréchal des logis (son cheval blessé de deux balles et d'un coup de sabre), de Mortal, brigadier, le comte de Bars, la Garde, de Narçon, de Nogent, le chevalier de Lavergne, L'Ouvrier (son cheval blessé d'une balle) ; le comte de Villeneuve, des Jacques, comte de La Maronière, d'Aurelle fils (son cheval tué); le baron de Neubeck (mort de ses blessures); de Provenchères (blessé au bras d'un coup de baïonnette); le comte de la Chevalerie (son cheval tué). Le Vaillant (pris ou tué); le che-

nemi avec une irrésistible intrépidité; deux de ces valeureux gentilshommes restèrent victimes, M. de Neubeck ayant été tué et M. Le Vaillant fait prisonnier. Plusieurs furent blessés et quelques-uns perdirent leurs chevaux. »

Les troupes autrichiennes du général Mercantin donnèrent aussi. L'ennemi eut trois cents hommes hors de combat et perdit six cents prisonniers.

Le lendemain, le régiment de Roquefeuille est engagé et, comme il manquait de cohésion, les cadres payèrent d'exemple (1), le colonel le premier. M. de Roquefeuille, la mâchoire brisée d'une balle et le bras cassé, fut fait prisonnier. Les républicains l'entourèrent d'égards, mais le brave officier ne devait pas survivre à ses blessures.

Le 18 septembre, les troupes de Moreau quittaient Neubourg où le général de La Tour n'osait pas l'attaquer, attendant le renfort d'une division autrichienne qui lui était annoncée. Lorsque l'armée du Rhin prit la route qui conduit de Neubourg à Augsbourg, voulant cantonner le soir à Aichach, les troupes du duc d'Enghien lui disputèrent le passage. Si le général de La Tour avait fait soutenir l'avant-garde, il prenait l'ennemi en flanc et pouvait lui infliger des pertes sérieuses, mais il se contenta de faire lever le camp et de rassembler ses propres troupes, en attendant des nouvelles d'un combat d'avant-poste, auquel il ne voulut pas participer.

Au début, le régiment de Roquefeuille avait abandonné ses positions et laissé entre les mains des républicains une cinquantaine d'hommes. Le régiment de Dauphin, admirablement

valier de la Brugière (son cheval blessé); le comte de la Rochetolay (son cheval tué); de la Celle (son cheval blessé); de la Roussière, le comte de Ligondès, de la Salle, de Schack, de la Rochelle, le chevalier de Kersalaun, le chevalier de Bosredon Saint-Avit, de Rochefort, de Lancreau, le chevalier de Valenton.

Le roi adressa une lettre de remerciements au marquis de Curières.

(1) M. de Mélignon, capitaine au régiment de Roquefeuille, fait prisonnier par un sous-officier de cavalerie, et défaillant de fatigue, s'engagea sur l'honneur à se constituer prisonnier au camp républicain. L'officier condéen voulut tenir sa parole, mais le général Moreau, informé du fait par le prince de Condé, déclara qu'il était libre.

entraîné par son colonel, le vidame de Vassé, repoussa l'ennemi qui abandonna ses prisonniers et se laissa même prendre, à son tour, vingt-cinq hommes. Le duc d'Enghien, avec le reste de sa cavalerie, avait soutenu la charge de Dauphin ; Mirabeau et Hohenlohe échangèrent avec l'infanterie patriote une longue fusillade, qui ne cessa que le soir (1).

(1) Nous ne pouvons résister au plaisir de citer *in extenso* une bluette historique intitulée : *Une page d'histoire inconnue : Comme à Fontenoy* (Retraite de Moreau. Septembre 1796)

L'avant-garde de Saint-Cyr, aux ordres de l'adjudant-général Dumont, s'avançait de Neufbourg sur Aichach suivie de tout le corps d'armée en colonne de pelotons sur la route; les troupes de Condé lui barraient le passage à Pœttmess.

* * *

L'attaque républicaine progressait lente, économe de son feu. Elle gagnait en avant, presque sans tirer, ralliant ses tirailleurs sur la lisière des bouquets de bois enlevés un à un pour répondre, par des salves de compagnie, au feu de chaussée intermittent que les émigrés, qui défendaient ces bois en enfants perdus, dirigeaient sur elle.

— Ces Français sont merveilleux ! — disait à M. de Contades, avec une nuance d'intérêt attendri, le comte Roger de Damas, colonel-propriétaire de la légion de Mirabeau — est-il possible de voir plus belle attaque, et mieux menée ?

— Ah ! si l'armée de Sa Majesté Impériale avait le cœur de celle-là, nous serions à Paris pour la Noël ! répondit le lieutenant-colonel.

A ce moment le feu des républicains cessait sur toute la ligne; leur attaque arrivée pourtant à cent pas des flanqueurs de Mirabeau s'immobilisait soudain; après quelques tirailleries, progressivement plus rares, le feu des émigrés s'éteignait aussi tout à fait :

« Que se passe-t-il donc ? » — fit Damas. « Chastelux, allez voir ! » ajouta-t-il, en se tournant vers un émigré porteur du brassard bleu aux trois fleurs de lis d'or des officiers de son ordonnance.

Chastelux partit au galop; il revenait cinq minutes après, disant :

— Les républicains n'ont plus de cartouches. Ils en ont mandé de leur réserve et cessent momentanément l'attaque. Je tiens le propos de leur général, près duquel je me suis avancé en parlementaire. Mirabeau a cessé le feu pour ne pas tirer sur un ennemi désarmé.

— C'est au mieux du monde, dit fièrement Damas. J'eus été outré d'une conduite contraire !... Suivez-moi, messieurs.

Le colonel et son escorte piquaient déjà sur le groupe de l'état-major républicain, visible au coin d'un bois, à quelques cent toises de là. A cinquante mètres de lui on s'arrêtait, déployant les mouchoirs. La même poli-

La retraite de l'armée républicaine continue : Moreau évacue successivement Augsbourg, Ulm et se dirige vers le Brisgau pour passer le Rhin du côté d'Huningue. Le corps de Condé le suit et l'avant-garde l'atteint près de Schussenried.

tesse de mouchoirs blancs leur répondit. On continua d'avancer au pas, chapeaux baissés; les républicains saluaient du sabre.

— Est-ce au général Dumont que le comte de Damas, propriétaire de la légion de Mirabeau, a le grand honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur; il est son serviteur.

* * *

Mutuellement, cérémonieusement, les deux chefs se nommaient les officiers de leurs suites. Chaque émigré sortait du rang à son tour, s'inclinait sur sa selle, puis rentrait à sa place en faisant reculer son cheval. Les républicains avaient imité ce mouvement :

— Nous cessons le feu, général, jusqu'à ce que vous ayez reçu vos cartouches, dit Damas; nous ne voudrions, pour rien au monde, gâter une attaque aussi remarquable que la vôtre.

— Je ne me permettrai pas, monsieur le comte, une délicatesse aussi accomplie; elle nuirait sans doute à vos intérêts militaires. Je préfèrerais même, devant si galante insistance, que vous m'octroyiez permission de vous servir à la baïonnette. J'ai l'ordre d'ailleurs de coucher ce soir à Aichach.

— Nous serions fort honorés de votre choc! Mais qu'à cela ne tienne, répondit Damas, je dois aller occuper pour demain Unter-Wittelsbach en avant de votre poste. Je ne menais ce combat traînant que pour intéresser ces messieurs de ma légion Je puis donc vous offrir toute licence de gagner Aichach en vous laissant la route. Veuillez bien nous permettre seulement de saluer votre défilé.

. . . .

Des deux côtés, le ralliement avait sonné. Les Condéens, formés en bataille à vingt-cinq mètres sur le flanc gauche de la route, laissaient libre le passage, l'arme au pied, feuilles de chêne au chapeau sur les cocardes blanches, ils attendaient le défilé de l'avant-garde républicaine, dont les musiques, massées en tête de colonne, entamaient par une délicatesse de Dumont l'air savoyard des Allobroges au lieu de la *Marseillaise*, qui sonnait trop l'échafaud; tout s'ébranla.

Lorsque les magnifiques soldats du Rhin, dans leurs défroques de gloire, passèrent de ce pas élastique que leur avaient donné vingt campagnes, on eût dit que l'âme de nos Fastes vibrait dans leurs plumets de crin, rayonnait au bronze de leurs poitrines, chantait dans le feu de leurs yeux.

Et quand, d'une voix étranglée de souvenirs, le comte Roger de Damas, le héros d'Ismaïlow, d'Otchakow, commanda : « Présentez les armes ! » Un

Le duc d'Enghien fait commencer l'attaque le 30 septembre, à quatre heures du matin; le prince est à la tête de l'infanterie. Il engage la légion Roger de Damas et le régiment de Hohenlohe. Trois positions, dont une particulièrement escarpée, sont enlevées à la baïonnette, mais au prix de très grosses pertes. Les républicains reculèrent jusqu'au village de Schussenried et en fortifièrent l'entrée. L'avant-garde condéenne vint s'y heurter sans succès. Le général de La Tour donna l'ordre au duc d'Enghien de ne pas continuer le combat trop meurtrier pour ses troupes. Cette fois la prudence du général autrichien était bien inspirée. Les forces républicaines engagées avaient reçu des renforts, Moreau concentrait toute son armée pour attendre l'armée autrichienne et lui livrer bataille.

L'avant-garde condéenne avait perdu trois cents hommes tués ou blessés. Cinquante officiers avaient été frappés. Voici leurs noms :

Officiers tués.

Légion Roger de Damas : MM. le baron de Corsac, de Massy, de Barjon.

Régiment de Hohenlohe : MM. de Guerres, Schoepfer, Schœnwasser, Blanchard.

Officiers blessés.

Légion Roger de Damas : MM. le baron de Weisseinstein, Spitz, de Villers, de Finance, le baron de Munik, de Montzey.

Régiment de Hohenlohe : MM. de Firmas, de Vellecour, de Vil-

hoquet de sanglots mal contenus courut dans les rangs des Condéens, et, pour la première fois, dans ces guerres fratricides, le drapeau blanc de la légion de Mirabeau, comme courbé d'un soufflet de gloire, s'inclina très bas devant les trois couleurs qui, claquant fières sur les hampes immobiles, s'en allaient dans le soleil d'automne !

OGIER D'IVRY.

Cette page si richement colorée a paru dans le *Gaulois* (numéro du 9 septembre 1895).

late, de Ballon, Doueur, de Trousseauville, de Noroy, Wendt, d'Imelin, Adam, de Plas, de Trumilly, de Chambon, Schüller, Valdejo, Broudéant, de Roquevaire, La Vernède, de la Laurencie, Montravel, de Villeneuve, Bodosquier, Hœffner, Duvernay, de Neubeck, le chevalier de Booz, de Wincquant, de Chomas, de Boisse, de Guérin, de Patris, de Tschoudy, de Chouac, de Fumeron, de Montigny, d'Hermy, Andras.

A l'entrée de la nuit, un régiment autrichien fut attaqué par l'ennemi et repoussé. Le 1er octobre se passa sans qu'un coup de fusil fût tiré.

« Le pays était montueux, boisé et coupé de vallées, lisons-nous dans l'*Histoire de la Révolution Française*, La Tour était rangé sur différentes hauteurs, qu'on pouvait isoler et tourner, et qui, de plus, avaient à dos un ravin profond, celui de la Riss (1). »

Au moment où la messe se célébrait dans le camp des Condéens, le dimanche 2 octobre, l'avant-garde de Moreau démasque brusquement son artillerie, qui ouvre le feu. Le général de La Tour se préoccupe de sa droite et y envoie la division Kospoth, avec la mission de la couvrir et d'inquiéter la gauche de l'ennemi.

Le prince prend la gauche des Autrichiens après avoir détaché le régiment de Dauphin du côté de Biberach.

Pendant le déploiement du corps de Condé, l'état-major impérial apprend que le général Kospoth, qui devait surprendre les patriotes, s'est laissé surprendre lui-même par le général Desaix. Pris entre deux feux, il a fait mettre bas les armes à cinq de ses bataillons. Moreau a eu l'habileté de détacher des troupes vers le Danube et voici la droite de l'armée autrichienne complètement découverte.

Le général de La Tour ordonne aussitôt la retraite, ses ordres donnés avec précipitation causent une véritable panique. Les

(1) M. Thiers consacre quatre lignes à la bataille de Biberach : « Moreau l'attaqua sur tous les points, et, sachant pénétrer avec art à travers ses positions, abordant les unes de front, tournant les autres, l'accula sur la Riss, le jeta dedans et lui fit quatre mille prisonniers. » Il n'y est pas même question du corps de Condé, qui devait cependant y jouer un rôle important.

troupes autrichiennes se replient et se rejettent sur l'armée de Condé qui est obligée de lui céder le terrain. L'ennemi heureusement ne profita pas en temps utile de ce désordre et le prince de Condé put disposer sa colonne pour la retraite qu'imposait le général de La Tour. Ce général ordonne aux émigrés de former son arrière-garde. Entre ses propres troupes et les royalistes, il intercale un long convoi de munitions et de vivres, qui peut devenir la proie des patriotes et, par sa perte, causer un grave préjudice à l'armée.

Les impériaux se jettent dans les gorges de la Riss et s'enfuient, poursuivis par la cavalerie républicaine qui leur sabre encore plusieurs centaines d'hommes. Les troupes autrichiennes perdirent plus de quatre mille hommes dans cette affaire.

Le prince de Condé, coupé de son avant-garde, qui a dû obliquer à gauche, reste plein de sang-froid. Isolé en quelque sorte au milieu des troupes républicaines, il fait retirer son infanterie et son artillerie par échelons, les chevaliers de la Couronne et le second régiment de cavalerie noble le flanquent sur ses ailes et assurent la retraite. Toutefois, les bataillons républicains pressent vivement la petite armée, ils cherchent à la déborder avant qu'elle n'atteigne la Riss et alors c'en est fait des troupes royalistes. Mais elles ont comme chef l'un des plus expérimentés généraux d'Europe, celui qui, trente et quelques années auparavant, avait dégagé le maréchal de Contades à Minden (1) dans des conditions particulièrement délicates.

Le prince ordonne à toute sa cavalerie de s'emparer rapidement du pont, puis, avec son infanterie, qui prend le pas de course, et l'artillerie au trot, il descend la chaussée de Biberach, franchit la rivière et prend alors ses dispositions de combat pour arrêter la poursuite.

Le premier bataillon noble, avec deux canons, défend le pont. Le terrain, très marécageux sur les rives, est bordé d'une route parallèle à la rivière. Sur la rive, le prince de Condé dispose le reste de son infanterie et à peu près toute son artillerie. Un

(1) *Histoire des princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale.

passage est surveillé par les chevaliers de la Couronne. Enfin deux pièces de canon sont hissées sur une butte qui domine la plaine.

La cavalerie républicaine débouche, précédée d'une chaîne de tirailleurs; toute l'infanterie condéenne ouvre le feu, avec une rare justesse. Deux colonnes d'assaut sont formées par les patriotes pour forcer le pont; l'artillerie des royalistes les crible de boulets et les oblige à se retirer. Ces colonnes se reforment plus loin, mais elles ne peuvent résister à l'ouragan de mitraille et de balles qui les atteint et il leur faut encore battre en retraite pour se reformer. Quelques officiers patriotes s'étaient placés dans un moulin pour observer les Condéens. On leur fit l'honneur d'une salve de coups de canon, tirée de la butte. Les boulets creux mirent le feu au moulin.

Il était quatre heures du soir, le moulin brûlait, et ses décombres enflammés jonchaient le sol. Le vent du nord faisait voltiger les flammèches, contre lesquelles les canonniers républicains protégeaient leurs caissons. Au moment où des pièces d'artillerie légère arrivent à bonne portée du pont et vont être mises en batterie, l'incendie du moulin les fait reporter en arrière et devient pour les républicains un obstacle de plus. Ils se bornent à tirer des coups de fusil aux Condéens, mais ceux-ci ont l'avantage de la position et même du nombre puisque les colonnes patriotes ne peuvent pas déboucher. De temps en temps un boulet condéen éclate et oblige les fractions républicaines à ne pas rester exposé au feu de l'artillerie des émigrés. Décidément le corps royal de cette arme méritait bien sa réputation.

Les honneurs de la journée lui revenaient, ainsi qu'aux compagnies française et suisse du quartier général, qui, composées d'anciens sous-officiers, excellents tireurs, et embusquées derrière une haie, à droite du pont, ont laissé approcher deux compagnies de patriotes et les ont fusillées à bout portant. Les chevaliers de la Couronne se sont aussi brillamment conduits. Dissimulés derrière un rideau d'arbres, et tout près d'un passage de la rivière, ils ont chargé les dragons patriotes qu'ils ont surpris

et mis en déroute. M. de Puymaigre prenait part à cette charge. « Je commandais un détachement de trente chevaliers à l'arrière-garde, je chargeai deux fois, j'eus un homme tué, deux blessés, et mon cheval reçut un coup de baïonnette. »

La nuit venue, le prince de Condé ordonne la retraite, qui s'opère avec beaucoup d'ordre. C'est seulement à minuit que l'on parvient à Mittelbach, sur une hauteur à deux lieues et demie de Biberach. Le prince fait placer des avant-postes et, à côté de leurs canons chargés, les émigrés succombant à la fatigue s'endorment.

Le matin, l'avant-garde rallie la colonne du prince de Condé. Les troupes du duc d'Enghien avaient opéré leur retraite par la gauche et en arrière des premières positions, se dirigeant sur Mittelhausen, sans subir d'autres pertes que celles de quelques hommes et de quelques chevaux.

Vers Biberach, le régiment de Dauphin avait dégagé le corps de Kospoth et repris même une pièce de canon abandonnée par les Autrichiens (1). Il avait deux tués et trois blessés et rentrait aussi à Mittelbach dans la matinée du 3 octobre.

L'armée de Condé avait subi des pertes peu considérables : dix hommes tués dont trois officiers, vingt blessés dont sept officiers.

Officiers tués.

Légion Roger de Damas : MM. de Vigny, Huchet.
Régiment de Bardonnenche : M. Blondel.

Officiers blessés.

Légion Roger de Damas : M. d'Aumont.
Régiment de Hohenlohe : MM. Le Poire, Mesny.

(1) Les Autrichiens étaient tellement démoralisés qu'un de leurs bataillons, qui s'était retiré sur Biberach, tira une centaine de coups de fusil sur le régiment de Dauphin qu'il prit pour de la cavalerie ennemie. Un seul coup de fusil porta et tua un prisonnier républicain.

Régiment de Damas : MM. de Damoiseau de la Bande, de Calvière, de Martel.

Régiment de Montesson : M. de Fomanoir.

Comme l'a dit l'historien Lacretelle (1), « le général La Tour ne fut redevable du salut de son armée qu'au dévouement des émigrés français » et eux seuls en effet disputèrent le champ de bataille.

Le plus bel éloge de l'attitude du corps de Condé à Biberach a été prononcé par le vainqueur : « Sans cette poignée d'émigrés, a dit le général Moreau, l'armée autrichienne était à moi. »

(1) *Précis historique de la Révolution.*

CHAPITRE XIX

JUSQU'AU RHIN !

Le général de La Tour rendait justice à la solidité de l'armée de Condé (1), mais soit que les troupes impériales ne lui inspirassent pas la même confiance, soit qu'il eût résolu de ne plus serrer de trop près l'armée du Rhin, il retint son armée sur la rive gauche du Danube pendant une dizaine de jours, lui faisant faire de très petites étapes pour éviter de la rapprocher des troupes de Moreau. Celles-ci, mettant à profit les fautes du lieutenant de l'archiduc, traversèrent la Forêt Noire et s'engagèrent dans la vallée du Rhin « plutôt, comme l'a dit l'auteur de l'*Histoire de la Révolution Française*, avec l'attitude d'une armée victorieuse qu'avec celle d'une armée en retraite. » Le Conseil Aulique, voulant témoigner son mécontentement au général de La Tour, le plaça avec son corps d'armée sous les ordres directs de l'archiduc. Le corps de Condé passait sous ceux du général Frœhlich,

(1) Le général Baillet de La Tour, qui était d'origine française, écrivit au prince de Condé tous ses regrets de se séparer de lui, par ordre supérieur. Il ajoutait qu'il priait le prince d'être convaincu du désir qu'il avait de continuer la campagne avec le corps de Condé dont on ne pouvait trop louer la valeur, la fermeté et la constance. Dans son rapport à l'archiduc, le général de La Tour avouait que les troupes royalistes avaient seules sauvé la retraite. Il en résulta, du reste, de la part de la masse des officiers autrichiens, des sentiments de jalousie plus accentués encore. Le général Frœhlich devait le prouver.

type d'Allemand aux allures lourdes, à l'esprit peu cultivé. Il n'aimait pas les émigrés et, sur des rapports inexacts, il manifestait à leur égard d'injustes préventions, les accusant de maraudes et de tous les méfaits commis par ses propres troupes. Le prince de Condé sut protester avec l'énergie sereine qui lui était propre et faire justice des procédés discourtois du général autrichien, qui finit par s'en excuser.

L'arrière-garde républicaine ayant évacué le Neustadt le 14, le duc d'Enghien alla bivouaquer avec les troupes de l'avant-garde aux environs de cette ville. Le commandement du régiment de Roquefeuille fut confié au marquis de Lascaris. La colonne du prince de Condé s'établit autour de Dittishausen. « La pluie était si continuelle depuis plusieurs jours, dit le général d'Ecquevilly dans son *Précis des campagnes du corps*, que nos troupes se trouvaient obligées de passer la nuit dans la boue, sans aucun moyen de se coucher ni de s'asseoir, elles éprouvaient tous les genres de privations et de souffrances, les subsistances manquaient presque toujours, tant par la dévastation des républicains dans tous les lieux où nous passions que par le peu d'efficacité des mesures que l'administration autrichienne prenait pour assurer les vivres. »

La marche en avant fut reprise le 17. Le général Frœhlich, avisé par sa cavalerie qu'une division patriote occupait les hauteurs qui dominent Neustadt à droite, donna l'ordre au prince de Condé de l'attaquer avec toutes ses forces, pendant que lui-même agirait sur la gauche. C'était encore une opération fort difficile qui incombait au petit corps des émigrés.

Le prince rappela à lui les troupes du duc d'Enghien, qui étaient un peu isolées et leur confia l'attaque de gauche. Il fallait tourner la position occupée par l'ennemi sur une montagne élevée et redescendre dans la vallée, pour le menacer sur sa ligne de retraite. Une seconde colonne, directement sous les ordres du prince de Condé, devait attaquer Waldaw, petit village sur un mamelon et centre de la position des républicains. Une troisième colonne, composée des régiments de Bardonnenche, Lascaris, Damas, etc., et commandée par le général de Sal-

gues, avait pour mission de tourner les hauteurs par la droite et d'attaquer les Patriotes sur leur flanc gauche. La cavalerie reliait cette colonne avec le corps d'armée autrichien (1).

Les dispositions du prince étaient si bien ordonnées que lorsque l'ennemi fut abordé par la troupe du duc d'Enghien et qu'il vit en même temps déboucher la colonne du centre, comprenant les bataillons nobles et une nombreuse artillerie, il abandonna sa position, mais non sans canonner vivement le régiment de Hohenlohe. Ce régiment aurait éprouvé quelque hésitation devant un feu très nourri d'artillerie et de mousqueterie si la légion Roger de Damas n'était intervenue, marchant « la baïonnette au bout du fusil. »

Le prince de Condé déploya toute son infanterie noble, se mit à la tête d'un des bataillons, le duc de Berry se plaça devant l'autre, et, au son de la charge, l'assaut fut donné à Hollgraben, où les Patriotes s'étaient ralliés et où ils voulaient tenter une résistance que la troisième colonne (général de Salgues) contribua à abréger. Ils vinrent occuper les hauteurs de Saint-Mergen et ils allaient gagner une abbaye, dite le monastère de Saint-Pierre, plus en arrière, s'y fortifier et s'y défendre, lorsque leur colonne qui s'était massée dans une vallée y fut criblée de boulets par l'artillerie de la légion Roger de Damas, que le duc d'Enghien avait, lui-même, mise en batterie, avec un coup d'œil militaire remarquable. La division républicaine renonça à son objectif et se mit en retraite sur Zarten; elle fit du reste sa retraite comme Moreau l'exigeait, sans précipitation et en maintenant l'ennemi à distance. Les troupes du duc d'Enghien bivouaquèrent autour de l'abbaye de Saint-Peter (ou Saint-Pierre); celles du prince de Condé et de M. de Salgues établirent leur bivouac entre cette abbaye et Saint-Mergen.

L'armée de Condé avait eu vingt et un tués dont quatre officiers et vingt-six blessés, parmi lesquels cinq officiers. Des regrets

(1) Le général Frœhlich, se rendant compte de la faiblesse numérique du corps de Condé, qui n'avait pas six mille hommes, lui adjoignit un bataillon du régiment Waltersleben, avec deux pièces de canon. Le bataillon ne fut pas engagé.

bien légitimes furent accordés au comte Casimir de Fargues, lieutenant dans le corps de dragons que commandait son frère.

Le lendemain 19, l'avant-garde s'engagea dans un défilé qui est au bas de l'abbaye et qui conduit à Fribourg. On signala aussitôt des troupes ennemies sur la droite, venant par un plateau N. E. Les troupes du duc d'Enghien pouvaient être tournées et séparées de la colonne principale. Le prince de Condé, en général avisé, redouta de pénétrer dans une vallée resserrée; il fit donc reculer ses troupes et celles du duc d'Enghien pendant environ une lieue, c'est-à-dire jusqu'aux hauteurs dont les républicains avaient été délogés la veille. Ceux-ci suivirent l'armée de Condé, en lui envoyant quelques coups de canons, gravirent les pentes qui conduisent à l'abbaye de Saint-Pierre et s'établirent autour du monastère.

Le gros de l'armée de Moreau livrait à quelques lieues de là le combat d'Emmendingen, sur les bords de l'Elz. L'archiduc commandait en personne les Autrichiens. Malgré la supériorité du nombre, l'armée impériale dut encore laisser les républicains reprendre leur majestueuse retraite sur Huningue.

Le détachement, qui avait pour mission de contenir les Condéens, commença à se retirer vers quatre heures du soir, le prince ordonna une attaque générale et infligea des pertes assez considérables à l'ennemi pour qu'il prononçât beaucoup plus vivement son mouvement rétrograde. Le feu ne cessa qu'à la nuit et le corps bivouaqua sur les positions qu'il avait reconquises. Nous lisons dans le *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé* : « Nous bivouaquons près du bois de la veille, après avoir souffert tout ce qu'on peut souffrir de la pluie, du froid aussi bien que de la faim. » L'armée n'avait ni tentes, ni couvertures, ni vivres. Il fallut arracher des pommes de terre et des raves dans les champs et la neige tombait par flocons épais.

Dans la matinée du lendemain, 21 octobre, l'armée de Condé se remet en marche, descend la vallée et arrive à Fribourg par le chemin du Val d'Enfer. Après une pointe du côté du Kaiserstulh, elle reprend la route de Bâle et vient bivouaquer, le 23, au soir,

à une lieue de Neuenbourg, après une escarmouche des cavaliers de l'avant-garde avec les vedettes républicaines.

L'armée autrichienne tout entière, sous les ordres de l'archiduc Charles, était rassemblée pour essayer d'enlever à l'armée de Moreau le débouché d'Huningue, par lequel elle allait rentrer en France. Les Patriotes s'arrêtèrent sur la position de Schliengen. A une lieue du Rhin, de la frontière française, ils étaient heureux de livrer un dernier combat à ces Autrichiens que la retraite de l'armée de Jourdan avaient transformés en vainqueurs. Moreau les avait assez souvent battus pour attendre leurs colonnes d'attaque sans appréhension.

L'archiduc prescrivit d'en former quatre. Nous nous occuperons seulement de celle que composa le corps de Condé, la colonne de droite qui devait suivre les bords du Rhin, après avoir rejoint son avant-garde à Neuenbourg.

Les premiers coups de feu furent tirés le 24 octobre, à sept heures du matin, par les hussards de la légion Roger de Damas, sur les postes républicains, en avant du village de Steinstadt, et devant l'emplacement même de ce camp de jardins anglais, chanté par les *gentilshommes poètes*.

Conformément aux ordres qu'il avait reçus, le prince ne pressait pas son attaque, attendant que la colonne du prince de Furstenberg fût à sa hauteur; mais les Autrichiens, alourdis et timides comme toujours, laissèrent prendre de l'avance à la colonne royaliste, qui se déploya peu à peu. A dix heures, les républicains défendaient les premières maisons de Steinstadt contre l'infanterie du duc d'Enghien, qu'appuyait tout le reste de l'infanterie.

Le duc d'Enghien, aventureux selon son habitude, se porte de la droite, qui est formée par la légion Roger de Damas, à sa gauche, c'est-à-dire au régiment d'Hohenlohe. Les batteries républicaines ont engagé un duel d'artillerie avec l'artillerie condéenne, qui a pu trouver une position favorable un peu en arrière de son infanterie. Soudain, le prince de Condé ordonne à l'artillerie de cesser son tir; son petit-fils, à la tête des grenadiers de la légion, est entré dans Steinstadt. Le duc de Berry,

avec le premier bataillon noble, a pénétré dans le village d'un autre côté. Tout le corps se précipite sur les traces de ces deux jeunes princes, si valeureux. La charge bat sans discontinuer; royalistes et républicains se frappent à coups de baïonnette, à coups de sabre, à coups de pistolet. Les troupes républicaines, refoulées à la sortie du village, veulent prendre les royalistes à revers, quelques compagnies sortent, mais elles sont aussitôt chargées par les hussards de Baschy et de Roger de Damas.

Des cavaliers de la légion, commandés par M. de la Conterie, vont occuper un pont sur la petite rivière de Schliengen. La précaution était bonne, car les Patriotes l'auraient coupé. Ne se rendant par compte de la faiblesse numérique du détachement qui le défend, ils descendent avec précipitation un talus très escarpé et gagnent un plateau, appelé plateau de Sellingen. Leur artillerie s'y établit et répond vivement au feu de l'artillerie condéenne. Un bois qui était entre la rivière et le plateau, un peu en contre-bas, est occupé par les tirailleurs républicains, avec lesquels les troupes du duc d'Enghien et les bataillons nobles entretiennent une vive fusillade.

Le colonel Nansouty, destiné à devenir l'un des meilleurs généraux de cavalerie du premier Empire (1), commande les Patriotes et tire un excellent parti de la position. Son artillerie fit beaucoup de mal aux émigrés, qui s'obstinaient à déboucher de Steinstadt dans leur désir de recommencer le combat à la baïonnette. Les colonnes autrichiennes, retenues sur d'autres points du champ de bataille, n'apparaissaient pas. Les princes s'exposaient, selon leur habitude. Si le duc d'Enghien eût été écouté, son avant-garde aurait recommencé l'attaque des bois d'Oberkamlach. Il courait au milieu des tirailleurs pour activer leur feu. Le vieux prince de Condé lui donna plusieurs fois l'ordre de ne rien entreprendre sans son assentiment; il ne se ménageait pas lui-même, surveillant le tir de son artillerie. Un obus

(1) La famille de Nansouty a fourni, un autre officier général, qui commanda avec distinction une brigade de cavalerie à la bataille de Frœschwiller, le 6 août 1870.

républicain tua à ses côtés un officier du génie nommé du Moulin; une balle heureusement amortie frappa son secrétaire des commandements, le baron de Febvrel.

Le feu ne cessa qu'à six heures du soir; les Condéens avaient deux cent cinquante hommes hors de combat, dont cinquante-quatre officiers ou chasseurs nobles.

Il fallut bivouaquer sur le terrain, l'infanterie en avant de Steinstadt, la cavalerie en arrière du village. M. de Thiboult dit dans son journal (1) que ses compagnons d'armes et lui souffrirent plus que jamais du froid et de la pluie. Celle-ci tomba jusqu'à deux heures dn matin, glaçant hommes et chevaux, enfoncés dans la boue, sans feu et sans vivres.

Moreau avait admirablement tenu tête à l'archiduc, puisqu'il avait donné le temps à la division Desaix, qui escortait son convoi, de franchir le Rhin à Brisach, pendant qu'il contenait l'ennemi. Il évacuait ses positions pendant la nuit du 24 au 25, repassait sur la rive gauche du Rhin et rentrait par petites journées à Strasbourg, « n'ayant jamais doublé une étape » malgré la poursuite des Autrichiens.

L'archiduc avait su avec quel entrain le corps de Condé s'était emparé de Steinstadt et avec quelle constance il l'avait gardé. Il en remercia le prince dans une lettre élogieuse (2).

Le 26 octobre, l'armée se remet en marche; les Condéens sont envoyés dans les montagnes au-dessus du Rhin, en avant de Blanzingen et en face d'Huningue. On se rapproche de cette ville, dont le pont a été mis en défense par les Patriotes. C'est un corps autrichien qui fera ce siège, ainsi que celui de Kehl. Les Condéens sont dirigés sur Neuenbourg, où ils cantonnent, heureux de s'être rapprochés de la patrie, ayant appris à estimer encore

(1) *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, publié et annoté par le comte Gérard de Contades.

(2) « Je ne puis que témoigner une vive satisfaction à Votre Altesse sur les services essentiels que son corps a rendus à l'affaire d'hier. Les dispositions de Votre Altesse, tant au commencement qu'a la fin de l'attaque, ont parfaitement répondu au plan que j'avais formé, et je la prie de recevoir l'expression de ma reconnaissance. »

d'avantage les armées de la République, admirablement commandées et devenues si disciplinées. Les émigrés n'espèrent plus la victoire, ils restent au drapeau par point d'honneur, entendant avec tristesse la canonnade d'Huningue, pleurant leurs morts (1) et consolant leurs blessés, dans ces villages d'Allemagne où l'état-major autrichien les a entassés, comme des prisonniers internés.

L'année 1797 commence peut-être plus tristement encore que les précédentes, avec l'épidémie de typhus dans les cantonnements du corps. Le personnel médical, peu nombreux, mal pourvu, était souvent impuissant à prévenir les suites d'une pénible campagne d'hiver. Le prince de Condé avait placé son quartier général à Mülheim et il avait appelé auprès de lui son petit-fils (2), dont le courage et « l'application » l'avaient si légitimement satisfait. Le duc écrivait le 1er janvier à son père, toujours retenu en Angleterre par des intrigues de toute nature, en le remerciant des compliments sur la campagne : « Elle a été, à la vérité, d'un bien grand intérêt pour qui aime son métier et j'ai cherché à profiter autant que possible et à m'instruire. Je suis heureux d'être parvenu à contenter mon grand-père. C'était mon but le plus cher et je n'ai qu'un regret, c'est que vous n'ayez pas été à portée de partager nos fatigues. »

Le 9 janvier, la garnison républicaine de Kehl capitula après une défense honorable. Le général Desaix, qui la commandait, sut transporter de l'autre côté du Rhin son artillerie et ses munitions. La nouvelle de ce succès de l'archiduc fut célébrée avec

(1) Le prince de Condé mit à l'ordre l'avis qu'il venait de recevoir de l'exécution à Besançon de deux cavaliers du régiment Dauphin qui étaient rentrés dans cette ville croyant que les proscriptions avaient cessé en France et qui moururent en criant : « Vive le roi ! »

(2) Le duc de Berry alla passer huit jours au quartier général de l'archiduc, pour assister aux opérations du siège. Son aide de camp, le chevalier de Franclieu, eut la tête emportée par un boulet. Cet officier avait été blessé à Bersthcim.

une bruyante satisfaction dans le camp autrichien. Le corps de Condé garda, au contraire, une attitude des plus réservées.

Le siège d'Huningue continuait avec activité, mais les royalistes n'eurent pas à y prendre part. L'archiduc prescrivit une modification dans les cantonnements. Tout en laissant le quartier général à Mulheim, l'infanterie était répartie dans des cantonnements beaucoup moins denses ; elle gardait une étendue d'environ quatre lieues. En raison de la pénurie du fourrage, la cavalerie fut cantonnée dans les environs de Villingen « pays sauvage et triste », lisons-nous dans les *Souvenirs* du comte de Puymaigre, Elle devait y rester trois mois.

Le prince de Condé reçut une proposition tout à l'honneur de sa réputation militaire. Le lecteur verra qu'il la déclina simplement et fièrement comme il devait le faire.

Mgr de la Fare lui écrivait que, dans une conversation avec le comte de Saint-Priest qui, par son intimité avec le baron de Thugut, premier ministre de l'empereur, était dans le cas de parler avec quelque connaissance de cause, il lui avait été demandé si, le cas échéant, le prince de Condé accepterait le commandement en chef de l'armée impériale en Italie. « On tiendrait, ajoutait l'évêque de Nancy, par délicatesse pour l'état-major autrichien, à ce que Monseigneur n'emmenât avec lui que Mgr le duc d'Enghien et deux officiers à son choix. Dans le cas où cet arrangement aurait lieu, on espère que Mgr le duc de Bourbon viendrait prendre le commandement en chef de l'armée des émigrés. »

Le prince de Condé répondit, de Mulheim, à la date du 2 janvier 1797 :

« Jusqu'à ce que mon roi, soit légitimement rétabli ou décidément détrôné (ce que je ne puis croire, car bientôt il ne serait pas le seul), je n'abandonnerai point, à moins de maladie ou d'infirmité, une armée, une noblesse pleines de valeur et d'énergie, avec lesquelles je me suis pour ainsi dire identifié, auxquelles je dois tous mes soins dans leurs malheurs, et dont j'ai été assez heureux pour partager les succès. Je dois encore à cette noblesse que j'ai suivie

dans son généreux dévouement, à cette armée que j'ai créée par les secours bienfaisants des puissances et surtout de Sa Majesté Impériale, reconnaissance, attentions, égards et surtout constance à partager jusqu'au bout son sort et ses travaux; je me livre d'autant plus au sentiment profond qui m'attache à elle qu'il ne fait aucun tort à mon fils, sur lequel le roi a d'autres vues, que son séjour et son voisinage font aisément deviner et que j'espère qui finiront par se réaliser.

« A tous ces motifs de devoir et de sentiment qui suffiraient pour me déterminer à rester à une armée devenue pour le moment ma seule patrie, et que je regarde comme la seule place qui convienne à ma situation, il s'en joint encore d'autres qui n'échappent sûrement pas à la justesse de votre esprit. Votre amitié me conseillerait-elle de m'isoler des Français fidèles, comme on me le propose et dans une circonstance comme celle-ci? d'aller mettre les Alpes et une armée jusqu'à présent victorieuse entre la France et moi? tandis que je n'en suis séparé que par un fleuve et une armée battue, découragée et où la désertion est énorme dans l'intérieur? Je sais bien que la politique pourrait peut-être me répondre que je suis aussi loin d'entrer en France où je suis que partout ailleurs. Une funeste expérience peut me le faire craindre, mais enfin je suis au milieu de mes compagnons d'armes, de mes compatriotes, de ceux que je regarde comme mes enfants; et cela me rend le malheur plus supportable que si j'étais séparé d'eux et n'ayant pour société, pour subordonnés que les plus braves gens du monde, à la vérité, mais qui n'entendraient ni ma langue, ni mes manières, et qui ne prendraient qu'une part très médiocre à tout ce qui m'occupe et doit m'occuper uniquement. . . . .

. . . . »

La reproduction de ce document, bien qu'écourtée, semblera peut-être un peu longue; mais elle restitue au chef des émigrés royalistes sa véritable physionomie.

Le 20 janvier, par une de ces après-midis neigeuses et froides du pays de Brisgau, une rumeur joyeuse courut dans les canton-

nements de l'infanterie noble. M. de Malcdent, garde du corps du roi, vient d'arriver porteur d'une lettre de Sa Majesté et d'un coffret... « Les grâces », leur fidélité et l'émulation militaire rendaient précieuses de telles faveurs. Aussi attendit-on avec impatience la mise à l'ordre de la missive royale et des récompenses.

Le roi, qui était alors dans une petite ville du duché de Brunswick, écrivait au prince de Condé :

« A Blankenburg, ce 5 janvier 1797.

« Je cherche à me dédommager, mon cher cousin, de l'impossibilité où j'ai été de continuer à partager les héroïques travaux de ma brave armée, en lui donnant des témoignages certains de ma satisfaction, par les grâces que je vous charge de lui annoncer. Sa valeur l'a fait triompher d'ennemis dignes d'elle, s'ils combattaient pour une meilleure cause. Sa générosité a plus fait : elle a vaincu des haines que l'artifice le plus profond travaillait depuis si longtemps à nourrir. Comme roi, comme père, je lui dois donc une éternelle reconnaissance. Généraux, officiers, gentilshommes, soldats, tous l'ont méritée. Je voudrais pouvoir exprimer à chacun d'eux ce qu'il m'inspire, je remplis ce vœu en m'adressant à vous. Vous êtes à la fois leur chef et leur modèle, je ne puis choisir un meilleur organe, ni vous donner à vous-même une meilleure preuve de l'amitié dont vous savez bien, mon cher cousin, que je suis pénétré pour vous.

« Louis. »

Le duc d'Enghien avait droit aussi à sa part des félicitations royales; elles ne lui manquèrent pas :

« Je me bornerai à vous dire, lui écrivait le roi, que vous avez prouvé qu'il y a des victoires héréditaires, comme des noms, et quand un duc d'Enghien attaque, de quelque côté que ce soit,

les positions d'Hollgraben et de Saint-Peters, elles doivent nécessairement devenir le théâtre de sa gloire. »

Le duc de Berry et le général de Mellet reçurent également des lettres flatteuses écrites de la main du roi. Quant aux autres « grâces », elles étaient aussi nombreuses que méritées : croix de Saint-Louis, diminutions des *vingt* années exigées pour l'obtenir, et brevets de grades supérieurs.

Un seul cordon rouge fut donné au général de la Saulaye, fort souffrant encore de sa blessure d'Oberkamlach ; mais, en revanche, le roi accordait le brevet de maréchal de camp à quarante-deux brigadiers ou colonels, qui se trouvaient d'ailleurs dans les conditions d'ancienneté exigées par les anciennes ordonnances.

Les nouveaux maréchaux de camp s'appelaient : MM. le comte de la Ferronaise, comte de Rurange, le chevalier Le Mintier, le comte de Franclieu, le comte de Bardonnenche, le marquis de Balivière, le vidame de Vassé, le vicomte de Clermont-Tonnerre, le comte Charles de Damas, le vicomte de Montchal, de Jobal, le chevalier de Carbonnier, le comte Étienne de Damas, le comte de Noinville, de Nadal, le vicomte de Dortans, de Mayrot, le comte de Lascaris, le comte d'Astorg, le baron de Rocque, le comte Alexandre de Damas, le marquis d'Anglade, le baron de La Rochefoucauld, de Rizon, de Maumigny, le comte du Prat, le le commandeur de Lanjamet, le comte de la Laurencie, le marquis de Mazancourt, le vicomte de Morg, de la Châtre, le baron de Tschoudy, de Pontet, d'Espeyron, le chevalier d'Hoffelize, le vicomte de Montesson, de Rospieg, le vicomte de Brachet, de Riolet, de la Borde, le baron de Bombelles, de Solemy.

Le prince de Condé félicita, par la voie de l'ordre, ses compagnons d'armes des « suffrages glorieux » qu'ils avaient su conquérir. Il les remercia, en termes émus et délicats, de leur valeur et de leur discipline pendant la dernière campagne. Songeant sans doute aux victimes de la terrible nuit du 13 août, le prince ajoutait dans sa paternelle tristesse : « La gloire de l'armée est la seule consolation que je puisse éprouver de la perte de tant de braves gens que je regrette tous les jours. Puissent les événements futurs couronner incessamment tant de travaux et me

procurer enfin le bonheur de voir la noblesse française plus heureuse et rétablie sous l'autorité de son roi légitime, dans l'héritage de ses pères et de son antique splendeur ! »

La garnison qui défendait la tête du pont d'Huningue capitula le 1er février; ce qui rendit disponible une grande partie des troupes autrichiennes, dont le rôle se borna à surveiller le Rhin, pendant le reste de l'hiver. Moreau et sa brave armée brûlaient de prendre leur revanche, mais l'hiver rigoureux, la pénurie de munitions, le manque d'équipages de pont, tout les obligeait à temporiser.

A l'armée de Condé, des changements importants se préparaient. L'Angleterre fournissait la solde; elle exigea, par l'organe de son commissaire, sir Crauffurds, qu'en raison des vides de la campagne, on supprimât un certain nombre de corps soldés. Le prince dut y consentir et prononcer l'incorporation des dragons de Clermont-Tonnerre dans le régiment Dauphin, celle des chasseurs d'Astorg dans le régiment de Noinville, celle de l'escadron de dragons de Fargues, dans le régiment Étienne de Damas.

En outre, sur les instances de l'officier anglais, le troisième régiment de cavalerie noble qui n'avait jamais compris qu'un escadron, commandé par le colonel de Chambrun, fut versé dans le premier régiment noble à cheval, les officiers de cet escadron et ceux de Clermont-Tonnerre, Astorg et Fargues furent placés, pour ordre, dans le second régiment noble comme simples cavaliers. Toutefois en dehors des recrues ils devaient former un groupe distinct commandé par M. Montmorency-Laval, maréchal de camp.

CHAPITRE XX

LA REVANCHE DE MOREAU
A LA SOLDE DE LA RUSSIE. — SÉJOUR EN WOLHYNIE.

Il était de toute évidence que le général Moreau franchirait le Rhin aux premiers jours du printemps. L'archiduc Charles avait été prendre le commandement de l'armée d'Italie pour essayer de réparer les fautes de Wurmser et de s'opposer à la marche victorieuse de Bonaparte, dont s'épouvantait à bon droit le Conseil Aulique. Le successeur de l'archiduc sur les bords du Rhin était le général de La Tour avec le général Mack comme chef d'état-major (quartier-maître général). Ils n'étaient ni l'un ni l'autre en état de résister à Moreau.

Aussi, le 20 avril, lorsque l'armée républicaine franchit le Rhin à Dirsheim, au-dessous de Kehl, ne trouva-t-elle pour lui disputer le passage qu'un régiment impérial qui fut presque entièrement détruit ou pris. La cavalerie de Moreau, se répandant avec audace sur la rive droite du Rhin, rencontra, dans leurs cantonnements, des troupes autrichiennes, qui se rendirent ou qui prirent la fuite.

Des hussards républicains, pénétrant à l'improviste dans les rues d'Offenbourg, y produisirent une telle panique qu'un bataillon autrichien de garde auprès du quartier général mit bas les armes, sans tenter la moindre résistance.

L'armée de Condé se gardait mieux car, même surprise, elle se

serait défendue, mais fort heureusement le général d'Ecquevilly, chef d'état-major de la cavalerie, eut la mission de rassembler les différents détachements cantonnés autour de Rothweil. Cet officier général réquisitionna des voitures et des chevaux et enleva rapidement les bagages et les objets de campement qu'il dirigea avec une escorte particulière sur Ulm; la cavalerie noble alla ensuite, à grande allure, rallier le prince de Condé et son infanterie, à Grotzingen, selon l'ordre que le prince venait de donner.

A Fribourg se trouve le prince Joseph de Lorraine, qui commande quelques bataillons hongrois et croates; il engage le corps de Condé à se joindre à lui et à tenter une retraite, en regagnant les gorges de Neustatt et les rives du Danube. Déjà les têtes de colonne de Moreau sont à Ettenheim, elles pénètrent hardiment dans la vallée de l'Elz; l'armée de Condé est abandonnée dans ces montagnes, dont quarante mille républicains vont fermer les issues. Les royalistes sont à Ehrenstetten, surveillant avec soin les débouchés, ayant placé l'artillerie sur les hauteurs, lorsqu'un officier, envoyé par le général Mack, vient donner communication de l'armistice de Léoben. Les victoires de Bonaparte en Italie empêchaient Moreau de prendre une revanche qui s'annonçait facile. La suspension d'armes, qui devait être suivie, six mois après, du traité de Campo-Formio, fut accueillie avec joie dans le camp des émigrés. Le commandement du général de La Tour manquait évidemment de prévoyance et d'énergie.

Le corps reçut l'ordre d'aller cantonner sur les bords du lac de Constance, autour d'Uberlingen, où il se trouva concentré dans les derniers jours de mai. Sur ces rives verdoyantes, parsemées de villes et de villages, avec la chaîne du Sœntis au sud et les montagnes du Vorarlberg autrichien, les émigrés se reposaient, pêchaient... et chassaient. Ils en avaient bien le droit, après tant de fatigues, mais à la condition d'y être autorisés par les propriétaires, ce dont ils se souciaient médiocrement. Aussi les plaintes se multiplièrent-elles. A la suite d'une superbe battue de chevreuils, le grand bailli se plaignit au prince qui mit aux

arrêts le capitaine commandant la compagnie à laquelle étaient présumés appartenir les chasseurs délinquants. Cet officier était le marquis de Mauroy, maréchal de camp, ayant de glorieux états de services, estimé de tous à l'armée de Condé (1). Lorsqne le capitaine fut aux arrêts, les coupables vinrent aussitôt se déclarer et se rendirent en prison. On voit qu'à l'armée de Condé les chefs restaient aimés de ces gentilshommes un peu turbulents, qui passaient brusquement de la vie du soldat en campagne, avec ses dangers, ses labeurs et ses surprises, à l'oisiveté de l'armistice et à ses distractions cynégétiques. Le mois de juin 1797 n'eut comme incident qu'une revue minutieuse du général autrichien de Nauendorf, qui avait pour mission discrète de rechercher dans les corps soldés de l'armée de Condé les déserteurs autrichiens. On en reconnut peu.

C'était une revue de départ que le gouvernement impérial infligeait au corps, car après avoir exigé du prince un changement de cantonnements pour son avant-garde, qui fut envoyée à Waldsée, Wurzach et Ochsenhausen, il le prévint qu'en raison de la paix prochaine, l'armée de Condé ne ferait plus partie de l'armée autrichienne. On pouvait prévoir également que le gouvernement britannique allait cesser ses subsides.

Le prince de Condé avait eu personnellement des relations étroites avec l'empereur de Russie, Paul I[er]. Il éprouva une vive satisfaction, au milieu de ses cruelles perplexités, lorsque M. d'Alopeus, ministre de Russie en Saxe, vint communiquer l'offre de son souverain. Le tzar proposait de prendre le corps à sa solde, sous certaines conditions qui furent acceptées en principe, ainsi que le témoigne l'ordre du jour suivant :

« S. M. I. l'empereur de Russie me fait l'honneur de me mander que le roi de France vient de faire auprès de lui une démarche à l'égard de cette armée, et que Sa Majesté Impériale se flatte que Sa Majesté et moi aurons lieu d'être satisfaits des

(1) Le marquis de Mauroy, qui appartenait à l'illustre famille de ce nom, originaire de Champagne, mourut en 1818, lieutenant général et grand croix de Saint-Louis. Il était officier général depuis 1770.

ouvertures que son ministre est chargé de me faire en son nom. L'empereur de Russie veut bien venir au secours de l'armée, ce souverain va demander aux cours de Vienne et de Londres de nous continuer leurs généreux bienfaits jusqu'à ce que tous les arrangements soient pris. Il veut bien me faire espérer que du moment où il se chargera de l'armée, depuis le lieutenant général jusqu'au dernier soldat, tous les individus qui la composeront conserveront les mêmes appointements et la solde dont ils jouissent dans ce moment. On ne saura que par le retour du courrier, qui va être envoyé en Russie, la nature et l'espèce des concessions héréditaires et disponibles que Sa Majesté Impériale veut bien promettre à l'armée, en accordant à cet effet à la noblesse française les mêmes droits dont jouit la noblesse russe.

« LOUIS-JOSEPH DE BOURBON.

« Uberlingen, 20 juillet 1797. »

Dans la journée du 3 septembre, le prince Gortschakoff, colonel aide de camp de l'empereur de Russie, arrivait au quartier général pour arrêter les dernières dispositions du départ. La solde anglaise cessait le 16 septembre, et comme la solde russe ne commençait que le 1er octobre, pendant quatorze jours, les officiers et les militaires des troupes nobles ne recevront rien, le prince de Condé va épuiser les derniers louis de sa cassette en les partageant entre les sous-officiers et les soldats des troupes soldées.

Un nouvel ordre du prince informait le corps des dernières décisions de l'empereur de Russie.

« L'armée marchera dans sa formation actuelle et ne recevra celle qui devra lui être donnée qu'à son arrivée dans les États de S. M. l'empereur de toute les Russies, aux environs de Woldzimir, en Wolhynie, *où le climat est doux et le sol fertile;* elle devra être établie militairement sous le nom de corps de Condé, et sous les ordres toujours directs de Son Altesse Sérénissime.

« L'armée conservera le libre exercice de sa religion.

« Tous ceux qui seront compris dans la nouvelle formation conserveront les appointements dont ils jouissent à présent et le grade qu'ils ont dans les armées françaises; ceux qui n'y seront pas employés conserveront pareillement l'un et l'autre en qualité de surnuméraires.

« L'armée devra prêter le serment de fidélité aux drapeaux et à la défense de S. M. l'empereur de Russie et suivra en tout point les règlements militaires de cet empire. Elle prendra l'uniforme et la cocarde russe. On fera connaître ultérieurement la formation et les règlements. »

Le prince de Condé, toujours paternel, ajoutait dans sa communication que ces règlements étaient justes sans être sévères, qu'aucune punition quelconque n'y était arbitraire et que les officiers et gentilshommes ne pouvaient être punis que par les arrêts et la radiation des contrôles, toute autre punition ne pouvant être ordonnée que par l'empereur lui-même.

Le tzar ne prenait à sa solde que les troupes nobles et les Français des troupes soldées, quelque fût leur grade. Une exception fut cependant faite à l'égard du régiment de Hohenlohe, « attendu que sa propriété appartenait à un prince de l'empire » et qui était alors reçu en totalité au service de la Russie.

Le gouvernement anglais avait décidé que les chevaux lui seraient restitués. Toutefois le commissaire, sir Crauffurd, laissa leurs chevaux à tous les officiers et bas-officiers de la cavalerie noble et même à tous les simples cavaliers nobles à qui leur âge, leurs blessures ou leurs infirmités rendaient la marche difficile. Le général d'Ecquevilly en remit la liste qui fut acceptée sans difficulté. Des secours en argent furent encore distribués par les soins du commissaire britannique aux femmes et aux enfants des émigrés militaires qui suivaient l'armée. Le prince de Condé et le duc de Berry devaient aller prendre les derniers ordres du roi, puis faire leur cour à l'empereur, qui les attendait à Saint-Pétersbourg, pendant que le duc d'Enghien mettrait en marche les colonnes de l'armée et les conduirait en Russie.

Le nom d'« armée » était moins en rapport que jamais avec la fai-

blesse de ses effectifs, très affaiblis par la réduction et presque la suppression des troupes soldées. Les corps nobles étaient diminués d'environ un tiers, beaucoup de militaires leur appartenant ne se sentaient pas le courage d'aller en Russie, dans un pays si différent de la France et si éloigné. Ils espéraient obtenir la radiation de la liste des émigrés et rêvaient à une vie de calme et de retraite, sur le sol de la patrie. Quelques-uns devaient être cruellement déçus dans leur confiance prématurée. Les déportations de Fructidor conseillaient la prudence. Aussi, beaucoup de royalistes, affaiblis par l'âge ou par les dernières campagnes, demeurèrent en Allemagne.

Des adieux s'échangèrent, soulignant avec une morne tristesse cette scission de la noblesse émigrée. Ceux qui restaient au drapeau excusaient cependant ceux qui s'en séparaient, prévoyant que la Russie se lasserait un jour de les soutenir de ses subsides. La fraternité des rois, comme celle des peuples, est malheureusement éphémère et toutes les raisons de sentiment ne prévalent pas contre les intérêts particuliers...

L'ordre de départ fut lu le 4 octobre dans les compagnies. Le duc d'Enghien, pour concilier les intérêts de l'armée et les exigences du prince Gortschakoff, constituait trois colonnes : celle des équipages, escortée d'un bataillon du régiment de Hohenlohe, partait le 8 octobre, sous le commandement du général Charles du Boys, la seconde était formée de tous les officiers montés et de tous ceux qui étaient autorisés à emmener leurs montures, y compris les officiers généraux ; le lieutenant général de Wall la commandait. Elle était mise en route le 9 et avait les mêmes étapes que celle des équipages : Ravensbourg, Memmingen, Landsberg, Munich, Braunau, Lintz et Ollmutz. Une troisième et dernière colonne, commandée personnellement par le duc d'Enghien, de beaucoup la plus forte, comprenait le quartier général, toute l'infanterie, l'artillerie et toute la cavalerie démontée, elle se mettait en marche, le 10, pour aller s'embarquer sur le Danube, le 18, à Gunderkingen.

Nous ne donnerons pas la liste de ses nombreuses étapes qui sont très nettement énumérées pour les différentes colonnes, dans

l'ouvrage du général d'Ecquevilly (1), mais nous emprunterons au beau livre de M. Welschinger (2) le tableau de l'armée de Condé en marche :

« Pour restaurer la monarchie légitime, 4,000 royalistes s'acheminèrent vers la Pologne ! « Ils quittaient, non sans regret, la région qui avoisinait le Rhin et l'Alsace, ils se dirigeaient vers un pays inconnu avec plus de résignation que d'entrain.

« Quelques jeunes officiers essayaient de relever le moral de leurs camarades et célébraient leur nouveau chef. Ils chantaient sur un air du *Déserteur* :

« Nous partons conduits par d'Enghien,
« Il aime l'amour et le vin,
« Il aime bien aussi la gloire.
« Avec ces trois goûts on doit croire
« Qu'il est au gré de nos désirs,
« Car avec lui sont les plaisirs
« Et sous ses pas est la victoire. »

Le duc d'Enghien, si populaire à juste titre, éprouva bien des difficultés pendant cette route de trois mois. Tant que l'on fut en Souabe, tout sembla facile, mais les complications surgirent au moment de l'embarquement. Lorsque la colonne arriva à Rein, la plupart des bateaux n'étaient pas prêts; il fallut y faire travailler jour et nuit. Le Danube, dans cette saison, est ensablé et garni d'écueils. Ses eaux très basses empêchaient la navigation de nuit, surtout par le temps de brouillard qui régnait.

Le corps voyagea par « quatre colonnes d'eau » et il en fut formé une cinquième qui suivit la voie de terre, avec une centaine de chevaux de selle et d'attelage.

Nous relevons dans une lettre du duc d'Enghien au duc de Bourbon l'état et la force des colonnes, à la date du 20 octobre:

1re colonne, embarquée le 20 : la légion, le bataillon de Hohenlohe, Baschy et Carneville, *1,069 hommes* présents, officiers compris.

(1) *Les Campagnes du corps de Condé*, Paris, Lenormant, 1818.
(2) *Le duc d'Enghien*, par M. Welschinger.

2e colonne, embarquée le 21 : la brigade française Dauphin, Etienne de Damas, les chevaliers de la Couronne et Noinville, *902 hommes.*

3e colonne, embarquée le 22 : les chasseurs et cavaliers nobles, *1,390 hommes* non compris les 100 gardes du corps, ce qui ferait *1,490 hommes.*

4e colonne, embarquée le 23 : le quartier général de la compagnie française et suisse, l'artillerie et quelques voitures, *357 hommes*, non compris le quartier général.

Total de la force de la colonne d'eau, en y comprenant les 212 malades de l'hôpital qui suivent : *4,020* hommes.

Le jeune prince devait discuter les détails multiples et compliqués de l'opération avec les commissaires autrichiens et avec le prince Gortschakoff. Il y fait allusion avec sa gaieté militaire, toujours vivace :

« Mille petits accès d'humeur qui passent et qu'on n'écoute pas. Un seul aurait pu avoir de la suite, c'est un malentendu entre Ménibus (1) et le prince Gortschakoff. La discussion a été assez vive, assez longue et à moins de s'envoyer où vous savez, il est difficile de s'en dire davantage. C'était à l'occasion de caissons qui auraient dû être embarqués le soir et qui ne l'étaient pas le lendemain matin. Ils ont eu tort tous les deux; tous les deux le sentent, et il n'est plus question de rien.

« Le prince voulait qu'il donnât sa démission, voulait faire un rapport foudroyant à sa cour, tout cela est tombé dans le Danube. J'ai fait mettre Ménibus aux arrêts pour jusqu'à Krems. Il y a eu aussi des difficultés entre le prince et La Rochefoucauld » (2).

Comme il voulait éviter les froissements entre les militaires des corps nobles et ceux des corps soldés, le duc d'Enghien ne les avait pas mêlés sur les mêmes radeaux. A certains moments,

(1) La famille de Ménibus a fourni plusieurs officiers généraux ou supérieurs à l'arme de l'artillerie.

(2) Le baron de la Rochefoucauld, alors maréchal de camp et attaché à l'état-major général de l'armée, devint à la Restauration lieutenant général et directeur général du dépôt de la Guerre. Il avait épousé en émigration la fille du marquis de Mauroy et mourut en 1834.

l'emploi de la rame était nécessaire et, ce qui nous étonne aujourd'hui, une telle occupation humiliait ceux qui s'y livraient. Si les soldats des troupes soldées avaient ramé sur un bateau ou un radeau de chasseurs nobles, « ils n'auraient pas manqué de dire qu'on les traitait comme des forçats. »

Et le prince ajoute :

« J'ai préféré arranger la chose, de manière que, ne faisant qu'une seule colonne des chasseurs et cavaliers nobles, ils seraient obligés de donner un coup de main dans l'occasion pour leur sûreté. « Je l'ai dit tout haut dans leurs groupes, sur le rivage, tous l'ont trouvé tout simple, l'ont regardé comme un plaisir et un amusement, comme je leur présentais la chose et c'était encore à qui irait la rame au moment du départ. »

La colonne du duc d'Enghien arriva à Ratisbonne le 26 octobre, et le 1er novembre à Stein, sur la rive gauche du Danube. La navigation se terminait là. On reprenait les longues étapes.

Pendant leurs rares séjours dans les villes de quelque importance, les émigrés achetaient des grammaires polonaises et russes et toutes les cartes géographiques des pays avoisinant la Pologne et de la Pologne elle-même. Ils achetaient aussi, malheureusement, une quantité de fusils de chasse dont ils devaient faire un trop bon usage, pendant la route, et motiver des plaintes continuelles de la part des châtelains, toujours jaloux de leurs droits cynégétiques.

En dehors du braconnage, les Condéens se livraient à un autre genre de distraction qui ne pouvait que mécontenter les populations autrichiennes lorsqu'elles comprenaient la langue française. Gardant à la cour de Vienne et à l'armée de l'empereur quelque rancunes, les royalistes, incorrigibles dans leur gaieté et leur malice, chantaient à pleins poumons une longue chanson, fort satyrique, composée par le marquis de Bouthillier, major général, sur l'air d'un vieux pont-neuf. L'empereur d'Autriche était mis en scène fort spirituellement (1) au lendemain

(1) L'empereur d'Autriche venait d'écrire au prince de Condé une lettre de regrets au sujet du départ des corps. Cette lettre, rédigée en style assez

de la paix que ses plénipotentiaires avaient signé à Léoben avec la République française !

On supposait que François II écrivait au prince de Condé :

Vous m'avez servi bien
Mon cousin,
Très fort, je vous regrette ;
Mais tout doit avoir fin
Mon cousin,
Puisque ma paix est faite,
Mon cousin,
Voilà, mon cousin, l'allure, mon cousin,
Voilà, mon cousin, l'allure.
. . . .

Et il y avait six couplets, d'une verve endiablée. « La chanson de route » qui a maintenant ses coudées franches, et même ses recommandations officielles dans certains de nos corps d'armée, égayait les exilés et leur faisait trouver l'étape moins pénible.

La marche devint de plus en plus difficile, dans la Galicie autrichienne, où le corps pénétra le 4 décembre. Les chemins étaient effroyables, et les deux autres colonnes des généraux du Boys et de Wall avaient contribué à les rendre moins praticables. Les équipages restaient dans les fondrières, les roues se brisaient, les chevaux tombaient. Aussi les troupes ne faisaient-elles que quatre à six lieues par jour et arrivaient-elles harassées au cantonnement.

Le 30 décembre, le corps franchit le Bug, rivière qui servait alors de frontière, sur ce point, entre la Galicie autrichienne et la Pologne russe. A quelques verstes (1) de la rivière, au premier village de la Wolhynie, un pope, avec un groupe d'officiers russes et un piquet de cosaques, attendait les royalistes de

sec, parlait des avantages que l'empereur de Russie voulait bien offrir. C'est précisément cette sécheresse qui excita la verve moqueuse des Condéens.

(1) La verste russe correspond à 1,067 mètres.

France, pour leur faire prêter serment de fidélité et d'obéissance à l'empereur de Russie (1).

Les troupes formèrent le carré, un autel fut dressé avec des tambours, l'aumônier lut la formule du serment que les soldats prêtèrent en levant la main. Les officiers le signèrent individuellement. « Là, dit M. de Puymaigre dans ses souvenirs, nous quittâmes à regret cette cocarde blanche, signe du ralliement et du but de nos efforts, pour prendre les insignes moscovites. »

Conformément aux ordres de l'empereur de Russie, la colonne se rendit le 2 janvier 1798 à Ustcluck où elle séjourna le lendemain, et alla cantonner le 4 à Wlodzimir, mais cette ville n'offrait aucune ressource. Le quartier général et les états-majors des deux régiments nobles devaient cependant y être établis. Le prince Gortschakow prit sur lui d'indiquer la petite ville de Lutzko pour cette destination. Le duc d'Enghien s'y rendit et procéda aux cantonnements de ses troupes, qui se trouvaient tellement resserrés qu'on accueillit avec joie un nouvel ordre impérial, qui indiquait d'autres points de stationnement autour de Dubno, l'ancien lieu de réunion des *contrats* de la province (2).

La ville était agréable, bien bâtie pour une ville russe, avec de nombreux hôtels particuliers, dont quelques-uns furent mis à la disposition des officiers généraux de corps.

« L'on trouve à Dubno, dit M. de Thiboult dans son journal, à peu près tout ce qui convient à des Français, en marchandises, cafés, auberges. Comme il y a plusieurs femmes du quartier général qui reçoivent et tiennent maison, l'on y jouit à peu près des mœurs et des habitudes de France. Enfin, c'est un exil supportable. »

Quant aux cantonnements, le fourrier de la 5e compagnie noble déclare qu'ils présentent peu d'agréments :

(1) *Voir* dans l'ouvrage de Muret, *Histoire de l'armée de Condé*, la longue formule du serment.

(2) C'était une assemblée rappelant les *Etats* de nos anciennes provinces.

« Sans parler de la mauvaise nature des logements, dont quelques-uns sont des huttes avec four et fumée, qu'il faut partager avec les serfs, l'on éprouve beaucoup de désagréments dans les villages par la difficulté qu'il y a à s'approvisionner. » La même compagnie occupait quelquefois trois ou quatre villages, distants d'une lieue et demie les uns des autres, ce qui les faisait vivre dans une sorte d'isolement bien pénible, surtout à cette époque de l'année. « L'abondance est cependant dans le pays, disait M. de Thiboult ».

M. de Puymaigre, alors officier à la suite du régiment noble à cheval, constate aussi que les émigrés pouvaient y vivre dans des conditions beaucoup moins difficiles qu'en Allemagne : « Nous fûmes cantonnés dans divers bourgs et villages, dans un rayon d'environ vingt lieues, et l'existence matérielle fut abondamment assurée au dernier soldat par la profusion et le bas prix des vivres (1) ».

Aussitôt que ses troupes furent à peu près installées, le duc d'Enghien vint rejoindre son grand-père à Saint-Pétersbourg, l'empereur de Russie désirait le voir. Le lieutenant général de Wall prit le commandement, à la date du 26 janvier.

Louis XVIII recevait à Mitau, en Courlande, une hospitalité fort convenable, mais que le caprice de l'empereur Paul devait abréger. Un détachement de cent gardes du corps, choisis parmi les plus âgés et les moins valides, faisait le service auprès du roi.

Après un séjour de six semaines à Saint-Pétersbourg, que l'humeur fantasque de Paul I[er] rendait parfois pénible, le prince de Condé et le duc d'Enghien prirent congé du tzar à la date du 6 mars et repartirent e lendemain pour la Wolhynie, accompagnés des généraux d'Ecquevilly et de la Laurencie, du comte de Baschy du Cayla et de quelques aides de camp. Pendant

(1) « Je me rappelle qu'une livre de viande coûtait cinq kopecks, un sou ; une douzaine d'œufs, un chapon, trois ou quatre sous, mais le vin, le café, le sucre, les objets de luxe pour la toilette, tout cela venait d'Angleterre et était à un prix excessif. » (*Souvenirs du comte de Puymaigre*, Plon, édit. Paris.)

tout le parcours, les autorités russes et les membres de la noblesse venaient saluer les deux princes français et leur offraient l'hospitalité.

Le 30 mars, les princes arrivaient à Dubno, et s'installaient dans le beau château du prince Lubomirsky.

Pour les premiers jours d'avril, la nouvelle organisation décidée par l'empereur fut appliquée. Le corps de Condé formait, dans l'armée russe, une division séparée, sous le commandement du prince, qui n'avait aucun intermédiaire pour recevoir ou solliciter les ordres du tzar.

Le corps, d'un effectif total d'environ 6,000 hommes, comprenait cinq régiments :

1° Les deux régiments nobles à cheval, le corps des chevaliers de la Couronne et la compagnie des volontaires nobles d'Etienne de Damas furent incorporés et formèrent le *régiment noble à cheval de Berry*, chef : le duc de Berry, alors absent, et remplacé par le général de Mellet.

Cantonnements : Locatzé et environs.

2° Les régiments du Dauphin (volontaires nobles) de Noinville, de Baschy, de Carneville, d'Etienne de Damas et les hussards de la légion Roger de Damas formèrent le *régiment des Dragons d'Enghien*, chef : le duc d'Enghien ; cantonnements : Lutzko et environs.

3° Le régiment des chasseurs nobles formait le *régiment noble à pied de Condé*, chef nominal : le prince de Condé; colonel effectif : le général de Mazancourt; cantonnements : Wlodzimir et environs.

4° Les régiments de Bardonnenche, de Damas, de Montesson, de Lascaris et l'infanterie de la légion Roger de Damas formèrent le *régiment des grenadiers de Bourbon;* chef nominal : le duc de Bourbon; colonel effectif : le général de Salgues; cantonnements : Lutzko et environs.

5. Le régiment des fusiliers de Hohenlohe gardait sa formation, chef : le prince Charles de Hohenlohe; cantonnements : Kowell.

La formation russe ne comprenant pas le nombre d'officiers présents au corps, ceux qui étaient en excédant furent attachés

comme « surnuméraires » à la suite des régiments. L'empereur de Russie avait prescrit le maintien des états-majors existants ; les chefs prirent le titre russe d'adjudants généraux (1). Le général de Bouthillier eut le titre d'adjudant général de l'infanterie, le général d'Ecquevilly, celui d'adjudant général du corps de Condé.

L'artillerie et le génie à Podobzé, la prévôté, les compagnies française et suisse du quartier général à Dubno gardaient leur organisation.

Le corps prenait les uniformes russes, un peu modifiés : uniforme vert pour l'infanterie, blanc pour la cavalerie, avec collets et parements noirs. Les corps nobles portaient des boutonnières en or. Les dragons d'Enghien portaient le casque, les autres troupes le chapeau. Les officiers prirent l'écharpe, comme signe de service (2).

Le prince de Condé obtint de faire venir à Dubno un bataillon du régiment de Bourbon. Il alla visiter les cantonnements et distribua, avec l'appareil militaire d'usage, les nouveaux drapeaux et étendards, que l'empereur lui avait fait parvenir.

Les événements saillants qui intéressèrent le corps furent la communication du mariage du duc d'Angoulême avec Madame Royale, à la fin d'octobre, et l'arrivée du duc de Berry à Locatzé, le 20 novembre, pour prendre le commandement de son régiment.

Les généraux de la Laurencie et de Virieu, ce dernier, commandeur de Malte, y succombèrent. Le prince Charles de Hohenlohe donna sa démission, mais avant de quitter la Russie, il demanda et obtint que son successeur fut le chevalier Durand, ancien capitaine d'artillerie et lieutenant-colonel dans Hohenlohe. Le régiment prit le nom de régiment de Durand.

(1) C'était aussi le titre adopté dans les armées républicaines, comme nous l'avons vu, pour les corps d'armée et les divisions, mais il y avait à chaque armée un général dit chef d'état-major.

(2) Les officiers sans emploi portaient un uniforme spécial, dit uniforme de l'armée ; vert pour l'infanterie, blanc pour la cavalerie, avec collets et parements rouges pour les deux armes.

Malgré la présence d'un certain nombre de jeunes femmes, que leurs maris avaient fait venir d'Allemagne en Wolhynie, malgré l'arrivée de quelques jeunes filles qui rejoignaient leurs pères, telles que la princesse de Rohan Rochefort, la douce et fidèle fiancée du duc d'Enghien, une incurable nostalgie engourdissait les Condéens. Ils n'avaient plus le stimulant de la guerre, la proximité de la patrie, l'ennui les accablait.

Comme le dit M. Welschinger, dans son livre *Le duc d'Enghien,* le prince de Condé et son petit-fils (1) essayaient en vain de réagir : « Des manœuvres fréquentes, des parades à la manière russe furent aussitôt ordonnées. Malgré ces exercices salutaires, l'oisiveté envahit les cantonnements; les soldats, à l'exemple de certains officiers, se laissèrent aller au jeu et à ses redoutables conséquences. Ceux-ci sollicitèrent des congés; ceux-là frappés d'un ennui mortel quittèrent définitivement l'armée. »

Qu'ils étaient tristes, en effet, ces villages de Wolhynie, avec des cantonnements éparpillés dans des bourgades, bâties en chaumières et en cabanes, avec la promiscuité des bandes de Juifs qui venaient à la curée des derniers louis de France, avec la surveillance jalouse et brutale de l'autorité militaire russe. La police de l'empereur intercepte les lettres et si le gouvernement y est critiqué, les railleurs prennent le chemin de la Sibérie (2).

Il n'est pas jusqu'à la parade, à laquelle tous les jours il faut assister, dans les cantonnements, pendant une heure et demie, tête nue, sans pelisse ni manteau, pour mieux honorer le drapeau. Les fleurs de lys de France ne s'y voient plus qu'aux angles, encadrant l'aigle moscovite au milieu ! Ce n'est plus le

(1) La princesse Louise de Condé, chassée de la Suisse par l'invasion républicaine, vint avec ses compagnes les religieuses à Orcha (Russie blanche). Pas plus que Louis XVIII, elle ne devait être tolérée longtemps par l'empereur de Russie.

(2) MM. de Beaumanoir, des Clauzets et d'autres en firent la dangereuse expérience. Un grand nombre d'émigrés furent expulsés des États de l'empereur, pour des motifs les plus futils. La moindre délation d'un agent subalterne russe provoquait des mesures de rigueur.

drapeau de la monarchie libre et fier, l'étendard de Rocroi, de Denain, de Fontenoy, c'est le fanion de manœuvre d'une troupe soldée par l'étranger...

Cependant quelques compagnies nobles avaient la bonne fortune d'être cantonnées près de châteaux hospitaliers. La noblesse polonaise aimait d'instinct les gentilshommes braves, spirituels et malheureux; elle fêtait donc les émigrés lorsqu'elle en trouvait dans son voisinage et ceux-ci payaient leur bienvenue par leur esprit et leur amabilité.

Il faut lire dans les *Souvenirs de l'émigration* du comte de Puymaigre, l'entrée qu'il fit avec son ami, le baron de Serocourt, dans un château où se donnait une fastueuse réception, avec quelle crânerie charmante ils se présentèrent à la maîtresse de maison « tous deux émigrés pour l'autel et le trône et fort charmés de vous faire notre cour ». On accueillit à merveille les deux émigrés.

Le comte de Contades rappelle dans le *journal* de M. de Thiboult, que jamais peut-être la comédie n'obtint plus de succès que pendant le séjour en Wolhynie de l'armée de Condé.

« Ces gentilshommes, dont on eût pu croire la gaieté perdue dans une marche de 400 lieues et l'animation paralysée par un climat glacial, surent retrouver, après sept à huit ans d'émigration et de misère, les grandes façons et les traditions de la Comédie française. Le répertoire presque entier fut joué en Pologne et sur nul théâtre les représentations ne furent plus fréquentées que sur celui de la comtesse Czaka. »

Malheureusement la plus grande partie des Condéens était éloignée des châteaux de Mme de Sapicha et de la comtesse Rejowska, où l'on rivalisait d'amabilité et de distractions avec celui de la séduisante comtesse, que chantait en strophes enflammées toute l'académie condéenne.

(1) Parmi les meilleurs acteurs de cette compagnie mondaine, se distinguaient le général de Bouthillier et les colonels princes de Broglie et d'Esclaibes.

(2) Le prince de Condé n'interrompit qu'une seule fois, le 9 février, la parade à laquelle Paul I tenait d'une façon exagérée.

Le duc d''Enghien écrivait au duc de Bourbon : « Quelle vie pénible il faut mener en Russie. D'abord il est impossible de se déplaire autant à un service que je me déplais à celui-ci. Tout y est absolument opposé à nos idées, à nos principes ; tout est peine, travail et aucun agrément. »

Et plus loin :

« Dans le fait, tout est ici si différent des usages, des mœurs de notre pays, que même en désirant de plaire au souverain bienfaisant qui nous nourrit, involontairement nous lui déplaisons en mille choses. « La même chose est pour les habitants, pour les autorités civiles, etc... Aussi je regarde cette colonie militaire impossible à considérer comme un établissement durable.

« Messieurs les Polonais sont en général les plus grands gueux du monde, remuants, mécontents, poltrons et conspirateurs en même temps. Ils nous ont reçus à merveille, espérant que nous partagerions leurs opinions, mais lorsqu'ils ont vu que nous étions prêts à leur couper les oreilles au premier ordre de notre nouveau souverain, ils ont changé de ton et de manières et nous n'obtenons d'eux ce qui nous est dû que par la force et avec humeur de leur part. » (*Le duc d'Enghien*, par M. Welschinger.)

Aussi accueille-t-on joyeusement les bruits de guerre qui circulent à l'entrée de l'hiver. Le froid était intense, car le thermomètre descendait presque tous les jours de décembre et de janvier à trente degrés au-dessous de zéro.

On commentait avec plaisir la communication du prince de Condé, informant les militaires du corps que « Son Altesse a reçu l'ordre de Sa Majesté Impériale de les tenir prêts à marcher militairement ; en conséquence, tous les chefs feront parvenir, dans le plus court délai possible, aux chefs d'état-major, une liste des individus de tout grade qui sont hors d'état de suivre le corps pour le moment. »

La seconde coalition préparait une nouvelle invasion (1). Le

(1) Le Directoire répondit par une déclaration de guerre qu'il envoya le 12 mars 1799 au général Jourdan, pour arrêter la marche en avant des Autrichiens.

vieux maréchal Suwarow commande en chef les troupes russes. En Italie, l'armée autrichienne, sous les ordres du général Kray, est déjà aux prises avec l'armée française, qui a pour chef le général Schérer (1), pendant que les troupes de l'archiduc Charles vont se rencontrer avec celles de Jourdan, entre le Danube et le lac de Constance. L'infanterie du corps de Condé doit partir avec son artillerie au commencement d'avril. La cavalerie attendra que sa remonte soit complétée.

En raison du mauvais état des chemins et des difficultés apportées sans motif par le gouvernement autrichien, la petite armée royaliste ne fut mise en marche que le 2 juillet. Pendant ces trois mois de retard, la cavalerie avait complété sa remonte, avec des petits chevaux cosaques du Don, peu ou point dressés, mais qui, confiés à d'excellents cavaliers, formés à l'école de Laguérinière, devinrent d'excellentes montures de guerre (2).

L'empereur Paul, ne pouvant croire à un résultat aussi rapide, avait placé sous les ordres directs du prince de Condé le régiment russe des hussards de Bauer. Le duc d'Enghien avait demandé à l'empereur la permission de monter son régiment de dragons à ses frais et de partir sans retard avec l'infanterie. Cette offre avait été rejetée, malgré toute l'ardeur que le duc avait mise à presser le dressage des jeunes chevaux.

Enfin, les derniers ordres du général de Gudowitz, commandant le corps d'armée dont font partie les Condéens, prescrivent le départ et la formation en trois colonnes, qui devaient se suivre à deux jours d'intervalle.

(1) Des influences politiques avaient fait placer Moreau sous les ordres de Schérer, alors que le commandement en chef aurait dû lui être attribué dès le début des opérations.

(2) Nous empruntons au dossier Surval et au livre de M. Welschinger l'appréciation du duc d'Enghien :

« Nous voilà habillés, équipés, armés, nous avons tout, excepté quinze cents chevaux pour nous monter, les cavaliers nobles et mon régiment. Les deux cents premiers arrivent dans huit jours et se suivront tous les jours par troupeaux au moins aussi considérables. Ce sont des chevaux sauvages du Don. Il nous sera facile de les réduire ; mais les vieux Berrys auront du mal. » Quel charmant et incorrigible « houzard » !

La première, sous les ordres du prince de Condé, formée du quartier général, du régiment noble à pied et des hussards de Bauer, lesquels servaient d'avant-garde de cette colonne, partit le 1er juillet ; la seconde, commandée par le duc de Berry, composée du régiment noble à cheval et du régiment d'infanterie de Durand, devait se trouver concentrée le 4 sur les rives du Bug ; la troisième colonne, sous les ordres du duc d'Enghien, formée de son régiment de dragons, de celui des grenadiers de Bourbon et de l'ambulance, devait franchir la petite rivière le 6 juillet.

Un dépôt composé des émigrés malades ou trop vieux pour finir la campagne, au nombre d'environ trois cents, était formé à Dubno, sous le commandement du général du Prat.

Le passage du Bug se fit en bon ordre ; les émigrés ne cachaient point leur joie de quitter la Russie.

« Quelle satisfaction pour chacun d'avoir franchi ce Bug, cette terrible barrière qui nous séparait du reste de l'Europe ! » dit le fourrier de l'armée de Condé dans son *Journal*. Quelques-uns sont ingrats, oubliant l'hospitalité des châteaux de la Pologne, avec leurs divertissements champêtres et galants ; ils l'avoueront plus tard, comme M. de Contades le rappelle dans ses *Gentilshommes poètes ;* quelques années après, l'un d'entre eux fera à ce même fourrier la confidence de ses regrets :

Pour vous, qui, comme moi, regrettez quelquefois
Les forêts de la Volhynie
Et le sourire fin et les yeux agaçants
De ces pastourelles jolies,
Qui firent faire des folies
A tant de chevaliers errants,
Souvent encor, Thiboult, avec plaisir j'y pense (1).

(1) *Émigrés et Chouans*. Perrin et Cie, Paris.

CHAPITRE XXI

NOUVELLE CAMPAGNE — DÉFENSE DE CONSTANCE LA RETRAITE SUR LA BAVIÈRE ET LA HAUTE-AUTRICHE

L'armée de Condé traversa la Gallicie, une partie de son infanterie montée sur de grandes charrettes. Il restait à pied, autour des drapeaux, des détachements qui se relayaient avec ceux des voitures ; la fatigue était donc très amoindrie. Les trois colonnes traversèrent Zamocz, Tarnogrod, Lonçat, Dembicé, Pilsnow, Voynice, Gdow, Kalvaria, Stockau. La première colonne arriva à Friedeck le 5 août. Le lendemain, elle pénétra en Moravie, cantonnant successivement à Neutitschein, Leipnick, Ollmutz, Littau, Müglitz, Tribau, Swittau ; le 16, la colonne du prince de Condé entrait en Bohême par Lautomischen ; elle vit Hoheumant, Chrudium, Czasluv, Collein, Bœmisch et arriva à Prague le 24 août, où elle fit un séjour de trois jours.

Un grand nombre d'émigrés français domiciliés à Prague attendaient les Condéens à la barrière et les acclamèrent. Le lendemain, tous les Français assistèrent à la messe pour la fête de Saint-Louis. Le 26, la colonne du duc de Berry arriva à Prague, le régiment noble à pied partait deux jours après.

Cette troupe; ayant en tête le prince de Condé, qui l'accompagnait pendant quelques kilomètres, traversa la ville au milieu de l'intérêt général. Cinquante coups de canon furent tirés pendant son passage, tous les postes, toutes les sentinelles

rendaient les honneurs. En voyant confondus dans les rangs, simples soldats de bonne volonté, de vieux officiers et de jeunes gentilshommes, des larmes d'attendrissement mouillaient tous les yeux. Le général autrichien d'Apponcourt disait à ses aides de camp : « Eh bien, messieurs, en pareille circonstance, en eussions-nous fait autant? »

Aussitôt la colonne du duc d'Enghien arrivée, le prince de Condé quitta Prague, rejoignit le régiment noble à pied et arriva à Ratisbonne le 12 septembre. Dans cette ville, les Condéens retrouvèrent les militaires du dépôt. Plusieurs furent reçus chevaliers de Saint-Louis. Quelques-uns, malgré le mauvais état de leur santé et leur âge, voulurent suivre l'armée; il fallut, pour les en dissuader, que le prince leur promît de les considérer comme une réserve à laquelle il ferait appel après les premiers combats.

Le prince de Condé avait défendu ses gentilshommes contre les délations et les tracasseries de l'autorité militaire russe, pendant les dix-huit mois qu'ils avaient passés en Volhynie. Il les défendait encore, dans des conditions beaucoup plus faciles, il est vrai, contre les sévérités parfois exagérées du duc de Berry.

Un vieux gentilhomme, resté en Allemagne, veut voir son fils, noble à cheval dans le régiment du duc de Berry, au passage de la colonne dans la petite ville qui sert de refuge au vieil émigré. Or, le jeune homme est puni de quelques jours de prison pour avoir battu un paysan qui lui avait répondu grossièrement. Le père s'adresse en vain à la prêvôté du corps pour embrasser son enfant; il va trouver le prince de Condé, qui lui accorde cette grande joie, en déclarant que la punition sera reprise dès le lendemain. Le duc de Berry se plaignit de ce qu'il considérait comme une atteinte à son autorité de chef de corps.

Le prince de Condé, toujours patient, répondit par la note suivante, indulgente et ferme tout à la fois :

« Je dois assurément toute justice à M. le duc de Berry et je suis bien persuadé qu'en travaillant à sa réputation de bon colonel, il n'oubliera pas qu'il est un des premiers gentilshom-

mes de France et qu'à ce titre il doit appui, protection, quelquefois même indulgence à des vieillards de la noblesse française, qui ne servent que par honneur, par attachement au Roi et qui, j'en puis répondre, donneraient ou recevraient, à Berstheim et ailleurs, d'aussi bons coups de sabre que les jeunes gens. »

Le duc de Berry n'en était pas moins un excellent colonel. Nous avons trouvé aux archives nationales une note de lui, de cette époque, demandant des forges de campagne, « sinon une par escadron, au moins deux pour le régiment ». Il faisait remarquer que, pendant la route, un grand nombre de chevaux avait été estropiés et longtemps hors de service, faute de forge pour les ferrer. La remarque était fort juste ; il y fut fait droit, et le régiment de Berry, bien monté sur ses petits chevaux du Don, avait une brillante allure, sous l'impétueux commandement de son jeune colonel (1).

D'autres préoccupations que celles inspirées par le service de route absorbaient déjà le prince de Condé et son état-major. Le corps marchait sur Schaffhouse, et de là sur Zurich, pour se mettre à la disposition du général russe Korsakow, qui relevait avec son armée l'archiduc Charles. Ce prince laissait aux Russes le soin de faire tête à l'armée de Masséna, derrière la Limmat, pour défendre la ligne du Rhin.

Le génie de Masséna préparait la merveilleuse victoire de

(1) Un cavalier du régiment de Berry, entré à l'hôpital et incapable de continuer la campagne, demande son passeport au prince de Condé, qui le lui envoie pour éviter de perdre du temps en formalités. Le duc de Berry se plaignit encore de n'avoir pas servi d'intermédiaire, comme le voulait le règlement. Le prince de Condé s'en excusa avec une ironie paternelle et charmante :

« J'aurais dû en prévenir M. le duc de Berry, écrivait le prince, mais j'ai le malheur de traiter très légèrement les petites choses, étant un peu plus occupé des grandes ; c'est un défaut et une faute de mon caractère et dans laquelle je ne réponds pas que M. le duc de Berry ne me prenne souvent ; mais il trouvera toujours dans le fond de mon cœur, quand il voudra s'adresser à lui, tout l'attachement que je dois à un jeune prince qui m'a été confié et qui est fait pour aller au grand par les voies les plus nobles et les idées les plus élevées. »

Zurich, qui fut gagnée le 25 septembre. Le 26, Gorstchakoff parvenait à sortir de Zurich, en sacrifiant sa cavalerie, son artillerie et ses bagages ; il perdait en réalité treize mille hommes, c'est-à-dire la moitié de son armée, et se hâtait de regagner le Rhin.

Au-dessous du lac de Zurich, sur les bords de la Linth, Soult rejetait sur Saint-Gall l'armée autrichienne d'Hotzé, qui fut tué pendant la bataille. Trois mille Autrichiens étaient faits prisonniers. Souwarow, qui arrivait d'Italie, allait trouver ses lieutenants dispersés, après avoir effectué lui-même la marche la plus désastreuse dans les Alpes.

Le 24 septembre, le corps des émigrés avait traversé le champ de bataille d'Oberkamlach, qui leur rappelait de glorieux et attristants souvenirs. Le lendemain, ils continuaient leur route dans la direction de Zurich, lorsque, le 28, un officier, envoyé par le prince de Condé au général Gorstchakoff, leur apprend la défaite des Russes et bientôt après celle des Autrichiens. Il était enjoint au corps d'obliquer à gauche et de se rendre à Pfullendorf, à environ cinq lieues d'Uberlingen et du lac de Constance.

Le 29 septembre, le régiment noble à pied et la colonne du duc de Berry bivouaquaient en avant de Pfullendorf, et le lendemain cantonnaient à Stockach, à cinq lieues et au sud-ouest du camp qu'ils avaient établi. Le 20 octobre, la colonne du duc d'Enghien arrivait, après une marche forcée, sur les bords du lac et bivouaquait, à côté des deux autres colonnes, entre Bodmann et Espusingen.

Un ordre de l'archiduc prescrivit au prince d'occuper une position en avant de Constance, mettant sous ses ordres les faibles détachements autrichiens et russes qui s'y trouvaient. La ville est située sur la rive gauche du Rhin, entre les deux bassins du lac. Au delà du fleuve, du côté de la Suisse, une chaîne de montagnes boisées, dont les premiers contreforts touchent les faubourgs, rendait la défense des plus difficiles.

Après les mauvaises nouvelles qui lui étaient parvenues, le prince de Condé ne comprenait que trop les difficultés de la

situation. Il devait se contenter d'arrêter les colonnes républicaines victorieuses le temps nécessaire pour permettre à l'archiduc d'achever sa concentration.

Ses dispositions furent prises avec beaucoup de prudence et d'entente du terrain. Le prince renvoya au delà du Rhin la plus grande partie de sa cavalerie qui lui était inutile et qui pouvait gêner sa retraite, en cas d'échec. Il ne garda donc qu'un escadron d'Enghien, deux escadrons russes de Bauer et deux escadrons autrichiens d'Archiduc-Ferdinand. Il plaça un régiment russe, commandé par le général Titoff, et le régiment condéen de Durand un peu en avant de la ville, gardant une position assez bien défilée et affectant la forme d'une demi-lune. Le régiment noble à pied et le régiment de Bourbon avec l'artillerie resta en arrière de Pesterhausen, gros village sur la rive droite du Rhin. Des patrouilles de cavalerie apprirent que l'ennemi était signalé à une lieue et demie et au sud de la ville, plaçant des avant-postes sur les rives de la Thur. C'était la division Gazan qui marchait sur Constance.

Le prince modifie ses dispositions : le duc d'Enghien, avec le régiment de Durand, de l'artillerie et deux escadrons, prend position au sud-est de la ville, défendant la route de Saint-Gall. Le général russe Bauer, avec le régiment d'infanterie Titoff, trois escadrons et une pièce de l'artillerie noble, garde la route de Zurich, au sud-ouest. Le régiment de Bourbon, commandé par le général de Salgues, et deux cents chasseurs nobles, sous les ordres du général d'Espeyron, sont placés au sud de la ville, dans une enceinte formée de vieilles fortifications, qu'on appelle le camp retranché. Le reste du régiment noble est à Petershausen, de l'autre côté du lac, à la tête du pont, gardant la ligne de retraite.

Dans la matinée du 7 octobre, c'est-à-dire le lendemain du jour où ces dispositions ont été prises, les tirailleurs républicains arrivent par les hauteurs et ouvrent un feu bien dirigé, vers la route de Zurich, sur les troupes du général Bauer. Le combat traîne jusqu'à trois heures, sans avantage marqué et

plutôt à l'avantage des Russes. Mais alors l'artillerie républicaine entre en action.

Le général de Salgues vient soutenir avec ses troupes celles du général Bauer, qui compte déjà des pertes nombreuses. La véritable attaque des républicains se prononce sur la route de Saint-Gall, et sur le village de Kreuzlingen, qui est un faubourg de la ville.

Le régiment de Durand, commandé par le duc d'Enghien, s'y défend intrépidement. « Le village de Kreuzlingen, lisons-nous dans *Victoires et conquêtes* (1), qui touche aux portes de la ville, fut emporté par les Français, repris ensuite par le régiment émigré de Durand qui venait d'en être délogé, et occupé une seconde fois par les troupes républicaines, qui en chassèrent définitivement leurs ennemis. Le duc d'Enghien, placé à l'arrière-garde, voulut en vain faire occuper le pont par où les Français devaient passer pour pénétrer dans la ville ; mais ceux-ci ne lui donnèrent pas le temps d'achever cette opération, et y entrèrent presque en même temps que les émigrés. » Lorsque le régiment de Durand eut épuisé ses cartouches, le duc d'Enghien ordonna la retraite, qui se fit dans des conditions de désordre inévitables, les Condéens recevant des coups de feu et ne pouvant pas riposter. Toutefois on franchit la porte de Kreuzlingen, qui fut refermée et barricadée.

Par les créneaux, par les meurtrières, les soldats de Durand voient arriver les républicains en masses compactes sans pouvoir les arrêter. Les patriotes n'ont pas constaté le manque de munitions chez leurs adversaires, ils hésitent à donner l'assaut. Le prince de Condé s'est préoccupé de garder le pont sur le Rhin qui relie Constance à Petershausen, c'est-à-dire à la ligne de retraite confiée aux bataillons nobles ; il y avait placé les deux compagnies française et suisse de son quartier général, sous les ordres de deux vieux officiers pleins de sang-froid et d'énergie, les capitaines Gilles et Le Page. On n'a pas oublié le brillant courage de M. Le Page au siège de Lauterbourg, en 1793.

Au moment où le duc d'Enghien attendait avec impatience

(1) *Victoires et conquêtes des Français* de 1791 à 1815. Tome XI.

les caisses de cartouches qu'il avait fait demander au commandant de l'artillerie, il apprend la présence de l'ennemi dans la partie de la ville qui regarde le lac. On entend les cris de « Vive la République! » sur la gauche, mêlés aux coups de fusil et aux exclamations épouvantées des habitants de ce quartier.

Un bataillon de la division Gazan avait pénétré dans Constance, en suivant les remparts qui baignent dans le lac, s'accrochant aux anfractuosités des pierres à découvert, profitant du peu de profondeur de l'eau, payant d'audace, comme on savait le faire à l'armée de Masséna, « l'enfant chéri de la Victoire ». Les patriotes parviennent ainsi jusqu'à la porte du port, l'ouvrent à coups de hache, à coups de pic. Une fois la porte forcée, un régiment tout entier suit l'aventureux bataillon et se répand dans la ville, oubliant, heureusement pour les émigrés, de marcher sur le pont et de s'en emparer.

Le duc d'Enghien a deviné le véritable danger; poussant son cheval à plein galop dans les rues où éclatent les projectiles de l'artillerie républicaine et dont il est garanti providentiellement, il arrive à Petershausen au moment où le prince reçoit de ses aides de camp des rapports contradictoires. D'un mot le prince de Condé est fixé, aussitôt il court avec son petit-fils sur le terrain de l'action. A l'intérieur, du côté du camp retranché, les généraux de Salgues et Titoff contiennent l'ennemi, mais ils battent en retraite sur la ville, pour ne pas se trouver pris entre deux feux. Ordre leur est porté d'accélérer la retraite et de passer de l'autre côté du Rhin, par le pont.

Afin de faciliter ce mouvemement, le prince et le duc d'Enghien portent en avant, contre les fractions républicaines entrées dans la ville, le régiment de Durand, dont la bonne contenance fait en effet reculer les patriotes dans les quelques ruelles qui avoisinent le lac. Les compagnies française et suisse interviennent par un feu nourri, qui achève de déblayer les rues occupées par les républicains et la retraite s'effectue sans trop de désordre. Toutes les compagnies de Durand repassent le pont et vont se former à côté des bataillons nobles, qui leur fournissent des cartouches.

Le duc d'Enghien a fait replacer les deux compagnies du quartier général, en leur recommandant de couper le pont dès que les troupes du camp retranché l'auront franchi. Celles-ci se trouvaient alors exposées au plus grand danger. L'ordre de retraite n'avait pas été assez rapidement exécuté, et les républicains entrés dans la ville en avaient profité pour fermer la porte et préparer ainsi la capture des Condéens de l'extérieur. Une brigade du général Gazan les pressait en queue et, tout en combattant, ces braves que la fortune accable se sentent acculés contre les murs de cette ville que Souvarow devait définir « une souricière. »

Il y a là serrés, pressés autour du vieux général de Salgues, tout le régiment des grenadiers de Bourbon, deux cents nobles à pied, plusieurs officiers de l'état-major du prince de Condé : les capitaines du Goulet, chevalier de la Salle, d'Esterno, etc. A côté, dans un autre groupe coudoyant les émigrés dans la fraternité du danger, le détachement russe : le général Bauer, avec une centaine de ses hussards tous démontés et devenus fantassins, et le bataillon de chasseurs à pied de Titoff. Les Russes, sombres et fatalistes, semblent ne plus croire au salut... C'est le dernier moment, ils vont mourir sous la mitraille républicaine.

Les royalistes de France ne désespèrent pas ainsi, et si le comte Roger de Damas qui guerroyait, en cet automne de 1799, sur les champs de bataille d'Italie, comme un capitaine du XVI[e] siècle, avait revu son ancienne légion, il eût été fier des vieux « Mirabeaux » bien dignes aussi de leur premier colonel. « Et nos canons! crient les grenadiers. Deux boulets dans la porte! »

Deux pièces d'artillerie noble sont mises en batterie, elles vont tonner et faire brêche, lorsqu'on entend de l'autre côté de la muraille : « Ne tirez pas, nous sommes du régiment de Durand. » Et des coups de crosse, des coups de hache ébranlent bientôt des deux côtés la vieille porte qui craque de toutes parts. « C'est la porte du salut », disent en riant les émigrés avec leur incorrigible gaieté, et bientôt ils la franchissent mêlés aux chasseurs à pied russes. Leur arrière-garde échange des

coups de fusil avec les tirailleurs républicains, qui ne furent pas rejoints à ce moment par leurs soutiens, ce qui donna le temps de rentrer dans la ville. On retrouva quelques soldats de Durand qui, dans la retraite du duc d'Enghien, avaient été séparés de leurs compagnies et qui se joignirent tout joyeux aux nouveaux arrivants.

Aussitôt reformés en colonnes, les royalistes et les Russes se dirigent vers le pont; mais des coins de rue, la fusillade recommence, elle s'accentue et bientôt, à un carrefour, les républicains massés barrent le passage. Un régiment patriote, la 103e demi-brigade, se précipite impétueusement au-devant des Condéens, enseignes déployées, arrêtant ainsi le feu des troupes voisines et sollicitant le combat à l'arme blanche.

Les émigrés l'acceptent volontiers; le général de Salgues, âgé de soixante-quinze ans, est en tête de Bourbon, il a commandé le pas de charge. Au moment où les deux têtes de colonne se heurtent, un sous-officier royaliste tue d'un coup de sabre le porte-drapeau de la 103e demi-brigade et arrache l'étendard républicain. C'est alors qu'une grêle de balles frappe le vieil officier général, et lorsque son neveu, le chevalier de Salgues, qui le voit tomber, se précipite pour le soutenir, il ne relève qu'un cadavre, glorieuse dépouille à disputer encore à l'ennemi, et qu'il fait placer aussitôt sur un affût de canon, au milieu de la colonne qui, à coups de baïonnettes, s'est enfin frayé passage. La fusillade républicaine ne discontinue pas et les émigrés, qui ont épuisé leurs cartouches, ne se battent qu'à l'arme blanche. Aussi leurs pertes sont-elles nombreuses. Les Russes, qui formaient l'arrière-garde, combattent bravement de leur côté et suivent les émigrés sans se laisser couper.

L'ouvrage si connu *Victoires et conquêtes* rend aux uns et aux autres un légitime tribut d'estime, mais il donne le mérite de l'initiative au général russe Bauer, qui aurait fait enfoncer la porte. C'est une erreur; d'après les ouvrages les plus autorisés sur l'armée de Condé, le général de Salgues fit briser la porte et s'engagea dans les rues de Constance, avec son régiment (les grenadiers de Bourbon), qui garda la tête de

la colonne pendant tout le combat dans la ville. Les chasseurs nobles, avec le général d'Espeyron faisant fonctions de capitaine à la compagnie n° 3, venaient ensuite et les Russes formaient le dernier échelon.

La colonne arrive au pont, dont les abords sont déjà depuis quelques instants aussi violemment attaqués. Les compagnies française et suisse et des fractions de l'infanterie noble s'y maintiennent énergiquement. Le duc d'Enghien reste au plus fort du danger, assurant la retraite. Dès que les derniers soldats russes ont franchi le pont, ses défenseurs font plusieurs décharges précipitées qui ralentissent la poursuite de l'ennemi. Un officier d'artillerie, M. de Comeau, et un officier du génie, M. de Sartiges, font briser quelques planches et des solives ; toute la partie du pont qui tient à la rive gauche est précipitée dans le fleuve.

Les républicains doivent se borner à poursuivre de leurs feux le corps de Condé en retraite et quelques-uns franchissent le Rhin en bateau ; mais aussitôt débarqués, ils sont chargés et repoussés par des piquets de cavalerie que dirige le duc d'Enghien en personne.

M. de Puymaigre, dans ses « *Souvenirs* », a laissé de ce dernier incident de la bataille un saisissant tableau : il montre le prince de Condé à cheval, le cordon bleu sur son habit, et, avec cet air de grandeur qu'il avait si bien au feu, disant à haute voix : « Faites ferme, mes amis : le duc d'Enghien, mon petit-fils, n'est pas encore passé. » Et le prince arriva le sabre à la main, venant de charger comme un Condé... »

Le corps laissa une forte arrière-garde à Petershausen, composée d'un bataillon d'infanterie noble et du régiment de Durand, sous les ordres de l'infatigable duc d'Enghien. Le reste de l'armée alla s'établir à Staringen. Les pertes étaient considérables chez les émigrés : cent cinquante hommes tués, blessés ou prisonniers. Parmi les morts, le général de Salgues, le baron de Ferrette, major de Durand, MM. du Haffond et de Bonnefonds, capitaines au régiment de Bourbon, et une dizaine d'autres officiers. Le général de Vauborel, commandant une compagnie noble, déjà blessé à Berstheim, puis à Oberkamlach,

avait reçu le 7 octobre sa troisième blessure. Parmi les prisonniers, on comptait le comte du Goulet, capitaine aide de camp du prince. L'un des porte-drapeaux du régiment de Bourbon (1) avait failli être pris, et c'était par un miracle d'héroïsme qu'il avait échappé à la captivité, ainsi que l'étendard qui lui était confié.

Les Condéens prisonniers, conduits au quartier général de Masséna, furent traités avec égard et, sous le couvert de l'uniforme russe qui ne trompait personne, ils furent échangés avec les républicains prisonniers. Les blessés reçurent des soins empressés dans les deux armées. Les haines politiques s'étaient tues, les agents de la Convention n'embarrassaient plus avec leurs escortes de policiers les armées victorieuses de la République; désormais chacun pouvait librement, après le combat, manifester ses sentiments d'humanité et de camaraderie militaire.

Aux avants-postes condéens, on s'étonne de ne pas voir les républicains sortir de Constance; le 10 octobre, le duc d'Enghien apprend qu'ils ont évacué la ville. Il réunit des barques et franchit le fleuve avec cent fusiliers de Durand : la nouvelle était exacte, la division Gazan avait rallié le gros des troupes de Masséna, et allait continuer à rejeter Souvarow dans la vallée du Rhin.

Le feld-maréchal était en effet vaincu. Après avoir « rempli les Alpes des cadavres de ses soldats » (2), il avait atteint péniblement Coire, ne cachant pas son mécontentement des Autrichiens qui, par leur retraite, l'avaient brusquement découvert. C'est sur la Bavière qu'il voulut battre en retraite. Après la rude poursuite qu'il avait subie, Souvarow mit à profit le répit que lui laissèrent les avant-gardes de Masséna et atteignit Lindau,

(1) « Plutôt que de laisser à l'ennemi, comme un trophée, le dépôt qui lui est confié, ce brave officier se précipite dans le Rhin. Nageant et poussant devant lui son drapeau qu'il retient sous ses deux bras, il lutte contre la rapidité du fleuve et parvient à gagner l'autre bord. L'homme et le drapeau furent sauvés. » (Muret, *Histoire de l'armée de Condé.*)

(2) *Histoire de la Révolution française*, par Thiers.

sur les bords du lac de Constance, avec dix mille Russes, harassés de fatigue et démoralisés.

Il vit arriver à son quartier général le prince de Condé, dont le corps était cantonné à trois lieues de Lindau; le prince, toujours discipliné, venait se mettre à la disposition du généralissime, dont les Autrichiens ne se souciaient guère depuis que l'armée russe se trouvait réduite à la valeur d'une division. Souvarow félicita l'armée de Condé pour sa belle défense de Constance, puis il donna ses ordres pour la retraite dès que les débris du corps Gorstchakoff l'auraient rejoint, ce qui eut lieu deux jours après.

Une colonne russe, avec le feld-maréchal et le grand-duc Constantin, se mit en marche le 30. Une seconde colonne, formée du corps de Condé, partit le 31, et la troisième colonne, aux ordres de Gorstchakoff, suivit à trois jours d'intervalle.

Le 3 novembre, le corps de Condé était cantonné en avant du Lech, autour de Landsberg. Le bruit courut que l'armée russe, dont faisaient partie les émigrés, allait rentrer en Pologne. En effet, le mécontentement de Souvarow avait gagné l'irascible tzar et, dans le milieu de novembre, l'ordre arrivait à l'état-major du feld-maréchal de former, avec le corps de Condé, une colonne particulière qui gagnerait Munich, Lintz, Olmutz, Lemberg et enfin Dubno, le Dubno triste et morose, avec ses parades perpétuelles et l'incessantes tyrannie de l'autorité russe.

Le prince obtint d'ajourner le départ de ses troupes au 12 décembre. La première étape les conduisit à Inning. Le 14, les Condéens traversaient Munich et se dirigeaient sur Linz, où ils arrivaient le 29 décembre. On y séjourna deux semaines, heureux de cette halte sur le chemin de la Pologne, car on ne doutait plus de la triste destination du corps. Les désertions se produisirent en assez grand nombre dans les régiments de Bourbon et de Durand. Au régiment d'Enghien, trois hommes seulement partirent; dans les troupes nobles, personne ne déserta.

Le prince de Condé accordait d'ailleurs des congés de six mois à tous ceux qui en voulaient.

L'année 1800 commençait. Le corps de Condé resta cantonné

autour de Linz, sur la rive droite du Danube; le quartier général était dans la petite ville. Le duc d'Enghien y donna un bal qui lui fut rendu par l'état-major. Le président de la régence offrit de fastueuses réceptions à l'infanterie noble. Les émigrés attendaient en dansant qu'il plût au tsar de fixer leur sort. Si l'on valsait à Linz, on avait la comédie et parfois l'opéra à Steyer, une petite ville du voisinage moins importante, où se trouvait cantonné le régiment du duc de Berry (1).

(1) On y dansait aussi, car le duc de Berry voulut absolument y donner un bal, certain jour de carnaval, où il fit inviter toute la population féminine. Il faut lire dans les *Souvenirs* de M. de Puymaigre les détails de cette réunion un peu mêlée.

CHAPITRE XXII

ENCORE A LA SOLDE ANGLAISE
EN ROUTE POUR L'ITALIE — CONTRE-ORDRE
RETOUR EN ALLEMAGNE

Dans les premiers jours de mars 1800, le corps se met en route pour Lemberg. Un courrier de l'empereur de Russie rejoint le prince de Condé et lui remet une lettre du tsar : « Le corps de Condé passe à la solde de l'Angleterre. » Grosse nouvelle bien accueillie par les Condéens, heureux de rester en Autriche. Le capricieux autocrate rappelait ses troupes en Russie, frappait de disgrâce Souwarow et manifestait l'intention de ne plus solder les émigrés. Louis XVIII allait être chassé de Mittau, au mépris des promesses antérieures et des égards dus au malheur.

Le tsar voulait la paix avec la France et il croyait acquérir des titres à l'amitié du premier consul en se séparant des royalistes qu'il avait accueillis. Il les rejetait encore dans la guerre contre leur patrie, alors qu'il aurait dû s'efforcer de les retenir en Russie.

Quelques mois après, une conjuration de palais lui ravissait la couronne et la vie (1). Le brusque changement de sa politique, qui avait mécontenté la noblesse russe, contribua certainement à la préparation de ce criminel attentat.

(1) Paul I[er] fut assassiné, dans le palais de Saint-Pétersbourg, pendant la nuit du 23 au 24 mars 1801.

Le gouvernement anglais, qui avait prévu la détermination de Paul Ier, offrait d'ailleurs depuis quelque temps de reprendre le corps à sa solde (1). « Le projet du gouvernement britannique, dit le général d'Ecquevilly dans son *Histoire des campagnes du corps*, pour le moment tendait à nous réunir à un corps qui était rassemblé en Toscane sous les ordres du général français Villot, collègue de Pichegru, et de nous jeter dans le Languedoc, où ils croyaient être assurés des dispositions favorables des habitants. »

En conséquence, un commissaire anglais, le colonel Ramsay, vint à Linz pour vérifier l'état de l'armée de Condé et faire un rapport à son gouvernement. Sur les indications qui lui furent données, le prince dirigea ses troupes sur la Styrie, la Carinthie et le Frioul Vénitien. Après avoir traversé Saint-Gall-en-Styrie, Trieben et Zeuring (ce fut dans cette dernière ville, le 22 avril, que le corps reçut l'ordre formel de se rendre à Livourne), on se remit en marche le 24. Après cinq autres étapes, les émigrés atteignaient Klagenfurth, résidence de la comtesse d'Artois, qui reçut les hommages d'une députation d'officiers.

Préoccupé de la situation de quelques Condéens faits prisonniers à la bataille de Constance, et qui, grièvement blessés, étaient encore aux ambulances, le prince écrivit au tsar, en le suppliant de vouloir bien s'occuper de leur échange avec des prisonniers républicains. Paul Ier répondit sèchement par le comte Rostopchine « que le corps de Condé n'étant pas à son service, il ne saurait se mêler des affaires qui concernaient ce corps. » Heureusement la victoire permettait aux généraux de la République de se montrer généreux et les Condéens furent compris d'office, par Masséna, dans l'échange qu'ils réclamèrent pour leurs soldats captifs.

(1) M. Welschinger, dans son livre *Le duc d'Enghien* affirme que le prince de Condé avait envoyé en secret à Wickham le chevalier de Contye, chargé de lui demander la faveur de faire passer le corps à la solde de l'Angleterre. Le même auteur rappelle que Paul Ier manifestait un tel mécontentement dans ses lettres à Souwarow, que tout faisait prévoir une rupture prochaine, dont le tsar prendrait l'initiative.

L'armée de Condé avait repris les chères couleurs d'autrefois : drapeaux fleurdelisés et cocardes blanches. Aux messes du camp ou du cantonnement le « *Domine salvam fac regem* » avait remplacé les prières pour le tsar.

En ces journées de printemps si douces après l'hiver rigoureux de l'Allemagne, les émigrés s'acheminaient joyeux vers l'Italie, où la guerre leur semblait moins triste. Dans le Frioul Vénitien ils admiraient les mûriers, les figuiers et toute cette végétation luxuriante. Encore quelques lieues et ces exilés seront à Venise, aux pieds du nouveau Pape Pie VII qui vient d'y être proclamé par le conclave.

Une lettre de l'ambassadeur d'Angleterre, lord Minto, arrive au quartier général dans la nuit du 8 au 9 mai, à Pordemone.

Le corps doit cantonner quelques jours sur place, puis il repassera le Tagliamento et se remettra en marche pour l'Allemagne afin de s'y réunir aux troupes du général Kray, qui bat en retraite devant le général Moreau.

Le prince de Condé et le duc d'Enghien allèrent à Venise saluer le Souverain Pontife et en reçurent l'accueil le plus bienveillant. Puis ils rejoignirent leurs troupes et repartirent pour la Bavière, le 22 mai. Trois jours après, à Ponteba, arrivait le duc d'Angoulême, accompagné de MM. Etienne de Damas et de Saint-Priest, qui venait remplacer son frère, le duc de Berry, dans le commandement du régiment noble à cheval, appelé désormais régiment noble à cheval d'Angoulême. Le jeune prince devait faire preuve de bonne volonté, d'intelligence et de bravoure.

Les Condéens revirent le lac étroit et long de Klagenfurt, séjournèrent à Klagenfurt et se dirigèrent vers Salzbourg. La population se montrait visiblement hostile aux émigrés, les accusant de ramener la guerre dans leur pays. Aussi, les agressions contre les Condéens isolés ou marchant en petit nombre devinrent si fréquentes que le major général de Bouthillier communiqua l'ordre suivant :

« Pour la sûreté de ces Messieurs, Monseigneur ordonne que désormais ils marchent armés de leurs sabres et rassemblés à portée de la voiture d'armes. En conséquence, MM. les comman-

dants de compagnie fixeront l'heure à laquelle ladite voiture devra partir et désigneront, en arrivant, le lieu de rassemblement en cas d'alarme. »

Ces précautions n'étaient pas inutiles, il fallut même les augmenter et, pour les détachements peu nombreux, ordre fut donné « de faire éclairer leurs flancs, de faire marcher une petite avant et arrière-garde, afin d'éviter toute surprise. »

Dans un village appelé Saint-Weit, le curé eut grand peine à empêcher la population de sonner le tocsin, à l'arrivée d'une compagnie noble. La propagande révolutionnaire avait recruté beaucoup d'adeptes dans cette partie de l'Allemagne et les magistrats locaux manquaient absolument de vigilance et de fermeté.

Il y a aux archives historiques du ministère de la guerre un document qui paraît être un rapport secret adressé au triomphateur du 18 Brumaire, par l'un des nombreux agents de la République à l'étranger.

Ce document est intitulé : *Notice sur le corps de Condé à l'époque du 12 prairial an VIII* (1). Il rend justice au mérite d'un certain nombre d'officiers, mais la liste des états-majors est incomplète et les qualifications sont souvent inexactes.

C'est ainsi que dans l'énumération de l'état-major général, qu'il confond avec l'état-major particulier de l'infanterie, après avoir nommé le marquis de Bouthillier et le général de Solémy, aide-maréchal des logis, il n'est pas fait mention du général de la Rochefoucauld, présent au corps et d'autres officiers. Le rapport cite seulement le prince Amédée de Broglie, colonel aide-major général de l'infanterie, et le major Rousset, sous-aide-major général, avec cette mention : « Officier d'artillerie émigré qui a de la capacité. »

Nous donnons la suite du document avec ses incorrections :

(1) 1er juin 1800.

CAVALERIE

(qu'il faut lire ici : *Etat-major de cavalerie*)

« Le marquis d'Ecquivilly (1), *maréchal général des logis de la cavalerie.*

« Jobal, *maréchal de camp, aide-maréchal général des logis.*

« D'Orbe, *maréchal de camp, aide-maréchal général des logis.*

« Le jeune d'Orbe, *sous-aide maréchal des logis ;* cet officier passe pour connaître très bien son métier.

« Le prince de Condé a pour :

Aides de camp :	*Gentilshommes :*
« Teyssonet,	« Du Cayla,
« Franclieu,	« De Choiseul,
« Palarin,	« De Conti (2).
« Levignac,	

Commissaires ordonnateurs. Ce sont les seuls commissaires des guerres qui sont restés :

« De Bellonde,	« Loyson cadet,
« Baudoin,	« Alaric,
« Loyson aîné,	« Vaudricourt.

« En l'absence des trois princes, le vieux général Dwals commande en chef le corps de Condé (3).

(1) D'Ecquevilly.

(2) De Contye.

(3) De Wall. Cette indication est inexacte pour le duc de Berry qui n'a jamais commandé l'armée.

Renseignements sur les officiers les plus marquants du corps de Condé :

INFANTERIE

Régiment connu sous le nom des Nobles à pied.

« Le prince de Condé, *colonel général.*
« Le comte de Mazincourt (1), *maréchal de camp, colonel.*
« Binet, *aide-major.*
« Pélissier, *colonel d'infanterie, capitaine en second*, passe pour le meilleur officier du corps de Condé.

Régiment de Bourbon.

« Le duc de Bourbon, *absent.*
« Bergeret, *colonel d'infanterie*, faisant les fonctions de *major.*
« Téon, *major d'infanterie*, qui fait les fonctions *d'aide-major*, passe pour un officier actif et intelligent.

Régiment de Durand, ci-devant Hohenlohe.

« Le chevalier Durand, *colonel.*
« Le comte de Fermas-Périas, *colonel en second.*
Ils passent l'un et l'autre pour de bons officiers.
« Gueutz, *lieutenant-colonel*, commande l'exercice.
« Belle-Isle, *deuxième lieutenant-colonel.*
« Le marquis d'Armolis.

(1) Mazancourt.

CAVALERIE

Régiment connu sous la dénomination des Nobles à cheval.

« Le duc de Berry, *général-chef* (2).

« Les officiers de ce régiment sont presque tous officiers généraux.

« Le vicomte d'Ortau passe pour être le meilleur officier de cavalerie.

« Le duc d'Enghien, *général-chef*.

« Le comte Charles de Damas, *colonel*.

« Le comte Graustein, *major*.

« De Gouault — passe pour un bon officier.

GÉNIE

« Le général Suzancourt *commande l'arme du génie*, qui est nulle et sans activité.

ARTILLERIE

« De Nadal, *maréchal de camp*, commande l'artillerie.

« De Rison, *maréchal de camp*.

« Les autres officiers les plus distingués sont :

« Comet, *lieutenant-colonel*.

« Denis, —

« Colonges, le jeune, *capitaine;* cet officier jouit d'une grande réputation.

« Lavarande.

« Kériado.

(2) Inexact, le duc de Berry n'était titulaire que du commandement du régiment noble à cheval.

ÉTAT MILITAIRE DU CORPS DE CONDÉ

A L'ÉPOQUE DU 1er JUIN 1800 (12 PRAIRIAL AN VIII)

COMPOSITIONS	Officiers d'infanterie	Sous-officiers et soldats d'infanterie	Officiers de cavalerie	Sous-officiers et soldats de cavalerie	TOTAL
Infanterie :					
Régiment des Nobles.	100	700	»	»	800
Régiment de Bourbon	250	300	»	»	550
Régiment de Durand	110	280	»	»	390
Compagnie française	5	80	»	»	85
Compagnie suisse..	5	90	»	»	95
Génie..............	10	»	»	»	10
Artillerie noble....	5	30	»	»	35
Artillerie ordinaire..	26	120	»	»	146
Parc................	21	30	»	»	51
Cavalerie :					
Régiment des Nobles	»	»	80	700	780
Régiment d'Enghien.	»	»	150	340	490
Prévote ou maré-chaussée.........	»	»	5	50	55
TOTAUX.........	532	1,630	235	1.090	3.487

« Ce qui forme un total de 3,487, dont environ 3,000 combattants.

« Il est à remarquer que la cavalerie est très bonne et surtout bien montée. L'infanterie est composée de sous-officiers et d'anciens soldats. On espère la recruter et même la compléter avec les prisonniers de guerre français enrôlés en Angleterre et en Allemagne. Tout le corps de Condé doit être habillé et équipé de neuf à Saltzbourg et entrer ensuite en ligne dans l'armée autrichienne sur le Danube.

PARC D'ARTILLERIE

8 pièces françaises de 4.
2 pièces françaises de 8.
2 obusiers de très petit calibre.
3 pièces russes.

« Total... 15 bouches à feu. »

En résumé, malgré ses nombreuses inexactitudes sur les noms, les effectifs et le matériel du corps de Condé, ce document est intéressant à consulter. C'est, du reste, la seule pièce conservée aux archives historiques du ministère de la guerre sur l'armée de Condé (1).

La victoire de Marengo faisait briller d'un nouveau lustre l'étoile du Premier Consul. L'Autriche en était réduite désormais à une timide défensive. Les effectifs des Condéens diminuaient de plus en plus. M. de Thiboult le constate dans son journal à la date du 21 juin : « Les compagnies de 130 ou 140 ne fournissent que 60 combattants environ. Le corps dégénère donc visiblement et finira par n'être qu'un rassemblement politique. »

Il fallut subir, près de Teisendorf, la revue minutieuse du colonel anglais Ramsay, qui marquait lui-même les *présents*. Le 6 juillet, les Condéens reçoivent l'ordre du général Kray de se rendre sur la rive gauche de l'Inn, en face de Rosentheim. Le général en chef de l'armée autrichienne n'avait pu empêcher Moreau de passer le Danube et, quand il aborda l'armée républicaine, ses mauvaises dispositions lui firent perdre la bataille de Hochstœdt.

Kray voulait couvrir Ingolstadt et garder une tête de pont sur l'Inn. Il y appela donc en toute hâte le corps de Condé qui partit mal équipé, il n'avait comme voitures que les fourgons, mal armé, les fusils russes étaient beaucoup trop lourds, et le commissaire anglais n'avait fait donner qu'une vingtaine de bons fusils par compagnie.

Le duc d'Enghien, avec son régiment de dragons, vint s'établir à la tête du pont, restant en communications avec un corps autrichien qui occupait Wasserbourg. Les avant-postes républicains avaient été placés tout près et le jeune prince se disposait à les surprendre lorsqu'il apprit que les chefs d'état-major

(1) En revanche, il y a aux archives administratives du ministère de la guerre la plupart des contrôles du corps et, en outre, des dossiers personnels à un grand nombre d'anciens Condéens ont été produits devant la commission des émigrés pendant la Restauration et conservés dans ces archives.

de Moreau et de Kray avaient signé le 15 juillet à Parsdorf, près de Munich, un armistice aux termes duquel les troupes françaises ne devaient pas dépasser l'Izar, les troupes autrichiennes l'Inn. Les deux armées avaient douze jours pour se prévenir en cas de reprise des hostilités.

Le prince de Condé, voulant sans doute déguiser la faiblesse numérique de son infanterie noble, décida que celle-ci comprendrait dix-huit compagnies au lieu de dix qu'elle comportait. Ces unités étaient d'un effectif trop peu nombreux ; elles comprenaient en moyenne vingt-cinq gentilshommes. Les drapeaux des compagnies furent supprimés, il n'en resta qu'un par bataillon. L'effectif total des chasseurs nobles était réduit à 872 hommes, dont seulement 480 simples soldats. Depuis que l'armistice était connu, tous les jours des demandes de passeports se produisaient. Il y était donné satisfaction sans difficulté.

Le duc d'Enghien, en visitant ses vedettes ou ses avant-postes, apercevait des soldats ou des officiers républicains qui le saluaient ordinairement avec courtoisie. Le jeune prince, sociable et bienveillant, leur parlait. « J'ai toujours été content, disait-il, de leur ton, de leurs propos et surtout de leur respect pour le corps et la conduite de mon grand-père. » Malgré l'optimisme qu'il professait, le duc d'Enghien s'inquiétait des mauvaises conditions dans lesquelles les Condéens pouvaient être appelés à reprendre la campagne.

« Depuis l'armistice, écrivit-il au duc de Bourbon, notre sort devient fort incertain et je vois avec chagrin que, loin de hâter notre nouvel habillement et la confection de mille choses que l'on nous a promises et desquelles nous avons un besoin urgent, les Anglais mettent sans cesse de nouveaux bâtons à la roue et ne terminent rien, sous des prétextes peu fondés. »

Le commissaire anglais, sir Ramsay, exécutant sans doute les ordres de son gouvernement, se montrait fort parcimonieux et toute la diplomatie du marquis de Bouthillier, chargé des intérêts du corps, restait en échec le plus souvent. Une question préoccupait les émigrés, presque tous dénués de ressources. Ils avaient laissé des femmes et des vieillards au dépôt de Pologne

congédié brusquement par le tsar et ils demandaient que l'Angleterre accordât à leurs familles les mêmes subsides que la Russie. Le colonel Ramsay finit par promettre 30 kreutzers, soit un peu plus d'un franc par femme de gentilhomme ou d'officier et la moitié par femme de soldat. Le dépôt fut transporté à Rotheumein, mal installé dans un vieux couvent, et c'était un douloureux spectacle de voir des femmes, autrefois riches et adulées pour la plupart, servir de gardes-malades à de vieux officiers infirmes et souffrants ou à de malheureux amputés, à des fiévreux, à des soldats épuisés par le climat malsain de la Pologne et les fatigues du long voyage.

Si jamais la fraternité militaire a existé, c'est bien à l'armée de Condé. Dans le courant de septembre, il arrivait au quartier général un ancien enseigne de la gendarmerie, vétéran de l'ancienne armée, gentilhomme du Limousin, honorablement connu. En raison de son âge et des charges qui pesaient sur le corps, le prince refusa de l'admettre comme chasseur noble et même comme militaire des régiments soldés. Il ne fallait point espérer une place au dépôt, très encombré comme nous l'avons dit. Quelques chasseurs nobles, ayant appris cette situation, en parlèrent à leurs camarades et le régiment tout entier décida qu'il servirait un traitement au vieil officier des gendarmes du roi (1).

L'empereur d'Allemagne, redoutant à bon droit la reprise des hostilités, obtint une prolongation de l'armistice de quarante-cinq jours à compter du 21 septembre, en abandonnant à l'armée française les places de Philipsbourg, Ulm et Ingolstadt. Le Premier Consul l'avait exigé et l'Autriche sentait trop sa faiblesse pour ne pas chercher à gagner du temps.

Un nouvel uniforme était adopté pour l'armée de Condé, qui allait quitter avec empressement l'uniforme étranger que lui avait imposé Paul I[er] et reprendre une tenue se rapprochant des anciens costumes de l'armée française. Les officiers généraux, les officiers de l'état-major et les deux régiments nobles devaient porter l'habit bleu de ciel, avec parements galonnés

(1) *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, publié par M. de Contades.

et épaulettes, selon le grade. Le régiment de Bourbon revêtira l'habit blanc de l'ancienne infanterie, avec parements et revers rouges (1) et coiffera le bonnet à poil, coiffure traditionnelle des grenadiers. Le régiment de Durand reprenait l'ancienne tenue de Hohenlohe, bleu clair à parements noirs; les dragons d'Enghien seront en vert, avec les revers noirs, et la doublure orange (2). L'artillerie n'avait pas quitté son uniforme bleu de roi et écarlate et les officiers du génie portaient aussi, comme en France, le frac bleu, avec plastron de velours noir. Sauf les dragons et les grenadiers de Bourbon, tout le monde portait le petit chapeau à deux cornes, avec la cocarde blanche, et selon l'usage autrichien, qu'imposait l'état-major de l'archiduc Jean, la petite branche du feuillage.

Jusqu'au mois d'octobre, les cantonnements de Rosenheim et des environs furent maintenus. Il n'y eut comme incident que le retour du duc de Berry, qui vint seconder son frère dans le commandement du régiment noble à cheval et le remplacement du colonel Ramsay par sir Plunkett, comme commissaire du gouvernement britannique au quartier général du prince.

Aux premiers jours d'octobre, le corps cantonne dans les villages de Seleb, Schmidelheim et Shauring, mais au milieu de novembre les anciens cantonnements furent repris. Le duc d'Enghien, après avoir obtenu à grand peine de l'archiduc Jean, commandant l'armée autrichienne, que dominait son chef d'état-major, le colonel Weyrother, quelques menus avantages pour ses compagnons d'armes (3), alla reprendre à Rosenheim le com-

(1) Les régiments d'infanterie de la reine, Limousin, Orléans, etc., portaient les parements, revers et collet rouges.

(2) Ce qui rappelait l'uniforme des régiments de Damas-Dragons avant la Révolution.

(3) Le prince de Condé écrivait le 2 novembre à son petit-fils, toujours plein de zèle pour les intérêts de l'armée :

. . . .

« Puisque vous voulez nous être utile, vous nous rendriez le plus grand service (je vous expliquerai cela) en faisant ce que je vais vous dire. Ce serait d'obtenir de l'archiduc qu'il ordonnât aux Bavarois et à moi de troquer le bailliage d'Aibling contre celui de Trauenstein ; alors votre régiment viendrait ici occuper le bailliage de Rosenheim sur les deux rives

mandement de l'avant-garde. Deux de ses escadrons étaient en avant de la localité.

Le corps de Condé était massé en profondeur, le duc d'Enghien gardait une tête de pont sur l'Inn et avait disposé ses cavaliers de manière qu'ils observassent la rive gauche sur une étendue de trois quarts de lieue. Avec un effectif de 300 chevaux, le duc devait explorer les bords de la rivière et se tenir en communication avec les Autrichiens, qui occupaient la forteresse de Kuffstein, sur la gauche, à l'entrée des gorges du Tyrol et Wassterbourg, vers la droite, se rapprochant de Munich.

Les régiments de Bourbon et de Durand avaient été placés entre les dragons d'Enghien et le quartier général du prince, à Pruting. La distance qui séparait ces deux échelons était environ d'une lieue et demie. L'artillerie était entre les deux régiments d'infanterie. Le prince gardait directement sous ses ordres le régiment noble à cheval, commandé par le duc d'Angoulême, assisté du duc de Berry. Tel était le dispositif adopté par le prince au début de l'armistice et qu'il avait repris dès sa rentrée dans les premiers cantonnements. En face de Rosenheim et à trois lieues se trouve le petit village d'Aibling, qui pouvait être occupé par les républicains. Le pays boisé et marécageux sur les rives de l'Inn, qui coule assez rapide, prêtait mal aux reconnaissances. Le 28 novembre, dans la soirée, le prince de Condé fut informé que la trêve expirait le lendemain, il recommanda au duc d'Enghien de s'éclairer en avant de la rivière assez loin et d'envoyer des patrouilles au delà d'Aibling.

avec *Durand*. Je m'en irais de ma personne à Trauenstein, et j'emmènerais avec moi les nobles à pied et Bourbon. Les nobles à cheval resteraient où ils sont (les princes le désirent) et nous lieraient avec vous. Je vous confie qu'il serait de la plus grande importance d'éloigner les nobles à pied des nobles à cheval ; je ne puis vous en dire la raison par la poste, et il ne faut pas même confier ce motif aux Autrichiens. Mais il faut mettre en avant (point du tout ma commodité, car pour ma personne, je me trouve bien partout), mais l'inhumanité qu'il y aurait à laisser les nobles à pied où ils sont, partout sans poêle, et tout à l'heure au milieu des neiges.

« Je désirerais aussi éloigner mes gentilshommes d'entendre parler sans cesse de toutes les politesses que les patriotes font aux émigrés. »

CHAPITRE XXIII

DERNIERS COUPS DE FUSIL

Le jeune commandant des avant-postes condéens fit partir ses patrouilles dans la nuit du 29 novembre. Les dragons royalistes rencontrèrent la cavalerie républicaine dans le milieu de la journée, à une lieue d'Aibling. Ils échangèrent avec eux des coups de carabine, puis se replièrent sur Aibling, qu'ils occupèrent avec deux escadrons de renfort amenés par le duc d'Enghien en personne, qui fit barricader l'entrée du village du côté de l'ennemi.

Dès les premières heures de la matinée, le 30 novembre, la cavalerie patriote, forte de 7 à 8 escadrons, débouche devant le village et cherche à en cerner les issues. Le duc d'Enghien fait tirer quelques coups de feu à ses dragons, puis les ramène à Rosenheim, sans précipitation ni désordre, exécutant ainsi le programme que lui a tracé le prince de Condé.

De son côté le prince a conduit ses troupes jusqu'à la rivière. Des épaulements sont construits et l'artillerie les utilise en se mettant en batterie, encadrée par les nobles à pied et le régiment de Durand. Le régiment de Bourbon vient aussi se joindre à ce groupe d'infanterie, de manière à garder toute la rive de Rosenheim à Neubeuren. Un bataillon de Durand renforce les dragons d'Enghien et garde une chaussée qui conduit de Rosenheim à

Aibling. Cette chaussée passe sur un petit affluent de l'Inn, la Mongfall. L'attaque républicaine paraît se dessiner de ce côté, le duc d'Enghien fait aussitôt couper le pont et se prépare à défendre énergiquement la petite ville.

L'avant-garde de la division républicaine Montrichard entama, de l'autre côté de la rivière, un feu de tirailleurs auquel répondirent avec entrain les fusiliers de Durand et les dragons qui avaient mis pied à terre. La présence du duc d'Enghien encourageait les royalistes, qui ne paraissaient pas disposés à abandonner la position. Aussi le colonel patriote, qui commandait l'avant-garde, fit-il sonner au parlementaire pour adresser au duc d'Enghien la proposition de cesser le feu de part et d'autre pendant quelque temps. Le duc y consentit et voici républicains et royalistes qui engagent la conversation du côté de la rivière, avec la plus vive cordialité, comme gens qui s'apprécient et qui regrettent de se combattre. Les officiers patriotes affectaient tous de saluer le duc d'Enghien.

Les républicains reçoivent, vers midi, l'ordre d'attaquer et l'annoncent avec regret à leurs adversaires. Le duc d'Enghien est avisé par le prince de Condé qu'il faut battre en retraite, une reconnaissance des nobles à cheval faisant prévoir un mouvement tournant de l'infanterie patriote, qui cherche à franchir la rivière, à un quart de lieue sur la gauche.

Un escadron de Valaques, qui avait été laissé dans Rosenheim et placé sous les ordres du duc d'Enghien, se retirait en désordre lorsque le duc se portant en soutien de ces cavaliers, avec une centaine de ses dragons, vint leur rendre un peu de confiance et leur faire contenir l'ennemi. Le détachement du régiment de Durand se maintint à l'entrée de Rosenheim, le temps nécessaire pour assurer la retraite de ce qui se trouvait dans la ville. Le duc d'Enghien vint se mêler à ces braves soldats et les félicita de leur solidité. Aussi, sous les yeux de leur jeune général, firent-ils une retraite qu'admiraient les officiers d'artillerie condéenne, montés sur les parapets.

Les troupes républicaines suivirent les troupes du duc d'Enghien dans leur mouvement rétrograde. Alors les batteries con-

déennes envoyèrent leurs boulets dans la colonne patriote qui se dispersa et rentra en grand désordre dans la ville. Le duc d'Enghien fit rompre le pont de la Mengfald et les royalistes qu'il commandait bivouaquèrent à côté des troupes du prince de Condé, à deux portées de canon de l'ennemi.

Les Condéens avaient perdu quelques dragons d'Enghien et fusiliers de Durand. Deux officiers avaient été blessés; l'un était M. de Castres, officier du génie, l'autre M. de Vassé, fils du vidame de Vassé et aide de camp du duc d'Angoulême. Ce prince avait reçu le baptême du feu et s'était bravement comporté.

Dans la journée du 2 décembre, on apprit que les patriotes ne persistaient pas dans l'attaque qu'ils avaient entreprise des retranchements de Wasserbourg, à cinq lieues au nord de Rosenheim. L'état-major autrichien, qui envoyait ce renseignement au prince, ne prévoyait pas la concentration de toute l'armée de Moreau, pour livrer une grande bataille à l'archiduc Jean.

C'est en effet à quelques lieues et au nord de Rosenheim que l'armée française remporta la mémorable victoire d'Hohenlinden, le 3 décembre. Les habiles dispositions de Moreau, admirablement secondé par Ney, Grandjean et Richepanse, avaient infligé un terrible échec au jeune et présomptueux archiduc, dont l'armée débandée laissait entre les mains de son vainqueur 12,000 prisonniers et 87 pièces de canon. Moreau allait forcer l'Inn, marcher sur Vienne. Avec son expérience militaire, le prince de Condé, dès qu'il connut la défaite de l'archiduc, ne fonda aucune espérance sur la résistance qui lui était ordonnée par le général autrichien Riesch, qui vint s'établir avec une division de seize mille hommes, en arrière de Pruting, où le prince avait placé son quartier général. Le régiment d'Anspach fut mis sous les ordres du chef du corps de Condé, qui le garda à Sayssering et à Wolkenreuth pour contribuer à la défense de l'Inn.

Le 9 décembre, à six heures du matin, les divisions républicaines Lecourbe et Montrichard se dirigent sur la gauche des Condéens, longeant les bords de la rivière. La division Lecourbe

doit protéger le passage de la division Montrichard, sur les hauteurs de la rive, dont une batterie de 28 pièces ouvre le feu sur les redoutes gardées par l'infanterie condéenne. Une forte colonne républicaine va franchir l'Inn à Neubeuren, à trois lieues sur la gauche des positions du corps de Condé.

Le duc d'Enghien, avec les régiments de Bourbon et de Durand, soutenus par les dragons qui combattent à pied, arrête pendant plus de trois heures les troupes de Richepanse. Cette division occupe Rosenheim et tente un mouvement tournant par sa droite. Le régiment noble à pied vient relever les troupes du duc d'Enghien que le prince envoie sur sa gauche. Une colonne républicaine y est signalée comme étant en train de passer la rivière. Les troupes d'avant-garde partent rapidement, précédées à grande allure par le régiment du duc d'Enghien. Le régiment noble à pied continue le combat.

Pour se rendre compte de la résistance si tenace des troupes du duc d'Enghien, il faut en lire le récit dans « *Victoires et conquêtes* (1) ». « Ce fut en vain que la batterie française croisa son feu sur la culée ; vainement le 2e bataillon de la 38e, placé sur la rive gauche, fit-il les plus grands efforts pour empêcher l'ennemi d'achever l'incendie du pont, le dévouement de quelques soldats nageurs fut inutile : les arches qui restaient furent dévorées par la flamme. Il fallut donc renoncer à ce passage, et les deux divisions Decaen et Grouchy furent obligées de remonter jusqu'au pont de Neuheurn; la division Richepanse resta seule dans Rosenheim. Ce fut un détachement du corps de Condé qui défendit le passage de Rosenheim, et il est juste de dire, à la louange de ces Français émigrés, qu'ils montrèrent beaucoup de résolution dans cette défense et une grande intrépidité, en achevant l'incendie du pont sous le feu violent de l'artillerie et de la mousqueterie de leurs compatriotes. »

Pendant que le régiment noble à pied, commandé par M. de Mazancourt, contient les troupes de Rosenheim, le duc d'Enghien court avec ses dragons du côté de Neubeuren, où il se heurte à

(1) Tome XII.

une forte colonne républicaine. Le duc fait mettre pied à terre à ses dragons, les place dans un bois et arrête à coups de fusils les patriotes qui ne se rendent pas compte du petit nombre de leurs adversaires. Quelques fractions de Durand arrivent au pas de course et prennent part au combat.

Le duc d'Enghien, une carabine à la main, combat en soldat, tout en surveillant attentivement l'attaque des républicains. Celle-ci progresse, pendant que, derrière les troupes républicaines de première ligne, le général Lecourbe fait établir un pont.

Les détachements de Durand, commandés par le capitaine de Lienhart, secondent les dragons et tirent aussi bon parti des bois qui bordent la route. Toutefois les républicains deviennent de plus en plus nombreux et gagnent du terrain. Enghien et Durand ont une centaine d'hommes hors de combat et il faut songer à la retraite, lorsqu'arrivent deux régiments autrichiens, commandés par le général Giulay, que le général Riesch envoie trop tardivement du côté de Neuburen, pour soutenir les Condéens.

Médiocre renfort que celui de ces Autrichiens ! Les hommes sont démoralisés ; les officiers, sans entrain, ne se font obéir que par la crainte. Aussi, appréciant à leur faible valeur les troupes de soutien qui lui arrivent, le duc d'Enghien se borne à leur faire exécuter quelques feux, puis les voyant prêts à se débander, il ordonne la retraite, qui se fait sous la protection du détachement de Durand. Les républicains, occupés surtout d'assurer au gros de leur colonne le passage de l'Inn, ne tentent pas de poursuivre les Condéens. Ceux-ci se replient sur les redoutes gardées par le prince et le gros de son armée.

La résistance avait continué sans permettre aux patriotes de dépasser Rosenheim. La batterie condéenne avait dû changer d'emplacement pour faire face aux différentes attaques tentées par les républicains. Le tir s'était maintenu très juste : deux compagnies de Bourbon avaient déjoué une surprise de l'infanterie patriote et fait plusieurs prisonniers. Enfin, le général Riesch ordonna la retraite sur Traunstein et Seebruek. Il de-

manda que le régiment d'Enghien fût placé à l'extrême arrière-garde de la colonne autrichienne, rendant ainsi à ce corps d'élite et à son intrépide colonel un hommage sans équivoque, puisqu'il les maintenait au poste le plus dangereux.

M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat* (1), nous semble donc manquer un peu de mesure, lorsqu'après avoir rappelé que la rive gauche de l'Inn était défendue par le seul corps de Condé « trop faible pour opposer une résistance sérieuse », il déclare que cette résistance « fut peu meurtrière. »

En réalité, malgré leur supériorité numérique écrasante, les forces républicaines avaient été retenues toute la journée pour effectuer le passage de l'Inn.

Parmi les pertes qu'eurent à déplorer le corps de Condé, il faut citer celle du général de la Serre, qui avait marché en volontaire avec les grenadiers de Durand et qui fut frappé mortellement, M. de Guiraudet, lieutenant de Durand et une soixantaine d'hommes de ce régiment. MM. de Grunstein et Gaston de Damas, officiers au régiment d'Enghien, étaient blessés grièvement. Les dragons, l'artillerie et Bourbon avaient perdu une cinquantaine d'hommes.

La retraite des deux colonnes ne fut pas inquiétée, mais la gelée et la neige la rendirent pénible. Le corps de Condé bivouaqua dans la neige, autour de Traunstein, ville d'une certaine importance, où il parvint le 10 décembre au soir. L'archiduc Jean s'y trouvait avec les débris des vaincus de Hohenlinden. Il voulut se replier sur Salzbourg. Le corps de Condé devait se rendre à Rothenmann, en Styrie, et organiser la défense de ce poste stratégique qui commande la route de Vienne.

Après avoir cantonné à Aussee le 14 et à Steinach le 15, les royalistes arrivaient à Rothenmann. Un ordre de l'archiduc Jean envoyait le duc d'Enghien avec son régiment et quatre compagnies de Durand en soutien des troupes autrichiennes placées dans la gorge de Werssenn, au delà de Rastadt. Le régiment de

(1) Tome II.

Bourbon resta à Steinach avec le général de Lanans, pour surveiller la route d'Ischel, par laquelle l'ennemi pouvait arriver. Ce fut en effet par là qu'il déboucha. Aussi, pour éviter que le duc d'Enghien ne fût tourné, le prince de Condé lui envoya l'ordre de le rejoindre à Rothenmann, s'il n'y avait pas contradiction avec les instructions de l'archiduc Jean.

Or, l'archiduc Jean ne commandait plus l'armée, le Conseil aulique l'avait remplacé par l'archiduc Charles, plus capable de se mesurer avec Moreau, si la campagne n'avait pas été déjà perdue. En outre la mission du duc d'Enghien restait sans objet d'après un rapport reçu au quartier général du prince de Condé, le 20 décembre, la gorge de Werssen n'ayant point été occupée par un bataillon autrichien, ainsi que l'archiduc l'avait annoncé, ses patrouilles avaient rencontré celles de l'ennemi au delà de ce poste et que s'étant maintenues tant qu'il n'avait paru que de la cavalerie, elles s'étaient repliées lorsque l'infanterie républicaine était arrivée. Le détachement de Durand avait perdu huit hommes et le régiment d'Enghien avait eu cinq dragons hors de combat.

La retraite du duc d'Enghien se fit sur Rastadt, puis sur Steinach, où il vint renforcer les troupes du général de Lanans. Le dernier mot sur cette fin d'année, qui était aussi une fin de campagne, appartient au jeune prince, qui écrivait au duc de Bourbon :

« Mon régiment et celui de Durand sont les seuls qui se soient trouvés à des affaires chaudes. Durand a perdu 70 hommes à peu près, 10 officiers tués et quelques blessés ; mon régiment 30 officiers blessés, quelques dragons tués et une trentaine blessés, à peu près le même nombre de chevaux. Nous avons fait ce que nous avons pu, mais nous pouvions bien peu. Le jour du passage de l'Inn a été le plus chaud pour nous. »

Trois divisions avaient attaqué leurs avant-postes. « Que pouvais-je faire avec 300 hommes d'infanterie et 300 chevaux que je commandais ? Notre soutien n'est arrivé qu'à une heure de l'après-midi ; le pont était déjà fait, et 12,000 hommes que commandait le général Riesch n'ont pu faire repasser la rivière

à l'ennemi. Depuis ce moment, la chose a été de mal en pis, et sans l'armistice les Français, sans aucun doute, seraient à Vienne aujourd'hui... Rien n'est plus malheureux, plus honteux que ces résultats, et cependant il n'y avait rien de mieux à faire, car notre ennemi, le général Moreau, outre sa supériorité de nombre, il faut l'avouer, est aussi bien supérieur en hardiesse et en talent... »

Les gouvernements étrangers, qui imposaient à l'armée de Condé leur parcimonieuse hospitalité, n'hésitaient pas à lui demander le dévouement jusqu'à l'abnégation, quand il s'agissait de protéger une arrière-garde ou de défendre une position sacrifiée, les oubliaient volontiers dans les stipulations des traités de paix et même des armistices, négligeant parfois de les en informer. C'est ainsi que le prince de Condé apprit par hasard l'armistice de Steyer, signé le 25 décembre, et qui, pour un répit de quaranre-huit heures, abandonnait aux armées françaises toute la vallée du Danube, y compris le Tyrol...

Tout le corps de Condé quitta précipitamment Rothenmann et gagna Léoben, après une étape de huit lieues.

L'infanterie noble, l'artillerie, le régiment de Bourbon furent placés, avec le quartier général, dans la jolie petite ville qu'arrose la Mur et qui a conservé des restes des fortifications du moyen-âge. Le traité de 1797 l'avait fait connaître à l'Europe entière. Le duc d'Enghien fut envoyé avec Durand et ses dragons à deux lieues en avant de Léoben. Deux escadrons du régiment noble à cheval, sous les ordres du comte d'Agoult, maréchal de camp, surveillaient le chemin de Steyer à Léoben.

Pour assurer la sécurité des troupes qu'il couvrait, cet officier général crut devoir détruire le pont d'Eismartz et envoya un détachement procéder à cette opération. Mais les paysans arrivèrent en armes et s'y opposèrent. La collision se produisit, un cavalier noble, M. de Gaches, fut tué d'un coup de fusil. Le piquet de Condéens dut se retirer, mais il revint bientôt avec un escadron de dragons et une compagnie de Durand, commandés par le colonel d'Orb. Le pont allait être coupé, lorsqu'une estafette du prince de Condé vint apporter un contre-ordre. Un

nouvel armistice venait d'être signé le 26 décembre, après un nouvel échec subi par les Autrichiens la veille. Par ordre de l'archiduc, le corps de Condé devait se rassembler et aller cantonner à quatre lieues plus loin.

Dans la matinée du 29, vers neuf heures, un détachement de hussards républicains arriva à Léoben, au moment où le régiment noble à pied se formait en colonne de marche. Les deux troupes se saluèrent amicalement. Bientôt les rangs se mélangèrent : « Officiers et soldats ont cherché à se rapprocher, dit M. de Thiboult dans son journal, et à causer avec les nôtres. Les soldats des deux armées ont été bras dessus, bras dessous, boire ensemble, et les officiers patriotes ont montré beaucoup de politesse et de sensibilité. » Le fourrier de l'armée de Condé dit plus loin, avec son habituelle philosophie militaire : « Les passions s'usent à ce qu'il paraît et l'on n'en peut donner de plus forte preuve que ces bonnes dispositions mutuelles. »

On se quitta donc sur ces adieux amicaux, la mort d'un cavalier patriote, tué en voulant franchir la ligne de démarcation, ne produisit pas de conflit (1). L'infanterie noble, commandée par le général de Mazancourt, gagna Bruck, puis Kapfenberg.

Elle quitta la route de Gratz pour prendre celle de Vienne, traversa Wilden et atteignit Saint-Lorenzen et Alterheilizen, dont elle se partagea les cantonnements.

(1) La cavalerie noble gardait un pont sur la Mur. Les vedettes crièrent « halte » à un gros de hussards républicains qui arrivait au trot. Seul, un brigadier continua à s'avancer. Un cavalier noble lui tira un coup de carabine qui l'abattit. L'officier républicain qui commandait empêcha que ses hommes ne ripostassent et convint qu'ils étaient dans leur tort.

CHAPITRE XXIV

INCERTITUDES — LICENCIEMENT — LES ADIEUX

Le 1er janvier 1801, au quartier général de Kapfenberg, installé dans le château qui domine la ville, le prince de Condé reçut les officiers généraux, l'état-major et des délégations des corps qui lui apportaient leurs hommages de nouvel an. Personne ne se faisait d'illusion sur la prochaine séparation. On savait que Joseph Bonaparte, plénipotentiaire du Premier Consul, discutait à Lunéville, avec M. de Cobentzel, ministre de l'empereur, les conditions de la paix entre les deux gouvernements. Le cabinet de Vienne avait montré son indifférence et trop souvent son hostilité pour le corps de Condé, celui de Londres, toujours pratique, ne payerait pas une armée qui ne combattait pas. Le licenciement s'imposait, à moins que le gouvernement anglais ne transportât les émigrés à Malte. On se plaisait à le répéter, sans oser l'espérer.

Cette antique forteresse de la chevalerie chrétienne, bloquée par la flotte anglaise, ne pouvait prolonger sa résistance, et l'on avait déjà annoncé prématurément sa reddition. Une telle retraite eût convenu à ces vieux défenseurs de la monarchie (1) et leur

(1) Napoléon voulait céder l'île à Paul Ier, qui, en sa qualité de grand-maître de l'ordre improvisé par sa propre volonté, en avait manifesté une grande satisfaction.

eût peut-être évité, par sa position isolée, de combattre encore leurs compatriotes. Le prince de Condé ne pouvait donner à ses compagnons de guerre et d'infortune un espoir qu'il n'avait pas. Le bruit courait du reste, avec persistance, que le corps serait envoyé en Égypte. Presque tous les Condéens déclarèrent qu'ils se refuseraient à une telle expédition.

L'avenir était donc plus assombri que jamais. Une petite compensation fut donnée à ces fidèles royalistes ; le roi, qui depuis le commencement du séjour en Russie, s'était interdit, sur le désir du tsar, de faire des nominations dans l'ordre de Saint-Louis, adressait au prince de Condé deux cents brevets pour être remis aux Condéens qui remplissaient les conditions d'ancienneté. La cérémonie de réception eut lieu devant des piquets de tous les corps en armes ; le prince avait envoyé des propositions au roi dès que la solde russe avait cessé.

Les régiments de Durand et d'Enghien, ainsi que l'artillerie, portaient la nouvelle tenue, les autres corps ne l'avaient pas ; les nouveaux uniformes, qui étaient enfin terminés, leur furent distribués. Ils devaient être portés bien peu de temps...

L'archiduc Charles invita le prince à diriger son corps sur la région entre Gratz et Mahrbourg et à y cantonner, au milieu des troupes impériales. Au moment où le prince donnait ses instructions pour le départ, il reçut du général Mélas, commandant des districts militaires de Styrie, l'injonction de ne pas se porter sur Gratz, à cause de l'encombrement des régiments impériaux et des convois. La lettre du vaincu de Marengo était écrite dans un esprit de malveillance trop évident (1). Le prince, toujours maître de lui, envoya un de ses aides de camp prendre les ordres de l'archiduc Charles.

Ce prince, attristé par l'issue de la campagne dont il n'était cependant pas responsable, prévoyant sans doute aussi la très prochaine dissolution du corps, ne voulut pas donner tort au général Mélas et déclara à l'officier du prince de Condé qu'il fallait consulter le général Mélas et accepter sa décision.

(1) M. de Mélas détestait les royalistes français et le leur fit sentir en toute occasion.

Le prince de Condé ne récrimina pas et confia à son chef d'état-major de la cavalerie la désagréable mission de satisfaire Mélas. La solution fut l'ordre de cantonner le corps dans le cercle de Cilly, autour de Windish-Feistritz, désigné comme quartier général.

Les Condéens arrivent à Gratz le 21 janvier, où les bruits d'embarquement à la solde anglaise se confirment absolument. L'agent anglais, sir Wickham, informait le prince par lettre que « tous les chevaux de la cavalerie condéenne allaient être vendus, un peu plus tard, le 31 du mois, pour le compte du Trésor anglais. » M. Wood, commissaire britannique était chargé de cette opération financière. L'agent anglais annonçait en outre que des gratifications seraient accordées aux officiers et gentilshommes qui ne voudraient pas suivre le corps dans sa nouvelle destination, « surtout dans un moment où les circonstances rendent un embarquement plus que probable. »

Les dernières illusions disparaissaient et les étapes se continuaient, au milieu de la tristesse et du découragement. On traversa Wildon, Mureck ; on franchit la Mur à Rodkersburg ; la colonne séjourne un jour à Pettau, malgré le mauvais vouloir de l'autorité militaire autrichienne; elle cantonne à Oberkanichfeld, à Badowa et elle va prendre ses derniers cantonnements. Le quartier général est dans le château de Windish-Feistritz. Le bourg offrait si peu de ressources qu'aucun détachement n'y fut laissé.

Le régiment noble à pied se fractionna. Le premier bataillon, avec l'état-major et le général de Mazancourt, fut à Windish-Gratz, le deuxième avec le général de la Saulaye à Schönstein.

Le régiment de Bourbon, avec le général de Mauroy, fut à Rietz et Lauffen, le régiment de Durand à Reichelsbourg, l'artillerie à Windisch-Landsberg, le régiment noble à cheval avec le duc de Berry, qui avait repris le commandement depuis le départ du duc d'Angoulême, cantonna à Rann. Le régiment d'Enghien, dont le jeune chef si populaire était retenu à Gratz pour des motifs de service, prit ses logements à Fraslau et l'ambulance,

dirigée par le docteur Guérin, s'installa dans des conditions rudimentaires à Teuffer.

Il fallut laisser le commissaire anglais procéder à la vente des chevaux de la cavalerie. Ce fut un Juif, fournisseur de l'armée autrichienne, qui en devint l'acquéreur. Le régiment d'Enghien devait livrer ses montures le 1er février et le régiment noble à cheval le 5 du même mois.

Une grande fermentation régnait parmi les dragons d'Enghien. Quand ils surent qu'ils allaient être démontés, un certain nombre résolut de déserter avec leurs chevaux et leurs armes.

Ni le général d'Escars, ni le général de Lanans, qui suppléaient le duc d'Enghien pendant son absence, n'eurent connaissance du complot. Un escadron presque tout entier partit le 31, gagna Klagenfurth et passa aux républicains qui les accueillirent à merveille. Quelques autres cavaliers désertèrent aussi, mais sur deux cent quatre-vingts hommes, effectif total du régiment, deux cent-dix restèrent au drapeau.

Pauvre drapeau, dont les jours étaient comptés !... L'âpreté du commissaire anglais avait beau jeu ; après avoir vendu les chevaux de la cavalerie, il refusait le fourrage pour ceux des généraux et de l'état-major, ou du moins il exigeait une forte réduction. M. Wickam apportait d'autant moins de ménagements que le prince de Condé l'avait informé de ses intentions. Comme le rappelle le général d'Ecquevilly, qui fut sans doute témoin de l'entretien : « il n'était ni possible, ni convenable qu'un prince de la maison de Bourbon, âgé de soixante-cinq ans, ayant droit à la vénération de l'Europe, fît succéder au rôle qu'il soutenait depuis le commencement de la Révolution, avec tant de constance et de gloire, celui d'un aventurier allant courir les mers et les hasards avec la noblesse française, pour le soutien d'une cause devenue absolument étrangère à celle qui nous avait mis les armes à la main. »

Le 10 février, on mit à l'ordre une note de M. Wickham adressée au prince et ainsi conçue : « Les circonstances du moment ne me permettent pas de douter que le corps ne doive être embarqué sur la Méditerranée, et employé aux expéditions

qui pourraient avoir lieu sur cette mer... D'après ce que je peux conjecturer, l'Egypte est un des points où le corps pourrait être exigé. »

L'état-major du régiment noble à pied demanda au prince ses intentions personnelles, ajoutant que la plupart des gentilshommes imiteront la conduite de S. A.

Le chef de l'armée de Condé, voulant donner plus de force à sa réponse, écrivit au général de Mazancourt une lettre destinée à être communiquée. Le prince y disait formellement qu'il était d'abord décidé à s'embarquer et à accompagner ceux qui voulaient s'embarquer, parce qu'il avait cru qu'on destinait le corps pour Malte, Minorque ou Jersey, « mais qu'il ne voulait pas aller en Egypte, pensant qu'un Bourbon ne doit point s'éloigner à ce point de France où quelque révolution peut rendre sa présence utile. » Le prince s'interdisait de donner des conseils.

Aussitôt cette détermination connue, sauf une petite minorité, éprise d'aventures, les Condéens déclarèrent qu'ils quittaient le service militaire et ne se préoccupèrent plus que de leur prochain départ.

Des registres furent ouverts, le 20 février, dans tous les corps, chacun vint inscrire sa détermination. Les officiers et les gentilshommes étaient seuls appelés à l'indiquer. Les commissaires anglais affectaient de ne pas s'inquiéter des troupes soldées, qu'ils considéraient comme des mercenaires, trop heureux d'être gardés par l'Angleterre si elle voulait bien y consentir. Cette appréciation était inexacte et surtout outrageante pour de braves soldats, dont beaucoup avaient suivi leurs officiers au début de l'émigration.

Cent trente-cinq militaires de tout grade consentaient à rester à la solde anglaise. Malgré les nombreux départs, il restait environ deux cent cinquante officiers gentilshommes présents et douze cents hommes de troupes soldées.

L'immense majorité préférait donc le licenciement. Sur les instances du prince, préoccupé de ses compagnons d'armes, désormais sans ressources, le commissaire anglais, après avoir pris les ordres de son gouvernement, informe le corps qu'il

serait accordé, à titre de gratification : à chaque officier, six mois de ses appointements actuels, à chaque bas-officier et gentilhomme, huit mois de solde.

Sur de nouvelles démarches du prince, une gratification d'un mois de solde fut concédée à l'infanterie soldée. Les dragons d'Enghien, l'artillerie et les militaires appartenant à la garde du quartier général ou à la prévôté obtinrent que cette gratification fut portée à six semaines.

Restaient les veuves et les orphelins, qui n'avaient d'autre domicile que le dépôt de l'armée de Condé. Le prince obtint qu'il leur serait donné une année de solde. Les officiers et gentilshommes estropiés ou âgés de plus de cinquante ans eurent le choix entre douze mois de solde et une petite pension journalière (1).

Le licenciement de tous les corps eut lieu le 1er mai. Il faut citer à ce sujet la belle page que lui consacre Chateaubriand :

« Quand on licencie une armée, elle retourne dans ses foyers ; mais les soldats de l'armée de Condé avaient-ils des foyers ? Où devait les guider le bâton qu'on leur permettait à peine de couper dans les bois de l'Allemagne, après avoir déposé le mousquet qu'ils avaient pris pour la défense de leur roi ? Les chasser de leur camp, c'était les condamner à un second exil... Le cœur navré du coup qui frappait ses compagnons d'infortune, Mgr le duc de Berry surmontait sa douleur ; pour les consoler, on le voyait courir de tous côtés, encourageant les uns, embrassant les autres, partageant avec tous le peu d'argent qui lui restait. Il ordonna de distribuer aux soldats du régiment noble à cheval le produit de la vente des chevaux, mais les escadrons le supplièrent de faire remettre cette somme aux cent vétérans gardes du corps placés près du roi à Mittau (2). Il

(1) Les généraux avaient de 5 à 3 schellings par jour, les officiers supérieurs et les capitaines 2 schellings, les lieutenants et sous-lieutenants un schelling six pences, les nobles à pied et à cheval, un schelling, les sous-officiers des corps soldés onze kreutzers, les soldats neuf kreutzers. Il y eut en tout 369 pensionnés dont 35 officiers généraux et 40 sous-officiers et soldats.

(2) Ces malheureux gardes du corps, presque tous vieux et infirmes, furent

fallut enfin se séparer. Les frères d'armes se dirent un dernier adieu et prirent divers chemins sur la terre sans savoir où ils reposeraient la tête. Tous allèrent, avant de partir, saluer leur père et leur capitaine, le vieux Condé aux cheveux blancs ; le patriarche de la gloire donna sa bénédiction à ses enfants, pleura sur sa tribu dispersée et vit tomber les tentes de son camp avec la douleur d'un homme qui voit s'écrouler les toits paternels (1). »

Quatre-vingt-dix-sept chasseurs ou cavaliers nobles, six cents hommes des troupes soldées acceptèrent de rester au service de l'Angleterre et consentirent à s'embarquer. On les dirigea sur Trieste. Ils formaient un bataillon qui reçut le nom de chasseurs britanniques. Son commandant s'appelait M. de Forestier, premier aide-major du régiment noble, M. du Faure, aide-major au même corps, commandait en second le bataillon. Ce corps formait six compagnies, dont les capitaines étaient MM. de Hautay et de James, du régiment de Bourbon, d'Armolis et de Villate, du régiment de Durand, de Serocourt, des dragons d'Enghien, et Le Page, de la compagnie suisse.

Leurs camarades leur dirent adieu, préférant ne pas porter encore une cocarde étrangère, lassés de subir les caprices des gouvernements, les insolences de leurs commissaires ou de ces généraux, qui toujours battus par les Français républicains, n'en détestaient que davantage les Français royalistes.

D'autres tribulations les attendaient dans la prolongation de leur exil, au milieu de populations haineuses, sans respect pour le malheur, sans générosité pour la faiblesse.

C'est ce que prévoyait sans doute le vieux prince de Condé lorsqu'il quittait, le 1er juin, son dernier quartier général de Windish-Feistritz, brisé par les émotions du départ, navré de tous les regrets de cette petite armée qui n'avait jamais cessé de le vénérer. Il retrouvait à Gratz le duc d'Enghien, qu'attendait

brusquement expulsés le 21 janvier, comme Louis XVIII lui-même qui, avec la duchesse d'Angoulême, alla chercher un précaire asile à Varsovie, alors ville prussienne.

(1) CHATEAUBRIAND, *Mémoires sur le duc de Berry.*

trois ans après un odieux guet-apens, et qui, au lendemain du licenciement, écrivait au duc de Bourbon :

« Nous avons été traités comme troupe devenue inutile à la paix et que l'on réforme. Ce qui me fait penser plus que jamais que nous n'avons rien à espérer pour notre cause d'aucune puissance étrangère. »

Ils le répétaient tous, ce cri de colère contre l'étranger, les Condéens congédiés et désarmés, qui avaient passé dix ans à combattre et à souffrir pour leur foi monarchique. Ils se demandaient avec angoisse si les premiers champs de bataille, où les avait conduits leur fidélité, devaient bien s'appeler Wissembourg et Berstheim ?... Que n'ont-ils accepté les offres de la tsarine Catherine et fondé en Russie une pacifique colonie, comme M. de Richelieu et ses amis !

Regrets trop tardifs, larmes superflues que séchait la poussière de la route ! Ils allaient, attristés et silencieux, par groupes de quatre ou cinq, débris d'escouade que reformait l'inconsciente habitude militaire. Le Rhin les attirait. Derrière lui la patrie ! Il est là-bas, le foyer déserté, qu'ils n'ont cessé de regretter avec les êtres chéris qu'il a fallu quitter pour obéir à l'appel de « Monseigneur », comme ils appelaient le prince de Condé, ou bien pour échapper à ce vent de proscriptions qui affolait les plus braves.

Beaucoup franchissent la frontière ; quelques-uns, soupçonnés ou dénoncés, sont emprisonnés. La plupart errent en pays allemand, attendant l'amnistie des émigrés, toujours annoncée et toujours retardée. Enfin le sénatus-consulte d'avril 1802 prononça cette mesure, tout en maintenant de trop nombreuses exceptions (1).

Les proscrits revinrent et acceptèrent avec philosophie le nouvel ordre de choses, heureux de voir les autels rétablis et sachant gré au Premier Consul des grandes choses qu'il avait accomplies.

(1) Étaient exceptés de l'amnistie tous les émigrés qui avaient eu des grades dans les armées ennemies ou qui avaient conservé des charges, même nominatives, dans la maison des princes de Bourbon.

Il y en eut même, parmi les serviteurs de la Légitimité, qui firent à leur patriotisme un suprême sacrifice. Lorsqu'une nouvelle coalition vint menacer la France, ils estimèrent que là où est l'armée nationale, là est le drapeau, et ils demandèrent à combattre leurs anciens alliés. Le régiment étranger de la Tour d'Auvergne ouvrit ses rangs aux émigrés d'autrefois (1). Ils s'y battirent bravement, comme ils l'avaient toujours fait.

Pendant toute l'épopée impériale, ces nouvelles recrues de la

(1) A la formation du régiment étranger d'infanterie légère, levé et commandé par le colonel prince de La Tour d'Auvergne, l'empereur nomma, par décret du 31 mars 1806, les officiers des deux premiers bataillons.

On compta, sur trois officiers supérieurs, deux anciens émigrés, dont un Condéen : le chef de bataillon de la Ville-sur-Illon ; sur dix capitaines, sept anciens officiers émigrés, dont quatre Condéens : MM. Lemercier d'Ecquevilly, ancien capitaine aux Chevaliers de la Couronne ; de Leau, ancien chasseur noble ; de Bergeret, ancien capitaine à la légion de Mirabeau ; Bouttier, ancien chasseur noble ; sur dix lieutenants, sept anciens officiers émigrés, dont deux Condéens : MM. des Etangs, ex-chasseur noble, et de Sainte-Colombe, ex-lieutenant d'Hohenlohe.

Quelques semaines après, un nouveau décret impérial formait un 3e bataillon ; le corps d'officiers fut composé, en majorité, d'anciens Condéens : les capitaines Gombert et de Quérelles, de la légion ; Cueuillet, Dellamare, de Champenoy, des chasseurs nobles ; les lieutenants de Couffin de Valès, d'Allerit, Dumont de Vaux, Goubert, Frehert, Brissolier, de Polhès-Maurelhan, des chasseurs nobles.

Ce régiment, organisé par le général Marulaz, sous la haute direction du maréchal Kellermann, fut envoyé en Italie, à l'armée de Naples, où il mérita l'estime générale.

La plupart des officiers que nous avons cités passèrent dans d'autres corps où ils continuèrent à faire preuve d'excellentes qualités militaires.

Avec les pertes au feu, les décès dans les hôpitaux, la captivité, le régiment de La Tour d'Auvergne renouvela fréquemment ses cadres. Mais il continua à compter des Condéens parmi ses officiers. C'est ainsi que sur les contrôles de 1809, nous relevons les noms du chef de bataillon de Montferré, des capitaines Salomon, d'Austry, Bouet de Martange et d'Oraison. Ce dernier, ancien capitaine à la légion de Mirabeau, mérita, à l'inspection générale de 1815, cette appréciation si élogieuse du général de division Bourk : « *Bon officier, servant bien, en vrai chevalier.* »

Tous ces renseignements ont été relevés aux archives du ministère de la Guerre.

cocarde tricolore sont restées dignes de leur passé militaire, à peine soupçonnées de tiédeur politique, estimées et honorées au demeurant. Peu survécurent à la retraite de Russie et l'empereur regretta plus tard d'avoir usé les vieux Condéens qui auraient si bien encadré ses jeunes régiments de gardes d'honneur dans les dures campagnes de 1813 et de 1814.

Au déclin de sa puissance, Napoléon devait voir, même autour de lui, des défections et des désertions se produire sans l'atténuation de la fidélité royaliste. Aussi dans sa captivité de Sainte-Hélène, a-t-il porté sur les émigrés militaires un jugement que l'histoire a recueilli :

« Ils étaient salariés de nos ennemis, cela est vrai, mais ils l'étaient ou auraient dû l'être pour la cause de leur roi. La France donna la mort à leur action et des larmes à leur courage. Tout dévouement est héroïque. » (*Mémoires de Napoléon*, t. II, p. 310.)

APPENDICE

LISTE DES OFFICIERS

Des troupes nobles et soldées, des aumôniers et des principaux employés présents au corps de Condé lors du licenciement en 1801.

Le prince DE CONDÉ, *commandant en chef le Corps.*

Le duc DE BERRY ; le duc D'ENGHIEN.

Le comte DE WALL, *lieutenant général.*

MARÉCHAUX DE CAMP (par ancienneté).

Nomination antérieure à 1789.

MM.

Le comte d'Escars.
Le comte de Mazancourt.
Le comte de Choiseul.
Le marquis de Mauroy.
Le comte de Damas-Croy.
Le comte de Lanans.
Le comte d'Ecquevilly.

MM.

Le marquis de Puymaigre.
Le comte de la Varenne.
Le comte d'Aigremont.
Le marquis de Thumery.
Le comte du Cayla.
Le chevalier du Boys.

Nommés en émigration.

Le marquis de Mazancourt.
Le vidame de Vassé.
Le marquis de Montagnac.
Le vicomte de Brachet.
Le chevalier Le Mintier.
Le comte de Noinville.
Le comte Etienne de Damas.
Le vicomte de Messey.
De Jobal.

Le comte de Portalès.
Le comte Alexandre de Damas.
Le vicomte de Dortans.
Le vicomte de Thumery.
De Rison.
Le comte de Tschoudy.
De Riolet.
D'Espeyron.
Le baron de Bombelles.

Le chevalier du Prat.
Le baron de Tourdonnet.
De Solémy.
De Perronot.

QUARTIER GÉNÉRAL

MM.
L'abbé de Villedon, faisant pour M. de Conzié, évêque d'Arras, les fonctions de *premier aumônier du corps.*
L'abbé de Montmaur.

MAISON DU PRINCE DE CONDÉ

MM.
Le général comte du Cayla.
Le général comte Alexandre de Damas.
Le général comte de Choiseul.
Le général chevalier Le Mintier.
Le lieutenant-colonel comte d'Auteuil.
Le lieutenant-colonel chevalier de Sarobert.
Le lieutenant-colonel chevalier de Contye.
Drouin, *secrétaire des commandements et commissaire des guerres.*

AIDES DE CAMP DU PRINCE DE CONDÉ

MM.
Le général comte de Franclieu.
Le colonel comte de Gréen-Saint-Marsault.
Le colonel de Teysonnet.
Le colonel comte d'Escrigny.
Le colonel comte de Levignac.
Le comte de Polignac.
Le lieutenant-colonel comte de Chevalerie.
Le lieutenant-colonel chevalier de Pons.
Le lieutenant-colonel chevalier de Pradt.
Le major marquis de Palarin.
Le major vicomte de Berthier.
Le major comte de Grimaldi.
Le capitaine comte du Goulet.

AIDES DE CAMP DU DUC D'ENGHIEN

MM.
Le marquis de Courtemanche.
Le comte de Serant.
Le vicomte René de Cheffontaines.
Le comte de Jonville.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE

MM.
Le général baron de la Rochefoucauld.
Le colonel prince Amédée de Broglie.
Le colonel baron d'Orb.
Le major Roussel.
Le major Boisselier.
Le marquis de la Bassetière.
Le capitaine Alexandre d'Orb.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'INFANTERIE

MM.
Le général marquis de Bouthillier, *major général.*
Le général de Solémy.
Le colonel comte de d'Hoffelize.
Le lieutenant-colonel de Menibus.
Le lieutenant-colonel de Plasman.
Le major chevalier de Villehulin.
Le capitaine de la Tapie.
Le capitaine comte de Flavigny.
Flochet, lieutenant, *quartier-maître.*

ÉTAT-MAJOR DE LA CAVALERIE

MM.
Le général comte d'Ecquevilly, *maréchal général des logis.*
Le général de Jobal.
Le colonel comte de Vassan.
Le lieutenant-colonel comte de Dixmude Montbrun.
Le major comte Charles de Mellet.
Le major chevalier d'Esterno.
Le major chevalier de la Salle.
Le capitaine Duhamel.
Le lieutenant Streicher, *quartier-maître.*

POLICE

MM.
Le général chevalier du Boys, *lieutenant de roi du quartier général.*
Le lieutenant-colonel Hugo, *major du quartier général.*
L'abbé Alary, *aumônier.*

ADMINISTRATION

MM.
Baudouin de Montaigu, *intendant:* de Belonde, de la Mothe, de Ches

nel, de Vaudricourt, de Rochebrune, *commissaires ordonnateurs des guerres.*

TRÉSORERIE

MM.

De Saint-Etienne cadet.
De Saint-Etienne aîné.

PRÉVÔTÉ

MM.

Le lieutenant-colonel de Basquiat, *prévôt général.*
Le lieutenant-colonel Maillard, *prévôt général adjoint.*
Le capitaine Moysés.
Le capitaine Bulleteau.
Le lieutenant Claret.
Le lieutenant Lesturgies.
Le sous-lieutenant Frochot.
Le sous-lieutenant Maréchal.
Le sous-lieutenant Prévôt.

CORPS DU GÉNIE

MM.

Le général de Jussencourt.
Le lieutenant-colonel vicomte de Sartiges.
Le major de Saxy.
Le capitaine de Damoiseau.
Le capitaine de Malbois.
Le capitaine chevalier de Cheffontaines.
Le lieutenant de Vigier.
Le lieutenant de Pineau.
Le lieutenant Jeanbart.
Le lieutenant de Castres.

GARDE DU QUARTIER GÉNÉRAL

M. le colonel chevalier de Rébourguil, *commandant les deux compagnies.*

COMPAGNIE FRANÇAISE

MM.

Le capitaine Gilles.
Le lieutenant Barrême.
Le lieutenant Lucas.
Le sous-lieutenant Desaix.
Le sous-lieutenant de Fléchac.
Le sous-lieutenant de Chazelles.
L'abbé Grandin, *aumônier.*
Malingil, *chirurgien-major.*

COMPAGNIE SUISSE

MM.

Le capitaine Le Page.
Le lieutenant Chaudel.
Le lieutenant Ollier.
Le sous-lieutenant de Tschoudy.
Le sous-lieutenant Lemaître.
L'abbé Dunis, *aumônier.*
Laurentz, *chirurgien-major.*

SERVICE DE SANTÉ DES HÔPITAUX

MM.

Guérin, *médecin en chef.*
Tavernier, *premier médecin.*
Mathey, *second médecin.*
Distel père, *premier chirurgien-major.*
Graff, *second chirurgien-major.*
Ay et Offand, *chirurgiens-aides-majors.*
L'abbé Wach, *aumônier de l'hôpital.*
L'abbé Baudot, *aumônier de l'hôpital ambulant.*
Duchallier, *directeur de l'hôpital.*
L'abbé Ninard, *directeur de l'ambulance.*

Se sont dévoués au service des malades :

Mmes

De Pourroy, *abbesse de Saint-Jacques.*
Lambert.
Le Seigneur.
De Villesavoye.

MM.

L'abbé Peticunot.
L'abbé Desmons.
L'abbé Carte.
L'abbé Schwendt.
L'abbé le Roi.
L'abbé Mitraud.
L'abbé de Lée.
Le Père Félix.
L'abbé Champagne.
L'abbé Farge.
L'abbé Gremillet.
L'abbé de la Resne.
L'abbé Fousset.
L'abbé Lecomte.
L'abbé Messin.
L'abbé comte de Vaulx.
L'abbé Lepelletier.
L'abbé Le Rebours.

CORPS D'ARTILLERIE

GRAND ÉTAT-MAJOR

MM.
Le général de Nadal, *au quartier général.*
Le général de Rison, *commandant en second.*

ÉTAT-MAJOR DU RÉGIMENT

MM.
Denis, *colonel.*
De Roth, *lieutenant-colonel.*
De Cornet, *major.*
De Villaret, *chef de brigade.*
Lepelletier-d'Arget, *chef de brigade.*
Le chevalier de Courville, *aide-major.*
De Romain, *sous-aide-major.*
De Grandrut, *sous-aide-major.*
Le chevalier de Salgues, *sous-aide-major.*
De Saint-Cyr, *quartier-maître.*

COMPAGNIE NOBLE

MM.
De Fyard, *capitaine en premier.*
Le chevalier de Colonge, *capitaine en second.*
De Thieulin, *lieutenant en premier.*
De l'Escly, *lieutenant en second.*

COMPAGNIES DE CANONNIERS

Première.

MM.
De Menibus, *capitaine en premier.*
De Fontenay, *capitaine en second.*
De Gaville, *lieutenant en premier.*
De Langle, *lieutenant en premier.*
De Prat, *lieutenant en second.*

Seconde.

MM.
De Grandrut, *capitaine en premier.*
De Condé, *capitaine en second.*
Le Fort, *lieutenant en premier.*
Le Tellier, *lieutenant en premier.*
D'Aleyrac, *lieutenant en second.*

Troisième.

MM.
De Thurigny, *capitaine en premier.*
Le chevalier du Raget, *capitaine en second.*
Lalance, *lieutenant en premier.*
Le chevalier de Saint-Cyr, *lieutenant en premier.*
De Quelan, *lieutenant en second.*

Quatrième.

MM.
De Marcy, *capitaine en premier.*
Desroches, *capitaine en second.*
Dubois de Launay, *lieutenant en premier.*
De Borel, *lieutenant en premier.*
De Rison fils, *lieutenant en second.*

COMPAGNIE D'OUVRIERS

MM.
De Ferussac, *capitaine en premier.*
De Soras. *capitaine en second.*
De Faultrier, *lieutenant en premier.*
Le chevalier de Légier, *lieutenant en premier.*
De Légier, *lieutenant en second.*

Officiers surnuméraires à la suite.

MM.
Ulrich, *capitaine en premier.*
Durant de Sévigné, *capitaine en premier.*
D'Anglefort, *capitaine en second.*
Le chevalier de Cauffour, *lieutenant en premier.*

RÉGIMENT NOBLE A PIED

ÉTAT-MAJOR

Le prince DE CONDÉ, *chef.*
MM.
Le général comte de Mazancourt, *premier colonel.*
Le général comte du Hautoy, *second colonel.*
Le général comte de la Saulaye, *premier lieutenant-colonel.*

Le général marquis de Champigny, *second lieutenant-colonel.*
Le général de Beaumanoir, *premier major.*
Le général baron de Drée, *second major.*
Le chevalier Le Forestier, du Faur, le chevalier de la Monneraie, de Binet, *aides-majors.*
Le chevalier d'Esclaibes, le chevalier de Combremont, de Maussabré, de Mélian, *sous-aides-majors.*
De Lisle-Adam, *premier quartier-maître.*
De Gimel, *second quartier-maître.*
De Mengin, Briolet de Colombey, *porte-drapeaux.*
L'abbé Duhoux, l'abbé Bouland, *aumôniers.*

Compagnie n° 1.

MM.
Le général de La Chaise, *capitaine.*
Deschabert, de La Jante, *lieutenants.*
De Boussière, de Briant, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 2.

MM.
Le vicomte de Cluguy, *capitaine.*
De Blau, de La Chapelle, *lieutenants.*
De Clercy, de Gironde, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 3.

MM.
Le général d'Espeyron, *capitaine.*
Du Chevalier, de Boisdelle, *lieutenants.*
De Girard, de Pouchaval, *sous-lieutenants.*
L'abbé de Maumont, *aumônier.*

Compagnie n° 4.

MM.
Le général comte de Riolet, *capitaine.*
De Beaupoil-Saint-Aulaire, le comte de Sartige, *lieutenants.*

Compagnie n° 5

MM.
Le baron de Bombelles, *capitaine.*
Le chevalier de Rybert, de Brux, *lieutenants.*
Le chevalier de Serre, de Gayol, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 6.

MM.
Le général comte de Tschoudy, *capitaine.*
Le baron de Tschoudy, du Chambon, *lieutenants.*
De Brunel, *sous-lieutenant.*

Compagnie n° 7.

MM.
Le général vicomte de Montesson, *capitaine.*
De Contréglise, de Rolland, *lieutenants.*
De Chalendart, de Kerebart, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 8.

MM.
De la Rochassière, *capitaine.*
Le baron de Bartillat, le baron de Jersaillon, *lieutenants.*
De Mezières, de Salignac, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 9.

MM.
Le général baron de Pontet, *capitaine.*
De Formigier, de Franceschi, *lieutenants.*
Le chevalier de Garel, d'Angosse, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 10.

MM.
Le général commandeur de Lanjamet, *capitaine.*
De la Ligerie, de Thiriat, *lieutenants.*
De Baudot, de Lampinet, *sous-lieutenants.*

Compagnie n° 11.

MM.
Le général comte de Bardonnenche, *capitaine.*

De Tersac, de Belinay, *lieutenants*.
De Chaffoy, de Botherel-Moron, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 12.

MM.
Le général marquis de Mazancourt, *capitaine*.
De la Raine, de la Corbière, *lieutenants*.
Duston, des Ulmes, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 13.

MM.
Le général chevalier de Carbonnier, *capitaine*.
De Ligny, de Cohorn, *lieutenants*.
De Sartige, de Filleau, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 14.

MM.
Le général d'Harnois de Blanque, *capitaine*.
De Bucr, de Crépy, *lieutenants*.
De Brunelière, de Lagardelle, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 15.

MM.
De Charmoilles, *capitaine*.
De Chalup, de Vormezel, *lieutenants*.
De Taisy, de Crozey, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 16.

MM.
Le général comte de Hautoy, *capitaine*.
Du Hautchemin, du Chillon, *lieutenants*.
De Lée, de Querelles, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 17.

MM.
De Pelissier, *capitaine*.
Le chevalier Leveneur, d'Escouffins, *lieutenants*.
De Lespinasse, de Sauvegarde, *sous-lieutenants*.

Compagnie n° 18.

MM.
Lebœuf, *capitaine*.
De Bourdeilles, de Saint-Aulaire, *lieutenants*.
Le chevalier de Cougny, du Saulnier, *sous-lieutenants*.

Dépôt du Régiment noble à pied.

MM.
Le comte de Guilhem, *capitaine*.
Duris, le chevalier Devignes, *lieutenants*.
De Caminel, *sous-lieutenant*.
Charles de Gasmas, *sous-lieutenant*.
De Chol, *sous-lieutenant*.
Le chevalier d'Elbée, *sous-lieutenant*.
Duchatel, *sous-lieutenant*.

Pensionnés.

MM.
Le général de La Varenne, *capitaine*.
Olivier de Montplaisir, *sous-lieutenant*.

RÉGIMENT NOBLE A CHEVAL D'ANGOULÊME

Le duc D'ANGOULÊME.
Le duc DE BERRY.
MM.
Le général comte de Mellet, *premier colonel*.
Le général marquis de Montspey, *second colonel*.
Le général comte d'Harcourt, *premier lieutenant-colonel*.
Le général vicomte de Brachet, *second lieutenant-colonel*.
Le général comte de Rurange, *premier major*.
Le général comte de Laval, *second major*.
Le marquis de Bourzac, *premier aide-major*.
Le chevalier de la Marchée, *second aide-major*.
Le vicomte de Lentilhac, *premier sous-aide-major*.
Du Roure, *second sous-aide-major*.

Le baron de Lacoste, *quartier-maître*.
De Cléry, *porte-étendard*.
De Vichy, *porte-étendard*.
De la Porte, *porte-étendard*.
De Bosredon, *porte-étendard*.
D'Adhemar, *porte-étendard*.
De Caqueray, *porte-étendard*.

MAISON DES PRINCES

MM.
Le général comte de Damas-Crux, *aide de camp*.
Le général comte de Montsoreau, *aide de camp*.
Le général marquis de Montaignac, *aide de camp*.
Le comte Étienne de Damas, *aide de camp*.
Le colonel marquis de Sourdis, *aide de camp*.
Le général comte de Nantouillet, *aide de camp*.
Le comte de Saint-Priest, *aide de camp*.
Le marquis de Vassé, *aide de camp*.
Le comte Auguste de la Ferronnays, *aide de camp*.
Le prince Amédée de Broglie, *aide de camp*.

PREMIER ESCADRON

Première Compagnie.

MM.
Le général vicomte de Clermont-Tonnerre, *chef d'escadron*.
Le commandeur de Villevieille, *capitaine*.
De Villemontée, de la Garde, *lieutenants*.
De la Craye, de Lageard, *sous-lieutenants*.

2e *Compagnie.*

MM.
Le général marquis d'Anglade, *capitaine*.
De Roquefeuille, de Baleure, *lieutenants*.
Le chevalier de Roquefeuille, *sous-lieutenant*.

SECOND ESCADRON

3e *Compagnie.*

MM.
Le général baron de Rocque, *chef d'escadron*.
Le général vicomte d'Ortan, *capitaine*.
De Regnies-Latour, le chevalier de Fresne, *lieutenants*.
De Boutin, de Montlezun fils, *sous-lieutenants*.

4e *Compagnie.*

MM.
Le comte de Marthonie, *capitaine*.
De Saint-Même, de Vaucocourt, *lieutenants*.
De Mordant, de Choqueuse, *sous-lieutenants*.

TROISIÈME ESCADRON

5e *Compagnie.*

MM.
Le général vicomte de Messey, *chef d'escadron*.
Le comte Antoine d'Agoult, *capitaine*.
Le comte d'Antecourt, *lieutenant*.
Le chevalier du Tronçay, du Troncay, *sous-lieutenants*.

6e *Compagnie.*

MM.
Le général comte de Montesquiou, *capitaine*.
Le vicomte de Riancourt, de Maillot, *lieutenants*.
D'Hauboutet, d'Yversen, *sous-lieutenants*.

QUATRIÈME ESCADRON

7e *Compagnie.*

MM.
Le général comte Gréen de Saint-Marsault, *chef d'escadron*.
Le comte de Portalès, *capitaine*.
Le marquis de Céré, le chevalier d'Archiac, *lieutenants*.
De Laval, *sous-lieutenant*.

8e *Compagnie.*

MM.

Le général baron de Tourdonnets, *capitaine.*

De Basonges, du Pouet, *lieutenants.*

De Boispéan, de Corday, *sous-lieutenants.*

CINQUIÈME ESCADRON

9e *Compagnie.*

MM.

Le général comte d'Astorg, *chef d'escadron.*

Le général d'Hoffélize, *capitaine.*

Le baron de Chataignier, le marquis de Doussoy, *lieutenants.*

Le chevalier d'Hoffelize, de la Merlière, *sous-lieutenants.*

10e *Compagnie.*

MM

Le général de Mayrot, *capitaine.*

Le vicomte de la Roche-Aymon, de Pérignat, *lieutenants.*

Le vicomte de Saint-Germain, le Guat, *sous-lieutenants.*

ÉQUIPAGES

MM.

De Bouillé, de Jacolet, *lieutenants.*

INFIRMERIE

M. le baron de Bobenhausen, *sous-lieutenant.*

Dépôt du Régiment noble à cheval.

MM.

Le général marquis de Puymaigre, *colonel.*

Le général comte d'Aigremont, *lieutenant-colonel.*

Le général marquis de Vassan, *lieutenant-colonel.*

De Périnot, *capitaine.*

De Lansalut, *capitaine.*

De Villers-Lafaye, *capitaine.*

De Viges, *capitaine.*

De Montigny, *capitaine.*

De La Vaulx, *lieutenant.*

De Boisgeney, *lieutenant.*

De Malenit, *lieutenant.*

De Curières, *lieutenant.*

De Berthemy, *lieutenant.*

De Brugières, *lieutenant.*

Du Bois, *lieutenant.*

De Gastebois, *lieutenant.*

Du Puy, *lieutenant.*

Le Belle du Plot, *lieutenant.*

De Renaudies fils, *lieutenant.*

De Lastour, *sous-lieutenant.*

De Rose, *sous lieutenant.*

De Crèvecœur, *sous-lieutenant.*

Des Mottes, *sous-lieutenant.*

La Roche-Carnaud, *sous-lieutenant.*

Du Potel, *sous-lieutenant.*

Du Houssay, *sous-lieutenant.*

De Colombe, *sous-lieutenant.*

De Charry, *sous-lieutenant.*

De Mirambel, *sous-lieutenant.*

De Villers-Lafaye, *sous-lieutenant.*

Du Verdier, *sous-lieutenant.*

Le chevalier du Verdier, *sous-lieutenant.*

De Bouclans, *sous-lieutenant.*

De Fay, *sous-lieutenant.*

RÉGIMENT DES GRENADIERS DE BOURBON

ÉTAT-MAJOR

Le duc DE BOURBON.

MM.

Le général marquis de Mauroy, *premier colonel.*

Le général vicomte de Virieu, *second colonel.*

Le général marquis de Vauborel, *premier lieutenant-colonel.*

Le général marquis de Balivière, *second lieutenant-colonel.*

De Bergeret, *premier major.*

Duhal, *second major*

D'Espenan, *aide-major.*

De la Garde, *aide-major.*

De Silly, *aide-major.*

D'Escorbiac, *aide-major.*

De la Badie, *sous-aide-major.*

Du Hautoy, *sous-aide-major.*

D'Angeras, *sous-aide-major.*

De Courrol, *sous-aide-major.*

Simonaire, *quartier-maître.*

Claude, *sous-quartier-maître*.
D'Alban, Audin, *porte-drapeaux*.

PREMIER BATAILLON

1re *Compagnie*.

MM.
De Guilhem, *capitaine*.
De la Breuille, de Voutron, *lieutenants*.
De Renault, de Bergeret, *sous-lieutenants*.

2e *Compagnie*.

MM.
D'Anselme, *capitaine*.
De Tourville, de Mangon, *lieutenants*.
De Bonne, le chevalier de Bonne, *sous-lieutenants*.

3e *Compagnie*.

MM.
De Noury, *capitaine*.
De Séverac, de Lager, *lieutenants*.
De Bruc, de la Billais, *sous-lieutenants*.

4e *Compagnie*.

MM.
De Villiers les Rois, *capitaine*.
De Monteil, de la Tale, *lieutenants*.
De Maldent, de Limeyrac, *sous-lieutenants*.

5e *Compagnie*.

MM.
De Mélignan, *capitaine*.
De Pertuis, de la Brosse, *lieutenants*.
De Monzey, de Bieuville, *sous-lieutenants*.

6e *Compagnie*.

MM.
De Morizot, *capitaine*.
De Boistenant, de Lescures, *lieutenants*.
De Pasquier, de Chazot, *sous-lieutenants*.

7e *Compagnie*.

MM.
Duval, *capitaine*.
De Bizemont, de Cabout, *lieutenants*.
Duron, d'Aulard, *sous-lieutenants*.

8e *Compagnie*.

MM.
Baulieu, *capitaine*.
De Manny, de l'Esparre, *lieutenants*.
De Villiers, Spitz, *sous-lieutenants*.

9e *Compagnie*.

MM.
De Formanoir, *capitaine*.
D'Espiard, de la Chapelle, *lieutenants*.
De Récalde, de Loriat, *sous-lieutenants*.

SECOND BATAILLON

10e *Compagnie*.

MM.
De Chambray, *capitaine*.
De Loubat, de Lafaire, *lieutenants*.
De Saint-Martin, de Baumont, *sous-lieutenants*.

11e *Compagnie*.

MM.
De la Coussaye, *capitaine*.
De Lage, de Tascher, *lieutenants*.
De Barst, de Damoiseau, *sous-lieutenants*.

12e *Compagnie*.

MM.
De Baudot, *capitaine*.
De Quesnel, d'Amery, *lieutenants*.
De la Lipière, de Beausire, *sous-lieutenants*.

13e *Compagnie.*

MM.
De Bouillonney, *capitaine.*
De Saint-Martin, de la Perrière, *lieutenants.*
De Rocquefort, d'Oléon, *sous-lieutenants.*

14e *Compagnie.*

MM.
De Lafond, *capitaine.*
De Gérard, d'Olonne, *lieutenants.*
La Morélie, de Girmont, *sous-lieutenants.*

15e *Compagnie.*

MM.
De Guibert, *capitaine.*
De Toisy, de Ravillon, *lieutenants.*
De James, de Sartiges, *sous-lieutenants.*

16e *Compagnie.*

MM.
Du Puch, *capitaine.*
Desmolles, de Chabans, *lieutenants.*
Joseph de Lâge, de Saint-Gérant, *sous-lieutenants.*

17e *Compagnie.*

MM.
D'Arsac, *capitaine.*
De Bangueil, Duval, *lieutenants.*
D'Agnes, de Champeaux, *sous-lieutenants.*

18e *Compagnie.*

MM.
De Gironde, *capitaine.*
De Barjon, de Contréglise, *lieutenants.*
Du Plessis, de la Motte, *sous-lieutenants.*

OFFICIERS A LA SUITE, PLACÉS AU DÉPÔT

M. de Tourtelou, *capitaine.*

MM.
Bourgeois, *lieutenant.*
De Baillard, *lieutenant.*
De Malebois, *lieutenant.*
De Fromental, *lieutenant.*
D'Espeyron, *lieutenant.*
De Saint-Agne, *lieutenant.*
Du Maine, *lieutenant.*
Du Culon, *lieutenant.*
De Tardy, *lieutenant.*
De Febvrel, *lieutenant.*
Du Mesnil, *lieutenant.*
De Palis, *lieutenant.*
De Salgues, *lieutenant.*
De Coussol, *lieutenant.*
De Villedon, *lieutenant.*
De Barberot, *lieutenant.*
De Pompière, *lieutenant.*
De Rochecotte, *lieutenant.*
Des Marets, *lieutenant.*
D'Agier, *lieutenant.*
De la Coudre, *lieutenant.*
Le chevalier de Champeaux-Croisy, *lieutenant.*
D'Irland, *lieutenant.*
Des Périchons, *lieutenant.*
De Chancel, *lieutenant,*
De Blair, *lieutenant.*
De Bologne, *lieutenant.*
De Fléchac, *lieutenant.*
De Marles, *lieutenant.*
De Cantineau, *lieutenant.*
Le chevalier de Champeaux, *lieutenant.*
Le Duchat, *lieutenant.*
De Bar, *lieutenant.*
De Buor, *lieutenant.*
Spitz, *lieutenant.*
Munels, *lieutenant.*
De Finance, *lieutenant.*
Hirt, *lieutenant.*
Courtois, *lieutenant.*
Germain de Gallaud, *lieutenant.*
De Rivals, *lieutenant.*
Le Roy, *lieutenant.*
De Jacob, *lieutenant.*
De Tréville, *lieutenant.*
De La Brousse, *lieutenant.*
Damiel, *lieutenant.*
De Labilleux, *lieutenant.*
De Rouilhac, *lieutenant.*
De Villesavoye, *lieutenant.*
De Tourond, *lieutenant.*
De Bédée, *lieutenant.*
De Ratte, *lieutenant.*
De Boullay, *lieutenant.*
Tavernier, *lieutenant.*
Thirion, *lieutenant.*
Prévôt, *lieutenant.*
Souriceau, *lieutenant.*
De Brivet, *sous-lieutenant.*

De Cessac, *sous-lieutenant.*
De Lonchamp, *sous-lieutenant.*
De Martigny, *sous-lieutenant.*
De Corsac, *sous-lieutenant.*
De Feydeau, *sous-lieutenant.*
De Lescly, *sous-lieutenant.*
Du Ponceau, *sous-lieutenant.*
De la Salle, *sous-lieutenant.*
De Seaulx, *sous-lieutenant.*
De Bellot, *sous-lieutenant.*
De Failly, *sous-lieutenant.*
D'Angosse, *sous-lieutenant.*
D'Adoisard, *sous-lieutenant.*
De Longrais, *sous-lieutenant.*
De Guerchin, *sous-lieutenant.*
De Narbonne, *sous-lieutenant.*
D'Orconda, *sous-lieutenant.*
Le chevalier du Maine, *sous-lieutenant.*
De Maklot, *sous-lieutenant.*
D'Ischer, *sous-lieutenant.*
De la Grange, *sous-lieutenant.*
Spitz cadet, *sous-lieutenant.*
Collignon, *sous-lieutenant.*
D'Ailmont, *sous-lieutenant.*
De Ribereys, *sous-lieutenant.*
De Sers, *sous-lieutenant.*
Le chevalier de Montessu, *sous-lieutenant.*
Reynaud, *sous-lieutenant.*
Wolffner, *sous-lieutenant.*
Didier, *sous-lieutenant.*
De Mitry fils, *sous-lieutenant.*

OFFICIERS AGÉS ET INFIRMES

MM.
Le comte de Hébert, *capitaine.*
De Fontette, *capitaine.*
De la Cassagne, *capitaine.*
Du Chatel, *capitaine.*
De la Fredière, *capitaine.*
De Mausabré, *capitaine.*
De Weissenstein, *capitaine.*
De Mitry père, *capitaine.*
D'Aubonne, *capitaine.*
De Mottes, *capitaine.*
De Berne, *capitaine.*
De Reste, *capitaine.*
Pochard, *capitaine.*
De Clauzez, *capitaine.*
Barthélemy, *capitaine.*
De Bellefonds, *capitaine.*
De Boussac, *lieutenant.*
Bastien, *sous-lieutenant.*
Morin, *porte-drapeau.*

RÉGIMENT DES DRAGONS D'ENGHIEN

Le duc D'ENGHIEN, *chef.*
MM.
Le général comte d'Escars, *premier colonel.*
Le général comte de Lanans, *second colonel.*
Le général marquis de Thumery, *lieutenant-colonel.*
Le général comte Charles de Damas, *premier major.*
Le vicomte de Thumery, *second major.*
Le baron de Sérocourt, *aide-major.*
De Saint-Hillaire, *aide-major.*
Kuhn, Gaston de Damas, *sous-aides-majors.*
Bronner, *quartier-maître.*
Frœhlich, *porte-étendard.*
Couturier, *porte-étendard.*
Schmitt, *porte-étendard.*
Mayer, *porte-étendard.*

PREMIER ESCADRON

1re Compagnie.

MM.
Le baron de Grunstein, *chef d'escadron.*
Le marquis d'Eyragues, *capitaine.*
De Latre, de la Conterie, *lieutenants.*
De Villoutreys, de Bourneuf, *sous-lieutenants.*

2e Compagnie.

MM.
De Marquessac, *capitaine.*
De Macheco, de Saint-Geniez, *lieutenants.*
Augustin, Melseim, *sous-lieutenants.*

SECOND ESCADRON

3e Compagnie.

MM.
Le comte d'Olonne, *chef d'escadron.*
De Gauville, *capitaine.*
Du Crozet, le chevalier d'Auteuil, *lieutenants.*

Rozières, de Bosca, *sous-lieutenants.*

4e *Compagnie.*

MM.
De la Lande, *capitaine.*
D'Artaud, Bernard, *lieutenants.*
De la Bastide, Laville, *sous-lieutenants.*

TROISIÈME ESCADRON

5e *Compagnie.*

MM.
Le marquis de Sainte-Croix, *chef d'escadron.*
Deslon, *capitaine.*
De Franchet, le chevalier d'Artaud, *lieutenants.*
De Vivens, de la Chapelle, *sous-lieutenants.*

6e *Compagnie.*

MM.
Le vicomte d'Altier, *capitaine.*
De Laval, de Gonault, *lieutenants.*
De Saint-George, Seyturier, *sous-lieutenants.*

QUATRIÈME ESCADRON

7e *Compagnie.*

MM.
Le commandeur de Fargues, *chef d'escadron.*
Auguste d'Auteuil, *capitaine.*
De Mont, de Palarin, *lieutenants.*
De Bessey, de la Curaterie, *sous-lieutenants.*

8e *Compagnie.*

MM.
De Sully, *capitaine.*
De Courtagnon, de Perrin, *lieutenants.*
Le comte de Quelen, *sous-lieutenant.*

CINQUIÈME ESCADRON

9e *Compagnie.*

MM.
Duoulier, *chef d'escadron.*
Baudinot, *capitaine.*
De Conan, César d'Auteuil, *lieutenants.*
Le chevalier de Chabans, *sous-lieutenant.*
De Gosset, *sous-lieutenant.*

10e *Compagnie.*

MM.
Le comte de Ganay, *capitaine.*
Du Chilleau, de Cazefort, *lieutenants.*
De Saint-Amand, du Authier, *sous-lieutenants.*

ESCADRON DU DÉPÔT

M. le vicomte de Monjustin, *commandant.*

RÉGIMENT DE DURAND

MM.
Le chevalier Durand, *colonel, chef.*
De Firmas, *second colonel.*
De Guentz, *premier lieutenant-colonel.*
De Belleisle, *second lieutenant-colonel.*
Le marquis d'Armolis, *premier major.*
Le baron d'Attel, *second major.*
De Nonancourt, *aide-major.*
Schuller, *aide-major.*
De Vellecour, *aide-major.*
West, *aide-major.*
Hecken, *sous-aide-major.*
Muller, *sous-aide-major.*
Enders, *sous-aide-major.*
Andreau, *sous-aide-major.*
Le Poire, *quartier-maître.*
Wilhem, *second quartier-maître.*

COMPAGNIE DE GRENADIERS

MM.
De Lienhart, *capitaine.*
De la Règle, d'Elbouville de la Châtre, *lieutenants.*
Saint-Laurent, de Bouchères, *sous-lieutenants.*

COMPAGNIES DE FUSILIERS

Première.

MM.
De Schwengsfeld, *capitaine.*
De Booss, de la Vernede, *lieutenants.*
Thevenin, de Marville, *sous-lieutenants.*

Deuxième.

MM.
De Clercy, *capitaine.*
De Vaux d'Achy, de Roth, *lieutenants.*
Deville, Allouel, *sous-lieutenants.*

Troisième.

MM.
De Trousseauville, *capitaine.*
De Vinquant, de Palis, *lieutenants.*
De Saint-Victor, de Toureau, *sous-lieutenants.*

Quatrième.

MM.
De Zœpffel, *capitaine.*
Poyrot, de Fumeron, *lieutenants.*
Du Baillet, Biecky, *sous-lieutenants.*

Cinquième.

MM.
De Villatte, *capitaine.*
De Villiers, de Bodosquier, *lieutenants.*
D'Aubertan, Klinger, *sous-lieutenants.*

Sixième.

MM.
Le baron de Plas, *capitaine.*
Le chevalier d'Armolis, Leidemer, *lieutenants.*
Lavalette de Saint-Cyr, *sous-lieutenant.*
D'Audron, *sous-lieutenant.*

Septième.

MM.
Hugo, *capitaine.*
De Chomas, Brisollier, *lieutenants.*
De Surville, de Launay, *sous-lieutenants.*

Huitième.

MM.
De Cherisey, *capitaine.*
De Tschoudy, Wilhelm cadet, *lieutenants.*
Fischer, de Battine, *sous-lieutenants.*

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Impr. Paul DUPONT. — 18.5.96.


University of
Connecticut
Libraries


BOUND BY

